

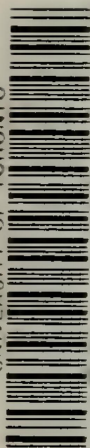
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

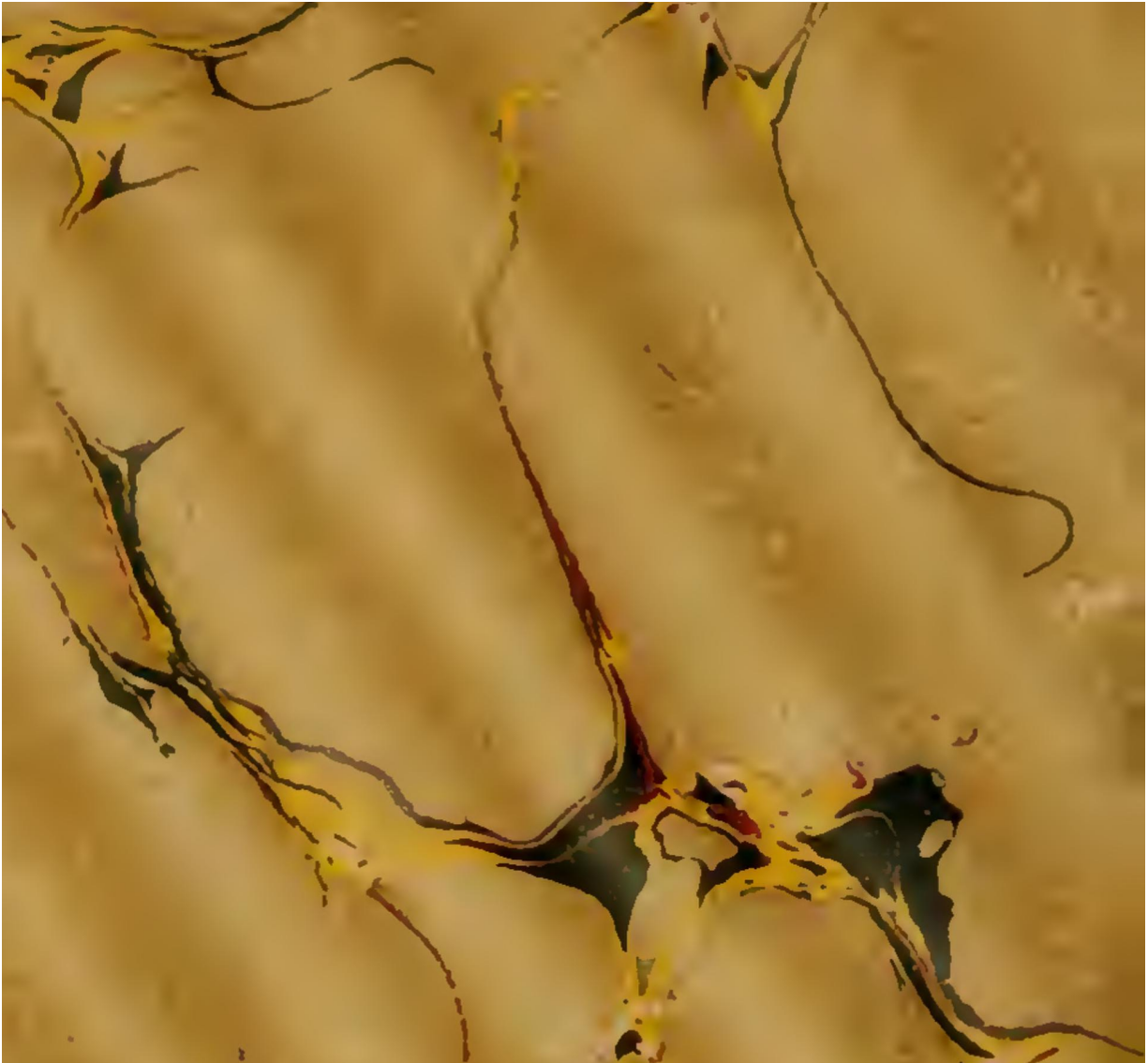
UNIVERSITY OF TORONTO

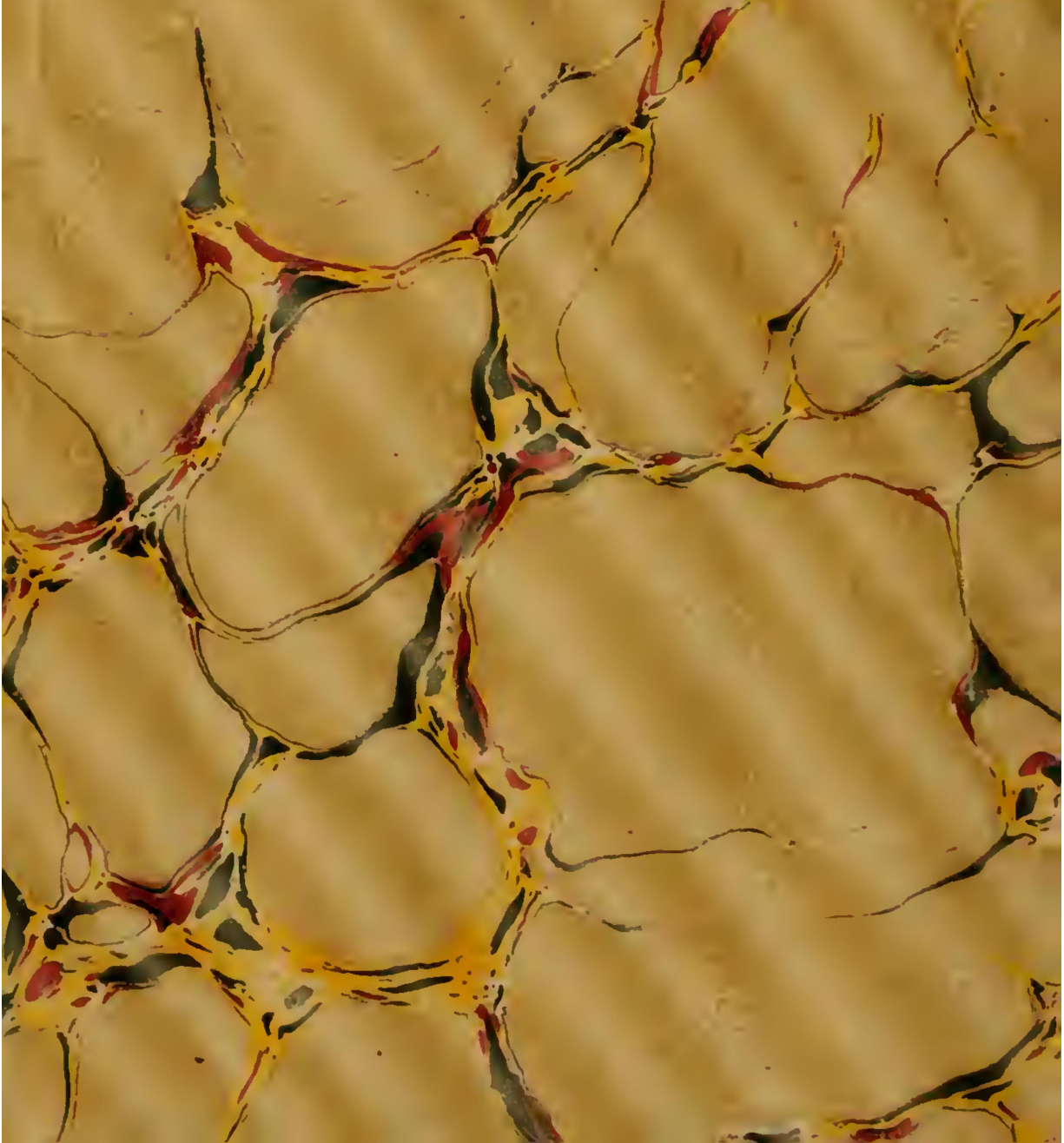


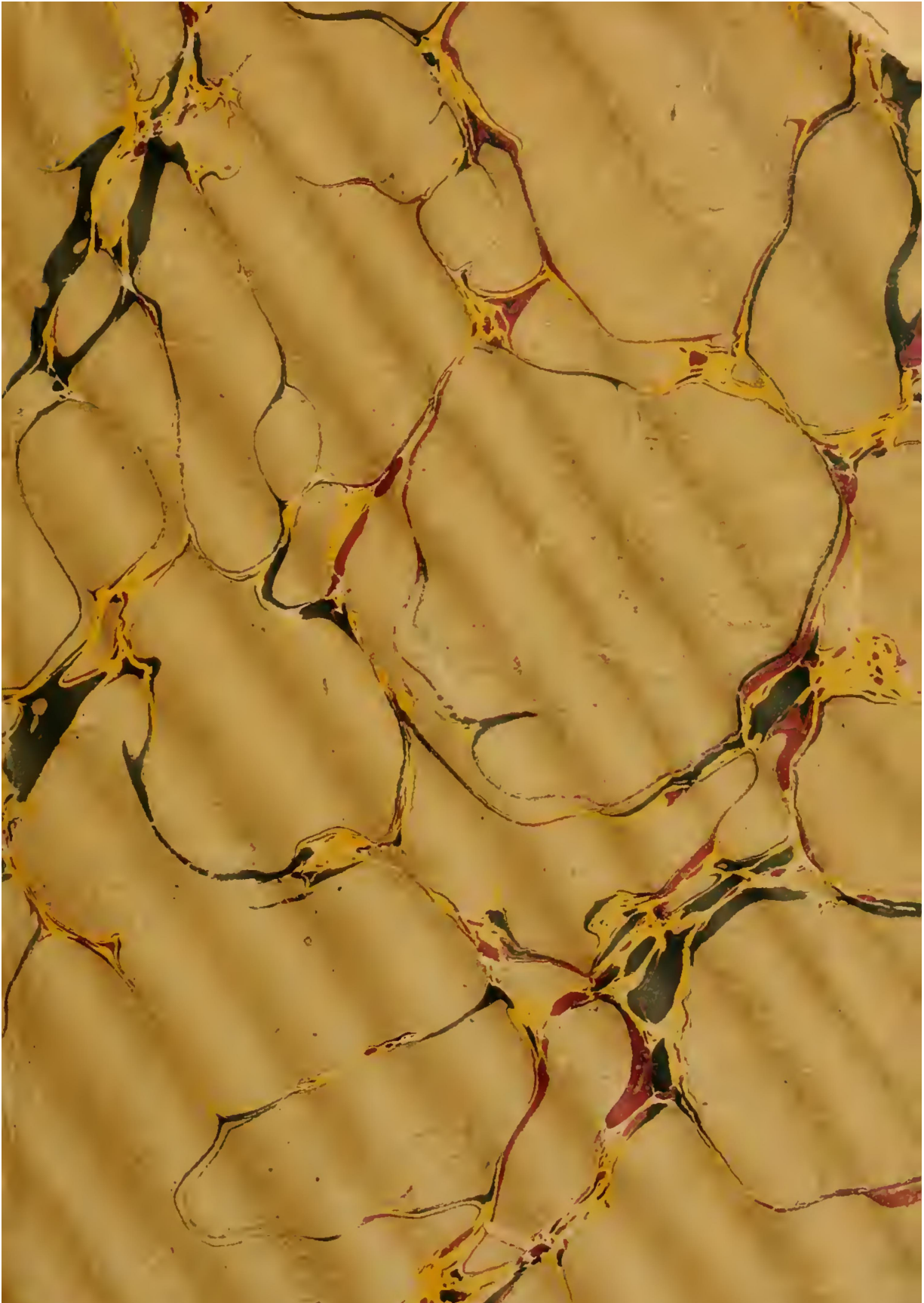
3 1761 01453191 7

The text on this page is estimated to be only 14.33% accurate

® U V M / I







The text on this page is estimated to be only 29.80% accurate

; > V « f

ÉTUDES SUR LE DEVENIR SOCIAL . . IV Georges SOREL
Réflexions ^ s sur la violence DEUXIÈME ÉDITION PARIS ^ ^ ^ ^ ^
Marcel RIVIÈRE et C'«



T^éflexions sur la violence

OUVRAGES DU MIAME AUTEUR CA(?r Marcel Ilrière.
 éditeur, à Paris : Les illusions du progrès: in-1G . 3 50 Introduction à
 Téconomie moderne: in- 18 . . 5 » La décomposition du marxisme : in-16 ...
 0 60 La revolution dreyfusienne : in-1G . 0 60 Le système historique de
 Renan ; in-8. . . . 11 » Aux Cahiers de la r/iiincai/ie, à Paris : Les
 préooccupations métaphysiques des physiciens modernes ; avanl-propos de
 Jiilien Ijenda : in- [8 . . 2 » Lihrairie du parti socialiste, à Paris : La mine du
 monde antique ; in-18 . 3 50 Essai sur l'Eglise et l'Etat : in-8 . 2 » La valeur
 sociale de l'art; in-8 . 1 » C/ies Sandron, éditeur. ù Paierme ; Saggi di critica
 del marxismo : Iradnction ef préface de V. Racca ; in-8 . 3 50 Insegnamenti
 sociali della economia contemporanea ; traduction et préface de Racca ; in-
 8. 3 50 Chec Laterca, éditeur, à Bari : Considerazioni sulla violenza :
 traduction d'Anlonio Sarno.et introduction de Rcnedelto Croce ; in-8. 3 50

Études sur le devenir social, = IV — Georges Sorel »
I > J^flexions serra»» 3 ^~^ur la violence DEUXIEME EDITION S ^ 0 Q
PARIS 0 0 LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES
Marcel RIVIÈRE & C³i, rue Jacob et i, rue Saint-Benoît 1910
MICROFORM^cD [PRÉSERVATION



INTRODUCTION LETTRE A DANtEL HALÉVY Mon clier
Halévv, .Raurais sans doute laissé ces études enfouies dans la collection
d'une revue si qielques aniis, doit j'apprécie fori le jugenienl, n'avaient
pensé que je forais hien de piacer sois les yeux du ^rand pul)lic des
rédexions qui soni de nature à mieux (aire connaître un des phénomènes
sociaux les plus singuliers que l'histoire mentionne. Mais il in'a semblé que
je devais à ce public quelques explications. car je ne puis ni'attendre à
trouver souvent des juges qui soient aussi indulgenls que vous l avez été.
Lorsque j'ai publié dans le Mounemeut soria/isle les articles qui vont être
inaintenant réunis en un volume, je n avais pas l intention de composer un
livre. J avais éciit mes réllexions au fur et à inesure qu elles s'étaient
presenlees à mon esprit; je savais que les abonnés de cotte i-evue ne
seraient pas embarrassés pour me suivre, parcequ ils sont familiai-isés avec
les tbéories qu y développent mes amis depuis plusieurs années. .le crois
hien que les lecteurs de ce livre seraient au contraire fortdésorientés si je ne
leur adressais ime sorte de plaidoyer, l

IXTItOltCCTION pour lesmettre à tnéine de considérer les clioses dn poiiit de vue qui m'est liabiluel. Au cours de nos conversations vous m'avez fait des remarques qui s'inséraieat si bien dans le système de ines peiisées qu'elles m'ont amené à approfondir quelquesquestions inléressantes. Je suis persuade que les considérations que je vous soumets ici, et que vous avez provoquées, seroiit fort uliles à ceux qui voudront lire avec profit ce volume. Il y a peut-être peu d'étudos dans lesquelles apparaissent d'une manière plus evidente les défauts de ma manière d'écrire ; maintes fois on m'a reprocbé de ne pas respecter les règles de l'art, auxquelles se soumettent tous nos contemporains, et de génér ainsi mes lecteurs par le désordre de mes expositions. J'ai bien cbercbé à rendre le textc plus clair par de nombreuses oorrectlons de détall, maisje n'al pu faire disparaître le désordre. .le ne veux pas me défendre en invoquant l'exeinple de grands écrivains qui ont été blâmés pour ne pas avoir su compose!' ; Arthur Cbuquet, parlant de J.-l. Rousseau, dit ; « Il manque à ses écrits Tensemble, Tordonnance, cette liaison des parties qui constitue le tout (1). « Les défauts des bommes illustres ne sauraient justifier les fautes des bommes obscurs, et j'estime qu'il vaut mieux expliquer francbenient d'où provient le vice incorrigible de mes écrits. Les règles de l'art ne se sont imposées d'une manière vraiment impérative qu'assez récemment ; les auteurs contemporains paraissent les avoir acceptées sans trop de (1) A. Cliiiquel, Jea>i-J(ics Jloisseau. p. 179.

INTRODUCTION 3 peiiiie parce qu'ils désirent plaire à un public pressé, soivent fort distrait et parfois désireux avant tout de s'éviter toute recherche personnelle. Ces règles ont d'abord été appliquées par les fabricants de livres scolaires. Depuis qu'on a voulu faire absorber aux élèves une somme énorme de connaissances, il a fallu mettre entre leurs mains des manuels appropriés à cette instruction extra-rapide ; tout a dû être exposé sous une forme si claire, si bien enchaînée et si propre à écarter le doute, que le débutant en arrive à croire que la Science est chose beaucoup plus simple que ne pensaient nos pères. L'esprit se trouve meublé très richement en peu de temps, mais il n'est point pourvu d'un outillage propre à faciliter le travail personnel. Ces procédés ont été imités par les vulgarisateurs et les publicistes politiques (1). Les voyants si largement appliquées, les gens qui réfléchissent peu ont fini par supposer que ces règles de l'art étaient fondées sur la nature même des choses. Je ne suis ni professeur, ni vulgarisateur, ni aspirant chef de parti ; je suis un autodidacte qui présente à quelques personnes les cahiers qui ont servi pour sa propre instruction. C'est pourquoi les règles de l'art ne m'ont jamais beaucoup intéressé. Pendant vingt ans j'ai travaillé à me délivrer de ce que j'avais retenu de mon éducation ; j'ai proinéné ma curiosité à travers les livres, moins pour apprendre que pour nettoyer ma mémoire des idées qu'on lui avait (1) Je r, appellerai ici celle scnlence de Renan : « La lecture, pour être salutaire, doit être un exercice individuel ([u]aul ipielque travail. » {FritiZ/es détachée H. [p. 231.)

\\TII0I)ICTI0.N iniposées. Depiis une quin/aine d'anni'cs je
Iravaille vraimeni à apprenclre ; maisje n'ai point trouvé de gens pour
ni'enseigner ce que je voulais savoir ; il ni'a fallii être nion propie niailre et,
en qnelqiie sorte, faire la classe pour niol-même. Je me diete des cahiers
dans lesquels je formule mes pensées comme elles siirgissent; je revieiis
trois ou qiiatre fois sur la même question, avec des rédactions qui
s'allongent et parfois même se transforment de fond en comldc ; je m'arrête
quand j'ai épuisé la résiM've des remarques suscitées par de récentes
loclures. Ce travail me donne énormément de peine ; c'esl pourquoi j'aimo
assez à prendre pour sujet la discussion d'un livre éorit par un bon auteur;je
ni'oriente alors plus facilement que dans le cas où je suis abandonné à mes
scides forces. Vous vous rappelez ce que llergsou a écrit sur l'impersonnel,
le socialisé, le Ioni faiL qui conlient uii eiiseignement adressé à des élèves
ayanl besoin d'acquérir des cunnaissances pour la vie pratique. C'élève a
d'autant jdus de confiance dans les formulcs qu'on lui transmet. et il les
relient par suite d'autant plus facilement qu'il les suppose acceptées par la
grande majorilé ; un écarte ainsi de son esprit tonte préoccupation
métaphysique et on riibilue à ne point désirer une conception personnelle
des eboses ; souvenl il en vient à regarder comme une supériorité Talisence
de tout esprit inventif. Ma manière de travailler est tout opposée à cclle-là ;
car je soumets à mes lecteurs l'ellorl d'une pensée qui cherclie à éeliapper à
la contrainle de ce qui a été antérieurement construit pour toni le monde, et
qui veut trouver du personnel. Il ne me semble vraiment intres

iNTnonucTio-N 5 sant de uoter sur mes cahiersque ce que je n'ai pas rencontré ailleurs ; je sauté volontiers par-dessus les transitious parce qu'elles rentrent presque toujours dans la catégorie des lieux comauins. La communication de la pensée est toujours Fort difficile pour celili qui a de fortes préoccupations métaphysiques : il croit que le discours gàterait les parties les plus profondes de sa pensée, celles qui sont très près du inoteur, celles qui lui paraissent d'autant plus nnturelles ([u'il ne clierche jamais à les expriuer. Le lecteur a beaucoup de peine ù saisir la pensée de l'inventeur, parce qu ii ne peut y parvenir qu'eu retrouvant la voie parcourue par celui-ei. La communication verbale est beaucoup plus facile que la commuicalion écrite, parce que la parole agitsur les sentiments d'une manière mystérieuse et établit faclement une union S5'mpatbique entre les personnes ; c'est ainsi qu'un orateur peut convaincre par des arguments qui semblent d'une intelligence difficile (à celili qui lit plus tard son discours. Vous savez combien il est utile d'avoir entendii Bergson pour bien connaître les tendances de sa doctrine et bien comprendre ses livres ; quand on a Tbabitude de suivre ses cours, 011 se familiarise avec l'ordre de ses pensées et on se retrouve plus facilement au milieu des nouveautés de sa philosopliie. Les défauts de ma manière me condamnent à ne jamais avoir accès auprès du grand public ; mais j'estime qu'il faut savoir nous contente!" de la place que la nature et les circonstances ont attribuée à chacun de nous, sans vouloir forcer notre talent. Il y a une division nécessaire de fouctions dans le monde : il est bon qucquelques

6 INTRODUCTION % uns se plaisent à travailler pour soumettre
leurs réflexions

IN KODLCTION nialheur ? Les disciples ont, presque toujours, exercé une influence néfaste sur la pensée de celui qu'ils appelaient leur maître, et qui se trouvait souvent obligé de les suivre. Il ne paraît pas douteux que ce fut pour Marx un vrai désastre d'avoir été transformé en chef de secte par de jeunes enthousiastes ; il eût produit beaucoup plus de choses utiles s'il n'eût été l'esclave des marxistes. On s'est moqué souvent de la méthode de Hegel s'imaginant que l'humanité, depuis ses origines, avait travaillé à enfanter la philosophie hégélienne et que l'esprit avait enfin achevé son mouvement. Pareilles illusions se retrouvent, plus ou moins, chez tous les hommes d'école : les disciples somment leurs maîtres d'avoir à dorer l'ère des doutes, en apportant des Solutions définitives. Je n'ai aucune aptitude pour un pareil office de définisseur ; chaque fois que j'ai abordé une question, j'ai trouvé que mes recherches aboutissaient à poser de nouveaux problèmes, d'autant plus inquiétants que j'en avais poussé plus loin mes investigations. Mais peut-être, après tout, la philosophie n'est-elle qu'une reconnaissance des abîmes entre lesquels circule le sentier que suit le vulgaire avec la sérénité des somnambules ? Mon ambition est de pouvoir éveiller parfois des vocations. Il y a probablement dans l'âme de tout bon homme un foyer métaphysique qui demeure caché sous la cendre et qui est d'autant plus menacé de s'éteindre que l'esprit a recouvert aveuglément une plus grande mesure de doctrines la symbolise. » Grammaire de Vaisentiment, Irad. française, p. 500). En fait, les écoles n'ont guère ressemblé à l'idéal que se formait Newman.

8 INTRODUCTION toutes faites : Tévocaleir est celui qui secoue
ces cendres et qui fait jaillir la flamme. Je ne crois pas me vanter sans
raison en disant que j'ai quelquefois réussi à provoquer l'esprit d'invention
chez des lecteurs ; or, c'est l'esprit d'invention (qu'il faudrait surtout susciter
dans le monde. Obtenir ce résultat vaut mieux que recueillir l'approbation
banale de gens qui répètent des formules ou qui asservissent leur pensée
dans des disputes d'école. 1 Mes réflexions sur (a violence ont agacé
beaucoup de personnes à cause de la conception pessimiste sur laquelle
repose toute cette étude ; mais je sais aussi que vous n'avez point partagé
cette impression ; vous avez brillamment prouvé, dans votre Histoire de
quelques ans, que vous méprisez les espoirs décevants dans lesquels se
complaisent les âmes faibles. Nous pouvons donc nous entretenir librement
du pessimisme et je suis heureux de trouver en vous un correspondant (qui ne
soit pas rebelle à cette doctrine sans laquelle rien de très haut ne s'est fait
dans le monde, l'ai eu, il y a longtemps déjà

JxNTUODUCTION 9 rrniversité enseigneiicoreaujour'd'hui,
 ótaient optimistes parce qu'ils avaient à coinbaltre le pesslmismc qui
 (lominait les théories protestantes, et pareo qu'ils vulgarlsaient les idées de
 la Renaissance; celle-ci interprótait rantiquité au nioyen des pliilosophes ; et
 elle s'est trouvée ainsi ameiinée à si mal comprendre lcs cliefs-d'ceuvro de
 Tari tragique que nos contcporains ont eu beaucoup de peine pour en
 retrouver la signification prorondément pessiiniste (1). Au cominencement
 du xix® siecle il y eut un concert de géniissoments qui a fort contribuó à
 rendre le pessimisnie odieux. Des poètes, qui vrainient n etaient pas
 toujoLiis fort à plaindre, se prétendirent victimies de la niécbanceié
 bumainc, de la fatalité ou encore de la stupidité d'un monde qui ne parvenait
 pas à les distraire ; ils se doniiaient volontiers les allures de Prométiées
 appelés à détrúner des dieux jaloux ; aussi orgueilleux que le farouche
 Nemrod de Victor Hugo, dont les flèches (•I) « La Irislesse. qui osi
 rópanddie cornine un presse/id//u'/ít sur lons les diers-d'oeuvrc de Fari grec,
 cn dépil de la vie doni ils semblonl di'djorder [témoigne] que les hulividns
 de gonio, niòine daiis colto periodo, ótaionl cn ólatdo pónéIror les illusions
 de la vie, aiixipielles le gònio de Iciir loinps s'abandonnait saís éprouver le
 besoin de lcs oontròler. » (Hartmann, P/iilosu/j/tie de l' Ineonscient, (rad.
 IVanf., tome 11. p. 49G.J .Fappelc l'allcntion sur cotto oonccplioii qui voit
 dans lo gònio des grands Hellènes une anticipation hislorique : il y a peti do
 dootrines plus imporlanles pour l'inlolligonce de Fhisloirc que celle des
 anficipations. doni Xcwman a fall usage dans ses recherebes sur Fhistoirc
 des dogincs.

10 i.vTH0Di;cTi(».\ lancéos contro lo cicl relombaient
ensanglantóos, ils s'imaginaient qüic leui's vors))lçssaient à mori lcs
puissances ótahlies qui osaient ne pas s'lunnllier devant cux ; janials lcs
propliòtcs juifs n'avalent róvo lant de deslructions poni* vcngor leur lalivó
quo ccs gens de lcllros n'en ròvèrent pour satisfaire leur ainour-pi'opre.
Quand cetle mode des impréeatlons fut passée, lcs lioniiines sonsés en
vinrent à so deniander si toni col élalagc de pn'tendu pessimisine n'avait pas
été le résullat d'un certain déséquilibre niental . Les immenses succès
obtenus par la civilisation matérielle ont fait croire que le bonheur se
pi'odulrait toni selli, pour tout lo monde, dans un avenir tout prochain. « Le
siede présent, écrivait Hartmann il y a près de quarante ans, ne fait qu'entrer
dans la troisième periodo de rillusion. Dans rentbousiasme et
roncbanteiiiient de ses cspéranccs, il se precipite à la réalisation des
promesses d'un nouvel âge d'or. La Providencc m* pernei pas ({ue lcs
prévisions du penseur isole troublent la marebe de Tbistoire par ime action
prématurée sur un irop grand nombre d'esprits. » Aussi cstimait-il que ses
lecteurs auraient quelque peine

IXTKODrCTIOX 11 trons un honinie qui, ayant éto malheureux dans ses entreprises, déQu dans ses aml)itions les plus justifiées, humilié dans ses amours, exprimo ses douleurs sous la forme d'une révolte violento contre la mauvaise foi de ses associés, la sottise sociale oli l'aveuglement de la destinée, nous sommes disposés à le regarder comme un pessimlste, — tandis qu'il faut, presque toujours, voir en lui un optimisle écoeuré, qui n'a pas ou le courage de changer rorientation de sa pensée et qui nc peut s'expllquer pourquoi tant de malheurs lui arrivent, contrairement à l'ordre général qui règie la genèse du bonheur. L'optiraiste est, en politiquo, un hommo inconstant ou nième dangereux, parce qu'il ne so rend pas compte des grandes difficultés queprésentent ses projets ; ceux-ci lui semblent posséder une force propre conduisant à leur réalisation d'autant plus facilement qu'ils sont destinés, dans son esprit, à produire plus d'hcureux. Il lui parait assez souvent que de petites réformes, apportées dans la constltutlon politique et surtout dans le personnel gouvernemental, sufliraient pour orienter le mouvement social de manière à atténuer ce que le monde contemporain offre d'affreux au gré des âmes sensibles. Dès que ses amis sont au pouvoir, il déclare qu ii faut laisser aller les choses, ne pas trop se hàter et savoir se coutenter de ce que leur suggère leur bonne volonté ; ce n'est pas toujours uniquement l'intérêt qui lui diete ses paroles de satisfactlon, comme on l'a cru bien des fois : l'intérêt est fortement aidé par amour-propre et par les illuslons d'une plate philosophie. L'optimiste passe, ave

1-2 1.NTKOnUCTHtN S'il est d'un teinpéranient exallé et si. |iar
 mallieir, il se troiive arme d'iin grand ponvoir, lui permettant de réaliser un
 idéal qu'il s'est forgé. l'optiiniste peni conduire son pays au.\ pires
 catastrophies. Il ne tarde pas ;i reconnaître, en ellet. que les translormations
 sociales nc se réalisent point avec la facilité qu ii avait escomptée ; il s'en
 prend deses déboires à ses contemporains, au lieu d'expliquer la marcile des
 cho.ses par les nécessilés historiques ; il est tenté de Taire disparaître les
 gens doni la mauvaise volonté lui semble dangereuse pour le bonheur de
 tous. Pendant la 'lerreir, les liommes qui versèrent le plus de saiig, Turent
 ceux qui avaient le plus vif désir de Taire jouir Icurs semblables de
 l'aged'or qu'ils avaient rêvé, et qui avaient lo plus de sympathios pour les
 misères luimaines ; optimistes, idéalistes et sensibles, ils se inontraient
 d'autant jdus inexorables qu'ils avaient ime plus grande suiF du bonheur
 universel. « Le pessimisme est tout aulre chose que Ics caricatures qu'on en
 présente le plus souvent : c'est ime inétabysique des mmrs bien plutôt
 qu'ime théorie du monde ; o'est ime conception d une utarche vers la
 délivmnce étroitementl liée : d'une pari, à la connaissance expéri mentale
 que nous avons acquise des obstacles qui s'opposeiit à la satisTaction de
 nos imaginations (on, si l'on veiit, liée au sentiment d im déterminisino
 social), — d'autre pari, à la conviclion proTondc de notre faiblesse
 naturelle. Il ne faut jamaisséparer ces trois aspects du pessimisme, bien ([ue
 daus l iisage on ne tienile guère com|)le de leur étroite liaison. 1° Le nom de
 pessimisme provieni do ce que les bisto-r

1. L'INTRODUCTION des écrivains de la littérature a été très frappée des plaintes que les grands poètes antiques ont fait entendre au sujet des misères qui menacent constamment l'homme. Il y a peu de personnes devant lesquelles une bonne chance ne se soit pas présentée au moins une fois ; mais nous sommes entourés de forces malfaisantes qui sont toujours prêtes à sortir d'une embuscade, pour se précipiter sur nous et nous terrasser ; de là naissent des souffrances très réelles qui provoquent la sympathie de presque tous les hommes, même de ceux qui ont été favorablement traités par la fortune ; aussi la littérature triste a-t-elle eu des succès à travers presque toute l'histoire (1). Mais on n'aurait qu'une idée très imparfaite du pessimisme en le considérant dans ce genre de productions littéraires ; en général, pour apprécier une doctrine, il ne suffit pas de l'étudier d'une manière abstraite. ni même chez des personnages isolés, il faut chercher comment elle s'est manifestée dans des groupes historiques ; c'est ainsi qu'on est amené à joindre les deux éléments dont il a été question plus haut.

2. Le pessimiste regarde les conditions sociales comme formant un système enchaîné par une loi d'airain, dont il faut subir la nécessité, telle qu'elle est donnée en bloc, et qui ne saurait disparaître que par une catastrophe entraînant tout entier. Il se serait donc absurde, quand on admet cette théorie, de faire supporter à quelques hommes (1) Les plaintes

14 IXTHOnUCTIOX iiies nófastes la responsaliilitr des rnaux doni souirrc la socióté ; le p(‘ssimititc n’a point les folios sanj^uinaires de* l’opti misto afToló par Ics rósistances impróvues ([ue rencontrent scs prqjts ; il ne songo point à faire le lionlieir (Ics générations futures en (“gorgeant les (^goistes actuels. 3° Ce qu’il y a de [)lus profond dans le pessimismo, c’est la manière de oonoevoir la marche vers la délivrance. I>’homme n’irait j)as loin dans rexarnen, soit des lois de sa ruisère, soit de la fatalitc’’, qui choquent tellement la naïveté de notre orgueil, s’il n’avait resp(*rance de venir à hout de oes tyrannies par un effort qu’il t(mlera avec tout un groupe de compagnons. I^es chrétiens n’eussent pas tant raisonnei sur le pòchi’! origini’! s’ils n’avaient senti la néoessité de justilier la délivrance (qui devait résulter de la inort de .lésus), cn supposantque ce sacrifice avait óh’i rendo m’-cessaire par un crime oirroyable imputable à riiumanité. Si Ics Occidentaux furcnt heaucoup plus occiipi’S dii piiché originel qiie les Orientaix, cela no tient pas souicment, comme le pensait 'Paine, à l’inllucncc du droit romain (1), mais aussi à ce que les Latins, ayant de la majesté impi’-riale un sentiment plus ('leve (juc les Grecs. regardaient le sacrifice du Fils de Dieu commi’ ayant n’-alisé ime délivrance extraordinairement merveilleuso ; de là découlait la nécessité d’approfondir les mystères de la rnisèro humaine ot de la destinée. 11 me scmhle iiue roptimisme des jihilosophes grecs dépend en grande pai’tie do raisons éconorniquos : il a (I) Taine, Li’ IWijiin’ imnli’i’iiOs Ionie II. pj». 121-112.

INTKODCCTIO.N' 15 dū naitrc dans des populations urbaines, commercailtes et riclies, qui pouvaient regarder le monde comme un immense magasin rempli de choses excellentes, sur lesquelles leur convoltise avait la faculté de se satisfaire (1). J'imagine que le pessimisme grec provieni de tribus pauvrcs, guerrières et montagnardes, qui avaient un enorme; orgueil aristocratique, mais doni la situation était par contre fori médiocre ; leurs poètes les encliantaient en leur A'antant les ancêtres et leur faisaient espérer des expéditions triompbales conduites par des héros surhumains ; ils leur expliquaient la misère actuelle, en racontant les catastrophies dans lesquelles avaient succombé d'anciens ebefs presque divlns, par suite de la fatalité ou de la jalousie des dieux ; le courage des guerrlers pouvait demeurer momentanément Impulssant, mais il ne devait pas toujours Tètre ; il fallali demeurer fidèle auxvleilles mmurs pour se lenir prêt à de grandes expéditions victorleuses, qui pouvaient êtretrès proebaines. 'frès souvent on a fait de Tascétisme orientai la manifestation la plus remarquable du pessimisme ; cortès Hartmann a raison quand il le regarde comme ayant seulement la valeur d'unc anicipation, doni Tutilité aurait été de rappcler aux bommes ce qu'ont d'illusolre les biens vulgaires ; il a tori cependant lorsqu'il dit quo Tascétisme enseigna aux bommes « le terme auquel devaient aboutir leurs efforts, qui est Tannulatlon du (I) Les poètes coniiqocs atliéniciis onl dépcinl, plusicurs fois, iin pays de coeagiie oii Ton n'a j)liis besoin de Inivailler. (A. et -M. Croisel, Histoire dr la IHU'va ! ave fjrecqiie , tome 111, p|. 172- i7i.)

16 INTnODL'CTIOX vouloir » (1) ; car la délivrance a été tout
 autre chose que cela au cours de l'histoire. Avec le christianisme primitif
 nous trouvons un pessimisme pleinement développé et complètement armé
 : l'homme a été condamné dès sa naissance à l'esclavage ; — Salomon est le
 prince du monde ; — le chrétien, déjà, régénéré par le baptême, peut se
 rendre capable d'obtenir la résurrection de la chair par l'Eucharistie (2) ; il
 attend le retour glorieux du Christ qui brisera la fatalité satanique et
 appellera ses compagnons de tous dans la Jérusalem céleste. Toute cette vie
 chrétienne fut dominée par la nécessité de faire partie de l'armée sainte.
 constamment exposée aux embûches tendues par les suppôts de Satan : cette
 conception suscita beaucoup d'actes héroïques, engendra une courageuse
 propagande et produisit un sérieux progrès moral, la délivrance n'eut pas
 lieu ; mais nous savons par d'innombrables témoignages de ce temps ce que
 peut produire de grand la morale à la d'où l'Via nova. Le calvinisme du XVI^e
 siècle nous offre un spectacle qui est peut-être encore plus instructif ; mais il
 faut bien (1) Unrliiann. toc. rii., p. -59:2. — « L'homme pris du monde,
 associe à une vieillesse (•Olldilnl' do l'ospril. à l'ail proloué dans l'histoire par
 l'enseignement K'il à l'olèriip' du houldlnnu*. .Miiis col cuseigucii'il u' à l'ail
 acc(*ssild' (pi'à un corcl' rosreinl d'initiòs. eugag('s diiis lo Cì'dibat. Lo
 monde exlcriiur iron avaii pois ipio la lollre qui lno. ol sou inflouco no so
 maiiiosliiit (pio sois los rorinos oxlriivagiintos de bi vie di's .soliliirs cl
 dos pòuilonis. » (p. -139.) (2) Balillol. Eludrt? d' lii.^loir ri tir ihrohxiir
 poidlirr. 2^e scrii', p. 11)2.

I. VTR0ltLIJTIOX 17 laire attention à ne pas le coiifondre, conine font beaucoup d auteuj's, avec le protestantisme conlemporain ; ces deiix doctrines soni placées aux antipodes l'une de l autre ; je ne piiis coinprendre que Hartmann dlse que le protestantisme « est la station de relâche dans la traversée du christianisrne autlientique » et qu ii ait fait « alliance avec la renaissance du paganismo antique » (I) ; ces appréciations s appliquenl seulement au protestantisme récent, qui a abandonné ses principes propres pour adopter ceu.x de la Renaissance. Jamais le pessiinisme, qui n entrai! nullemenl dans le courant des idées de la Renaissance (2), n'avait été affirmé avec autant de force qu il le fut par les Réformés. Les dogmes du péché et de la prédeslination furent poussés jusqu'à leurs conséquences les plus extrêmes ; ils correspondent aux deux premlers aspects du pessimismo : à la misere de l espèce humaine et au déterminisme social. Ouant à la délivrance, elle fut com^ue sous une forme bien differente de celle que lui avait donneo le christianisme primitif : les prolestants s organisèrent militairement partout où cela leur était possible ; ils faisaient des expédltions en pays (I) Ilarlmann, La religion de l'areiiir. Irmi, frane p. 27 et p. 21. (2) « A celle epoque commenda le conflit enlre Tamour paicn de la vie et le inépris, la filile du monde, ipii caraclérisaient le chrislianisme. » (Ilarlmann. op. cit , p. 12G.) t. etlc conception paienne se trouve flans le protestantisme liberal, et c'est pounpioi Hartmann le considère, avec raison, comme irrégliéiix : mais les hommes du xvi® siècle vojaient les clioses soiiis un autre aspcct. 2

18 L'INTRODUCTION catholiques. expliquant les prêtres.
introduisant la culture réformée et promulguant des lois de proscription
contre les papistes. On n'empruntait plus aux apocalypses l'idée d'une
grande calamiété (même dans les compagnons du Christ ne
savaient que les sabbatiers, après s'être longtemps défendus contre les
attaques sataniques ; les protestants, irrités de la lecture de l'Ancien
Testament. voulaient imiter les exploits des conquérants de la
d'Israël ; ils prenaient donc l'offensive et voulaient étaler le
l'orgueil de Dieu par la force. Dans chaque localité conquise. Les
calvinistes réalisaient une véritable révolution catastrophique (due, changeant
tout de fond en comble. Le calvinisme a été (inaudement vaincu par la
Renaissance ; il était plein de préoccupations théologiques empreintes aux
traditions médiévales et il arriva un jour où il eut peur de passer pour être
d'innommable arriéré ; il voulut être au niveau de la culture moderne, et il
a fini par devenir simplement un christianisme relâché (11. Aujourd'hui l'ort
peu de personnes se doutent de ce que les réformateurs du xvi^e siècle
entendaient par libre examen ; les protestants approuvent à la Libie les
procédés que les philologues appliquaient à n'importe quel texte profane ;
l'exégèse de Calvin a fait place à la critique des humanistes. L'annaliste
qui se contente d'enregistrer des faits, est tenté de regarder la délivrance
d'homme un rêve ou comme une erreur ; mais le véritable historien considère
les choses (I) Si le socialisme perd, ce sera évidemment de la même manière,
pour avoir eu l'air « de la barbarie.

1. N'INTRODUCTION 19 ses à un autre point de vue ; lorsqu'il veut savoir quelle a été l'influence de l'esprit calviniste sur la morale, le droit ou la littérature, il est toujours ramené à examiner comment la pensée des anciens protestants était sous l'influence de la marche vers la délivrance. L'expérience de cette grande époque montre tout bien que l'homme de ce temps trouve, dans le sentiment de lutte qui accompagne cette volonté de délivrance, une satisfaction suffisante pour entretenir son ardeur. Je crois donc qu'on pourrait tirer de cette histoire de belles illustrations en l'avant de cette idée que vous exprimiez un jour : que la légende du Chevalier Errant est le symbole des plus hautes aspirations de l'humanité, condamnée à toujours marcher sans connaître le repos. Il Mes thèses ont choqué encore les personnes qui sont, de quelque manière, sous l'influence des idées que notre éducation nous a transmises au sujet du droit naturel ; et il y a peu de lettrés qui aient pu s'affranchir de ces idées. Si la philosophie du droit naturel s'accorde parfaitement avec la force (en entendant ce mot au sens spécial que je lui ai donné au chapitre V, § iv). elle ne peut se concilier avec certaines conceptions sur le rôle historique de la violence. Les doctrines scolaires sur le droit naturel se réduisent à une simple tautologie : le juste est bon et injuste est mauvais, si l'on n'avait pas toujours admis implicitement que le juste s'adapte à des actions qui se produisent automatiquement dans le monde : c'est ainsi

20 IMUOnUCTION que les économistes ont longtemps soutenu que les relations créées sous le régime de la concurrence dans la* régime capitaliste sont parfaitement justes, comme résultant du cours naturel des choses ; les utilitaires ont toujours prétendu que le monde présent n'était pas assés : nature/ ; ils ont voulu en conséquence donner un tableau d'une société mieux réglée économiquement et partant plus juste. Je ne saurais résister au plaisir de me reporter à quelques Pensées de Pascal, qui embarrassèrent terriblement ses contemporains et qui n'ont été bien comprises que de nos jours. Pascal eut beaucoup de peine à s'affranchir des idées qu'il avait trouvées chez les philosophes sur le droit naturel ; il les abandonna parce qu'il ne les trouva pas suffisamment pénétrées de christianisme : < J'ai passé longtemps de ma vie, dit-il, en croyant qu'il y avait une justice; et en cela je ne me trompais pas; car il y en a selon que Dieu nous la voulu révéler. Mais je ne le prenais pas ainsi, et c'est en quoi je me trompais; car je croyais que la justice était essentiellement juste et que j'avais de quoi la connaître et en juger » (fragment 37a de l'édition Brunschvicg) ; — « Il y a sans doute des lois naturelles; mais cette belle raison corrompt (1) à tout corrompu » (fragment 294); — (1) Il me semble (me les éditeurs de 1670 durent être effrayés du calvinisme de Pascal : je suis étonné que Sainte-Beuve se soit borné à dire qu'il « y avait dans le christianisme de Pascal quelque chose qui les dépassait... que Pascal avait encore plus besoin qu'eux d'être chrétien ». {Portier tome 111, p. 383.)

INTRODUCTION 21 ((Veri juris. Nous n'en avons plus »
 (fragment 297). L'observation va d'ailleurs montrer à Pascal l'absurdité de
 la théorie du droit naturel ; si cette théorie était exacte, on trouverait
 quelques lois universellement admises; mais des actions que nous regardons
 comme des crimes ont été regardées autrefois comme vertueuses ; r Trois
 degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence, un méridien
 décide de la vérité : en peu d'années de possession, les lois fondamentales
 changent ; le droit a ses époques, l'entrée de Saturne au Lion nous marque
 l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité, au
 delà des Pyrénées, erreur au de-là... Il faut, dit-on, recourir aux lois
 fondamentales et primitives de l'Etat qu'une coutume injuste a abolies. C
 est un jeu sur pour tout perdre ; rien ne sera juste à cette balance »
 (fragment 29-i ; cf. fragment 375). Dans cette impossibilité où nous
 sommes de pouvoir raisonner sur le juste. nous devons nous en rapporter à
 la coutume et Pascal revient souvent sur cette règle (fragments 294, 297,
 299, 309, 312). Il va plus loin encore et il montre comment le juste est
 pratiquement dépendant de la force : « La justice est sujette à dispute, la
 force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force
 à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit que c'était elle
 qui était juste. Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût forcé, on a fait
 que ce qui est fort fût juste » (fragment 298 ; cf. fragments 302, 303, 306,
 307, 311). Cette critique du droit naturel n'a point la parfaite clarté que
 nous pourrions lui donner aujourd'hui, parce que nous savons que c'est
 dans la reconnaissance qu'il faut aller

INTRODUCTION Q.) chercher le type de la force arrivée à un régime pleinement autocratique et pouvant ainsi s'identifier naturellement avec le droit, — tandis que Pascal confond dans un même genre toutes les manifestations de la force (1). Les changements que le droit subit au cours des temps, avaient vivement frappé Pascal et ils continuaient d'embarrasser fort les philosophes : un système social bien coordonné est détruit par une révolution et fait place à un autre système que l'on trouve également parfaitement raisonnable : et ce qui était juste autrefois est devenu injuste. On n'a pas ménagé les sophismes pour prouver que la force avait été mise au Service de la justice durant les révolutions ; maintes fois on a démontré que ces arguments sont absurdes ; mais le public ne peut se résoudre à les abandonner, tant il est habitué à croire au droit naturel ! Il n'y a pas jusqu'à la guerre (qu'on n'ait voulu faire descendre sur le plan du droit naturel : on l'a assimilée à un procès dans lequel un peuple l'envisagerait un droit méconnu par un voisin mal faisant. Nos pères admettaient volontiers que Dieu tranchait le différend, au cours des batailles, en faveur de celui (qui avait raison ; le vaincu devait être traité comme le serait un mauvais plaideur : il devait payer les frais de la guerre et donner des garanties au vainqueur pour que celui-ci pût jouir en paix de ses droits restaurés. Aujourd'hui il ne manque pas de gens pour proposer de soumettre les conflits internationaux (1) Cf. ce que je dis sur la force : voir l'appendice.

INTRODUCTION 23 naux à des tribunaux d'arbitrage ; ce sera la
laïcisation de l'ancienne mythologie (1). Les partisans du droit naturel
ne sont pas des adversaires irréductibles des luttes civiles, ni surtout des
manifestations tumultueuses : on l'a vu suffisamment au cours de l'affaire
Dreyfus. Quand la force publique est entre les mains de leurs adversaires,
ils admettent assez volontiers qu'elle est employée à violer la justice et
alors ils prouvent qu'on peut sortir de la légalité pour rentrer dans le droit
(selon une formule des bonapartistes) ; ils cherchent à intimider, tout au
moins, le gouvernement lorsqu'ils ne peuvent songer à le renverser. Mais
quand ils combattent ainsi les détenteurs de la force publique, ils ne désirent
nullement supprimer celle-ci ; car ils ont le désir de l'utiliser à leur profit
quelque jour ; toutes les perturbations révolutionnaires du XIX^e siècle se
sont terminées par une renouveau de l'Etat. La violence prolétarienne
change l'aspect de tous les conflits au cours desquels on l'observe ; car elle
nie la force organisée par la bourgeoisie, et prétend supprimer l'Etat qui en
forme le noyau central. Dans de telles conditions il n'y a plus aucun moyen
de raisonner sur les droits primordiaux des hommes ; c'est pourquoi nos
socialistes parlementaires, qui sont des enfants de la bourgeoisie et qui ne
savent rien en dehors de l'idéologie de l'Etat) (1) Je ne puis arriver à
trouver l'écrit de l'agitateur international dans le fragment 29G de Pascal,
où quelques personnes le découvrent : Pascal y signale simplement ce (qu'il a
de ridicule la prétention qu'il émettait de son temps chaque jour) élargissant, dans
son manifeste, de condamner. au nom du droit, la conduite de son
adversaire.

2.1 IXTItOni.CTIU.N soni tout désol'ientés qiiand ils sonten
préseiice de la violence prolétarienne ; ils ne peuvent lui appliquer les lieux
conimuns qui leur servent d'ordinaire à parler de la force, et ils voient avec
cffiroid des mouvements (|ui pourraient aboutir à ruiner les institutions doni
ils vivent : avec le syndicalisme révolutionnaire, plus de discours à piacer
sur la Justice immanente, plus de régime parlementaire à l'usage des
Intellectuels ; — c'est rahomination de la désolation ! Aussi ne faut-il pas
s'étonner s'ils parlent de la violence avec tant de colere. Déposant le 6 juin
1907 devant la Coiir d'assises de la Seine dans le procès Bousquet-Lévy,
Jaurès aurait dit : « Je n'ai pas la suporstitiou de la légalité. Elle a eu tant
d'échecs ! mais je conseille toujours aux ouvriers de l'ecoiirir aux moyens
légaux ; car la violence esl un signe de fail/lesse passagere. » On trouve ici
un souvenir très évident de l'affaire Dreyfus : Jaurès se rappelle (|ueses amis
durent recourir à des manifestations révolutionnaires, et on cotnprend qiiib
n'ait pas gardé de cette affaire un très grand respect pour la légalité, qui peut
se trouver en conflit avec ce qu'il regardait comme étant le droit. Il assimile
la situation des syndicalistes à celle où furent les dreyfusards : ils sont
momentanément faibles, mais . ils sont destinés à dis|oser quelque jour de la
force publique ; ils seraient donc bien imprudens s'ils détruisaient par la
violence une force qui est appelée à devenir la leur. Il eut-étre lui est-il
arrivé parfois de regretter que l'agitation dreyfusarde ait ébranlé l'Etat,
comme Gambetta regrettait que l'Administration eût perdu son ancien
prestige et sa discipline.

INTRODUCTION 25 L'un des plus élégants ministres de la République (1) s'est fait une spécialité des sentences solennelles prononcées contre les partisans de la violence : Viviani éblouissant les députés, les sénateurs et les employés convoqués pour admirer son Excellence au cours de ses tournées, en leur racontant que la violence est la caricature ou encore « la fille déclinée et dégénérée de la Torce ». Après s'être vanté d'avoir travaillé à éteindre les lanipions célestes par un geste magnifique, il se donne les allures d'un matador aux pieds duquel va tomber le taureau furieux (2). Si j'avais plus de vanité littéraire que je n'en ai, j'aimerais à me figurer que ce beau socialiste a pensé à moi quand il a dit, au Sénat, le 10 novembre 1906, qu'il « ne faut pas confondre un émeutier avec un parti et une affirmation téméraire avec un corps de doctrine ». Après le plaisir (1) Le Petit Parisien, (une fois) a toujours plaisir à citer comme le moniteur de la nation (l'émancipateur, nous apprend qu'aujourd'hui « cette définition d'effrayante de l'élégant et immoral M. de Monny : « Les républicains sont des gens qui s'habillent mal », semble tout à fait dénué de fondement. » J'emprunte cette philosophique observation à l'enthousiaste complice du mariage de (d'ailleurs) ministre Clémenceau (22 octobre 1905). — Co Journalisme informé m'a accusé de donner aux ouvriers des conseils à Vapache (7 avril 1907). (2) « La violence, disait-il au Sénat, le 10 novembre 1906. Je Tai vue, moi. Tace à Tace. Ça (é pendant des jours et des jours, au milieu de milliers d'hommes qui portaient sur leurs visages les traces d'une exaltation étonnante. Je suis resté au milieu d'eux, poitrine contre poitrine et les yeux dans les yeux. » Il se voulait d'avoir fini par liompher des grévistes du Creusot.

20 IXTHOKI'CTION sir (ròlreajiprócié par les gens liitcllignts,
il n'y en a pas (le plus grand quo cehii de n'cître pas coinpris par les
brouillons qui ne savent esprimer qu'en cliarabia ce qui leur tieni lieu de
pensée ; mais j'ai lout ben de supposer que dans le brillant entourage de ce
òoiisseitr (1). il n'y a personne ayantentendu parlerdu
Moiivenieilsocialistc. Que Fon lasse une insurrection lursqu'on se seni
asse/, solidcmnt organisé]>our conquérir l'Etat. voilà ce que coniprennent
Yiviani et les attaebésde son cabinet ; mais la violence prolétarienne, qui
n'a puint un tei but, ne sanrait ótre (lu'une folio et une caricature odieuse de
la révolle. Eaites tout ce que vous voudrez. mais ne casse/, pas Fassiottc au
beurre ! Ili \u cours de cos éludes j'avais constatò uno cliose qui
rnosembloit si simpleque je n'avais pas crii devoir beaucoup insister : Ics
liommes qui participent au.\ grands mouveinents sociaux, se reprcsentont
lour action pro(I) Hans lo IU(■nI C disi'otirs. \iviaiiti a lori insislé sur sou
socialisiie ol (l('("laró (piMI ontondail << (h'inoun'r li(l'Ic à l'idéal (le scs
|ir(Mnières années civi(pios ». Il'après une brocluire])nbrK'0 (Mi 18!)7 par
Ics allomanisb's soiiis l(! tiliv : La rérite sur Liuiioa soria/isfe. rei i(I'al
anrnii ('té l opiiortiiiiisiie ; Oli passanl d'Algci' à l*aris, Viviaiiti se serali
Iransormé Oli surialisic. el la lirocliure (iiialilie de nicnsongcson alliindo
iiouvolle. l'ivideumienl. rei l'cril a ('l(' l'“(ligé par (Ics ('•Merguniòiiios (pii
ne roinprouneiil rien aiix éléganccs.

INinODUCTIOX 27 chaîne sous forme d'images de batailles assurant le Irioniphe de leur cause. Je proposais de nommer milt/ies ces constructions dont la connaissance offre- tant d'importance pour Thistorien (I) : la grève générale des syndicalistes et la révolution catastrophique de Marx sont des mythes. J'ai donné comme exemples remarquables de mythes ceux qui furent construits par le christianisme primitif, par la Réforme, par la Révolution, par les nazis ; je voulais montrer qu'il ne faut pas chercher à analyser de tels systèmes d'images. Comme on décompose une chose en ses éléments, qu'il faut les prendre en bloc comme des forces historiques, et qu'il faut surtout se garder de comparer les faits accomplis avec les représentations qui avaient été acceptées avant l'action. J'aurais pu donner un autre exemple qui est peut-être encore plus frappant : les catholiques ne se sont jamais découragés au milieu des épreuves les plus dures, parce qu'ils se représentaient l'histoire de l'Eglise comme étant une suite de batailles engagées entre Satan et la hiérarchie soutenue par le Christ ; toute difficulté nouvelle qui surgit est un épisode de cette guerre et doit finalement aboutir à la victoire du catholicisme. Au début du XIX^e siècle, les persécutions révolutionnaires ravivèrent ce mythe de la lutte satanique, qui a fourni à Joseph de Maistre des pages si connues ; ce rajeunissement explique, en grande partie, la renaissance religieuse qui se produisit à cette époque. Si le (I) dans l'histoire à / économie moderne y-a-t-il donné au mot mythe un sens plus général. qui dépend étroitement

28 INTRODUCTION catholisme est aujourd'hui si menacé, cela tient beaucoup à ce que le mythe de l'Eglise militante tend à disparaître. La littérature ecclésiastique a fort contribué à le rendre ridicule ; c'est ainsi qu'en 1872 un écrivain belge recommandait de remettre en honneur les exorcismes, qui lui semblaient être un moyen efficace pour combattre les révolutionnaires (1). Beaucoup de catholiques instruits sont effrayés en constatant que les idées de Joseph de Maistre ont contribué à favoriser l'ignorance du clergé, qui évitait de se tenir au courant d'une science maudite; le mythe satanique leur semble donc dangereux et ils en signalent les aspects ridicules ; mais ils n'en comprennent pas toujours bien la portée historique. Les habitudes des sceptiques et surtout pacifiques de la génération actuelle ne sont pas favorables d'ailleurs à son maintien ; et les adversaires de l'Eglise proclament bien haut qu'ils ne veulent pas revenir à un régime de persécutions qui pourrait rendre leur puissance ancienne aux images de guerre. En employant le terme de mythe, je croyais avoir fait une heureuse trouvaille, parce que je refusais ainsi toute discussion avec les gens qui veulent soumettre la grève générale à une critique de détail et qui accumulent les (1) P. Hérold. La crise morale des temps nouveaux, p. 213. L'Annuaire protestant de Paris, ajoute : « La récompiendation est peut-être excusable aujourd'hui • pie réhabiliter. On ne s'en lie pas à croire que le langage formulé de * * révéler était accueilli alors par un grand nombre de ses coreligionnaires, ([et] on se rappelle selon disaient succès les écrits de Léo Taxil. après sa prétendue conversion. »

INTRODUCTION 29 objections contre sa possibilité pratique. Il parait que j'ai eu, au contraire, une bien mauvaise idée, puisque les uns me disent que les mythes conviennent seulement aux sociétés primitives, tandis que d'autres s'imaginent que je veux donner* comme moteurs au monde moderne des rêves analogues à ceux que Renan croyait utiles pour remplacer la religion (1) ; mais on a été plus loin et on a prétendu que ma théorie des mythes serait un argument d'avocat, une fausse traduction des véritables opinions des révolutionnaires, un sophisme intellectualiste. S'il en était ainsi, je n'aurais guère eu de chance, puisque je voulais écarter tout contrôle de la philosophie intellectualiste, qui me semble être un grand embarras pour l'historien qui la suit. La contradiction qui existe entre cette philosophie et la véritable intelligence des événements a souvent frappé les lecteurs de Renan : celui-ci est, à tout instant, balloté entre sa propre intuition qui flit presque toujours admirable, et une philosophie qui ne peut aborder l'histoire sans tomber dans la platitude; mais il se croyait, hélas ! trop souvent, tenu de raisonner d'après l'opinion scientifique de ses contemporains. Le sacrifice que le soldat de Napoléon faisait de sa vie, pour avoir l'honneur de travailler à une épopée « éternelle » et de vivre dans la gloire de la France tout en se (1) Ces rêves me semblent avoir eu principalement pour objet de calmer les inquiétudes que Renan avait conservées au sujet de renfer. CC. Mouvement socialiste, mai 1907. pp. 470-474.

INTRODUCTION : où (lisait) ((qu'il serait toujours un pauvre
homme » (1) ; les vertus extraordinaires dont firent preuve les Héroïques, qui
se résignaient à une défaite (2) ; « la loi à la gloire qui fut une victoire sans pareille
», créée par la Grèce et grâce à laquelle « une sélection fut faite dans la
fonction humaine de l'humanité. la vie eut un mobile, il y eut une récompense
pour celui qui avait poursuivi le bien et le beau » (2) ; — voilà des choses
que ne saurait expliquer la philosophie intellectualiste. Celle-ci conduit, au
contraire, à admirer, au chapitre i-i de l'épître, « le sentiment supérieur,
profondément triste, avec lequel l'homme pacifique contemplant les
écroulements des empires, la commiseration qu'excite dans le cœur du
sage le spectacle des peuples vaincus, le rideau des victimes de l'orgueil de
quelques-uns ». La Grèce n'a pas vu cela, d'après Renan (4), et il me
semble qu'il ne faut pas nous en plaindre ! D'ailleurs il loua lui-même les
Romains de ne pas avoir agi en suivant les conceptions du penseur juif ; «
Ils travaillent pour le vide, pour le néant ; oui, sans doute ; mais voilà la vertu
que l'histoire reconnaît » (5). Les religions constituent un scandale
particulièrement grave pour les intellectualistes, - car on ne saurait ni les
regarder comme éternelles sans portée historique, ni les (1) l'homme, l'histoire du
monde d'aujourd'hui. (4) Renan, op. cit., tome IV. p. 177.

IXTROD'L'CTION 31 expliquer ; aiissi Ronan a-t-il écrit pai'fois à leiir sujet ties phrases bien élranges : « La religion est ime imposture nécessaire. Les plus gros moyens de jeter de la poudre aux yeux ne peuvent être négligés aree ime aussl sotto race que l'espèce hurnaine, créée pour Terreur, et qui, quand elleadinetla vérlté, ne l'admet jamais pour les bonnes raisons. Il l'aut bien alors lui un donnei' de mauvaises » (1). Coinparant Giordano Bruno qui « se lalssa brider au Ghamp-de-Florc » et Galilée qui se souinit au SainlOffice, Renan approuve le second parco que. d'après lui, le savant n'a nul besoin d'apporler, à Tappili de ses découvertes, antro eboseque des raisons ; il pensaitque le pphilosoplie italien voulut coinpléter ses preuves Insuffisantes jiar son sacrifice et il éinet cotte maxime dédaigneuse : « On n'est martyr que pour les eboses dont on n'est pas bien sur » (2). Renan concl'ond ici la conrir/ioti qui devait être jmissante chez Bruno, avec cette cerdliidr très particulière que Tenseignement provoquera, àia longue, au sujet des tlièsesque la science a recues ; il est dlffi(I) Renan, oji. cif . Ionie V, pp. 103-10(!. (II) Renan. Noarelle^ éfudes d'/nsfoire rf'df/lfKsr. p. vu. Anlérieurcnienl il avail dit, à propos des j>crséutions : « On nienrl pour (lcs opinione et non [tour des cortitudes. pour ce ([iTon eroil el non pour ce

32 1.VTmtDUCTIO.N Cile de doniier mie idée inoins e.xacle des l'oroës réelles qui font agir les liomnies ! Toule celle philossopliie pourrail se l ésiuner dans celle proposition : « l^es elioses liuinaines soni un i\~peu-près saus sérieux et sans précision ; » et, eii ('fTet, pour l'iutelleetualiste, ce qui inanque de précision doit rnanquei' aussi de sérieux. Mais la coiiscieuce de riiistorien ne saurait jainais soninieiller coinplèleinient chez llenan, el il ajoiiite toni de suite ce corn'clif: « Avoir vu [cela] esl un grand résultat pour la philosophii' ; mais, c'est uie abdication de lout rôle actif. L'avenir est à ceux qui ne soni pas dé.sabusés » (I). Nous pouvons conclure de là que la pbilosopbie intelleclualiste est vrainient d'iine incompétence radicale pour lexplication des grands inouvemenls bistoriques. Aux catboliques ai'dimts qui luttèrenl, si longteinps avec succès, contre les tradilions révolutionnaires, la pbilosopbie intelleclualiste aurait vainenient eberebé à ilémontrer que le niytbe de l'Eglise inililanle n'est pas conforme aux construelions scientifiques établies par les plus savants auteurs, suivant le.s meilleures røgles de la critique; elle n'aurait pu les persuader. Par aucune argumentation il n'eût été possible d'ébranler la foi qu'avaient ces boinmes dans les promesses faites à l'Eglise, et tant que celle cerlitude denicurait, le mylbe ne pouvait ôtre contestable à leiirs yeux. De inême, les objections ((ue le pbilosophe adresse aux niylbes révolutionnaires ne sauraient faire impression que sur les bommes qui .soni beureux de trouver un prétexte pour abandonner « toni (1) Renan, Uistoire du peuple d'L^raid, Ionie III. p. W7.

1. INTRODUCTION 33 rôle actif » et être seulement
révolutionnaires en paroles. Je comprends que ce mythe de la grève
générale froisse beaucoup de Français à cause de son caractère d'infinité
; le monde actuel est très porté à revenir aux opinions des anciens et à
subordonner la morale à la bonne marche des affaires publiques, ce qui
conduit à placer la vertu dans un juste milieu. Tant que le socialisme
demeure une doctrine et hiérarchiquement exposée en paroles, il est très facile de
le faire dévier vers un juste milieu ; mais cette transformation est
manifestement impossible quand on introduit le mythe de la grève générale,
(lui comporte une révolution absolue. Mais vous savez/, aussi bien que moi,
que c

3i INTItODUCTION philosophio bergsonlennr ; l'essai qu(i je vais vous souinettre est, sans doute, bieu inparfait, mais il me semble (jii'il est conQU suivant la méthode qu'il faïit sulvre pour éclairer ce problème. Remarquons d'aliord que les moralistes ne raisonnent presqiie jamais sur ce qu'il y a de vralment fondamental dans notre individu ; ils cherchent d'ordinaire à prqjeter nos actes accomplis sur le champ des jugements que la société a rédigés d'avance pour les divers types d'action qui sont les plus communs dans la vie contemporaine. Ils disent qu'ils déterminont ainsi des motifs ; mais ces motifs sont de la même nature que ceux dont les juristes tiennent compte dans le droit crirninel : ce sont des apprécieations sociales relatives à des faits connus de tous. Reaucoup de pbilosopbes, principalement dans l'antiquité, ont crii pouvoir tout rapporter à Tutilité ; et s'il y a une appréciation sociale, c'est siïremimt celle-là ; — les tliéologiens placent les l'outes sur le chemin qui conduit normalement, suivant l'experience moyenne, au péclié mortel ; ils connaissent ainsi quel est le degré de malico que présente la concupiseence, et la pénitence qu'il convient d'infliger ; — les modernes enseignent volontiers (lue nousjugeons notre volonté avant d'agir, en comparant nos maximes à des principes généraux qui ne sont pas sans avoir une certaine analogie avec des déclarations des droits de riionime ; et cotte théorie a été très probablement inspirée par l'admiration que provoquèrent les /y///x of liiy/ils placés en tôte des constilutions aniéricaines (1). (1) La oonslilililion ilo Virginio osi do jiiin 177(). Los cons

INTRODUCTION. V Nous sommes tous si fortement intéressés : à savoir ce que le monde pensera de nous, que nous évoquons dans notre esprit, un peu plus tôt, un peu plus tard, des considérations analogues à celles dont parlent les moralistes ; de là résulte que ceux-ci ont pu s'imaginer qu'ils avaient vraiment fait appel à l'expérience, pour découvrir ce qui existe au fond de la conscience créatrice, alors qu'ils avaient seulement regardé d'un point de vue social des actes accomplis. Bergson nous invite, au contraire, à nous occuper du dedans et de ce qui s'y passe pendant le mouvement créateur ; « Il y aurait deux intérêts, dit-il, dont l'un serait comme la projection extérieure de l'autre, sa représentation spatiale et pour ainsi dire sociale. Nous atteignons le premier par une réflexion approfondie, qui nous fait saisir nos états internes, comme des êtres vivants, saisis dans le mouvement de leur formation, comme des états rétractiles à la mesure. . . Mais les moments où nous nous ressaisissons nous-mêmes sont rares, et c'est pourquoi nous sommes rarement libres. La plupart du temps, nous vivons extérieurement à nous-mêmes ; nous n'apercevons que les conséquences extérieures de nos actions connues en l'instant par des traductions instantanées. » (en 1778 et en 1781. Kant a publié les Fondements de la métaphysique des mœurs en 1785.) et la (Utilité de la philosophie pratique en 1788. — (On pourrait dire que le système général des idées est une analogie avec l'économie. celui des physiologues avec le droit et celui de Kant avec la logique politique (de la démocratie naissante. (L'Esprit. J. Ellinck. La déclaration des droits de l'homme et du citoyen. trad. française. 18-20) : p. 89.)

36 .VTIIODUCTIOX de nolre moi ([ik! soii fanlòme décoloré...
Nous vivons polirle monde extérieur pliitôt qiie pour noiis; nous parlons
plus qiie nous ne pensons ; nous sonnìes cujis plus quo nous n'aiiissons
nous-mèines. Aiiir librennuit c'esl rejirendro possession de sol, c'est se
reitlacm' dans la pure d II rèe » (I). Pour comprendre' vraiiement celle
psychiologie, il faiit se « reporter par la pensée à ces inoments de nolre
e.xistenoe oii nous avons oplé pour quelque clécision grave, niomenls
uniquesdans leiirgenre, et qui ne se reproduisent pas]dus (|ue ne reviennent
pour un peuple les pliasés disparues de son histoire » (2). II oi'gj?oiK r/7.,
|). ISl.

NTUOOL'CTIOX 37 d'après une loi plus ou moins nécessaire,
 vers divers instants donnés par la nature. Quand nous agissons, c'est que
 nous avons créé un monde tout artificiel. placé en avant du présent, forcé
 de mouvements qui dépendent de nous. Ainsi notre liberté devient
 parfaitement intelligible. Ces constructions, embrassant tout ce qui nous
 intéresse, quelques philosophes, qui s'inspirent des doctrines
 bergsoniennes, ont été amenés à une théorie qui n'est pas sans surprendre
 quelque peu. « Notre vrai corps, dit par exemple Ed. Le Roy, c'est l'univers
 entier en tant que vécu par nous. Et ce que le sens commun appelle plus
 strictement notre corps, en est seulement la région de moindre conscience
 et d'activité plus libre, la partie sur laquelle nous avons directement prise et
 par laquelle nous pouvons agir sur le reste » (1). Il ne faut pas confondre,
 comme fait constamment ce subtil philosophe, ce qui est un état fugace de
 notre activité volontaire, avec les affirmations stables de la science (2). Ces
 mondes artificiels disparaissent généralement de notre esprit sans laisser de
 souvenirs ; mais quand des choses se passionnent, alors on peut décrire un
 tableau, qui constitue un mythe social. La foi à la gloire, dont Renan fait un
 si grand éloge, s'évanouit rapidement dans des rapsodies quand elle n'est
 pas entretenue par des mythes qui ont beaucoup varié suivant les époques ;
 le citoyen des républiques (h Ed. Le Roy. *De la morale et de la critique*. p. 2.^{re}). (2)
 Ou après qu'on a élevé le pont par lequel s'introduit le socialisme : l'onrtv.v
 re'ei par nous-i jectil être le monde réel on le monde idéal pour l'action.

38 INTRODUCTION grecques, le légionnaire romain, le soldat des guerres de la Liberté, l'artiste de la Renaissance n'ont pas coïncidé la gloire en faisant appel à un même système d'images. Renan se plaint de ce que « la foi à la gloire est compromise par les courtes vues sur l'histoire qui tendent à prévaloir de nos jours. Peu de personnes, dit-il, agissent en vue de l'éternité... On veut jouir de sa gloire; on la mange en herbe ; on ne la recueillera pas en gerbe après la mort » (1). Il me semble qu'il faudrait dire que les courtes vues sur l'histoire ne sont pas une cause, mais une conséquence ; elles résultent de l'affaiblissement des mythes héroïques qui avaient eu une si grande popularité au début du XIX^e siècle; la foi à la gloire périssait et les courtes vues sur l'histoire devenaient prépondérantes, en même temps que ces mythes s'évanouissaient (2). On peut indéfiniment parler de révoltes sans provoquer jamais aucun mouvement révolutionnaire. tant qu'il n'y (1) Itinéraire. op. cit , tome IV. p. 329. (2)

IXTRODL'OTIOS 39 a pas (le inytlies aceeptés par les masses ; c'est ce qui donne une si grande Importance à la grève generale, et c'est ce qui la rend si odieuse aux social istes ([ui ont peur d'une révolulion ; ils Ibnt tous leurs efTorts pour èbranler la confiance que Ics travailleurs ont dans leur préparation à la revolution ; et pour y parvenir, ils clierclient à ridiculiser l'idée de grève générale, qui seule pelli avoir une valeur motric'e. L'n des grands nioyens qu'ils emploient consiste à la présenter cornine une utopie : cela leur est assez facile, parce qu'ily a eu rarement des mytlies parfaitement purs de tout mélange utopique. Les mytlies révolutionnaires actuels soni presque purs ; ils permettent de comprendre l'activité, les sentiments et les idécs des masses populaires se préparant à entrer dans une lutte decisive ; ce ne soni pas des descriptions de choses, mais des expressions de volenti''. L'utopie est, au contraire, le produit d'un travail intellectuel ; elle est l'œuvre de tliéoriciens qui. ajirès avoir observé et discuté les faits, chercbent à établir un modèle auquel on puisse comparer les sociétés existantes pour mesurer le bien et le mal qu'elles renferment (1) ; c'est une composition d'institutions imaginaires, mais offrant avec des institutions réelles des analogies assez gran des pour que le juriste en puisse raisonner ; c'est une construction dcmontrable doni certains morceaux ont été tail(1) c- est évidciimiont dans cel ordre d'idécs que se placrciil Ics philosophies grcos qui voulaicnt pouvoir raisonner sur la inorale sans èlrc obligés d'accepter Ics iisagcs que la Torce liistorique avaii inlroduits à Atlicnes.

40 INTRODUCTION les de manière à pouvoir passer
(moyennant quelques corrections d'ajustage) dans une législation
prochaine. — Tandis que nos mythes actuels conduisent les hommes à se
préparer à un combat pour détruire ce qui existe, l'utopie a toujours eu pour
effort de diriger les esprits vers des réformes qui pourront être introduites en
renforçant le système ; il ne faut donc pas s'étonner si tant d'utopistes
peuvent devenir des hommes d'Etat capables lorsqu'ils eurent acquis une plus
grande expérience de la vie politique. — Un mythe ne saurait être rélégué
puisque'il est, au fond, identique aux convictions d'un groupe. qu'il est
l'expression de ces convictions en langage de mouvement, et que, par suite,
il est indécomposable en parties qui puissent être appliquées sur un plan de
descriptions historiques. L'utopie, au contraire, peut se discuter comme
toute constitution sociale ; on peut comparer les mouvements automatiques
qu'elle suppose, à ceux qui ont été constatés au cours de l'histoire, et ainsi
apprécier leur valeur ; on peut la réfuter en montrant que son application
sur laquelle on la fait reposer, est incompatible avec les nécessités de la
production actuelle. L'économie politique libérale a été un des meilleurs
exemples d'utopies que l'on puisse citer. On avait imaginé une société où
l'on serait ramené à des types commerciaux, sous la loi de la plus complète
concurrence ; on reconnaît aujourd'hui que cette société idéale, serait aussi
difficile à réaliser que celle de Platon ; mais de grands hommes modernes
ont dû leur gloire aux efforts qu'ils ont faits pour introduire quelque chose
de cette liberté commerciale dans la législation industrielle. Nous avons là
une utopie libre de tout mythe ; l'utopie

INTROnUCTIO.N 41 toiro de la déinocratie franeaise ikjus olire
une conibinaison bien reniarqiiable d'utopies et de inythes. Les lliéories qui
inspirèrent lesaiteurs de nos pronnières constilutions, soni aijjourd'bui
regardées coinnie l'ort chinirriques : souvenl mène ou ne veut plus leur
concéder la valour qui leni' a été lonjj,teuips reconnue : celle d'un id

42 INTRODUCTION commencer ses textes; même le firent si
loisiblement de naïf Micoutreux disciples. L'idiotisme LiMid ainsi à disposition*
occidentale du socialisme : où ('ici n'a pas hésité à cliquer à
organiser l(' Travail, j)uist[ie le capitalisme s'organise. J(> e)ois avoli'
démonstré, d'ailleurs, (juc la grève générale correspond à des sentiments si
leur apparition à ceux qui sont nécessaires pour avoir la production dans
un régime d'industrialisation progressive, que l'apprentissage révolutionnaire
peut être aussi un apprentissage de producteur. Quand on se place; sur ce
terrain des inévitables. on est à l'heure de totale réhabilitation ; ce qui a conduit
beaucoup de personnes à dire que le socialisme est une sorte de religion.
On a été fi'appré. en effet, depuis longtemps, de ce que les convictions
religieuses sont Indépendantes de la critique ; de là on a conclu que tout ce
qui prétend être au-dessus de la Science est une religion. On observe aussi
que, de notre temps, le christianisme prétend être moins une dogmatique
((Une vie chrétienne. c'est-à-dire une réforme morale qui veut aller
jusqu'au fond de l'âme; par suite, on a trouvé une nouvelle analogie entre la
religion et le socialisme révolutionnaire qui se donne pour but
l'apprentissage, la juxtaposition et même la reconstruction de l'individu
envie d'un; onivre gigantesque. Mais l'enseignement de Hegel nous a
appris que la religion n'est pas seule, à occuper la région de la conscience
profonde ; les mythes révolutionnaires y ont leur place au même titre
qu'elle. Les arguments qu'elles (luyot présente contre le socialisme en le
traitant de religion une semblent donc fondés sur une connaissance
imparfaite de la nouvelle psychologie.

ixTnoDi'mox 43 Renan étalt Ibrrt suipris de conslatev que les socialistes soni au-dessus du découragement : « Après cliaque expérlece manquée ils l'ecomencent ; on n'a pas trouvé la solution, on la trouvera. L'idée ne leur vien janiais que la solution n'existe pas et de là vien leur force » (1). L'explication donnée par Renan estsuperficielle ;il regarde le socialisme comme une utopie, c'est-à-dire comme ime cliose comparable aux l'éalités observées ; et on ne com])rend guère comnient la confiance pourrait ainsi survivre à beaucoup d'expériences nianquées. Mais, à côte des utopies, ont toujoui'sexisté des inytbes capables d'entraîner les travailleurs à la révolte. Pendant longtemps, ces mythes étaient fondés sur les légendes de la Revolution et ils conservèrent tonte leur valeur tant que ces légendes ne furent pas ébranlées. Aujourd'bui, la confiance des socialistes est bien plus grande qu'aulrefuis, depuis que le mythe de la grève generale domine tout le mouvenient vraiment ouvrier. Un insuccès ne peut rien prouver coiiire le socialisme, depuis ([u'il est devenu un travail de préparation ; si l'on échoue, c'est la preuve que l'apprentissage a été insuffisant ; il fa ut se remettre a Toeuvre avec plus de courage, d'insistance et de confiance qu'autrefois ; la pratique du travail a appris aux ouvriers que c'est par cette voie qu'on peut devenir un vrai compagnon ; et c'est aussi la seule manière de devenir un vrai ré\olutionnaire (2). (1) Renan, op. cit.. Ionie HI, p. 497. (2) Il est extremement imporlant trobscrver Ics analogios i|ui exislent elitre l'état d'esprit révolulionnaire et colui «pii correspond à la morale des producteur.s ; j'ai indiqué des

44 iMKOnLoriuN \ ' Les travaux de iii's amis ont été accueillis avec lieaii(•ou[]) de mépris par les socialistes qui font de la politique*, mais aussi avec beaucoup de sympathie pour des personnes étrangères à ces préoccupations parlementaires. Il est impossible de supposer que nous cherchions à exercer une industrie intellectuelle et nous proleslons chaque lois qu'on prétend nous confondre avec les Intellectuels (qui sont juste une des gens qui ont pour profession l'exploitation de la pensée. Les vieux routiers de la démocratie ne parviennent pas à comprendre que l'on se donne tant de mal lorsqu'on n'a pas le dessein caché de diriger la classe ouvrière. Cependant nous ne pourrions pas avoir une autre conduite. Celui qui a fabriqué une utopie destinée à faire le honneur de l'humanité se regarde volontiers comme ayant un droit de propriété sur son invention ; il croit que personne n'est mieux placé que lui pour appliquer son système ; il trouverait fort irrationnel que sa littérature ne lui vaille pas une cliquette dans le Klat. Mais nous autres, nous n'avons rien inventé du tout, et même nous soulignons qu'il n'y a rien à inventer : nous nous sommes bornés à reconnaître la portée historique de la notion de grève générale ; nous avons cherché à montrercinhlances l'effort pour aller à la fin de ces épreuves. mais il y a encore beaucoup d'analogies à relever.

INTRODUCTION

Il faut noter qu'une culture nouvelle pourrait sortir de ces luttes engagées par les syndicats révolutionnaires contre le patronat et contre l'Etat ; notre tâche la plus forte consiste à avoir soutenu que le prolétariat peut s'affranchir sans avoir besoin de recourir aux enseignements des professionnels bourgeois de l'intelligence. Nous sommes ainsi amenés à regarder comme essentiel dans les phénomènes contemporains ce qui était considéré autrefois comme accessoire : ce qui est vraiment éducatif pour un prolétariat révolutionnaire qui fait son apprentissage dans la lutte. Nous ne saurions exercer une influence directe sur un pareil travail de formation. Notre rôle peut être utile, à la condition que nous nous bornions à nier la pensée bourgeoise, de manière à mettre le prolétariat en garde contre une invasion des idées et des mœurs de la classe ennemie. Les hommes qui ont reçu une éducation primaire ont, en général, la superstition du livre, et ils attribuent facilement du génie aux gens qui occupent beaucoup l'attention du monde lettré ; ils s'imaginent qu'ils auraient énormément à apprendre des auteurs dont le nom est souvent cité avec éloge dans les journaux ; ils écoutent avec un singulier respect les commentaires que les lauréats des concours viennent leur apporter. Combattre ces préjugés n'est pas chose facile ; mais c'est faire un travail très utile : nous recardons cette besogne comme ; tout à fait capitale et nous pouvons la mener à bonne fin sans prendre jamais la direction du monde ouvrier. Il ne faut pas qu'il arrive au prolétariat ce qui est arrivé aux Germains qui conquièrent l'empire romain : ils eurent honte de leur barbarie et se mirent

INTRODUCTION de la décadence latine : ils n'eurent pas à se louer* d'avoir voulu se voir User ! Dans le cours de ma carrière, j'ai abordé beaucoup de sujets qui ne semblaient guère devoir entrer dans la spécialité d'un écrivain socialiste, .Je me suis proposé de montrer à mes lecteurs que la Science dont la bourgeoisie vante, avec tant de constance. les merveilleux résultats, n'est pas aussi certaine que l'assurent ceux qui vivent de son exploitation, et que, souvent, l'observation des phénomènes du monde socialiste pourrait faire briller des lumières qui ne se trouvent pas dans les travaux des érudits. .Je ne crois donc pas l'œuvre vaine ; car je contribue à ruiner le prestige de la culture bourgeoise, prestige qui s'oppose jusqu'ici à ce que le principe de la lutte de classe prenne tout son développement. Dans le dernier chapitre de mon livre, j'ai dit que l'art est une anticipation du travail tel qu'il doit être pratiqué dans un régime de très haute production. Cette observation a été, semble-t-il, l'objet mal compris par quelques-uns de mes critiques, qui ont cru que je voulais proposer comme solution du socialisme une éducation esthétique du prolétariat, qui se mettrait à l'école des artistes modernes. Cela est en fait* un singulier paradoxe de ma part, car c'est que nous possédons aujourd'hui est un héritage que nous a laissé une société aristocratique, résidu qui a été encore fortement corrompu par la bourgeoisie. Suivant les meilleurs esprits, il serait grandement à désirer que l'art contemporain pût se renouveler par un contact plus intime avec les artisans : l'art académique a dévoré les plus beaux génies. sans arriver à produire ce que

INTRODUCTION 47 nous ont donné les générations artisanes. J'avais vu tout autre chose qu'une telle imitation quand je parlais d'anticipation ; je voyais comment on trouve dans l'art (pratiqué par ses meilleurs représentants et surtout aux meilleures époques) des analogies permettant de comprendre quelles seraient les qualités du travailleur de l'avenir. Je songais, d'ailleurs, si peu à demander aux écoles des Beaux-Arts un enseignement approprié au prolétariat, que je tonde la morale des producteurs non pas sur une éducation esthétique transmise par la bourgeoisie, mais sur les sentiments que développent les luttes engagées par les travailleurs contre leurs maîtres. (Ces observations nous conduisent à reconnaître une énorme différence qui existe entre la nouvelle école et l'anarchisme qui a fleuri il y a une vingtaine d'années à Paris. La bourgeoisie avait bien moins d'admiration pour ses littérateurs et ses artistes que n'en avaient les anarchistes de ce temps-là ; leur enthousiasme pour les célébrités d'un jour dépassait souvent celui qu'ont pu avoir des disciples pour les plus grands maîtres du passé ; aussi ne faut-il pas s'étonner si, par une juste compensation, les romanciers et les peintres, ainsi adulés, montraient pour les anarchistes une sympathie qui a étonné souvent les personnes qui ignoraient à quel point l'amour-propre est considérable dans le monde esthétique. Cet anarchisme était donc intellectuellement très bourgeois, et les guesdistes ne manquaient jamais de lui reprocher ce caractère ; ils disaient que leurs adversaires, tout en se proclamant ennemis irréconciliables du passé, étaient de serviles élèves de ce passé inaudit ; ils obser-

INTRODUCTION 4//rès oimri(“i en France. p. 2).

iM | {ODI;tio.n 49 Les écrivains anarchistes qui de notirèrent
 (idèles à l'em* ancienne littérature révolutionnaire, ne semblent pas avoir vu
 de très loin le passage de leurs aînés dans les syndicaux; leur attitude
 nous montre que les anarchistes devenus syndicalistes eurent une véritable
 originalité et n'appliquèrent pas des théories qui avaient été fabriquées dans
 des cercles philosophiques. Ils apprirent surtout aux ouvriers qu'il ne
 fallait pas rougir des actes violents. Jusque là on avait essayé, dans le
 monde* socialiste, (l'atténuer ou d'exclure les violences des grévistes ; les
 nouveaux syndiqués regardèrent ces violences comme des manifestations
 normales de la lutte, et il en résulta que les tendances vers le trade-
 unionisme furent abandonnées. Ce fut leur l'incapacité révolutionnaire
 qui les conduisit à cette conception ; car on commettrait une grosse erreur
 en supposant que ces anciens anarchistes apportèrent dans les associations
 ouvrières les idées relatives à la propagande par le fait. Le syndicalisme
 révolutionnaire n'est donc pas, comme beaucoup de personnes le croient, la
 première forme* confuse du mouvement ouvrier, qui devra se débarrasser, à
 la longue, de cette erreur de jeunesse ; il a été, au contraire, le produit d'une
 amélioration opérée par des hommes qui sont venus enrayer une déviation
 vers des conceptions bourgeoises. On pourrait donc le comparer à la
 Réforme [qui voulut empêcher le christianisme de subir l'influence des
 humanistes ; comme la Réforme, le syndicalisme révolutionnaire pourrait
 avertir, s'il venait à perdre, comme celle-ci a perdu, le sens de son
 originalité ; c'est ce qui donne un si grand intérêt aux recherches sur la
 violence prolétarienne. 1.) jiiillol 4907. 4

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

B \

A VANI- PRO POS UE LA PREMIÈRE PUBLICATION (1) Les réflexions que je sou mets aux lecteurs du Mouvement socialiste, au sujet de la violence, ont été inspirées par quelques observations très simples, relatives à des faits très évidents, qui jouent un rôle de plus en plus marqué dans l'histoire des classes contemporaines. Depuis longtemps, j'ai été frappé de voir que le déroulement normal des grèves comporte un important cortège de violences (2) ; quelques savants sociologues cherchent à se dissimuler un phénomène que remarque toute personne qui consent à regarder ce qui se passe autour d'elle. Le syndicalisme révolutionnaire entretient l'esprit gréviste dans les masses et ne prospère que là où se sont produites des grèves notables, menées avec violence. Le socialisme tend à apparaître, de plus (1) La première publication a eu lieu dans le Mouvement .

52 AVANT-1*norms en piu?, con1 me ime tlicorie dii syndicalisme révolutionnaire, — ou, encore. comme une philosophio del histoire modeM'nc en tant que celle-ci est sous rinfluence de ce syiidicalisnie. Il résiilte de ces données incontestable? que. pour raisonner sérieusement sur le socialisme, il faut avant toni, se préoccuper de clierclier quel est le rôle qui appartient :i la violence dans les rapports sociau.x actuels (1). Je ne croi? pas que cette question ait été encore abordée avec le soin qu'elle con1 porte ; j'espère que ces rélloxions conduiront quelques penseurs à examiner de près les problèmes rlatifs à la violence prolétarienne ; je ne saurais trop recommandjr ces études à la nouretle école qui, s'inspirant des principes de iNIarx plus que des formules enseignées par les propriétaires officiels du niarxisnie. est en traili de rcndre au.x doctrines .socialisles un sentinient de la réalité et un sérieux qui leur faisaient vrainient par trop défaiit depuis quelques années. Puisque la nonvelle école s'intitule marxiste, syndicaliste et révolutionnaire. elb* ne doit avoir rien tant a. coeur que de connaître Texacte porlée historique des niouvenients spontanés qui se produisent dans les masses ouvrières et qui peuvent assurer aii devenir social une direction conforme aux conceptionis de son maitre. (1) Dans le s ! liseffiàniPiiti sechili (iella economia contemporanea ((crii? en l'J03 el pnbliés sculcinciil en Jieino Sandion, éd.. Dalornic). j'ai siirnalé déjà. mais d'mit? manière Irès insti llisanic. le rôle »|uc la violence ine semblail itvoir [loir assurer la scission enire lo prol(Uariàt el l.i houvdeoirie ([i|i. 5:)-.'»')).

Db: LA rUKMIKRE PUBLICATION KO OO Le socia/issue est
ime philosojilne de riiisloire des iitstitntiom coHteDipovaiïies, et Marx a
toujours raisonnéen philosophie de l histoire quand des poléiniqiies
personnelles ne l'ont pasentraîné à écrire en deliors deslois de son systènie.
L^e socialiste iniaginedonc qu ii a élé transporté dans un avenir très lointain.
en sorte qu ii puisse oonsidérer les événeiments aetuels comme des élénents
crun long développement écoulé elqu'il puisse leur attribuer la couleur
qu'ils seront susceptibles d'avoir pour un pliilosopie futur. Un tei procédé
suppose certainement qu'une part très large soit faite aux liypollièses : mais
il n'y a point de pliilosophie sociale, point de considération sur revolution et
même point d'action importante dans le présent. sans certaines
hypotlièssurravenii-. Cette étude a pour olijet d'approfondir la
connalssance des nni urs et non de discuter sur les méritos ou les fautes des
personnages marquants ; il faut clierclier comment se groupent les
sentiments qui dominant dans les masses; les raisonneiments que peuvent
faire les inoralistes sur les motifs des actions accomplies par les liommes de
premiei' pian et les analyses psycliologiques des caraclères soni donc fori
secondaires ou même lout à fait négligealiles. Il semble cependant qu'il soit
plus difficile de raisonner de cette manière quand il s'agit d'actes de
violcnce que dans les autres clrconstances. Cela tieni à ce que nous avons
été babilués à regarder le complot comme »'tant le lype de la violence ou
comme une antiripalion dime rèi'oliilion ; nous sommes ainsi amenés à
nous demander si certains actes criininels ne pourraient pas devenir
béroiques, ou du moins méritoires, en raison

54 AV.V.NT-l'ROI'OS des conséquences que leurs auteurs
 espéraient en voir sortir pour le bonheur de leurs concitoyens. L'attentat
 individuel a rendu des Services assez grands à la démocratie pour que celle-
 ci ait sacré grands héros des gens qui, au péril de leur vie, ont essayé de
 la débarrasser de ses ennemis; elle l'a fait d'autant plus volontiers (que ces
 grands hommes n'étaient plus là quand arriva l'heure de partager les
 dépouilles de la victoire ; et l'on sait que les morts obtiennent plus
 facilement l'admiration que les vivants. Chaque fois que se produit
 un attentat, les docteurs en Sciences éthico-sociales (qui pullulent dans le
 journalisme, se livrent à de hautes considérations pour savoir si l'acte
 criminel peut être excusé, parfois même justifié. au point de vue d'une très
 haute justice. L'autre la casuistique, tant de fois reprochée aux jésuites, fait
 alors irruption dans la presse démocratique. Il ne me paraît pas inutile de
 signaler ici une note qui a paru dans 'l'Annuaire du 18 Janvier 1880'), sur
 l'assassinat du grand-duc Serge ; l'auteur n'est pas, en effet, un de ces
 vulgaires blocards dont l'intelligence est à peine supérieure à celle des
 négroïdes ; c'est une lumière de l'Université française : Lucien Herr est du
 nombre des hommes qui doivent savoir ce qu'ils entendent dire. Le livre :
 Les Juifs repré- il les nous avertit (que la question va être traitée du
 point de vue d'une grande morale : c'est le jésuitisme du nazi (I) qui va
 être prouvé. L'auteur redécouvre l'impérialisme nazi (*surtout) Celle
 expression n'est pas l'opinion, au moins que l'auteur s'efforce de
 d'éclairer sur Hegel.

DE LA PREMIÈRE PUBLICATION

sabités, calcule
réquivalence qui doit exister entre le crime et l'expiation, remonte aux
fautes primitives qui ont engendré en Russie une suite de violences ; tout
cela, c'est de la philosophie de l'histoire suivant les plus purs principes du
maquis corse : c'est une psychologie de la vendetta. Enlevé par le lyrisme
de son sujet, Lucien Lévy conclut en style de prophète : « Et la bataille se
poursuivra ainsi, dans les souffrances et dans le sang, abominable et
odieuse, jusqu'au jour inéluctable, au jour prochain où le trône lui-même. le
trône meurtrier, le trône annonceur de crimes, s'écroulera dans la fosse
aujourd'hui creusée. » Cette prophétie ne s'est pas réalisée; mais c'est le
vrai caractère des grandes prophéties de ne jamais se réaliser : le trône
meurtrier est beaucoup plus solide, que la caisse de l'humanité. Et
d'ailleurs, après tout. qu'est-ce que tout cela nous apprend ? L'historien n'a
pas à délivrer des prix de vertu,

50 AVA\T-IM(OI>OS supplie de l'histoire (I). aurait dû, s'il le fallait, il, raisonner en examinant la portée lointaine des événements ; faut au contraire, il les considérer sous leur aspect le plus immédiat, le plus insouciant et, par suite, le plus historique. D'après lui, le syndicalisme tend nécessairement à l'opportunisme ; comme cette loi ne semble pas se vérifier en France, il ajoute : « Si dans quelques pays latins, il y a des éléments révolutionnaires, c'est de la pure apparence. Il y crie plus haut, mais c'est toujours pour demander des réformes dans les cadres de la société actuelle. C'est un réformisme à coups de poing, mais c'est toujours du réformisme. » Ainsi, il y aurait deux réformismes : l'un, patronné par le Ministère social, la Direction du Travail et les lois, qui opère à l'aide d'objurgations à la justice éternelle, de maximes et de demi-mesures ; l'autre (qui opère à coups de poing ; celui-ci serait séduisant à la portée des gens grossiers (qui n'ont pas été encore touchés par la grâce de la haute économie sociale. Les intellectuels, les démocrates dévoués à la cause des Droits de l'homme et des devoirs du délateur, les blocards sociologues (s'insinuent que la violence disparaîtra lorsque l'éducation populaire sera plus avancée : ils recommandent d'une manière inouïe les cours et conférences ; ils espèrent noyer le syndicalisme révolutionnaire dans la salive de messieurs les professeurs. Il est assez singulier (même révolutionnaire, tel que Rappoport, l'ont d'accord avec les intellectuels et leurs académiques sur l'appréciation du sens du syndicalisme ; cela ne peut s'expliquer (1) C. li. Ita))

DE 1. A l'ÉPIQUE ITÉRIEURE 57 que si Ton admet que les problèmes relatifs à la violence sont demeurés jusqu'ici très obscurs pour les plus instruits des socialistes. Il ne faut pas examiner les effets de la violence en partant des résultats immédiats qu'elle peut produire, mais des conséquences lointaines. Il ne faut pas se demander si elle peut avoir pour les ouvriers actuels plus ou moins d'avantages directs qu'une diplomatie adroite, mais se demander ce qui résulte de l'introduction de la violence dans les relations du prolétariat avec la société. Nous ne comparons pas deux modes de réformisme. mais nous voulons savoir ce qu'est la violence actuelle par rapport à la révolution sociale future. Plusieurs ne manqueraient pas de me reprocher de n'avoir donné aucune indication utile propre à éclairer la tactique : pas de formules, pas de recettes ! mais alors à quoi bon écrire ? Des gens perspicaces diront que ces études s'adressent à des hommes qui vivent en dehors des réalités journalières, du vrai mouvement, c'est-à-dire en dehors des bureaux de rédaction, ils parlent de politiciens ou des anti-bambres « les financiers socialistes. Ceux qui sont devenus savants en se frottant de sociologie belge, m'accuseront d'avoir l'esprit plutôt tourné vers la métaphysique (1) que vers la Science. Ce sont des opinions qui ne me touchent guère, attendu que (1) Cette prévision s'est réalisée ; car dans mon discours « tu 11 mai 1907, à la Chambre des députés. J'ai dit : « le métaphysicien du syndicalisme », sans avoir une intention ironique.

58 AVA.\T-f'H(>IM)S j'ai toujours eii poir haliitiile) Oii('l(|ii('s
l'ainarades «le l!elgi([uc se .soni rrois.S('s de c('s iiiiioc(>nles |daisaiileries.

DE LA PREMIÈRE PUBLICATION 59 OH ne veut pas se contenter des aperçus informes formés par le sens commun, il faut bien suivre des procédés tout opposés à ceux des sociologues, qui fondent leur réputation, auprès des sots, grâce à un bavardage insipide et confus ; il faut se placer résolument en dehors des applications immédiates et n'avoir en vue que d'élaborer les notions ; il faut laisser de côté toutes les préoccupations chères aux politiciens. J'espère que l'on reconnaîtra que je n'ai pas manqué à cette règle. A défaut d'autres qualités, ces réflexions possèdent

00 ItKI'LKXIO.NS SCR LV VIOLICNCi: ti'S inólliodologies

]>our étudier les quostions liisloriques ; elio permei de briser les enveloppes conventionnelles ; do pénétrer jusqu'au fond des choscs et de saisir la réalité. Il n'y a point de grand historien qui n'ait été tout emportn par celle passion : et, quand on y regarde de près, on volt ([ue c est elle qui a pci'inis tant d'beureuses intuitions. .le n'ai pas eu laprétention de préscuterici tout ce qu'il y aurait h dire sur la violence, et encore moins de Taire line tliéorie systématique sur la violence. .l'ai seulement réuni et révisé une sèrie d'articles qui avalont pani dans une revue italienne, // Divenire sociale (1), qui soutient le lion combat au delà des Alpes contro les exploiters de la crédulité populaire. Ces aricles avaient élè écrits .'ans pian d'ensemble ; je n'ai pas essayé de les refai re, parco que je ne savais comment m'y prendre pour donnei' uno allure didactique à un tei exposé: il m'a semblé même qu'il valait mieux leiir conserver leur rèdaction débraillée. parco qu'elle serait. peni être plus apio à évoquer des idées. Il faut toujoiirs craindre, quand on aborde des sujets mal connus, de délimiter trop rigoureusement descadres ; on serait ainsi exposé à fermer la porle à beau(1) I jOs (iiintro tiorniors cliapili'os oiiil l)enii(M>n|> jiliis (l(*volopi)és(in' ils iK' riMaieii ilaiis le lex^e ilalieii. .l ai pu a in si ilonner hcaueoiip plus de |)laee anx eoiisidérations iiliilosopld(p»es. l.cs aricles italiens oiiil élé réiinis en Iji'oeliire soiis le lilre : Lo scioperi/ r/eìci'ole e l(f rioìfoica , aver ime pi'dace de Enrico Leone.

DK LA IMtKMIKU; l'UULICATION r.i coup ile faits nouveaux que des circonstances imprévues ne cessent de faire jaillir. Que de fois les théoriciens du socialisme ont-ils pas été dérouterés par l'histoire contemporaine ? Ils avaient construit de magnifiques formules, bien frappées, bien symboliques ; mais elles ne pouvaient s'accorder avec les faits ; plutôt que d'abandonner leurs thèses, ils préféraient déclarer que les faits les plus graves étaient de simples anomalies, que la science doit écarter pour comprendre vraiment l'ensemble ! «



CHAPITRE PREMIER Lutte de classe et violence I. — L'impact des groupes pervers contre les groupes l'iclic.s. — Opposition (le la
(t'oiocratic à la division co classes. — Moyens (racielor la jiaix sociale.
— Esprit corporatif. II. — Illusions relatives à la disparition de la violence.
— Mécanisme des conciliations et encouragements que celles-ci donnent
aux grévistes. — Influence de la justice. ^nr la l'égislation sociale et ses
consé

G'i lìKKI.KXKINS LA VIOLli.NCI'; tre oe t|u'ils élaient en ivalilù (1). el à rcvisoi' une docIrino devi'iuio meiisonaròro, il v cut un cri iiniversel d'iudignatioii contro raudacieux ; et Ics ndonnislcs ne l'iircnl pas Ics nioins acliarnós à défendre Ics rormiiles anciennos ; jc me rappelle avoir entendii do n()lal)les socialistes IVancais dire iprils Irouvaient plus facile d'accepli'r la lachique de ^lillerand que les Ihcses de Hernstein. (>eUe idolatrie des mols joue un grand l'òle dans l'Iiistoin* do toutes les idéologies : la conservation d'iin langage marxiste par des gens dcvemis complètonient élrangers à la pensée de 3Iarx. conslitui' un gi'and mallieir pour le socialismo. Le terme « lutto de class(> » est, par exemple. einployé de la manière la plus abusive; tant qu'on ne sera point parvenu à lui rendre un sens parfaitement |)récis, il faudra renoncer à donnei' du socialismo une exposition raisminable. A. — Aux yeux du [ilus grand nombre, la bitte des class(*s osi le principe de hi tacùqne socialiste Cela veut dire que le parti socialiste fonde ses snccès électoraux sur les bostililés d'intérêts qui existiuit à l'état aigu entro ccrtains groupes, et qu'au besoin il se ebargerait de les rendre plus aigués ; les candidais demanderont à la classe la plus nombreuse el la plus pauvre de se regarder commi' formant uno corporation et ils s'onVironl à devoti) bcriisloin se plaini de l'nvocnsserio et dii raiit «pii règiiient daiis la sncialdibiiocralie (Sorinlisine t licoiii/iie rt sorinliUhnocvalic pvtatqnCy Irad. frane., p. 'ili). Il adresse il la socialdcocr:ilie ees p.aroli's de Schiller : « nu'ellc ose donc parailro co qii'ello e.sl » (o. 2)>S).

LCTTE DE CLASSE ET VIOLEXGE 65 nir les avocats ile cette corporation ; grâce à l'influence que penvont leur donner leiirs titres de représentants, ils travailleront à améliorer le sort des déshérités. Nous ne sommes pas fortéloignés ainsi de ce qui se passait dans les cités grecques ; les socialistos parlementaires ressemblent beaucoup aux démagogues qui réclamaient constaniment l'abolition des dettes, le partage des terres, qui imposaient aux riclies toutes les cbarges publiques, qui inventaient des complols pour pouvoir Taire confisquer les grandes fortunes. « Dans les démocraties où la foule peut souverainenient Taire la loi, dit Aristote, les démagogues, par leurs attaques continuelles contre les riclies, divisent toujours la citò en deux camps... Les oligarques devraient renoncor à prêter des seriiients cornine ceux qu'ils prêtent aujourd'bui ; car voici le sennent que de nos jours ils ont Tait dans quelques Etats ; Je serai ennemi du peuple et je lui Terni tout le mal que je pourrai lui Taire » (I). \ oilà certes ime bitte entre deux flasses aussi nettement caractérisée que possible ; mais il me semble absurde d'admetlre que ce Tût de cette manière que Mai'x entendit la bitte de classe dont il Taisait l'essence du socialismo. Je crois que les auteurs de la loi Trancaise du 11 août 1848 avaient la tête pleine de ces souvenirs classiques, lorsqu'ils édictèrent ime peino contre ceux qui, par des discours ou des articles dejournaux, cberchent « à troubler la paix publique, en excitant le mépris ou la baine des citoyens les uns contre les autres ». On sortait de la (1) Arislote. Polituiue, livre Vili, cliap. vn, 19.

it);i-iJ-;\io.\s suit i.A vïoi.K.vci'; GG Jorrililc iisurrectionii du inois de juin et oii était persuade quo la victoirc des ouvricrs parisiens aurait ameiïé. sinon une mise eii pratique du communisiue, du moins de forinidables réquisitions iinposées aux riclieseii favcur des pauvre? ; oii ospcrait meltre un terme aux guerres eivilcs en rendant jdiis dlflcile la propagation de docIrines de /taine, capables de soulever les prolôtaires contro les bourgeois. Aujoui' d'bui les socialisles parlementaires ne songent plus à rinsurrection ; s'ils en parlont eneore parfois, c'est pour se donnei' un air d'importanoe ; ils ensoignent que le bulletin de vote a remplacéle fusil ; mais le moyen de conquérir le pouvoir peut avoii' cbangé sans que les sentiments soient modiliés. La littérature élcctorale semble inspirée des plus pures doctrines démagogiques : le socialismo s'adrosse à lous les mécontents sans se préoccupier de savoir quelle place ils occupent dans le monde do la production ; dans une société aussi complexe que la nùtre et aussi sujette aux bouleversements d'ordre économique, il va un nombre énorme do mécontents dans toutes les classes ; — aussi trouve-t-on souvent des socialistes là où l'on s'attendrait le moins à en rencontror. Le socialismo parlemcntaire parlo autant de langages qu'il a d'espèces de clientèb's. Il s'adressc aux ouvriers, aux petits patrons, aux paysans ; en dépit d'Engels, il s'occupe des lermicrs (1) ; tantùt il est (1) Engels. La (ujrdire et ie soriali.'^fnr. Cri/ii/ne du prof/raiume du purti uirrirr fru/iraif:, Iradiiil d.ins le Jfouremeu/ 1.) nclobre 11)00. »». l.'i)'. Oli a signalé. iiiiainios Ibis, des caiididals socialisles ayanl des

LUTTE DE CLASSE ET VIOLENCE 67

patrolote, tantôt il déclanait contre l'armée. Aucune contradiction ne l'arrêtait, — l'expérience ayant démontré qu'il faut, au cours d'une campagne électorale, grouper des forces qui devraient être normalement antagonistes d'après les conceptions marxistes. D'ailleurs un député ne peut-il pas rendre des services à des électeurs de toute situation économique ? Le terme « prolétaire » finit par devenir synonyme d'opprimé ; et il y a des opprimés dans toutes les classes (1) : les socialistes allemands ont pris un extrême intérêt aux aventures de la princesse de Cobourg (2). Fu de nos réformistes les plus distingués, Henri Turot, longtemps rédacteur de la Petite République (3) et conseiller municipal de Paris, a écrit un livre sur les « prolétaires de l'amour » ; il désigne ainsi les prostituées de bas étage. Si quelque jour on donne le droit de suffrage aux particuliers pour la ville et d'autres pour la canton. (1) (l'élus par la commission des agents de la ville. les employés. Les membres de la Bourse sont ainsi des prolétaires financiers, et l'un d'eux se rencontre plus d'un socialiste admirateur de Jaurès. (2) Le député socialiste Siidokien, l'homme le plus élu (le Berlin, a joué un grand rôle dans l'enlèvement de la princesse de Cobourg; espérons qu'il n'a pas d'intérêts financiers dans cette affaire. Il représentait alors à Berlin le Journal de Jaurès. (3) lui. Turot a été assez long] le rédacteur au Journal nationaliste VEclair, en même temps qu'il était à la Petite République. Lorsque Jidel a pris la direction de VEclair, il a remercié son collaborateur socialiste.

6S liÉFI.KXIOXS SIK LA VIOLEXCK aux femmes, il sera, sans
doule, chargé de dresser le cahier des revendications de ee prolétariat
special. B. — La déniocratie contemporaine se trouve, eii Krance, un peu
désorientée par la tactique de la lutte des classes ; c est ce qui e.xplique
pourquoi le socialisme parlementaire ne se fonde point dans l'ensemble des
partis d'e.xtrême gauche. Pour comprendre la raison de cette situation, il
faut se rappeler le rôle capital que les guerres révolutionnaires ont joué
dans notre histoire ; un nombre énorme de nos idées politiques proviennent
de la guerre ; la guerre suppose réunion des forces nationales devant
l'ennemi et nos historiens français ont toujours traité très durement les
insurrections qui gênaient la défense de la patrie. Il semble que notre
démocratie soit plus dure pour des révoltés que ne le sont les monarchies ;
les Vendéens sont encore dénoncés journellement comme d'infâmes
traîtres. Tous les articles publiés par Clemenceau pour combattre les idées
de Mervé sont inspirés par la plus pure tradition révolutionnaire, et lui-
même le dit clairement. « Je n'en tiens et je m'en tiendrai au patriotisme
vieux jeu de nos pères de la Révolution. » et il se moque des gens qui
veulent « supprimer les guerres internationales pour nous livrer en paix aux
douceurs de la guerre civile. » {Aurore. 12 mai 1900.) Pendant assez
longtemps, les républicains niaient, en France, les luttes de classes ;
ils avaient tant horreur des révoltes. qu'ils ne voulaient pas voir les faits.
Jugeant toutes choses au point de vue abstrait de la Déclaration des droits
de l'homme, ils disaient que la législation de

LLTK DE GLASSE ET VIOLE.NCE 69 1 789 avait été faite pour faire disparaître toute distinction de classes dans le droit ; c'est pour cette raison qu'ils s'opposaient aux projets de législation sociale qui, presque toujours, réintroduisent la notion de classe et distinguent parmi les citoyens des groupes qui sont incapables de se servir de la liberté. « La Révolution avait cru supprimer les classes, — écrivait avec véhémence Joseph Reinach, dans le *droit* du 10 avril 1905 ; — elles renaissent sous sa main de nos jours... Il est nécessaire de constater ces retours offensifs du passé, mais il ne faut pas s'y résigner ; il faut les combattre » (1) La pratique électorale a amené beaucoup de républicains à reconnaître que les socialistes obtenaient de grands succès en utilisant les passions de jalousie, de déception ou de haine qui existent dans le monde ; ils ont, dès lors, emprunté à la lutte des classes, et beaucoup ont emprunté aux socialistes parlementaires leur jargon : ainsi est né le parti qu'on appelle radical-socialiste. Clémenceau assure même qu'il connaît des radicaux qui se sont faits socialistes du jour au lendemain : « En France, dit-il, les socialistes que je connais (2) sont d'excellents radicaux qui jugent que les réformes sociales n'avancent pas à leur gré et se disent qu'il est de bonne tactique de réclamer le plus pour avoir le moins. Que de noms et que d'aveux secrets je pourrais citer à Tappin de mon dire ! Ce serait bien inutile, car il n'y a rien de moins mystérieux ». (Ainsi, 14 août 1905.) (1) J. Reinach, *Demagogues* et socialiste, p. 198. (2) Clémenceau connaît fort bien et d'ancien temps, les socialistes du parlement.

70 IIIÓFI.EXIUNS Si n l-A VIOI.ENCIC l.éon liolirgl'ois — qui n'a pas voiln complùloment sacri/ior à la nouvelle mode, et qui. peut-ùtre à cause de cela, quilla la Ciamlire des députés pour entrer au Sénat — (lisait, all congrès de son parli, en juillet 190o : « La lutte des classes est un fait, mais un faitcrnel. .le ne crois pas que c'est on la jiolongeanl qu'on ai-rivera à la solution du problème ; je crois que c'est on la supprimant... cu laisant que toiis les hommes se considèrent cornine des associés ù la même onivre. » TI s'agirait donc do créer iégislativement la paix sociale, en montrant aux pauvres que le gouvernonieit n'a pas de plus grand souci que colui d'amélioi'er leur sort, et en imposant des sacrifici's nécessaires aux gens qui possèdent une fortune jugéc trop forte pour riiarmonie des classes. I..a société cai)italisle est lellement riclie, et Tavenir lui appai'ait sous des couleurs si ojitirnislos qu'clle supporte des cliarges elVroyables sans trop se plajndro : en Amérique, les politiciens gaspillentsans pudeur de gros impòls ; en Euro)]C, les preparati fs mililaires engouffrent des sonimes lous les jours plus considérables (1); la paix sociale peut liien ètre aclietée par qiielqiies sacrifices com(1) A la coiilVu'i'ncc do La Nave, le dclógiic alloinand dóclara ipic son pays siippoidail raciloinonl lcs fra is de la paix ariiico : Lóoi iioiirgoois soldini ipie la l'ranco snpporlail « aiissi alli'giomoid lcs nliligalions jiorsonnidlos cl nnaiciòros qiié la dr'rciiso iialionalo impose à scs ciloyons ». ('.II. (Inio.vssó. (ltn rile ccs discoiirs. penso (l)ie le Isar avail demandi' la liinilalioii des dópenses mililaires jiarce ipic la Russie n'est pus encore assez riclie polirsi* lenir sur le pied desgrands pays capilalisles. (A« l'raicp pl iti pai.i' (/i'i/ipp, p. -io.)

LUTTE DE CLASSE ET VIOLENCE 71 parlementaires (1).

L'expérience montre que la bourgeoisie se laisse facilement défoncer, pourvu qu'on la presse quelque peu et qu'on lui fasse peur de la révolution : le parti qui saura manœuvrer avec la plus d'audace le spectre révolutionnaire, aura l'avenir pour lui ; c'est ce que le parti radical commence à comprendre ; mais si habiles que soient ses clowns, il aura de la peine à en trouver qui sachent éblouir les gros banquiers juifs aussi bien que le front Jaurès et ses amis. C. — L'organisation syndicale donne une troisième valeur à la lutte des classes. Dans chaque branche de l'industrie, patrons et ouvriers forment des groupes antagonistes, qui ont continuellement des discussions, qui parlementent et qui font des traités. Le socialisme vient apporter sa terminologie de lutte sociale et compliquer ainsi des contestations qui pouvaient rester purement d'ordre privé ; l'exclusivisme corporatif, qui ressemble tant à l'esprit de localité ou à l'esprit de race, s'en trouve consolidé, et ceux qui le représentent aiment à se figurer qu'ils accomplissent un devoir supérieur et font de l'excellent socialisme. On sait que les plaideurs étrangers à une ville sont généralement fort maltraités par les juges des tribunaux de commerce qui y siègent et qui cherchent à donner raison à leurs confrères. — Les compagnies de chemins

(1) C'est pourquoi Briand disait le 9 juin 1907 à ses collègues de Saint-Etienne que la République a pris envers les travailleurs un engagement « relatif aux relations ».

nÉi Li:xi

I. I TTE Die CLASSE ET VIOLEXCE 73 II Les efforts qui ont été tentés pour amener la disparition des causes d'hostilité qui existent dans la société moderne, ont incontestablement abouti à des résultats, — encore que les pacificateurs se soient bien trompés sur la portée de leur œuvre. En montrant à quelques fonctionnaires des syndicats que les bourgeois ne sont pas des hommes aussi terribles qu'ils l'avaient crié, en les comblant de politesses dans des commissions constituées dans les ministères ou au Ministère social, en leur donnant l'impression qu'il y a une équivalence et réputationnaire, supérieure aux liaisons ou aux préjugés de classe, on a pu changer l'attitude de (quelques anciens révolutionnaires) Un grand désordre a été jeté dans les esprits des classes ouvrières, par suite de ces conversions de quelques-uns de leurs anciens chefs; beaucoup de découragement a remplacé l'ancien enthousiasme chez plus d'un socialiste; bien des travailleurs se sont demandé si l'organisation syndicale allait devenir une variété de la politique, un moyen d'arriver. (I) Il y a donc « de nouvelles choses sous le soleil » en matière « de clowneries sociales. Aristote a déjà donné des règles de paix sociale; il « lui » « les démagogues » < devraient dans leurs harangues ne [paraître] [rien] « que de ridicules » « Jesuistes, de même » « dans les oligarchies, le gouvernement ne devrait sembler avoir en vue « que l'intérêt du peuple » (Loc. cit.). Voilà un lexique que l'on devrait insérer à la porte « des bureaux de la Direction du Travail,

Ria'i.i;xu).\s si'n i.a vioi.km i; 31ais.eii niùinu leinpsque so protluisail cello óvolulioii, (pii loinjilit de joio le Ofour tles pacilicatçirs, il y a ('u line recrudescence d'esprit révolutionnaire dans ime pallio notalile du prolélariat. hepiis que lo eoiiverneiiumil rt*piil)licain et los pliilanlhrojies se soni inis eii tiHe d'externiinerlosocialisine, on développaiil la législalion sociale ol en inodiirant lcs ré'sistances palronales dans lcs grèves, on a observé que, plus d'une fois. les conllits avaient pris line acuito plus grandequ'aaitrorois(1). On expliqiie soiiventcela en disaiit (lu'il y a là s(>iilenient un accident inpiitablo aux anciens erreiments ; on aine à se bercer de l'espoir que toni niarcbera pai raitemonl bien le jour oii les induslriels auront mieux oonipris les iinfurs de la paix sociale (2). Jecrois, aii contraile, (pie nous soninies en présence d'un jiluMiomèno (pii découle, loni nalurcllenient, dos conditions inòiuies dans losijuelless'opère celle prétendue pacificalion. ,l'observe, toni d'abord. ipie los Iluioiiioset lcs agissonionls des jiacificaleurs soni fondés sur la nution du dovoiret([uc lo devoir cstquel[ue chose de coiuplèleiieit indétermiin}, — alors que le droit reciierche les diHerinations rigoureuses. Celle difTiu'enco lieiil à ce quo lo second lrouve uno base réelle dans l'économiie de la pro(1) Cr. (I. Soro]. f/ispf//tanieiiti socia fi. p. ;U3. (2) Dans son discours du 11 mai IUOT. .lainvs disail qii'il n'avail oii millo |iai-| aiilaiil do violom os (in'on Angiclorro Inni «pie les palrons ol le gonvornemeiil avaiciit rcliisédaïrfO|iler les syiidicals. « lls oiiil oi'mló ; o'i'sl l'aotioii vigouroiiso ol robiislo, mais legalo, rormo ol sago. i>

LUTTE PE CLASSE ET VIOLEXCE 75 duction, tandis que le premier est fendu sur des sentiments de résignation, de bonté, de sacrifice ; et qui jugera si celui qui se soumet au devoir a été assez résigné, assez bon, assez sacrifié? Le chrétien est persuadé que jamais il ne peut parvenir à faire tout ce que lui commande l'Evangile ; quand il est franchi de tout lien économique (dans le couvent), il invente toute sorte d'obligations pieuses, de manière à rapprocher sa vie de celle du Christ, qui aime les hommes au point d'avoir accepté, pour les racheter, un sort ignominieux. Dans le monde économique, chacun limite son devoir d'après la répugnance qu'il éprouve à abandonner certains profits; si le patron estime toujours qu'il a fait tout son devoir, le travailleur sera d'un avis opposé, et aucune raison ne pourra les départager : le premier pourra croire qu'il a été héroïque. et le second pourra trahir ce prétendu héroïsme d'exploitation boiteuse. Pour nos grands pontifes du devoir, le contrat de travail n'est pas une venue ; rien n'est simple comme la venue: personne ne se mêle de savoir qui a raison de l'épicier ou du client, quand ils ne sont pas d'accord sur le prix du fromage; le client va où il trouve le meilleur compte et l'épicier est obligé de changer ses prix quand sa clientèle l'abandonne. Mais quand il se produit une grève, c'est bien autre chose : les bonnes âmes du pays, les gens de progrès et les amis de la République se mettent à discuter la question de savoir qui des deux parties a raison : avoir raison, c'est avoir accompli son devoir social. Le Play a donné beaucoup de conseils sur la manière d'organiser le travail en vue de bien remplir le devoir; mais il ne pouvait fixer l'étendue des

7G UICILKXIONS SIR I.A VI(iLKM;K obligations des uns et
des autres; il s'en rapportali aii taci de chaoun, au sentiinent e.xact da rang,

LUTTE DE CLASSE ET VIOLENCE 11 peuvent pas se montrer trop récalcitrants lorsque certaines choses leur sont demandées par des personnes occupant une haute situation dans le pays. Les conciliateurs mettent tout leur amour-propre à réussir et ils seraient extrêmement froissés si les chefs d'industrie les empêchaient de faire de la paix sociale. Les ouvriers sont dans une posture plus favorable, parce que le prestige des pacificateurs est bien moindre auprès d'eux qu'auprès des capitalistes : ces derniers cèdent donc beaucoup plus facilement que les ouvriers pour permettre aux bonnes âmes d'avoir la gloire de terminer le conflit. On observe que ces procédés ne réussissent que rarement quand l'affaire est entre les mains d'anciens ouvriers enrichis : les considérations littéraires, morales ou socio logiques touchent fort peu les gens qui ne sont pas nés dans les rangs de la bourgeoisie. Les personnes qui sont appelées à intervenir de cette manière, dans les conflits, sont induites en erreur par les observations qu'elles font sur certains secrétaires de syndicats, qu'elles trouvent beaucoup moins intransigeants qu'elles ne l'auraient cru et qui leur semblent mûrs pour comprendre la paix sociale. Au cours des séances de conciliation, plus d'un révolutionnaire dévoilant une âme d'aspirant à la petite bourgeoisie, il ne manque pas de gens très intelligents pour s'imaginer que les conceptions socialistes et révolutionnaires ne sont qu'un accident que pourraient écarter de meilleurs procédés à établir dans les rapports entre les classes. Ils croient que le monde ouvrier comprend, tout entier, l'économie sous l'aspect du devoir et se persuadent qu'un

78 IIKI-LEXIONS SI K I.A VIOL.EXCE accorti so forai t si imo
 moilleure éducalioii socialo ólait donneo aux citoyens. Voyons sous quollos
 induoncosso produit l'antro inouvoinont qui tond à rondro los conllits plus
 aigus. Los ouvi iors so rondent faciloment compio quo le travail d(*
 oonciliation ou d'arbilrage ne reposo sur aucuno baso óconoinico-Juridique
 et lour tactique a ótó conduite — inslinctivement peut-être — en
 conséquenco. Puisque los senti nients et surtout rainour-propro dos
 pacificateurs soni on jeu, il convieni do Trapper fortonient leurs
 imaginations et de leur donnei' l'idóe qu'ils ont à accoinplir uno bosogno de
 Tilans; on accumulera (Ione los demandos, on lixora les chilTres un peu au
 basard, et on no craindra pas de les exagórer ; souvent le succòs de la grève
 dépendra de l'babileté avec laquelle un syndiqué (qui comprend bien
 Tesprildela diploiiiatio sociale) aura su introduire des réclamations fori
 accessoires en elles-mòmes. mais capables de donnei' rimpression que les
 entrepreneurs (rinduslrie ne remplissent pas leur devoir social. Bien des fois
 les écrivains qui s'ocfupent de ces qin'stions s etonnent qu'il se passe
 plusieurs jours avant que les grévistes soient parfaitement lixés sur co qu'ils
 doivent ródainer, et que l'on voie à la lin apparailre des demandes doni il
 n'avail jamais été question au cours des pourparlers anlórieurs. Cela
 s'explique sans difficulló lorsqn'on réllóchit aux conditions bizarres dans
 lesquelles se Tait la discussion entro les intéressés. .le suis surjiris qu'ii n'y
 ait pas de professionnelsdesgrèves, qui se chargeraienldedresser les tableaux
 des revendications ouvrières ; ils obtiendraient iraulanl

LUTTE DE CLASSE ET VIOLENCE 79 plus de succès dans les conseils de conciliation, qu'ils ne se laisseraient pas éblouir par les belles paroles aussi facilement que les délégués des ouvriers (1). Lorsque tout est fini, il nemanque pas d'ouvriers pour se rappeler que les patrons avaient d'abord affirmé que toute concession était impossible : ils sont amenés ainsi à se dire que ceux-ci sont des ignorants ou des menteurs ; ce ne sont pas des conséquences capables de beaucoup développer la paix sociale ! Tant que les travailleurs avaient subi les exigences patronales sans protester, ils avaient cru que la volonté de leurs maîtres était complètement dominée par les nécessités économiques ; ils s'aperçoivent, après la grève, que cette nécessité n'existe point d'une manière bien rigoureuse et que, si une pression énergique est exercée par en bas sur la volonté du maître, cette volonté trouve moyen de se libérer des prétendues entraves de l'économie ; ainsi, en se tenant dans les limites de la pratique, le capitalisme apparaît aux ouvriers comme étant libre, et ils raisonnent comme s'il l'était tout à fait. Ce qui resserre à leurs yeux cette liberté, ce n'est pas la nécessité issue de la concurrence, mais l'ignorance des chefs d'industrie. Ainsi s'introduit la notion de l'infini de la production, qui est un des postulats de la théorie (1) La loi IVan^aise du 27 décembre 1892 semble avoir prévu cette possibilité et elle ordonne que les délégués des comités de conciliation doivent être pris parmi les intéressés ; elle écarte ainsi ces professionnels dont la présence rendrait si précaire le travail des autorités ou des philanthropes.

so iiiH'i.KXMt.ss !

LUTTE DE CLASSE ET VIOLENCE SI accueilli avec grand plaisir, depuis qu'on lui a montré que la tactique de renouveau progressif des fonctionnaires syndicaux pouvait produire d'excellents résultats ; mais leurs camarades se défient d'eux. Cette défiance est devenue, en France, beaucoup plus vive depuis que beaucoup d'anarchistes sont entrés dans le mouvement syndical ; parce que l'anarchiste a horreur de tout ce qui rappelle les procédés des politiciens, dévorés du besoin de grimper dans les classes supérieures et ayant déjà l'esprit capitaliste lorsqu'ils sont encore pauvres (1). La politique sociale a introduit de nouveaux éléments dont il nous faut maintenant tenir compte. On peut, tout d'abord, observer (que les ouvriers comptaient aujourd'hui dans le monde au même titre que les divers groupes producteurs qui demandent à être protégés ; ils peuvent être traités avec sollicitude tout comme les viticulteurs ou les fabricants de sucre (2). Il n'y a rien (qui personne n'y trouve à redire. (P. de Kousiors, Le tradeunionisme en Angleterre, p. 309 et 322.) — En corrigeant celle-ci. Je lis un article de Jacques Bardoux signalant qu'un charpentier et un mineur ont été créés chevaliers par Edouard VII. (Débats, 18 décembre 1907.) (1) Il y a un certain nombre d'années, Arsène Duinont a introduit le terme de capillarité sociale pour exprimer la lente ascension des classes. Si le syndicalisme suivait les inspirations des pacifistes, il serait un puissant agent de capillarité sociale. (2) On a souvent signalé (pour l'organisation ouvrière en Angleterre est un simple syndicat d'intérêts, ayant en vue des avantages matériels immédiats. (Quelques écrivains sont 6

HKFLIIXIONS SI I! 1,.V VIOI-IiM;!-; dedétenniir'dansle
prolectioniisme; lesdroits de

LUTTE DE CLASSE ET VIOLENCE 83 a savoir- 5, on ne pourrait pas artificiellement relever, valeurs. La politique sociale se pratique exactement de la même manière : le 27 juin 1903. le rapporteur, l'un des 01 sur la (durée du travail dans les mines disait, à la Chambre des députés : , Au cas où l'application de la loi donnera, l des déceptions aux ouvriers, nous sommes convaincus, gemini de déposer sans tarder, - un nouveau projet de loi. » Cet excellent homme parlait avec iactance, il nous a apporté une loi de bon aloi. Il ne manque pas d'ouvriers, -s qui comprennent parfaitement qu, tout le fatras de la littérature parlementaire ne sert qu'à dissimuler les véritables motifs qui dirigent les gouvernements. Les protectionnistes réussissent en subvenant à quelques besoins, -tious, -et, nous n'irons pas la politique de ces chefs de file, les ouvriers, -s n'ont pas d'argent, mais ils ont à leur disposition une puissance efficace ; ils peuvent en faire usage et, depuis quelques années. ils ne se privent pas de cette ressource. ^ Lors de la discussion, la loi sur le travail des mines il a été plusieurs fois question des mineurs adressés au gouvernement : le 3 février 1902. le président de la commission disait à la Chambre, -e que le pouvoir avait prêté << une oreille attentive aux besoins du peuple, [qu'il faut laisser l'initiative à la classe ouvrière, -e que le gouvernement ne doit intervenir qu'en cas de nécessité, -e que le long cri de souffrance des ouvriers, -s, nous a fait comprendre, -e que nous avons la, l une œuvre de justice sociale, ... une œuvre de) On comprend aussi, en Albanie à cette époque qui peinent et qui souffrent comme à des années, -s uniquement désireux de travailler dans

8i mÓl'I.KXHINS SL'n LA ViOLKNCK la paix et des conditions
 honorables, et que nous ne «Itivons pa?, par iiiic intransigeance lirutal cet
 trop égoïsme, laiss('r s'abandoniH'r à des oiiirainonients qui./>o?/y* tie pns
 (•Ire des rèroltcs, iren feraient pas iiioiiis dos victiiiiics. » Toiilc's «'OS
 phvasos oinbrouillées servaient à dissimuler l'effroyable pour qui étreignait
 ce député grotesque (1). Dans la séance du 6 novembre 1900, au Sénat, le
 ministre déclarait que le gouvernement était incapable de céder à des
 exigences, mais qu'il fallait offrir non seulement les oreilles et l'esprit, mais
 aussi le cunir « aiix réclamations respectueuses » (?) ; — il avait passé
 quelque peu d'eau sous les ponts depuis le jour où le gouvernement avait
 promis la loi sous la menace de la grève générale (2). Je pourrais citer
 d'autres exemples, pour montrer que le facteur le plus déterminant de la poli-
 tique sociale est la politronerie du gouvernement. Cela s'est manifesté, de
 la manière la plus évidente, dans des discussions récentes relatives à la
 suppression des bureaux de placement et à la loi qui a porté devant les
 tribunaux civils les appels des décisions rendues par les prud'hommes.
 Presque tous les chefs des syndicats savent tirer un excellent parti de cette (1)
 C'est évident est devenu ministre de (à imnerie. Tous ses discours sur cette
 question sont pleins d'égali-té ; il a donc inévitablement aliénié le peuple, il le
 conduit inévitablement par la logique et le langage de ses clients. (2) Le ministre il
 l'a fait (pi il faisait de la ((vèrilal de dictatorialie » et il ne s'est pas fait de la
 démagogie il ne « d'obéir à (les pressions exb'rimées. à des sommations
 liaitaines (pii ne sont, la plupart du temps, (pie des menaces et des
 appels grossiers s'adressant à la cupidité de gens dont la vie est pénible. »

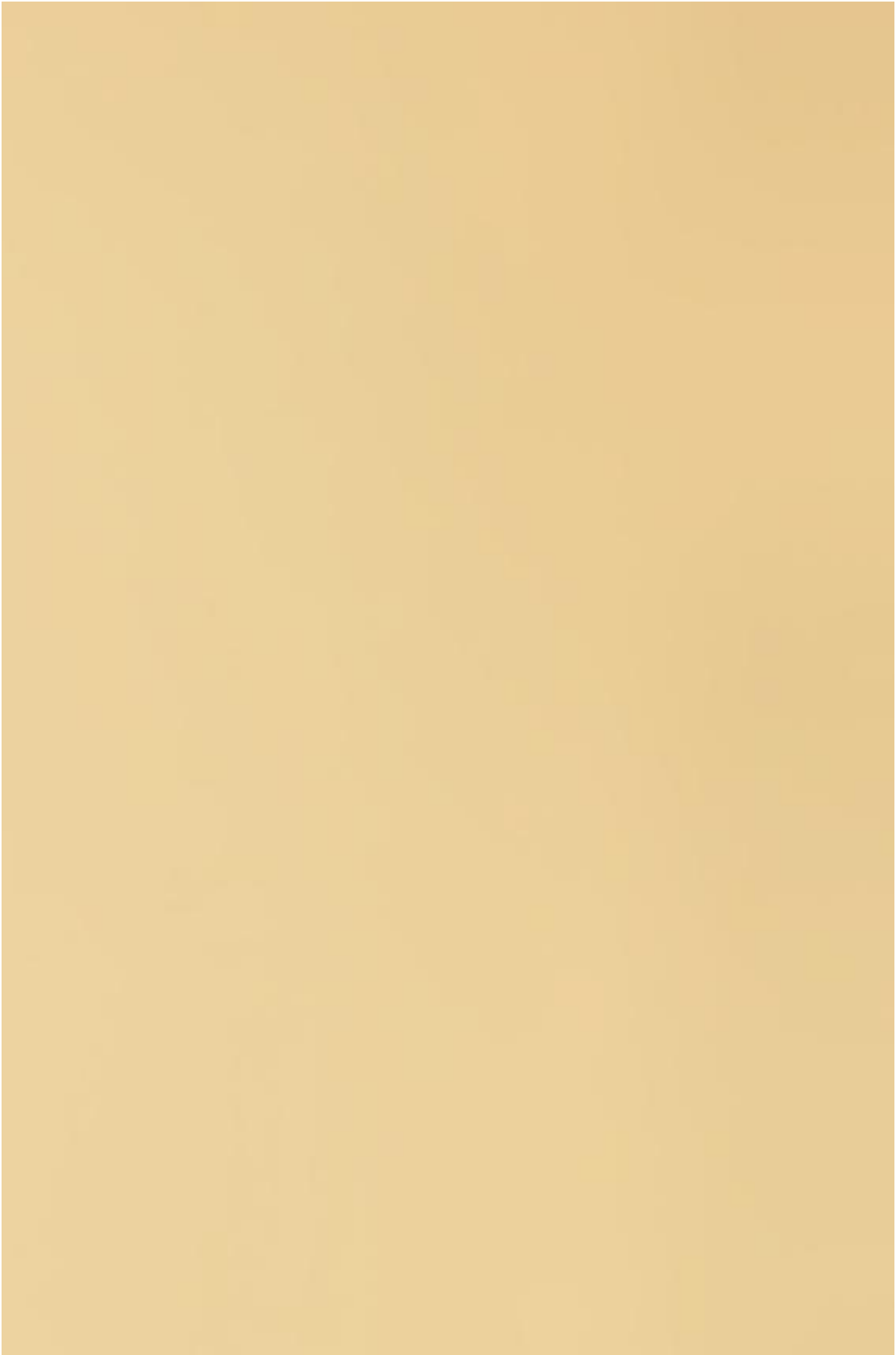
LUTTK DE CLASSK ET VIOLEXCE 8 ri situation et ils enseignent aux ouvriers qu'il ne s'agit pas d'aller demander des faveurs, mais qu'il faut profiter de la /àc/iélé bourgeoise pour imposer la volonté du prolétariat. Il y a trop de faits venant à l'appui de cette tactique pour (pTelle ne puisse pas raciner dans le monde ouvrier. Une des choses qui me paraissent avoir le plus étonné les travailleurs, au cours de ces dernières années, a été la timidité de la Force publique en présence de Téméule : les magistrats qui ont le droit de requérir l'intervention de la troupe, n'osent pas se servir de leur pouvoir jusqu'au bout et les officiers acceptent d'être injuriés et frappés avec une patience qu'on ne leur connaissait pas jadis. Il est (devenu évident, par une expérience qui ne cesse de s'affirmer, que la violence ouvrière possède une efficacité extraordinaire dans les grèves : les préfets, redoutant d'être amenés à faire agir la force légale contre la violence insurrectionnelle, pressent sur les patrons pour les forcer à céder ; la sécurité des usines est, maintenant, considérée comme une faveur dont le préfet peut disposer à son gré ; en conséquence, il utilise tout le pouvoir de sa police pour intimider les deux parties et les amener, plus adroitement, à un accord. Il n'a pas fallu beaucoup de temps aux chefs des syndicats pour bien saisir cette situation, et il faut reconnaître qu'ils se sont servis de l'arme qu'on mettait entre leurs mains avec un rare bonheur. Ils s'efforcent d'intimider les préfets par des démonstrations populaires qui seraient susceptibles d'engendrer des conflits graves avec la police et ils préconisent une action tumultueuse comme étant le moyen le plus efficace d'obtenir des concessions. Il est rare qu'au bout de quelque temps l'administration

iu':flexio.\.s slu ea violence 8G lion, obsédée et oITrayéc,
n'nlervienne pas auprès des chiefs d'indiislrle et ne leur impose pas une
Iransaction, qui devient un encouragement pour les propagandistes de la
violence. Que l'oii approuve ou que l'on condamne ce qu'on appelle la
iiièlhode directe et révolutionnaire, il est évident qu'elle n'est pas près de
disparaitre ; dans un pays aussi belliqueux que la France, il y a des raisons
profondes .qui assiureraient à cette méthode une sérieuse popularité, alors
même que tant d'exemples ne montreraient pas .sa prodigieuse efficacité.
C'est le grand fait social de notre époque et il faut chercher à en
comprendre la portée. .Je ne puis m'empêcher de noter ici une réflexion
que faisait Clemenceau à propos de nos relations avec l'Allemagne, et (lui
convient tout aussi bien aux conflits sociaux quand ils prennent aspect
violents (qui semble devoir devenir de plus en plus général au fur et à
mesure ([u'une bourgeoisie biche, poursuit davantage la chimère de la paix
sociale) : « Il n'y a pas de meilleur moyen, disait-il, [que la politique de
concessions à perpétuité d'engager la partie adverse à demander toujours
davantage. Tout homme ou toute puissance, dont l'action consiste uniquement
à céder, ne peut aboutir ainsi qu'à se retrancher de l'existence. Qui vit,
résiste : qui ne résiste pas se laisse dépecer par morceaux. » {Aurore, la
août 1900;.) Une politique sociale basée sur la lâcheté bourgeoise, qui
consiste à toujours céder devant la invincible violence, ne peut manquer
d'engendrer l'idée que la bourgeoisie

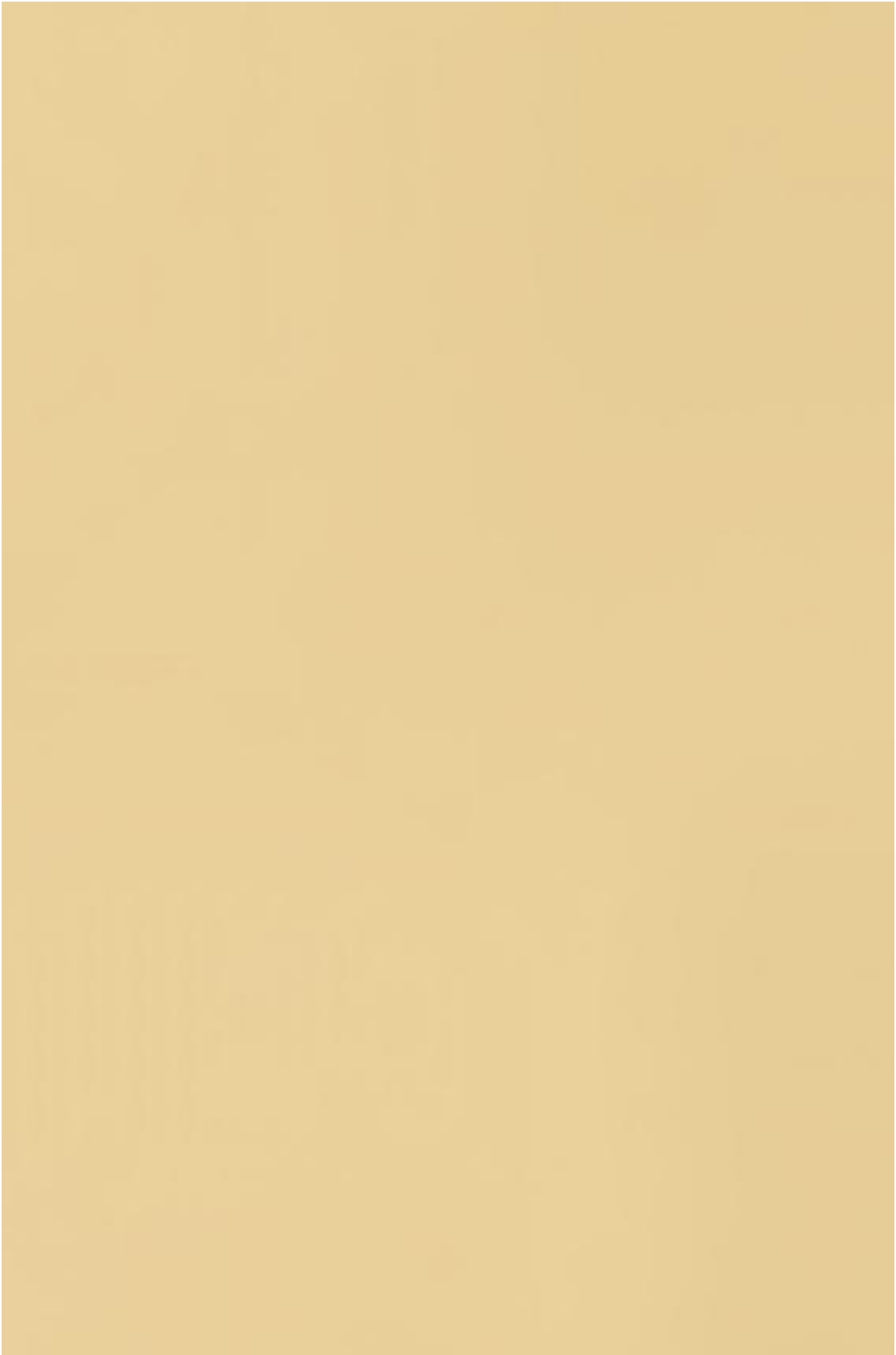
LUTTI-: DE CLASSE ET VIOLEXCE S7 jjeoisie est condamnée à mort et que sa disparition n'est plus qu'une affaire de teiiips. Chaque conflit qui donne lieu à des violences devient ainsi un combat d'avantgarde, et personne ne saurait prévoir ce qui peut sortir de tels engagements ; la grande bataille a beau fuir : en l'espèce, chaque fois qu'on en vient aux mains, c'est la grande bataille napoléonienne (celle qui écrase définitivement les vaincus) que les grévistes espèrent voir commencer ; ainsi s'engendre, par la pratique des grèves, la notion d'une révolution catastrophique. Un bon observateur du mouvement ouvrier contemporain a exprimé les mêmes idées : « Comme leurs ancêtres, [les révolutionnaires français] sont pour la lutte, pour la conquête ; ils veulent par la force accomplir de grandes œuvres. Seulement, la guerre de conquête ne les intéresse plus. Au lieu de songer au combat, ils songent maintenant à la grève ; au lieu de mettre leur idéal dans la bataille contre les armées de l'Europe, ils le mettent dans la grève générale où s'anéantirait le régime capitaliste (1). » Les théoriciens de la paix sociale ne veulent pas voir ces faits qui les gênent ; ils ont sans doute honte d'avouer leur poUronnei'ie, de même que le gouvernement a honte d'avouer qu'il fait de la politique sociale sous la menace de troubles. Il est curieux que des gens qui se vantent d'avoir lu Le Play, n'aient pas observé que celui-ci avait sur les conditions de la paix sociale une toute autre conception que ses successeurs imbéciles. Il supposait l'exls(I) Cb. r,iiiioysse, e/y. tv7., p. 12.').

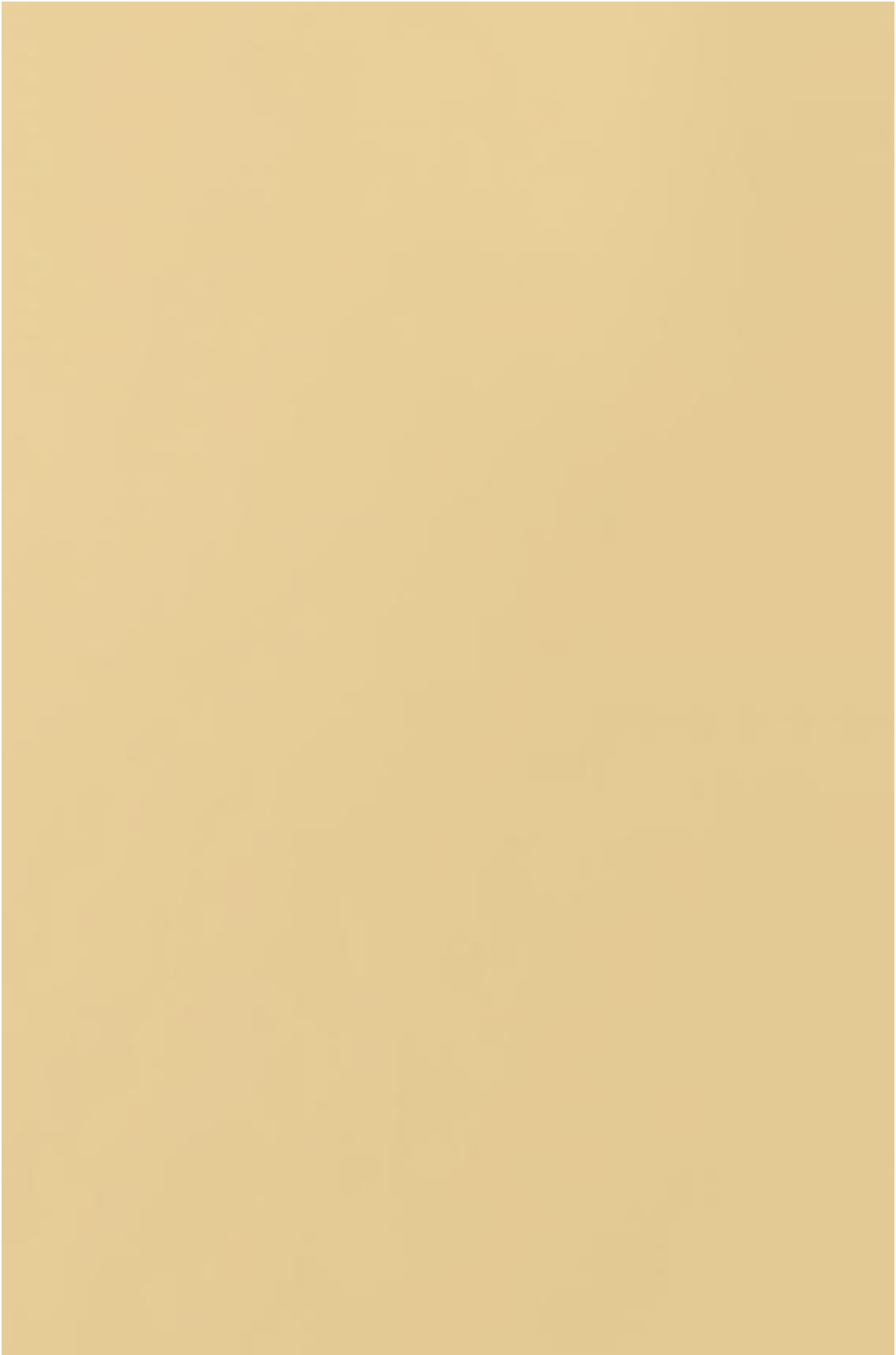
HKFUCXIO.NS SCIt 1..V VIOLENCK S8 tt'iice d'une boiii-
geoisie gravo ilans ses niccurs. pénótróo du sontimnt do sa diffnitó et
avant l ónertrio nóeessaiiv polir gonvornor lo pays sans avoir recoirs à la
violilo bureaiicratio traditionnelle. A oes honiino? qui disposaient do la
ricbosse et du pouvotr. il prétendait onsoigner le devuir social encers lears
sijels. Sou systòinr supposait uneautoritó indiscitóe ; on sait qu'il dóplorait
cornine scandaleuse et dangorouso la liconco do la presse lolle qu'elle
exislait sous Napolóon III ; ses rólloxions à co sujet font quelque peu
sourire ceux qui comparent les journaux do ce lonijis à ceux d'aujourd'hui
(1). Porsonne ile son tomps n'eiit eompris qu'un grand pays accoptàt la paix
à tout prix ; son point de viio no diffórait pas bcaucoup là dessus de colui de
Clonienceau. Il n'avait jamais admis quo l on pòi avoir la làcbotó et
riypocrisie do décoror du noni de devotr social la poltronnorie d'une
bourgeoisie incapable de so défendre. La làebetó liourgooise resscinble l'ort
à collo du parti liberal anglais qui proclamo à tout Insiant son absolue
conliancc dans Tarbitrago entro nations : l'arbitrago donno presquo loujoiirs
des rósullats dósastroux pour (1) l'arlanl dos élcetions de |S(»9. il disail
qii'oii avail alors « cinployc dos violonccs de langage (ino la Fi'ance ii'avail
|»as oiicoro oiitoiidiies, iik'-iik* aiiix]>bis inaiivais joiirs de la róvoliitioii ».
(Ocf/a/iisa/ion da trarail, ódilion, I». ;>i0.) Il s'agit óvidoiiniineni (le la
n■•voblilioll de INtS. l'ài 1879 il d(>elarail (iinj reiiq)oreur ii'avait pas eii à
so loiier (Tavoir ahrogi- le syslciiie do conlrainle inipost* à la presse avani
d'avoir reforiiK' les iiMeiirs du pays. arate sacioic cu Fraace, 5"^(idilioii.
tome 111, p. 9o(i.)

LUTTIÈRE CLASSE ET VIOLENCE 8;» TAngleterre (I), mais ces hommes (jens aiment mieux payer, ou même compromettre Tavenir' de leur pays, que d'affronter les horreurs de la guerre. Le parti libéral anglais a toujours le mot j astice à la bouche, absolument comme notre bourgeoisie ; on pourrait se demander si toute la haute morale des grands penseurs contemporains ne serait pas fondée sur une dégradation du sentiment de l'honneur. (1) .Sumner Maino observait. il y a longtemps déjà.









CHAPITRE II La décadence bourgeoise et la violence I. —
Parlementaires aient besoin de faire peur. — Les méthodes de Parnell. —
Casuistique : idéal fondamental des groupes de socialisme
parlementaire. II. — Dégénérescence de la bourgeoisie par la paix. —
Conceptions de Marx sur la nécessité. — Rôle de la violence pour
renverser les anciens rapports sociaux. III. — Relation entre la révolution et
la prospérité économique

liliFLE.VrO.NS SL'U LA VIOLE.NCJ': mes qui ont fait leurs
 preuves cornine penseurs, peuvent accumuler des sop/nsmes en vue de
 donner une apparence raisonnable aux révéncs de per.soïnages grossiers qui
 ne pensent pas (1). Getto question tourmente fort les aînés de .lairès, qui
 traitent volontiers de déniago^uos les représentants de la nouvelle école, et
 les accusent de chercher les applaudissements de masses impulsives. Les
 socialistes parlementsaires ne peuvent comprendre les fins que poursuit la
 nouvelle école ; ils se figurent que tout le socialisme se ramène à la
 recherche des moyens d'arriver au pouvoir. Les gens de la nouvelle école
 voudraient-ils, par hasard, faire de la surenchère pour capter la confiance des
 naïfs électeurs et utiliser les sièges aux socialistes nantis ? L'apologie de
 la violence pourrait encore avoir un très fâcheux résultat, en dégoûtant les
 ouvriers de la politique électorale, ce qui tendrait à faire perdre leurs
 chances aux candidats socialistes, en multipliant les abstentions ! Voudrait-
 on faire revivre les guerres civiles ? Cela paraît insensé à nos grands
 hommes d'Etat. La guerre civile est devenue bien difficile depuis la
 découverte des nouvelles arènes à tout et toujours le percement des voies
 rectilignes dans les métropoles (2). Les (1) Il paraît (lue'esi en coslornies
 trop tôt l'on parle de nouveauté ja-létariée dans le beau monde du
 socialisme raté. (2) et. les révolutions d'Étiages dans la pratique à la
 révolution qu'il fallut en 1890 d'articles de .Mar.x sous le titre Lutte des classes
 en France de IRIS à -IsriO. (aRIo prêtaco mampic dans la Iradiiction
 française. Dans révolution allemande il y a une copie, les effets de la social
 démocratie n'avaient pas trouvé chez nous les jérômes d'Engels suffisamment
 politiques.

LA DÉCADEM'K liOI'HCEOISE ET LA VIOLENCE 1(3

En les affaires de Russie semblent même avoir montré que les gouvernements peuvent compter beaucoup plus qu'on ne supposait, sur l'énergie des officiers ; presque tous les hommes politiques français avaient prophétisé la chute imminente du tsarisme, au moment des défaites de Mandchourie ; mais l'armée russe n'a point manifesté, en présence des émeutes, la mollesse qu'avait eue l'armée française durant nos révolutions ; la répression a été, presque partout, rapide, efficace ou même impitoyable. Les discussions qui ont eu lieu au congrès des socialistes démocrates, réunis à Liège, montrent que les socialistes parlementaires ne comptent plus du tout sur une petite armée pour s'emparer de l'État. Est-ce à dire qu'ils soient complètement ennemis de la violence ? Il ne serait pas dans leur intérêt que le peuple fût tout à fait calme ; il leur convient ([u'il y ait une certaine agitation ; mais il faut qu'elle soit contenue en de justes limites et contrôlée par les politiciens. En fait, quand il juge cela utile pour ses intérêts, des avances à la Confédération du Travail (1) ; il recommande parfois à ses pacifiques amis de remplir son Journal de phrases révolutionnaires ; il est passé maître dans l'art d'utiliser les colères populaires. Une agitation, soigneusement canalisée, est extrêmement utile aux socialistes parlementaires, qui se vantent, auprès du gouvernement et de la riche bourgeoisie, de savoir modérer la révolution ; ils peuvent ainsi faire réussir les affaires financières auxquelles ils (1) Suivant les besoins, il est pour ou contre la grève générale. D'après quelques-uns il vota pour la grève générale au congrès international de 1900, d'après d'autres il s'abstint.

RKI'LEXIO.NS Sta LA VIOLEXCE [II s'intéressent, faire obteiiir
de menus l'aveurs à beautoup d'électeurs iniluents, et l'aire voler des
loissociales pour se donnei' de l'importance dans l'opinion des ni

LA DÉGADENCE BOURGEOISE ET LA VIOLENCE 95 plus difficile à diriger : il est assez aisé de soulever des colères populaires, mais il est malaisé de les faire cesser. Tant qu'il n'y aura point de très riches syndicats, fortement centralisés, dont les chefs seront en relations suivies avec les hommes politiques (1), il ne sera point possible de savoir jusqu'où peut aller la violence. Jaurès voudrait bien qu'il existât de telles sociétés ouvrières, car le jour où le grand public s'apercevrait qu'il n'est pas en mesure de modérer la révolution, son prestige disparaîtrait en un instant. Tout devient question d'appréciation, de mesure, d'opportunité ; il faut beaucoup de finesse, de tact et d'audace calme pour conduire une pareille diplomatie : faire croire aux ouvriers que l'on porte le drapeau de la révolution, à la bourgeoisie qu'on arrête le danger qui la menace, au pays que l'on représente un courant d'opinion irrésistible. La grande masse des électeurs ne comprend rien à ce qui se passe en politique et n'a aucune intelligence de l'histoire économique ; elle est du côté qui lui semble renfermer la force ; et on obtient d'elle tout ce qu'on veut, lorsqu'on peut lui prouver qu'on est assez fort pour faire capituler le gouvernement. Mais il ne faut pas cependant aller trop loin, parce que la bourgeoisie pourrait se réveiller et le pays pourrait se donner à un homme d'Etat résolu (1) Gambetta se plaignait de ce que le clergé français avait « accablé » ; il aurait voulu qu'il se fonnât dans son sein une élite avec laquelle le gouvernement pût discuter (Garçon. L'ancien clergé français au Congrès, p. 88-89.) Le syndicalisme n'a pas de tête avec laquelle on puisse l'aire travailler de la diplomatie.

ito liKI'I.EXKtNS Si li I.A VIOL.KXCK con^orvateirr. Uno violence []rolótai ienne qui éclappe :i tonte appréoiation, à (onte inesnre, à tonto opportnnité, penllonl inettn' on qnostion et rninor la diplomalie socialiste. Cetle (liploniatie se Jone à lons les th'giTs ; avec te gonvernemient. avec les cliefs de gronpes daiis le parlemeiit, avec les électeurs iniluents. Les politiciens clierclent à lirer le ineilleur parli possibledes forces discordantes qui se présentent sur le lerrain polilique. Lesocialisnie parlemenlaire éprouve nn certain enibarrasdn t'ait qiie lo socialisme s'est affinné, à rorigine, par des principes absolus, età faitappel, pendant longleinps, anx nièrnes senlinients de révolte f[ne le parti républicain le plus avance. Ces deux eiiconstances einpècbent de snivre ime politique particnlariste, cornine celle que Cbarles Itonnier a recominandée sonvenl ; cet écrivain, qui a été longlemps le principal Ibéoricien du parli gnesdiste, vondrail que les socialistes snivissent exacteinent 1 exemple de Itameli, ([ni négociait avec les parlis anglais sans jainais s'inb'-oderà I nn d'enx; on pourrait.de nn^'ine. s'enlendre avec les conservateurs, si cenx-ci s'engageaienl à accorder anx prolétairc'S des conditions ineillenres (jiie les radicaux. (Socia/is/e, 27 aont lOOo.) Cotte polititjiie a pani scandaleuseà beanconp de personnes. tionniera dò alténner sa (hèse : il s'est contenté de demander que l'on agisse an inienx des inli^rèls dn prolétariat (17 seplunbre IbO'i); mais eominent savoir où soni ces intén'ds. qnand on ne prend pins ponr règie nnicjne et absotne le principe de la bitte de classe? Les socialistes parleincnlares croi'nt po.sséder des Inmières spéciales (jui tenr perinettent de lenir compie

LA DÉCAUE.NCK liOUHGEOISE ET LA VIGLEXCE 07 non seulement des avantages matériels et immédiats recueillis par la classe ouvrière, mais encore des raisons morales qui obligent le socialisme à faire partie de la grande famille républicaine. Leurs congrès s'épuisent à compiler des formules destinées à régler la diplomatie socialiste, à dire quelles alliances sont permises et quelles sont défendues, à concilier le principe abstrait de la lutte de classe (que l'on tient à garder verbalement) avec la réalité de l'accord des politiciens. Une pareille entreprise est une insanité; aussi aboutit-elle à des équivoques, quand elle n'oblige pas les députés à des attitudes d'une déplorable hypocrisie. Il faut, chaque année, remettre les problèmes en discussion, parce que toute diplomatie comporte une souplesse d'alliances incompatible avec l'existence de statuts parfaitement clairs. La casuistique, dont Pascal s'est tant moqué, n'était pas plus subtile et plus absurde que celle que l'on retrouve dans les polémiques entre ce qu'on nomme les éco/es socialistes : Escobar aurait eu quelque peine à se reconnaître au milieu des distinctions de Jaurès ; la théologie morale des socialistes sérieux n'est pas une des moindres bouffonneries de notre temps. Toute théologie morale se divise nécessairement en deux tendances : il y a des casuistes pour dire qu'il faut se contenter des opinions ayant une légère probabilité ; d'autres veulent qu'on adopte toujours l'avis le plus sévère et le plus sûr. Cette distinction ne pouvait manquer de se rencontrer chez nos socialistes parlementaires. Jaurès tient pour la méthode douce et conciliante, pourvu qu'on trouve moyen de l'accorder, tant bien que mal.

UKPLKXIO.NS SU» I.A VIOLKXCK ;)8 avec les principes et qu'elle ait pour elle quelques autorités respectables ; c'est nnprobabi liste dans toutela forc(! dii terme, — ou nième un laxiste. Vaillant recommande la mélliode forte et liatailleiise qui, à son avis, s'accorde s(*ule avec la lutte de classe et qui a pour elle l'opinion unanime de tous les anciens maîtres ; c'est un luliorislc et line sorte de janséniste. Jaurès croit, sans doute, agir pour le plus grand hien du socialisme, comme les casuisles relâchés croyaient être les meilleurs et les plus utiles défenseurs de l'Eglise ; ils empêchaient, en effet, les chrétiens faibles de tomber dans l'irreligion et les amenaient à praliquer les sacrements, — exactement comme Jaurès empêche les riclies Tnlellectuels, veniis au socialisme par le dreyfusisme, de reculer d'iiorreur devant la lutte de classe et les amène il commanditer les journaux du parti. A ses yeux, Vaillant est un rêveur, qui m* voit pas la réalité du monde, qui se grise avec les chimères d'une insurrection devenue impossible et qui ne comprend point les beaux avanlages que peni lirer du suffrage universe! un politicien rouhlard. Elitre ces deux mélbodes, il n'y a qiriine différence de degré et non ime différence de nature, comme le croient ceux des socialistes parlementaires qui s'intitulent revolution naires. Jaurès a, sur ce point, ime grande siipériorité sur ses adversaires, car il n'a jamais mis cu doute l'idendité fondamentale des deux mélbodes. Les deux mélbodes supposent, toutes les deux, ime société bourgeoise entièrement disloquée, des classes riches ayant perdu lout sentiinent de leur intérêt de classi*, des hommes disposés : 'i suivre, en aveugles, les

LA DÉCADEXCE BOLLIGEOISE ET LA VIOLENCE 99

impulsions de gens qui ont pris à Tentreprise la direction de l'opinion.

L'affaire Dreyfus a montré que la bourgeoisie éclairée était dans un étrange état mental : des personnages qui avaient, longtemps et bruyamment, servi le parti conservateur, se sont mis à faire campagne à côté d'anarchistes, ont pris part à de violentes attaques contre l'armée ou se sont même enrôlés définitivement dans le parti socialiste; d'autre part, des journaux qui font profession de défendre les institutions traditionnelles, entraînaient dans la boue les magistrats de la Cour de cassation. Cet épisode étrange de notre histoire contemporaine a mis en évidence l'état de dislocation des classes. Laurès, qui avait été si fortement mêlé à toutes les péripéties du dreyfusisme, avait rapidement jugé l'état de la haute bourgeoisie. Dans laquelle il n'avait pu encore pénétrer. Il a vu que cette haute bourgeoisie est d'une ignorance profonde, d'une naïveté bête et d'une impuissance politique absolue : il a reconnu qu'avec des gens qui n'entendent rien aux principes de l'économie capitaliste, il est facile de pratiquer une politique d'entente sur la base d'un socialisme extrêmement large ; il a apprécié dans quelle mesure il fallait mêler : les flatteries à l'intelligence supérieure des imbéciles qu'il s'agit de séduire, les appels aux sentiments désintéressés des spéculateurs qui se piquent d'avoir inventé l'idéal, les menaces de révolution, — pour devenir le maître de gens dépourvus d'idées. L'expérience a montré qu'il avait une très remarquable intuition des forces qui existent, à l'heure actuelle, dans le monde bourgeois. Yaillant, au contraire, connaît très médiocrement ce monde ; il

100 HKI LEXIONS SUR LA VIOLENCE croit que la seule
arme à employer pour faire taire la bourgeoisie est la peur; sans doute,
la peine* est une arme excellente, mais elle pourrait provoquer une
résistance obstinée si l'on dépassait une certaine mesure. Vaillant n'a pas,
dans l'esprit, les remarquables qualités de souplesse et peut être même de
duplicité paysanne qui brillent chez Jaurès et qui l'ont fait souvent
comparaître à un merveilleux marchand de bestiaux. Plus on examine de près
l'histoire de ces dernières années, plus on reconnaît que les discussions sur
les deux méthodes sont puériles : les partisans des deux méthodes sont
également opposés à la violence prolétarienne, parce que celle-ci échappe
au contrôle de gens dont la profession est de faire de la politique
parlementaire. Le syndicalisme révolutionnaire n'a pas à recevoir
l'impulsion des socialistes dits révolutionnaires du parlement. II Les deux
méthodes du socialisme officiel supposent une même donnée historique.
Sur la dégénérescence de l'économie capitaliste se greffe l'idéologie d'une
classe bourgeoise timorée, humanitaire et prétendant affranchir sa pensée
des conditions de son existence ; la race des chefs audacieux qui avaient fait
la grandeur de l'industrie moderne, disparaît pour faire place à une
aristocratie ultra-policée, qui demande à vivre en paix. Cette ténacité

LA nÉCADENCK BOLUGEOISE ET LA VIOLE.NCE 101

nérescence comble de joie nos socialistes parlenieitaires. Lear rôle serait nul s'ils avaient devant eux une bourgeoisie qui serait lancée, avec énergie, dans les voies du progrès capitaliste, qui regarderait con me une lionte la timidilé et qui se flatterait de penser à ses intérêts de classe. Leur puissance est enorme en présence d'une bourgeoisie devenue à peu près aussi bête que la noblesse du xvuie siecle. Si l'abrutissement de la haute bourgeoisie continue à progresser d'une manière régulière. h Tallure qu'il a prise depuis quelques années, nos socialistes officiels peuvent raisonnablement espérer atteindre le but de leurs rêves et coucher dans des hôtels somptueu.x. Deu.x àccidents sont seuls capables, semble-t-il, d'arrêter ce mouvement : une grande guerre éti'angère qui pourrait retremper les énergics et qui, en tout cas, aniènerait, sans doute, au pouvoir des hommes ayant la volonté de gouverner (1) ; ou une grande e.xtension de la violence prolétarienne qui ferait voir aux bourgeois la réalité révolutionnaire et les dégoûterait des platitudes humanitaires avec lesquelles Jaurès les endort. C'est en vue de ces deux grande dangers que celui-ci déploie toutes ses ressources d'orateur populaire : il faut maintenir la paix à tout prix ; il faut mettre une limite aux violences prolétariennes. .laurès est persuade que la France serait parfaitement beureuse le jour où les rédacteurs de son Journal et ses commanditaires pourraient puiser librement dans la (I) Cf. G. Sorci, Insef/namenti sociali.]). 388. Ldivpo(licse d'une grande gucri'c européenne seni Illo peri vraiscmldable à riieure présente.

J02 liKI'I.KXIONS Si n I.A VIOL.KMJIC caissc du Tiésor public ;
c'osl le cas de répéter un jnoverbe celebre : « Quand Auguste avait bu, la
Pologne étall ivre. » Tu tei gouverneuent socialiste ruinerait, sans doute, le
pays qui serait adtniiiiistré avec le inême scuci de Tordre financier (lu'a élé
administrée V Ilumanilè. \ mais qu'importe l'aveiir du pays pourvu que le
nouveau règi me procure du bon temps à quelques professeurs qui
s'Imagineut avoir inventò le socialisme et à quelques financiers dreyfusards
? Pour que la classe ouvrière pùt accepter aussi celle dicUilure da l'
incapacità, il faudrait qu'elle fùt devenuc aussi bête que la bourgeoisie et
qu'elle eùt perdu toutc energie révolutionnaire, en inême temps que ses
rnaitres auraient perdu toute energie capitaliste. Un tei avenir n'est pas
impossible et l'on travaille avec ardeur à abrulir les ouvriers dans ce but. La
Direction du Travail et le Miisée social s'appliquent, de leur mieux, à celle
merveilleuse besogne d'éducation idéaliste, que Uon dècere des noms les
plus poinpeux et que l'on présente cornine une ceuvrc de civilisation du
[irolétariat. Les syndicalisles gènent beaucoup nos idéalistes professionnels
et rexpériencce mentre qu'une grève suffit parfois

1. A DÉCADIC. XCE BOUHGEOLSE ET 1, A VIOLE. NCE 103 mal appréciées par les écrivains officiels du socialisme ; il est nécessaire d'y insister avec force chaque fois que l'on a à raisonner sur la transformation anti marxiste que subit le socialisme contemporain. Suivant Marx, le capitalisme est entraîné, en raison des lois intimes de sa nature, dans une voie qui conduit le monde actuel aux portes du monde futur, avec l'extrême rigueur que comporte une évolution de la vie organique. Ce mouvement comprend une longue construction capitaliste et il se termine par une rapide destruction qui est l'œuvre du prolétariat. Le capitalisme érè : l'héritage que recevra le socialisme, les hommes qui supprimeront le régime actuel et les moyens de produire cette destruction, — en même temps que s'opère la conservation des résultats acquis (1). Le capitalisme engendre les nouvelles manières de travailler; il jette la classe ouvrière dans des organisations de révolte par la compression qu'il exerce sur le salaire; il restreint sa propre base politique par la concurrence qui élimine constamment des chefs d'industrie. Ainsi, après avoir résolu le grand problème de l'organisation du travail, en vue duquel les utopistes avaient présenté tant d'hypothèses naïves ou stupides, le capitalisme provoque la naissance de la cause qui le renversera, — ce qui rend inutile tout ce que les utopistes avaient écrit pour

(1) Cette question de la conservation de l'évolutionnaire ?, à laquelle je reviendrai plus tard est très importante ; je l'ai signalée dans le passage du juidaisme au christianisme {Le système historique de Renan, pp. 72-73, pp. 171-172, p. 167}.

HKI'LEXIO.VS SUn LA VIOLEXOE IOi ncr Ics gens éclairés à faire des réformes; et il ruine progressivement roi'drc traditionnel, coiitre lequel les eritiqiies des idéologiies s'étaient niontrécs d'une si déplorable insuffisance. On pourrait dono dire que le capitallsnie joie un iVde analogiie à celili que Hartmann attribue à V Inconscient dans la nature, puisqu'il prépare l'avènement de formes sociales qu'il ne cbercbe pas à produire. Sans pian d'ensemble, sans aucune idée directrice, sans idéal d'un monde futur, il détermine ime évolution parfaitement siire; il lire du présent tuut ce qu'il peut donnei' pour le développement bistorique ; il fait tout ce qu'ii l'aiit pour qu'une ère nouvelle puisse apparaître, d'uno manière presque mécanique, et qu'cllc puisse rompre tout ben avec Tidéologie des temps actuels, inalgré la conservation des acquisitions de l'économie capitaliste (1). Les sGcialistes doivent dono cesser de chorcher (à la suite des utopistes) les moyens d'amener la bourgeoisie éclairée à préparer le passer/e à un droit snpériein' : leur seule fonction consiste à s'occuper du prolétariat pour lui expliquer lagrandeur du rôle révolutionnaire qui lui incombe. Il faut, par ime critique incessante, ramener à perfectionner ses organisations ; il l'aut lui indiquer comment il peut développer des formations embryonnaires qui apparaissent dans ses sociétés de résislance, en vue d'arriver à construire des institutions qui n'ont point de inodèlc dans l'Iiistolre de la bourgeoisie, en vue (1) LI', ce (pie j'ai dii sur la Iransformation (pie Marx a ap()orlée dans le socialisme. /usef//uutie>iti sociali, pp. I79-18ti.

LA LIGIERE ET LA VIOLETTE 105 (le se former des idées qui dépendent uniquement de sa situation de producteur de grande industrie et qui n'empruntent rien à la pensée bourgeoise, et en vue d'acquiescer des mœurs de liberté que la bourgeoisie ne connaît plus aujourd'hui. Cette doctrine est évidemment (au défaut si la bourgeoisie et le prolétariat ne dressent pas, l'une contre l'autre, avec toute la rigueur dont elles sont susceptibles, les puissances dont ils disposent; plus la bourgeoisie sera davantage capitaliste, plus le prolétariat sera plein d'un esprit de guerre et confiant dans la force révolutionnaire, plus le mouvement sera assuré. La bourgeoisie que Marx avait connue en Angleterre, était encore, pour l'immense majorité, animée de cet esprit conquérant, insatiable et impitoyable, qui avait caractérisé, au début des temps modernes, les créateurs de nouvelle industrie et les aventuriers lancés à la découverte de terres inconnues. Il faut toujours, quand on étudie l'économie moderne, avoir présent à l'esprit ce rapprochement du type capitaliste et du type guerrier ; c'est avec une grande raison que l'on a nommé capitaines d'industrie les hommes qui ont dirigé de gigantesques entreprises. On trouve encore aujourd'hui ce type, dans toute sa pureté, aux Etats-Unis : là se rencontrent l'énergie indomptable, l'audace fondée sur une juste appréciation de sa force, le froid calcul des intérêts, (qui sont les qualités des grands généraux et des grands capitalistes (1). D'après Paul de Rousiers, tout Américain se sentira capable de disputer sa chance sur le (t) Je reviendrai sur cette assimilation au chapitre VII, ni.

106 RKFL.EXIOXS SUB LA VIOLE.NCK chanip de bataille des affaires (I), en sorte que l'esprit général du pays seraient pleine harmonie avec celui des milliards ; nos hommes de lettres sont fort surpris de voir ceux-ci se condamner à mener, jusqu'à la fin de leurs jours, une existence de galérlens, sans songer à se donner une vie de gentilshommes, comme font les Rothschild. Dans une société aussi enfiévrée par la passion du succès à obtenir dans la concurrence, tous les acteurs inarclent droit devant eux comme de véritables automates, sans se préoccuper des grandes idées des sociologues ; ils sont soumis à des forces très simples et nul d'entre eux ne soige à se soustraire aux conditions de son état. C'est alors seulement que le développement du capitalisme se poursuit avec cette rigueur qui avait tant frappé Marx et qui lui semblait comparable à celle d'une loi naturelle. Si, au contraire, les bourgeois, ('garés par les blagues des prédicateurs de morale ou de sociologie, revienneiit à un idéal de médiocrité conservatrice, clierchent à corriger les abus de féconomie et veulent rompre avec la barbarie de leurs anciens, alors une partie des forces qui devaient produire la tendance du capitalisme est employée à fennayer, du hasard s'introduit et l'avenir du monde est complètement indéterminé. (1) f. de Uousiors. La vie américaine, L'indurction et la. .

LA DÉCADENCE BOURGEOISE ET LA VIOLENCE 107 Cette indétermination augmente encore si le prolétariat se convertit à la paix sociale en même temps que ses maîtres, — ou même, simplement, s'il considère toutes choses sous un aspect corporatif, alors que le socialisme donne à toutes les contestations économiques une couleur générale et révolutionnaire. Les conservateurs ne se trahissent point lorsqu'ils voient dans les compromis donnant lieu à des contrats collectifs et dans le particularisme corporatif des moyens propres à éviter la révolution marxiste (1) ; mais d'un danger ils tombent dans un autre et ils s'exposent à être dévorés par le socialisme parlementaire (2). L'homme est aussi enthousiaste que les cléricaux des mesures qui éloignent les classes ouvrières de la révolution marxiste ; je crois qu'il comprend mieux qu'eux ce qu'il peut produire la paix sociale ; il fonde ses propres espérances sur la mise simultanée de l'esprit capitaliste et de l'esprit révolutionnaire. On objecte aux gens qui défendent la conception ci-dessus (1) On parie constamment d'organiser le Travail : cela veut dire : organiser le travail corporatif en le soumettant à la direction des patrons. Tranchant les intérêts du profit des socialistes. Les gens très sérieux sont de Mitterrand, Charles Benoist (ramenant les lois constitutionnelles), Arthur Fontaine et la bande des abbés bureaucrates.... et enfin Gabriel Lippmann ! (2) Vilfredo Pareto raille les bourgeois qui sont heureux de ne plus être menacés par les marxistes intransigeants et de tomber sous la coupe de marxistes transigeants (5^{es} années socialistes, tome II, p. 453).

108 IIKM. EXIONS SUR LA VIOLEXCE xiste, qu'Il leur est impossible d'empêcher le doublé niouvement de dégénérescence qui entraîne bourgeoisie et prolétariat loia des routes que la théorie de Marx leur avait assignées. Sans doute ils peuvent agir sur les classes ouvrières, et on ne conteste guère que les violences des grèves ne soient de nature à entretenir l'esprit révolutionnaire ; mais comment peuvent-ils espérer rendre à la bourgeoisie ime ardeur qui s'éteint? C'est ici que le rôle de la violence nous apparait conime singulièrement grand dans Thistoire ; car elle peut opérer, d'une manière indirecte, sur les bourgeois, pour les rappeler au senti ment de leur classe. Bien des fois on a signalé le danger de certaines violences qui avaient conipromis à'adivirables mwres social es, écoeurés les patrons disposés à taire lebonheur de leurs ouvriers et développé régoï'snie là où régnaient autrefois les plus nobles sentiments. Opposer la noire ingmtiliidc à la òienveillance de ceux ([ui veulent protéger les Iravailleiirs (1), opposer rinjure aux honiéliés des défenseurs de la fraternité humaine et répondre par des coups aux avancesdes propagateursdepaix sociale, cela n'est pas assurément conforme aux règles du socialisnie mondain de monsieur et de madame Georges Renard (2), maisc'est un procédé très (I) cr. G. Sorci, I/iscf/naiHcnd sociali,]>. MO. (5) àliulame G. Renard a publié dans la Suisse du 20 juillct 1900 un arliolc plein de liaules considt'ralions soeilogiques snr une fèle oiivrièrec donnée par .Millerand (Leon de SciWiac., Le monde socialiste, pp. 807-309). Son mari a résolu la grave qncslion de savoir qui hoira le Glos-Voiigeol tlans la sociélé fului'c (G. Renard, Le regime socialiste, p. 175).

LA DÉCADE.NCE BOL'KGEOISE ET LA VIOLENCE 10'.)

pratique pour signifier aux bourgeois qu'ils doivent s'occuper de leurs affaires et seulement de cela. Je crois très utile aussi de rosser les orateurs de la démocratie et les représentants du gouvernement, afin (que nul ne conserve d'illusions sur le caractère des violences. Celles-ci ne peuvent avoir de valeur historique que si elles sont véritablement brutales et claires de la part de la classe : il ne faut pas que la bourgeoisie puisse s'imaginer qu'avec de l'habileté, de la Science sociale ou de grands sentiments, elle pourrait trouver meilleur accueil auprès du prolétariat. Lorsqu'un jour les patrons s'apercevront qu'ils n'ont rien à gagner par les œuvres de paix sociale ou par la démocratie, ils comprendront qu'ils ont été mal conseillés par les gens qui leur ont persuadé d'abandonner leur métier de créateurs de forces productives pour la noble profession d'éducateurs du prolétariat. Alors il y a quelque chance pour qu'ils retrouvent une partie de leur énergie et que l'économie modérée ou conservatrice leur apparaisse aussi absurde qu'elle apparaissait à Marx. En tout cas la séparation des classes étant mieux accusée, le mouvement aura des chances de se produire avec plus de régularité qu'aujourd'hui. Les deux classes antagonistes agissent donc l'une sur l'autre, d'une manière (en partie indirecte, mais décisive. Le capitalisme pousse le prolétariat à la révolte, parce que, dans la vie journalière, les patrons usent de leur force dans un sens contraire au désir de leurs ouvriers ; mais cette révolte ne détermine pas entièrement l'avenir du prolétariat ; celui-ci s'organise sous l'influence d'autres causes et le socialisme, lui inculquant l'idée

110 LA VIOLENCE révolutionnaire, le
prépare à supprimer la classe ennemie. La force capitaliste est à la base de
tout ce processus, et elle agit d'une manière impérialiste (1). Marx
supposait que la bourgeoisie n'avait pas besoin d'être excitée à employer la
force ; nous sommes en présence d'un fait nouveau et fort imprévu : une
bourgeoisie qui cherche à atténuer sa force ; faut-il croire que la
conception marxiste est morte ? Nullement, car la violence prolétarienne
entre en scène en même temps que la paix sociale prétend apaiser les
conflits ; la violence prolétarienne enferme les patrons dans leur rôle de
producteurs et tend à restaurer la structure des classes au fur et à mesure
que celles-ci semblaient se mêler dans un marais démocratique. Non
seulement la violence prolétarienne peut assurer la révolution future, mais
encore elle semble être le seul moyen dont disposent les nations
européennes, abruties par l'humanitarisme, pour retrouver leur ancienne
énergie. Cette violence force le capitalisme à se préoccuper uniquement de
son rôle matériel et tend à lui rendre les qualités belliqueuses qu'il possédait
autrefois. Une classe (I) Dans un article de septembre 1848, il (le premier de la
série publiée sous le titre ; Révolution et (révolutionnaire), Marx établit le
parallélisme entre les développements de la bourgeoisie et du
prolétariat ; une bourgeoisie nombreuse, riche, concentrée et puissante.
correspond un prolétariat nombreux, fort, concentré et intelligent. Il
semble « l'oppression de la bourgeoisie (b'ju'nde des conditions
historiques favorables à la puissance de la bourgeoisie dans la société. Il dit
encore « que les vrais caractères de la lutte de classe n'existent (que dans les
pays où la bourgeoisie a refait le gouvernement conformément à ses
besoins.

LA DÉCADENCE BOURGEOISE ET LA VIOLENCE

l'ouvrière grandissante et solidement organisée peut forcer la classe capitaliste à demeurer ardente dans la lutte industrielle ; en face d'une bourgeoisie affaiblie de conquêtes et riche, si un prolétariat uni et révolutionnaire se dresse, la société capitaliste atteindra sa perfection historique. Ainsi la violence prolétarienne est devenue un facteur essentiel du marxisme. Ajoutons, une fois, qu'elle aura pour effet, si elle est conduite convenablement, de supprimer le socialisme parlementaire, qui ne pourra plus passer pour le maître des classes ouvrières et le gardien de l'ordre. La théorie marxiste de la révolution suppose que le capitalisme sera frappé au cœur, alors qu'il est encore en pleine vitalité, quand il achève d'accomplir sa mission historique avec sa complète capacité industrielle, quand l'économie est encore en voie de progrès. Marx ne semble pas s'être posé la question de savoir ce qui se passera dans le cas d'une économie en voie de décadence ; il ne songeait pas qu'il pût se produire une révolution ayant un idéal de rétrogradation ou même de conservation sociale. — Aujourd'hui, nous voyons que cela pourrait fort bien arriver ; les amis de Jaurès, les cléricaux et les démocrates placent leur idéal de l'avenir dans le Moyen Âge ; ils voudraient que la concurrence fût tempérée, que la richesse fût limitée, que la production fût subor-

I¹I[•];^■|.EXI0[^]•S SCIt I.A VIOLENCE III> donare aïx liesoins.
 ('esontdes rrveriesque Marx reg ardali commc rradiionnaires (I) et par suite
 comme nrgligealiles, parce qu ii lui semblait que le capitalisme était
 entraîné dans la volo d'un progrès incoercible ; mais aujourd'hui nous
 voyons des puissanoes consid«rables sr coaliscr pour rssayer de réformer
 réonomie capitaliste dans le sens inédiéval. au moyen de lois. Le
 socialismr parlementaire voudrait s'unir aux moralistes, h TEgllse et il la
 démocratie dans le but d'enrayer le mouvemrnt capitaliste ; et cela ne serali
 peut-être pas impossiblo, étant donneo la lâcheté bourgeoise. IMarx
 compai'ait le passage d'une ère à ime autre à ime succession civile; Ics
 tenips nouveaux héritent drs acqulsitions antérieures. Si la revolution se
 produit durant une période de décadence économique, riiérltage ne serait-il
 pas fortement cornproinis et pourrait-on espérer voir le progrès économique
 bientôt reparaitrc ? Les idrologues ne se préoccupentguèrede cette question
 ; ils assurent que la décadence s'arrètera net le jour oii ils auront le Trésor
 public à leur disposition ; ils soni éblouis par Tini mense réserve de
 ricliesses qui seraient livrés il leur pillage ; que de lestins, que de cocottes.
 (I)«('.Imix (lui, rommo Sisinondi. veileni revenir ù la jiisle proporlioiiiiialilé
 do la |roducliuii. ioni en conservanl les bases arliiellos de la soeiété. soni
 rract ioiiniirs. pnis

LA DIGNITÉ HUMAINE ET LA VIOLENCE 1 que (les satisfactions d'amour-propre ! Nous autres qui n'avons aucune perspective pareille (même les juifs, nous devons demander à l'histoire si elle ne pourrait pas nous fournir quelques enseignements sur ce sujet et nous empêcher de soupçonner ce que produira une révolution qui se réalise en temps de décadence. Les écrits de Tocqueville nous incitent d'étudier à ce point de vue la Révolution française. Il donna beaucoup de contemporains quand, il y a un demi-siècle, il leur montra que la Révolution avait été beaucoup plus conservatrice qu'on ne le disait jusque-là. Il fit voir que les institutions les plus caractéristiques de la France moderne datent de l'Ancien Régime (centralisation, réglementation à outrance, tutelle administrative des communes, interdiction pour les tribunaux de juger les fonctionnaires) ; il ne trouvait (ju) une seule innovation importante : le groupement, qui fut établi en l'an V, de fonctionnaires isolés et de conseils délibérants. Les principes de l'Ancien Régime reparurent en 1800 et les anciennes habitudes reprirent faveur (1). Turgot lui semblait être un excellent type de l'administrateur napoléonien, qui avait un « idéal de fonctionnaire dans une société démocratique soumise à un gouvernement absolu » (2). Il estimait que le morcellement du sol, dont il est d'usage de faire bonjour à la Révolution, (1) Tocqueville. L'Ancien régime et la révolution, livre II, chapitres II, III, IV, V, pp. 115-117. p. 121 cit. 320. (2) Tocqueville, Œuvres, pp. 155-156. 8

HKKI.KXIONS scn LA VIOL.KXCK 1 14 était cominoncù
dopuis iongtemps et n'avait poiiit inarclié d'iin pas exeptionnelluinent
rapide sous son inflience (I). Il est cci'taiiii (Juc Xapoléoi n'a pas ou un
efFort extraordiiaire à accoinplir polir remettre le pays sur un pied
inonarcliifjue. Il a reru la France tonte prête et n'a ou (iu'

crois bieu que l'on pourrait même étendre le principe de la conservation aux choses militaires et montrer que les armées de la Révolution et de l'Empire furent une extension d'institutions antérieures. En tout cas il est assez curieux que Napoléon n'ait point fait d'innovations sérieuses dans le matériel et que ce soient les armes à feu de l'Ancien Régime qui aient tant contribué à assurer la victoire aux troupes révolutionnaires. C'est seulement sous la Restauration que l'on modifia l'artillerie. La facilité avec laquelle la Révolution et l'Empire ont réussi dans leur œuvre, en transformant si profondément le pays, tout en conservant une si grande quantité d'acquisitions, est liée à un fait sur lequel nos historiens n'ont pas toujours appelé l'attention et que Taine ne semble pas avoir remarqué : l'économie productive faisait de grands progrès et ces progrès étaient tels que vers 1780 tout le monde croyait au dogme du progrès indéfini de l'humanité (1). Ce dogme, qui devait exercer une si grande influence sur la pensée moderne, paraît un paradoxe bizarre et inexplicable si on ne le considère pas comme lié au progrès économique, et au sentiment de confiance absolue que ce progrès économique engendrait. Les guerres de la Révolution et de l'Empire ne firent que stimuler encore ce sentiment, non seulement parce qu'elles furent glorieuses, mais aussi parce qu'elles firent (1) Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*, pp. 283-288, p. 292, et Melanthes, p. 02. Cf. le chapitre iv, § IV, (le mouvement sur les illusions du progrès (Rivière, (l'auteur).

MG liKI I.KXIONS SI 11 I.A Ylni.EXCE eiitrer heaucoiip d'a
 igeili ilaiis le pays et contriliiièreiit ainsl à développier la production (1 j. Le
 Iriomphe de la Révolullon étoiina presque lous Ics conleniporains l't il
 seinlile qiie les plus intelligents, les plus rélléoliis et les plus instruils des
 elioses politiqliies aient été les plus surpus ; c'est que des laisons tirées de
 l'idéologie ne pouvaient expliquer ce succès parado.xal. Il me semble
 qu'aujourd'hui encore la question n'esl guère moins obscure pour les
 historiens qu'elle ne l'était pour iios pères. 11 Paul clierclier la cause
 première de ce trioinphe dans réconomie : c'est parce que l'Ancien Hégime
 a été atteint par des coiips rapides. alors que la production étaitcn voie de
 grand progrès, que le monde contemporain a eu une naissance relalivement
 peu laborieuse et a pu ôtre si rapidement assuré d'une vie puissante. Nous
 possédons, par conlre, une expiM-ience hisloriijiie eflrayante, relative à une
 grande transfonnation survenue en temps de décadence économique; je
 veux jiarler de la conquête ciirétienne et de la cliule de remjiire romain qui
 la suivilde près. 'Polis les vieux aiiteurs chrétiens soni d'accord pour nous
 apprendre que la nouvelle religion n'apporta aucime amélioration séiieuse
 dans la situation du monde : la corruplion du pouvoir, l'oppression, les
 désastres conlinuèrenl à accabler le peuple cornine par le passé. Ce fut uno
 grande désilliision pour les Fères de l'I^glise ; à Pépo(1) KaiilsUy a
 brancolili iisisl»'- sur Ir l'òlc ipic joièrciil Ics Irésors doni s'eiii|iarèronl Ics
 annres l'ranraiscs. (Ao litlh' (/rs r/a.isrs pii Fraiire cii 1789. Irad. IVaiK;.,
 pp. 101-10(i.)

LA DiiCAiiNCi': BOUHGEoisu: i:t la violiì.xce HI que des
 persécutlons, les chrétiens avaient cru que Dieu comblerait Rome de
 faveurs le jour où l'Empire cesserait de poursuivre les fidèles ; inattendu
 l'Empire était chrétien et les évêques étaient devenus des personnages de
 premier ordre : cependant, tout continuait à marcher aussi mal que par le
 passé. C'était plus désolante encore, les mauvaises mœurs, si souvent
 dénoncées comme étant le résultat de l'idolâtrie, étaient devenues les
 mœurs des adorateurs du Christ. Rien loin d'imposer au monde profane une
 profonde réforme, l'Eglise s'était corrompue en imitant le monde profane :
 elle avait pris les allures d'une administration impériale et les factions qui la
 déchiraient étaient bien plutôt exaltées par l'appétit du pouvoir que par des
 raisons religieuses. On s'est demandé souvent si le christianisme n'avait pas
 été la cause, ou du moins l'une des causes principales, de la chute de
 Rome(1) Gaston Boissier combat cette opinion, en essayant de montrer que
 le mouvement de décadence que l'on observe après Constantin, continue
 un mouvement qui existait depuis longtemps, et qu'il n'est pas possible de
 voir si le christianisme a accéléré ou retardé la mort du monde antique (2).
 Cela revient à dire que la conservation fut énorme; nous pouvons, par
 analogie, nous représenter ce qui résulterait d'une révolution donnant
 aujourd'hui le pouvoir à nos socialistes officiels : les institutions demeurant
 à peu près ce (1) Je me permets de renvoyer à ce que j'ai dit dans la / { fin de
 (le monde antique. pp. 32-38. (2) Gaston Boissier, La fin du paganisme, -fin,
 livre IV,

118 UKFLEXIOXS SLH LA VIOLENXE qu'elles soni
aujourd'hui, toute l'idéologie bourgeoise serait conservée ; l'Etat bourgeois
dominerait avec tous ses anciens abus ; la décadence économique
s'accroîtrait si elle était continuée. Bientôt surgirent les invasions
barbares : plus d'un chrétien se demanda si, enfin, n'allait pas naître un
ordre conforme aux principes de la nouvelle religion ; cette espérance était
d'autant plus raisonnable que les Barbares se convertissaient en entrant sur
l'Empire et qu'ils n'étaient pas habitués aux corruptions de la vie romaine.
Au point de vue économique, on pouvait espérer une régénération, puisque
le monde périssait sous le poids de l'exploitation urbaine ; les nouveaux
maîtres, ayant des mœurs rurales grossières, ne valaient pas en grands
seigneurs, mais en chefs de grands domaines ; peut-être alors la terre serait-
elle mieux cultivée. On peut comparer les illusions des auteurs chrétiens
contemporains des invasions à celles de nombreux utopistes qui espéraient
voir le monde moderne régénéré par les vertus qu'ils attribuaient aux
bonnes de moyenne condition : le remplacement de classes très riches par
de nouvelles couches sociales devait amener la moralité, le bonheur et la
prospérité universelle. Les Barbares ne créèrent point de
sociétés progressives ; ils étaient peu nombreux et presque partout ils se
substituèrent simplement aux anciens grands seigneurs, héritèrent la même
vie qu'eux et furent dévorés par la civilisation urbaine. En France, la
royauté mérovingienne a été* soumise des études particulièrement
approfondies: Fustel de Coulanges a employé toute son érudition à mettre en
lumière le caractère conservateur qu'elle

LA DÉCADE.NCE BOLII GEOIbE ET LA VIOLENCE IIU a
all'ecté ; la conservation lui paraissait si forte qu'il osait écrire qu'il n'y
avait pas eu de conquête et il se représentait toute l'histoire du haut Moyen
Âge comme un mouvement ayant continué le mouvement de l'empire
romain, avec un peu d'accélération (1), « Le gouvernement néo-romain,
disait-il, est, pour plus des trois quarts, la continuation de celui que l'empire
romain avait donné à la Gaule (2). » La décadence économique s'accrois-
sant sous ces rois barbares ; une renaissance ne put se produire que très
longtemps après, lorsque le monde eut traversé une longue série
d'épreuves. Il fallut au moins quatre siècles de barbarie pour qu'un
mouvement progressif se dessinât ; la société avait été obligée de descendre
jusqu'à un état très voisin de ses origines, et Vico devait trouver dans ce
phénomène une illustration de sa doctrine des ricorsi. Ainsi une révolution
survenue en temps de décadence économique avait forcé le monde à
retraverser une période de civilisation presque primitive et arrêté tout
progrès durant plusieurs siècles. Cette effrayante expérience a été maintes
fois invoquée par les adversaires du socialisme ; je ne conteste pas la valeur
de l'argument, mais il faut ajouter deux détails qui paraîtront peut-être
minimes aux sociologues professionnels (1) Fusier (le 'onlangos. Origine de
la féodalité, pp. 1-507. — Je ne conteste pas qu'il n'y ait eu une
('exagération dans la théorie de Fusier de Fonlanges ; mais la conservation
a été incontestable. (2) Fusier de Fonlanges, La monarchie franque, p. 100.

HKFLKXIO.VS Sin I.A VIOLENCE: les socialistes : cette
expérience suppose : l'absence d'écadence (l'économie : une organisation
financière de conservation idéologique très parfaite. Maintes fois on a
présenté le socialisme civilisé de nos docteurs officiels comme une
sauvegarde pour la civilisation ; je crois qu'il produirait le même effet que
produisit l'instruction classique donnée par l'Eglise aux rois barbares : le
prolétariat serait corrompu et abruti comme furent les Mérovingiens et la
décadence économique ne serait que plus facilement sous l'influence de ces
pseudocivilisés. Le danger qui menace l'avenir du monde peut être
écarté si le prolétariat s'attache avec toute sa nation aux idées révolutionnaires,
de manière à réaliser, autant que possible, la conception de Marx. Tout peut
être sauvé si, par la violence, il parvient à reconsolidar la division en classes
et à rendre à la bourgeoisie quelque chose de son énergie ; c'est là le grand
but vers lequel doit être dirigée toute la pensée des hommes qui ne sont pas
hypnotisés par les événements du jour, mais qui songent aux conditions du
lendemain. La violence prolétarienne, exerce comme une manifestation
pure et simple du sentiment de haine de classe, apparaît ainsi comme une
chose très belle et très logique ; elle est au service des intérêts primordiaux
de la civilisation ; elle n'est peut-être pas la méthode la plus appropriée
pour obtenir des avantages matériels immédiats, mais elle peut sauver le
monde de la barbarie. A ceux qui accusent les syndicalistes d'être d'obtus et
de grossiers personnages, nous avons le droit de leur demander compte de la
décadence économique à laquelle ils

LA DliCADKNCK 150 IUG KOI SIC ET LA VIOLEXCE 1“2I
travaillent. Saluons Ics révolutionnaires cornine Ics (irecs saluèrent les
héros spartiates qui dércndirent Ics Therinopyles et contribuèrent à
maintenir la lumière dans le monde antique.



CHAPITRE III Les préjugés contre la violence I. — Anciennes idées relatives à la révolution. — Clémence de la guerre de 1870 et le régime parlementaire. II. — Observations de Duguit sur la révolution bourgeoise. — Le tiers état et le socialisme. — Le capitalisme et le socialisme. III. — Attitude des révolutionnaires. — Les révolutions de la révolution : soit adoration de la révolution ou sa baine pour le vaincu. IV. — L'autoritarisme et le socialisme. I Les idées qui ont cours, dans le grand public, au sujet de la violence prolétarienne, ne sont point fondées sur l'observation des faits contemporains et sur une interprétation raisonnée du mouvement syndical actuel ; elles dérivent d'un travail de l'esprit infiniment plus simple, d'un rapprochement que l'on établit entre le présent et des temps passés ; elles sont déterminées par les souvenirs que le mot révolution évoque d'une manière presque nécessaire. On suppose que les syndicalistes, par le

IIÉI LICXinN? si n I A VIOL.KXCE ÌH-i scili fall (lu'ils
s'inlitiilent rcvohitionnaires, veillent rcprotliiire l'bisloire des
n'voliilioiinaires ile 93. Los Itlan(julsles, qui se regardent cornine les
légitiines propriélares de la tradition terrorlste, e.stinent qu'ils soni, par
cela inème, appelós à diriger le inouvemenl prolétarlen (1); ils rnontrent
poiir les syndicalisles beaucoiip plus de condescendance que les aulres
social istes parleinentaires ; ils soni asse/, disposés à adinettre que les
organisations ouvrières liniroiit par comprendre qu'elics n'onl rien de
mieu.x à Taire qu'à se inettre à leur ccole. Il ine semble que, de son còlè,
.laurès, en écrivant 17//sfoire socialiste de 93, ail, plus d'uno fois, songé
au.\ cnseignemenls que ce passé, mille fois inori, pouvait lui donnerpour la
conduite du présenl. On ne fait pas toujours bien allention au.\ grauis
cbangemcnls qui soni survcnus dans la manière de juger la Revolution
depuis 1870; cependant ces cbangements soni cssentiels a considérev qiiand
on veut comprendre lcs idces conlemporaincs relativ(*s à la violence,
l'endanl ti'ès longlemps la Revolulioi) apparili cornine ciani
cssentielb'inent unc sulle de giicrres glorieuses (lu'un jieuple, affainé de
liberlé et emporlé par les pasM) 1 .0 ler*leir poiirra so roi>orlor iililoinonl
i\ un Irès inlóri'ssail chnpiln* dii livro de l>ei'nsloiii : Soria/isr/if^
thèorijue ot soridflf^morratif* nr(itiiuu\ p|). n I>ornsleiiK l'Irangor aiix
priMa'cnpJilioiis do iiolro svndiralisino ncliol, i)'a jias. A jìion siMis.
linMlu iiiiariisinr Ioni coipril oonlionL Son livro a, d'aillonrs. óli' éorii a
mio ópoipio oii ron ne poiivail pas cin'oro inniprondro lo monvoinoii
l'i'volnlioiuiairi^ Oli viio dñpnnd soni ('oritos oes r('ll('xi(ms.

LKS PliÉJrCiKS CO.NTKE LA VIOLE.MJE sions les plus
 nobles, avait soutenues contre une coalition de toutes les puissances
 d'oppression et d'erreur. Les émeutes et les coups d'Etat, les compétitions
 de partis soiivent dépourvus de tout scrupule et les proscriptions des
 vaincus, les débats parlementaires et les aventures des hommes illustres, eii
 un mot tous les événements de l'histoire politique, n'étaient, aux yeux de
 nos pères, que des accessoires très secondaires des guerres de la Liberté.
 Pendant vingt-cinq ans environ, on avait mis en question le changement de
 régime de la France ; après des campagnes qui avaient fait pâlir les
 souvenirs de César et d'Alexandre, la charte de 1814 avait incorporé
 définitivement à la tradition nationale le système parlementaire, la
 législation napoléonienne et l'Eglise concordataire ; la guerre avait rendu
 un jugement irrémédiable dont les considérants. comme dit Proudhon,
 avaient été datés de Valmy, de Jemmapes et de cinquante autres champs de
 bataille, et dont les conclusions avaient été prises à Saint-Ouen par Louis
 XVIII (1). Protégées par le prestige des guerres de la Liberté, les institutions
 nouvelles étaient devenues intangibles et l'idéologie, qui fut construite pour
 les expliquer, devint comme une loi qui sembla longtemps avoir pour les
 Français la valeur que la révélation de Jésus a pour les catholiques.
 Plusieurs fois, des écrivains éloquents crurent qu'ils pourraient déterminer
 un courant de réaction contre ces doctrines, et l'Eglise put espérer qu'elle
 viendrait à bout de ce qu'elle nommait l'erreur du libéralisme. Une longue
 (1) Proudhon, La guerre et la paix", livre V. chap. m.

HKFLKMO.NS SUU 1,\ VIOL.KM.I-: I^C) periodo d'admiration pour Tari niódiéval et de iiióprls pour les leiiips voltairiens sembla menacer de ruine Tidéologie nouvelle : toutes les tentatives de retour au passé ne laissèrent cependant de traces que dans l'histoire littérale. Il y eut des époques où le pouvoir gouverna de la manière la moins libérale, mais les principes du régime moderne ne furent jamais menacés sérieusement. On ne saurait expliquer ce fait par la puissance de la raison et par quelque loi du progrès ; la cause en est simplement dans l'épopée des guerres qui avaient rempli l'âme française d'un enthousiasme analogue

LE? ITiÉJLGKS COXTIIE LA ViOLE.NCE 12T (jui avaientété
rópandues sur les armées des volontaires. sur le rôle miraculeux des
représentants du peuple, sur les généraux improvisés ; rexpérience produisit
une crucile désilluslou. Tocqueville avait écrit : « La Convention a ci'ée la
politlque de Timpossible, la théorie de la folle furieuse, le culle de l'audace
aveugle (1). » Les désastres de 1870 ont ramené le pays à des conditions
pratiques, prudentes et prosaTques ; le premier resultai de ces désastres fut
de développer Tidée tout opposée à celle doni parlali Tocqueville, Tidée
d'opportunité qui, aujourd'hui, s'est introduite nième dans le socialisme.
Lne autre conséquence fut de clianger toutes les valeurs révolutionnaires et
notamment de modifier le jugements que Fon portali sur la violence. Après
1871, tout le monde se preoccupa en Franco de chercher les mo5 ens les
plus appropriés pour relever le pays. Taine voulut appllquer à cette questlon
les procédés de la psycliologie la plus scientifique et il regarda rhistoire de
la Revolution comme une expérimentation sociale. Il espérait pouvoir
rendre évident le danger que présentait, selon lui, l'esprit jacobin, etamener
ainsi ses contemporains à cbanger le cours de la politique fran(;aise, en
abanclonnant des notions qui semblaient incorporées à la tradition
nationaleet qui étaient d'autantplus solidement ancrées dans les têtes que
personne n'en avait jamais discutè les origines. Taine a échoué dans son
entreprlse, comme écliouèrent Le Pia)' et Renan, comme éclioueront tous
ceux qui voulaient fonder une réforme (I) Tociiueville, Mélaifjes, p. 189.

IUII-1.EMOXS SLU I.A VIOI.ENCK II>8 intelk'ctiu'lle et murale
 sur des enquêtes, sur Jcs syiillièses scienliliquos et sur iles déinonstrations.
 (Mi ne peni pas dire cependant que l'immense laheur de Taine ail été fait en
 [iure porte ; riiistoire de la Revolution a été houleversée de foud eii coinlile
 ; l'épopée militai re ne domine plus les jugemeiits relatifs aux incidents de
 la politique. La vie des bommes, les ressoi ts intimes des t'ai tions. les
 besoins matériels qui détei inenl les tendames des grandes masse», soni
 passés maintenant au premier pian. Hans le discours qu ii a prononeé le 2'i-
 septembre IDOo poiir rinauguration du inonument de Taine à Vouziers, le
 député Hubert, tout en rendant hommage au grand et multiple talentde son
 illustri* compatriote, a e.xprimé le regret que le eôté épique de la
 Révolulion eût été laissé par lui de eôté d'une manière svstématique.
 Regrets superllus ; Tépopée ne pourra |)lus désormais gouverner colte
 bistoire politique : on se rendra eompte des elTets grotesques au.vquels peni
 conduire la préoecupation de reveuir aux aneiens |)roeédés, en lisant Y
 IUsloh'c socialiste de .laiirès : .laurès a beau lirer des armoires de la vieille
 rliétorique lo» images les plus mélodranatiques, il ne parvient qu'à
 produire du ridicule. Le preslige des grandos journées révolutionnaires s'esl
 Irouvé directement atleint par la eomparaison avec les lutles civiles
 eoiileiioraines ; il n'y eut alors rien qui puisse soutenir la eomparaison
 avec Ics batailles qui ensanglanlèrent l'aiisen ISiS et en 1871; le lijuillel et
 le 10 août ap[]araisseut maintenant eoinme ayant été des écbauillourées qui
 irauraient pu l'aire trembler un gouvernement séi'ieu.x.

LES PRÉJUGÉS CONTRE LA VIOLENCE 129 Il y a une autre raison, mal reconnue encore par les professionnels de l'histoire révolutionnaire, qui a beaucoup contribué à enlever la poésie à ces événements. Il n'y a point d'épopée nationale de choses que le peuple ne peut se représenter comme reproduisibles dans un avenir prochain ; la poésie populaire implique bien plutôt du futur que du passé : c'est pour cette raison que les aventures des Gaulois, de Charlemagne, des Croisés, de Jeanne d'Arc ne peuvent faire l'objet d'aucun récit capable de séduire d'autres personnes que des lettrés (1). Depuis qu'on a commencé à croire que les gouvernements contemporains ne pourraient être jetés à terre par des émeutes sensibleries au 14 juillet et au 10 août, on a cessé de regarder ces journées comme épiques. Les socialistes parlementsaires, qui voudraient utiliser le souvenir de la Révolution pour exciter l'ardeur du peuple et qui lui demandent, en même temps, de mettre toute sa confiance dans le parlementarisme, sont fort inconséquents, car ils travaillent à ruiner eux-mêmes l'épopée dont ils voudraient maintenir le prestige dans leurs discours. Mais alors, que reste-t-il de la Révolution, quand on (1) Il est bien remaniable que (déjà au xvii^e siècle, Boileau se soit prononcé contre les épopées universelles ; c'est que ses contemporains, si religieux qu'ils pussent être, ne allaient point

130 UKKLIXIOXS SU» LA VIOLENCE a siippriné IV'popée
 cles guerres contro la coalition et cello desjournées populaires? Ce qui roste
 est peu ragoûtant : des opérations de polico, des proscriptions et des séances
 de tribù naux scrviles. L'emploi de la force de l'Etat contro les vaincus uous
 cheque d'autant plus que bcaucoup de corvphées de la Revolution devaient
 bienlòt, se distinguer parnii les scrviteurs de Napoléon et einployer le uième
 zèlo policier en faveur de l'empereur qu'en faveur do la Terreur. Dans un
 pays qui a été bouleversé par tant de changements de regime et qui a, par
 suite, connu tant de palinodies, la justice politique a quelque chose de
 particulièrement odieux, parce que le criniinel d'aujourd'hui peut devenir le
 juge de demaiii : le général Malet pouvait dire, devant le conseil de guerre
 qui lecondamna en 1812, qu'il aurait eu pour complices la Franco entière et
 ses juges eux-mêmes s'il avait réussi (1). Il est inutile d'insister davantage
 sur ces rôllexions ; il suffit de la moindre observation pour coiistater que les
 violncnes prolétariennes évoquent uno masse de souveiirs pénibles de ces
 temps passés : on se met, instinctivement, à penser aux comités de
 surveillanc révoluonnaire, aux brutalites d'agents soupconueux, grossiers
 fi) Erncsl Ilamcl. Ifis/oiro do, la fOïispiratinn dii f/énéral Maio!, p. 211. —
 Suivant (incbpics joiirnaux. Jauròs, dans sa (lé]iosiliou dii a jiiiu 1007,
 devant la Coiir d'assiscs de la Scine, dans le proces Boiisqiict-bcvy. aiirail
 dii que Ics agenis de la siircté léinoigncront de la consiil(5ration)iour
 racciisé bousipicl lorsque celni-ci sera législalcur.

LES PRÉJUGÉS CONTRE LA VIOLENCE 131 et affolés par la peur, aux Tragédies de la guillotine. On comprend donc pourquoi les socialistes parlementaires font de si grands efforts pour persuader au public qu'ils ont des âmes de bergers sensibles, que leur cœur est tout plein de sentiments de bonté et qu'ils n'ont qu'une seule passion : la haine pour la violence. Ils se donneraient volontiers pour les protecteurs de la bourgeoisie contre la violence prolétarienne et, dans le but de relever leur prestige d'humanitaires, ne manquent jamais de repousser tout contact avec les anarchistes ; quelquefois même, ils repoussent ce contact avec un sans-façon qui n'exclut pas une certaine dose de lâcheté et d'hypocrisie. Lorsque Millerand était le chef incontesté du parti socialiste au Parlement, il recommandait à avoir peur de faire peur ; et, en effet, les députés socialistes trouveraient peu d'électeurs s'ils ne parvenaient à convaincre le grand public qu'ils sont des gens très raisonnables, fort ennemis des anciennes violences et uniquement occupés à méditer sur la philosophie du droit futur. Dans un grand discours prononcé le 8 octobre 1905 à Limoges, Jaurès s'est attaché à rassurer beaucoup plus les bourgeois qu'on ne l'avait fait jusqu'ici ; il leur a annoncé que le socialisme vainqueur se montrerait bon prince et qu'il étudiait diverses solutions pour indemniser les anciens propriétaires. Il y a quelques années, Millerand ne promettait d'indemnités qu'aux pauvres [Petite République, 25 mars 1898] ; maintenant tout le monde sera mis sur le même pied et Jaurès nous assure que Vandervelde a écrit sur ce sujet des choses pleines de profondeur. Je veux bien le croire sur parole.

432 RÉFLEXIONS SUR LA VIOLENCE La révolution sociale est conçue par Jourdan comme une faillite ; on donnera de honnes annuités aux bourgeois d'aujourd'hui ; puis de génération en génération, ces annuités décroîtront. Ces plans doivent sourire aux financiers habitués à tirer grand parti des faillites et je ne doute pas que les actionnaires de V Humanité ne trouvent ces idées merveilleuses ; ils seront les syndics de la faillite et toucheront de bons honoraires, qui compenseront les pertes que leur a occasionnées ce Journal. Aux yeux de la bourgeoisie contemporaine, tout est admirable qui écarte l'idée de violence. Nos bourgeois désirent mourir en paix ; — après eux le déluge. II Examinons maintenant d'un peu plus près la violence de 93 et cherchons si elle peut être identifiée avec celle du syndicalisme contemporain. Il y a une quinzaine d'années, Drumont, parlant du socialisme et de son avenir, écrivait ces phrases qui parurent alors fort paradoxales à beaucoup de personnes : « Saluez les chefs ouvriers de la Commune, peut dire aux conservateurs l'historien qui est toujours un peu prophète ; vous ne les reverrez plus !... (eux qui viendront seront autrement lâches, inutiles et vindicatifs que les hommes de 1871. Un sentiment nouveau prend désormais possession du prolétariat français ; la baine (1). » Ce (1) Drumont, *J'ai fini* (Vn moment, pp. 137-438.

LES RUÉJUGÉS CONTRE LA VIOLEXCE 133 n'étaient pas là des pai'oles en l'alr d'un homme de lettres : Drumont avait été renseigné sur la Coiumune et le monde socialiste par Malon, dont il fait un portrait très enthousiaste dans son livre. Cette sinistre prédiction était fondée sur l'idée que Touvrier s'éloigne de plus en plus de la tradition nationale et qu'il se rapproche du Lourgeois, beaucoup plus accessible que lui aux niauvais sentiments. « Ce fut l'élément bourgeois, dit Drumont, qui fut surtout féroce dans la Commune l'élément peuple, au milieu de cette crise effroyable, resta humain, c'est-à-dire frai

134 IUCFLEXIONS SUR L.V VIOL.EXCE qiiand il eut, pour la première fois, ime pari effective de pouvoir, flit inflniinent nioiiis sanguinaire quo la bourgeoisie » (1). Xous ne saurions nous contonter des explications futiles qui suffisent à Drumont ; mais il est cerlain qu'il y a quelque oliosé de changé depuis 93. Nous devons nous deinander si la férocilé des anciens révolutionnaires ne tiendrait pas à des raisons tirées de l'hisloire de la bourgeoisie, en sorte que l'on commettrait un contresens en confondant lesabus de la force bourgeoise révolutionnaire do 93 avec la violence de nos syndicalistes révolutionnaires : le mot révolulioniiiaire aurait ainsi deu.x sens parfaitement distincts. Le Tiers Etat, qui a rempli les assemblées à répoque révolutionnaire, colui que l'on peut appeler le Tiers Etat officiel, n'était point Tensemble des agriculteurs et des chefs d'industrie; le pouvoir ne flit jamais alors entre les mains des bommes de la production, mais entro les mains des basochiens. Taine est très frappò de ce fait que sur 577 députés du Tiers Etat à la Constiluanté, il y avait 373 « avocats inconnus et gens de loi d'ordro subalterne, notaires, procureurs du roi, commissaires de terrier, juges et assesseurs de jirésidial, baillis et lieutenants do bailliage, simplcs praticiens enformés depuis leur jeunesse dans le eerclé étroit d'uno médiocre juridiction ou d'une routine paperassière, sans autre òcliappée que des promenades pliilosopbiquos à travers les espaces imaginaires, sous la conduite de Rousseau et de Ray(1) Drumont, op. rit., p. 136.

LES PRÉJUGÉS CONTRE LA VIOLENCE 135 nal » (1). Nous avoions peine aujourd'hui à comprendre l'importance qu'avaient les gens de loi dans l'ancienne France; il existait une multitude de juridictions ; les propriétaires mettaient un amour-propre extrême à faire juger des questions qui nous paraissent aujourd'hui bien médiocres, mais qui leur paraissaient énormes à cause de l'élévation du droit féodal dans le droit de propriété ; on trouvait partout des fonctionnaires de l'ordre judiciaire et ils jouissaient du plus grand prestige auprès des populations. Cette classe apporta à la Révolution beaucoup de capacités administratives ; c'est grâce à elles que le pays put traverser assez facilement la crise qui l'ébranla durant dix ans et que Napoléon put si rapidement reconstituer des Services bien réguliers ; mais cette classe apporta aussi une masse de préjugés qui firent commettre les plus lourdes fautes à ceux de ses représentants qui occupèrent les premiers postes. On ne peut, par exemple, comprendre la conduite de Robespierre quand on le compare aux politiciens d'aujourd'hui ; il faut toujours voir en lui l'homme de loi sérieux, préoccupé de ses devoirs, soucieux de ne pas ternir son honneur professionnel de magistrat de la barre; de plus il était lettré et disciple de Rousseau. Il a des scrupules de légalité qui étonnent les historiens contemporains ; quand il lui fallut prendre des résolutions suprêmes et se défendre contre la Convention, il se montra d'une naïveté qui confine à la bêtise. La (1) Taine, La Révolution, tome I, p. 155.

136 UICFLi:XIONS SCU LA VIOLK-NCL raniouse loi dii 22
prairial, qu'on lui a si souvent rejuroclue et qui donna ime allure si rapido
au tribunal révolutionnaire, est le clicf-d'œuvre de son genro d'esprit ; on y
relrouvo tout rAncien Ilégiinc e.\priiné en forinulcs lapidaires. Une des
pensées fondaineiitales de rAncien Uégiine avait été Teniploi de la
procéduro pénale]))Our ruiner tous les pouvoirs qui faisaient obstacle à la
loyauté. Il seimble que, dans toutes les sociétés priniitives, le droit péna! ait
coninencé par être une protection accordée au chef et à quelques
privilegiés qu'il honore d'une faveur speciale; c'est seulement fort tard que
la force legale sort indistinctement à sauvegarder les personnes et les biens
de tous les babitants du pays. Le IMoven A^e étant un retour aïux moours
des très j O vieux tenips, il était naturel qu'il engendrât de nouveau des
idées fort ardiaïques relatives à la justice, et qu'il fit considérer les
tribunaux coinnie ayant surtout polir niission d'assurer la grandeur royale.
Un accident bistoriquo vinfé donnei' un développeinent extraordinaire à
eette tbéorie de sauvages : rinquisition fournissait le inodèle de tribunaux
qui, inis en action sur de très faibles indiees, poursuivaient avec
porsévérance les gens qui gênaient raulorité, et les incttaient dans
Tiinpossibilité de lui unire. L'Etat royal eniprunta à rinquisition beaucoup
de ses procédés et suivit presque toujours scs principes. La royauté
doinandait constainement à scs tribunaux de Iravailler à agrandir son
lerritoire; il nous parait aujourd'bui étrange ijue Louis XIV fit prononcer
des annexions par des coininissions de inagistrats ; mais il

LES PRÉJUGÉS CONTRE LA VIOLENCE 137 était dans la tradition ; beaucoup de ses prédécesseurs avaient fallu consacrer par le Parlement des seigneuries féodales pour des motifs fort arbitraires. La justice, qui nous semble aujourd'hui faite pour assurer la prospérité de la production et lui permettre de se développer, en toute liberté, sur des proportions toujours plus vastes, semblait faite autrefois pour assurer la grandeur royale : avait but essentiellement à établir pas le droit, mais l'État. Il fut très difficile d'établir une discipline sévère dans les Services constitués par la royauté pour la guerre et pour l'administration ; à chaque instant il fallait faire des enquêtes pour punir des employés infidèles ou indociles ; les rois employaient pour ces missions des hommes pris dans leurs tribunaux ; ils arrivaient ainsi à confondre les actes de répression disciplinaire avec la répression des crimes. Les hommes de loi devaient transformer toutes choses suivant leurs habitudes d'esprit ; ainsi la négligence, la mauvaise volonté ou l'incurie devenaient de la révolte contre l'autorité, des attentats ou de la trahison. La Révolution recueillit pieusement cette tradition, donna aux crimes imaginaires une importance d'autant plus grande que ses tribunaux politiques fonctionnaient au milieu d'une population affolée par la gravité du péril ; on trouvait alors tout naturel d'expliquer les défaites des généraux par des intentions criminelles et de guillotiner les gens qui n'avaient pas été capables de réaliser les espérances qu'une opinion, revenue souvent aux superstitions de l'enfance, avait rêvées. Notre code pénal renferme encore pas mal d'articles paradoxaux venant de ce temps : aujourd'hui on ne comprend plus facilement que l'on puisse accuser sérieusement un citoyen de pratiquer des

138 nKFKEIXI.O.NS SU LA VIOLENCE machinations ou
 entretcncir cles iiiiitelligences avec les puissances étrangères ou leurs agents,
 pour les engager à commettre cles hostilités ou à entreprendre la guerre
 contre la France, ou pour leur en procurer les moyens. Un pareil crime
 suppose que l'Etat peut être mis en péril tout entier par le fait d'une personne
 ; cela ne nous paraît guère croyable (1). Les procès contre les ennemis du
 roi furent toujours conduits d'une manière exceptionnelle ; on simplifiait les
 procédures autant qu'on le pouvait ; on se contentait de preuves médiocres,
 qui n'auraient pu suffire pour des délits ordinaires ; on cherchait à faire des
 exemples terribles et profondément intimidants. Tout cela se retrouve dans
 la législation robespierrienne. La loi du 22 prairial se contente de
 définitions assez vagues du crime politique, de manière à ne laisser
 échapper aucun ennemi de la Révolution ; quant aux preuves, elles sont
 dignes de la plus pure tradition de l'Ancien Régime et de l'Inquisition. « La
 preuve nécessaire pour condamner les ennemis du peuple est toute espèce
 de documents, soit matérielle, soit morale, soit verbale, soit écrite, qui peut
 naturellement obtenir l'assentiment de tout esprit juste et raisonnable. La
 règle des jugements est la conscience des jurés éclairés par l'amour de la
 patrie ; leur but est le bien public de la République elle-même des ennemis.
 » Nous avons, dans (J) C'est ce qui est l'arbitraire

LES PRÉJUGÉS CONTRE LA VIOLENCE 139

celle loi
de l'Etat (1). La
philosophie du XVIII^e siècle était venue renforcer encore ces tendances ; elle
prétendait, en effet, formuler un retour au droit naturel ; l'humanité avait
été, jusqu'alors, corrompue, par la faute d'un petit nombre de gens qui
avaient eu intérêt à la duper ; mais on avait enfin découvert le moyen de
revenir aux principes de bonté primitive, de vérité et de justice ; toute
opposition à une réforme si belle, si facile à appliquer et d'un succès si
certain, était l'acte le plus criminel que l'on pût imaginer ; les novateurs
étaient résolus à se montrer inexorables pour détruire l'influence néfaste
que des mauvais citoyens pouvaient exercer en vue d'empêcher la
régénération de l'humanité. L'indulgence était une faiblesse coupable, car
elle ne tendait à rien moins qu'à sacrifier le bonheur des multitudes aux
caprices de gens incorrigibles qui montraient un entêtement
incompréhensible, refusaient de reconnaître l'évidence et ne vivaient que de
mensonges . De l'inquisition à la justice politique de la royauté et de celle-ci
aux tribunaux révolutionnaires, il y avait eu constamment progrès dans le
sens de l'arbitraire des règles, de l'extension de la force et de
l'amplification de l'autorité. L'Eglise avait eu, très longtemps, des doutes
sur la valeur des procédures exceptionnelles qu'elle pratiquait Les détails mêmes
de cette loi ne peuvent s'expliquer que par leur rapprochement avec les
règles de l'ancien droit pénal .

ÌM) iiKi'i,i:.\io.\s sull i.A vioi-I';m;i: quuient ses inqulsileurs (I).
 La rovaùtù n'avait plus oii autant dt; scrupiilos, surlout (piand elio cut
 aequis sa pieine inaturité ; mais la Uévolulion étalail au grand jour le
 scandalo de son culto supeistitieux de l'Ktal. Uni' raison d'oiilre
 écoiinmique, donnait alors à l'Klat uno lorci! ipie n'avait jamais eue
 l'Eglise. Au début des teinps modernes, Ics gouvernements, jiar kuirs
 (*.\])éditions inarilimes et li's encourageinents donnés à riilustrie, avaient
 oeciipé uno ti'ès grande place dans la production ; mais au siècle cotte place
 ctait devenuo exce]diounellement énonne dans l'esprit des théorieiens. 'lout
 le monde avait alors la tôte pieine de grauds projels ; on concevait les
 royaumes sur lo j>lan de vastes conqiagnies (lui eiiitreprennent de meltre le
 sol en valeur et on s'allaeliait assuri'r le bon ordre dans le fonctionncu'nt
 di' ces compagnies. Aussi l'b'tat était-il le dieu des réormateurs : k
 llsvculenl, dit Tociiuevillc, einprunter Ics inains du pouvoir centrai et
 reemployer à tout briscr et à tout reraii'e suivant un nouveau pian qu'ils ont
 concu eux-mi'mes; lui seni leur parai! en état d'accomplirune Ielle t:\ebe.
 La puissanee de Tl^tat doit être sans liiniles, eomine son droit, disent-ils ; Il
 ne s'agit quo. de lui persuader d'en Taire un usage convcnable (2). » I^es
 [ibysioerates paraissaient disposés i\ saerilier les individus (1) Des aiili'iirs
 mixli'riics, prenani à la Icllro c.erlaines inslrndions di' la |a|iaiile, ont pii
 soileiir ipio riinpiisilion avait clé relalivemeil indiilgeiile, l'ii egard aiix
 iiKi'iirs dii leinps. (2) Tocipicvillo, Ij'A/icirn Ilc;/i/>ie e/ hi liccoftidoii, p.
 127.

LES L'ÉGLÉS CONTRE LA VIOLENCE Hi h rutilité générale ; ils tenaient fort peu à la liberté et trouvaient absurde l'idée d'une pondération des pouvoirs ; ils espéraient convertir l'Etat ; leur système est défini par Tocqueville « un despotisme démocratique » ; le gouvernement eût été en théorie un mandataire de tous, contrôlé par une opinion publique éclairée ; pratiquement il était un maître absolu (1). Une des choses qui ont le plus étonné Tocqueville, au cours de ses études sur l'Ancien Régime, est l'admiration que les physiocrates avaient pour la Chine, qui leur paraissait le type du bon gouvernement, parce que là il n'y avait que des valets et des commis soigneusement recrutés et choisis au concours. Depuis la Révolution, il y a eu un tel bouleversement dans les idées que nous avons peine à bien comprendre les conceptions de nos pères (2). L'économie capitaliste a mis en pleine lumière l'extraordinaire puissance des individus ; la confiance que les hommes du XVIII^e siècle avaient dans les capacités industrielles de l'Etat, paraît puérile à toutes les personnes qui ont étudié la production ailleurs que dans les insipides bouquins des sociologues ; ceux-ci conservent encore fort soigneusement le culte des vaneries du temps passé ; — le droit de la nature est devenu un sujet inépuisable de railleries pour les pères. Tocqueville, op. cit., p. 271. (2) Il faut dans l'histoire (les idées juridiques en France, tenir grand compte du rôle de la propriété foncière, qui, en multipliant les clients indépendants d'unités de production, a plus contribué à répandre dans les masses des idées juridiques que les plus beaux traités de philosophie n'en ont répandus dans les classes lettrées.

ItKFLEXIOXS SUR LA VIOLENCE U2 sonnes qui ont la
 moindre teinture de Thistoire ; — remploi de tribunaux comme moyen de
 coercion coutredes adversaires polltiqiies soulève rindignation universelle,
 et les gens qui ont le sens commun, Irouvent qu'il mine tonte notion
 juridique. Suinner Maine fait observer que les rapports des gouvernements
 et des citoyens ont éto bouleversés de fond en conible depuis la fin du
 xvin® siede ; jadisl'Etat ctait toujours censé ôtre bon et sage ; par suite,
 tonte entrave apportée tà son fonctionnement était regardée comme un délit
 grave ; le système libéral suppose, au contraire, que le citoyen, laissé libre,
 choisil le meilleur parti et qu'il exerce le premier de ses di'roits en critiquant
 le gouvernement, qui de maitre devienl serviteur (1). Maine ne dit pas
 quelle est la raison de cette transformation ; la raison me semble ôtre surtout
 d'ordrc économique. Dans le nouvcl état de choses, le crime politique est
 un acte de simple révolte, qui ne saurait comporter aucune infamie, et que
 fon arrête par des mesures de prudencce, mais qui ne mérite plus le nom de
 crime, car son auteur ne ressemble point aux crirninels. Nous nesommes
 peut-être pasmeilleurs, plus humains, plus sensibles aux malheurs d'autrui
 que n'étaient les hommes de 93 ; je serais môme assez dispose à admettre
 que le pays est probablement moins moral qu'il n'était à cette epoque ; mais
 nous n'avons plus, autant que nos pères, la superstition du Dieu Etat, auquel
 ils sacrifièrent (I) Sumnci'M.iine. h'ssais \$ur le goironiement populaire,
 Irad. Iranf., p. 20.

LES PRÉJUGÉS CONTRE LA VIOLENCE 1-43 tant de victimes. La férocité des Conventionnels s'explique facilement par l'influence des conceptions que le Tiers Etat avait puisées dans les pratiques détestables de l'Ancien Régime. Il serait étrange que les idées anciennes fussent complètement mortes ; l'affaire Dreyfus nous a montré que la majorité des officiers et des prêtres concevait toujours la justice à la manière de l'Ancien Régime et trouvait toute naturelle une condamnation pour raison d'Etat (1). Cela ne doit pas nous surprendre, car ces deux catégories de personnes, n'ayant jamais eu de rapports directs avec la production, ne peuvent rien comprendre au droit. Il y eut une si grande révolte dans le public éclairé contre les procédés du ministère de la Guerre, que l'on put croire un instant que la raison d'Etat ne serait bientôt plus admise (en dehors de ces deux catégories) que par les lecteurs du Petit Journal[^] dont la mentalité se trouverait ainsi caractérisée et rapprochée de celle qui existait il y a un siècle. Nous avons vu, hélas ! par une (I) l'extraordinaire et illégale sévérité que l'on apporta dans l'application de la peine, s'explique par ce fait que le but du procès était de terrifier certains espions que leur situation mettait hors d'atteinte : on se souciait assez peu que Dreyfus fût coupable ou innocent ; l'essentiel était de mettre l'Etat à l'abri de critiques et de rassurer les Français affolés par la peur de la guerre.

Hi liliri.KXIONS SUR I.A VIOI.KNOK crucile Gxpérience, que l'Etat avait encoi'c dcs ponlifes et de fervents adorateurs parmi les dreyfusards. L'affaire Dreyfus était à peine terminée que le gouvernement de Défense ivpublicaine commençait une autre affaire politique au nom de la raison d'Etat et accumulait presque autant de mensonges que l'Etat-major en avait accumulés dans le procès de Dreyfus. Aucune personne sérieuse ne doute, en effet, aujourd'hui, que le grand complot pour lequel Déroulède, Rufin et Lur-Saluces furent condamnés, était une invention de la police : le siège de ce qu'on a appelé le fort Clabrol avait été arrangé pour faire croire aux Parisiens qu'ils avaient été

LES PRÉJUGÉS CONTRE LA VIOLENCE

U5 Jaurès prétendit que le colonel Hartmann (qui protesta contre le système des fiches) avait employé lui-même des procédés tout semblables (1) ; celui-ci lui écrivait ; « Je vous plains d'en être arrivé à défendre aujourd'hui et par de tels moyens les actes coupables que vous flétrissiez avec nous il y a quelques années ; je vous plains de vous croire obligé de solidariser le régime républicain avec les procédés vils de mouchards qui le déshonorent. » (Débat, 0 novembre 1904.) L'expérience nous a toujours montré jusqu'ici que nos révolutionnaires arguent de la raison d'Etat, dès qu'ils sont parvenus au pouvoir, qu'ils emploient alors les procédés de police, et qu'ils regardent la justice comme une arme dont ils peuvent abuser contre leurs ennemis. Les socialistes payementaires n'échappent point à la règle commune ; ils conservent le vieux culte de l'Etat ; ils sont donc préparés à commettre tous les méfaits de l'Ancien Régime. On pourrait composer un beau recueil de vilaines sentences politiques en compulsant l'Histoire socialiste (1) Dans l'Humanité du 17 novembre 1904 se trouve une lettre de Paul Guieysse et de Vazeilles déclarant qu'il n'y a aucun fait de ce genre à imputer au colonel Hartmann. Jaurès l'attribue à celle d'un communiqué étrange ; il estime que les délateurs agissaient avec une parfaite loyauté et il regrette que le colonel ait fourni « inprudemment un aliment de plus à la campagne systématique des journaux réactionnaires ». Jaurès ne s'est pas douté que ce commentaire aggravait son cas et n'était pas élé indigne d'un disciple d'Escobar. 10

m RÉFLÉXIONS sur LA VIOLE-NOIR, de Jaurès : je n'ai pas eu
 la patience de lire les 1824 pages consacrées à raconter la Révolution entre
 le 10 août 1792 et la chute de Robespierre ; j'ai seulement feuilleté ce
 fastidieux bouquin et j'ai vu qu'on y trouvait mêlées une philosophie parfois
 digne de monsieur Rantalon et une politique de pourvoyeur de guillotine.
 J'avais, depuis longtemps, estimé que Jaurès serait capable de toutes les
 lâchetés contre les vaincus ; j'ai reconnu que je ne m'étais pas trompé ;
 mais je n'aurais pas osé qu'il fut capable de tant de platitude ; le vaincu à
 ses yeux a toujours tort, et la victoire fascine tellement notre grand
 défenseur de la Justice éternelle qu'il est prêt à souscrire toutes les
 proscriptions qu'on exigera de lui : « Les révolutions, dit-il, demandent à
 nous même le sacrifice le plus effroyable, non pas seulement de son repos, non
 pas seulement sa vie, mais de l'immédiate tendresse humaine et de la
 pitié » (1). Pourquoi avoir tant écrit sur l'innocence des bourreaux de
 Dreyfus ? Eux aussi sacrifiaient « l'immédiate tendresse humaine » à ce qui
 leur paraissait être le salut de la patrie. Il y a quelques années, les
 républicains n'eurent pas assez d'indignation contre le vicomte de Vogüé
 qui, recevant l'annuaire de l'Académie française, appelait le coup d'État de
 1801 une « opération de polir un peu rude » (2). Jaurès, instruit par l'his-
 toire révolutionnaire (1) J. Jaurès. La Conspiration, p. 1732. (2) C'était le 20
 mars 1898, « dans un moment particulièrement critique de l'attitude de Dreyfus.
 alors (que les nationalistes déclamaient que l'on balayait les jacobins)
 les ennemis de l'armée. J. Uguet dit « que de Vogüé conviait ouverte

LES PRÉJUGÉS CONTRE LA VIOLENCE 147

naire, raisonne maintenant tout juste comme le jovial vicomte (1); il vante, par exemple, « la politique de vigueur et de sagesse » qui consistait à forcer la Convention à expulser les Girondins « avec une sorte de régularité apparente » (2). Les massacres de septembre 1792 ne sont pas sans le gêner un peu ; la régularité n'est pas ici apparente ; mais il a de grands mots et de mauvaises raisons pour toutes les vilaines causes ; la conduite de Danton ne fut pas très digne d'admiration au moment de ces tristes journées ; mais Jaurès doit l'excuser, puisque Danton triomphait durant cette période « Il ne crut pas de son devoir de ministre révolutionnaire et patriote d'entrer en lutte avec ces forces populaires égarées. Comment épurer le métal des cloches quand elles sonnent le tocsin de la liberté en péril (3) ? » Il me semble que Cavaignac aurait pu expliquer de la même manière sa conduite dans l'affaire Dreyfus : aux gens qui lui reprochaient de marcher avec les antisémites, il aurait pu répondre que son devoir de ministre patriote ne le forçait pas à entrer en lutte avec la populace égarée et que les jours où le salut de la défense nationale est en jeu on ne peut épurer le métal de l'armée à recommencer l'œuvre de 1831 (Histoire de l'affaire Dreyfus, tome IH, p. 545). (1) De Vogüé a l'habitude, dans ses polémiques, de remercier ses adversaires de l'avoir beaucoup amusé : c'est pourquoi je me permets de l'appeler jovial, bien que ses écrits soient plutôt endormants. (2) J. Jaurès, op. cit., p. 1434. (3) J. Jaurès, op. cit., p. 77.

J48 UKFLEXIONS SUH LA VIOLENCE metal des cloclies qui sonnent le tocsin de la patrie en danger. Lorsqu'il arrive aii fempis où Camillo Desmoulins clierbe à provoquer un mouvement d'opinion capable d'arrèlcr la Terreur, Jaurès se prononcc avec ónergie contro cette tentativo. — Il reconnaitra cependanf, quelques pages plus loin, que lesystème de la guillotine ne pouvail toujours durer ; mais Uesmoulins, ayantsuccombé, a tori aux yeux de nolre humble adorateur du succès, .laurès accuse l'auteur du Vieux Corde/ier d'oublier les conspirations,. Ics trabisons, Ics corruptions et tous les rêves doni se nourrissail l'imairinalion alTolécdes terroristes ; il a môme l'ironie de parler de la « Franco libre !» et il prononce cette sentence digne d'un élève jacobin de Joseph Prudhomme : « Le couteau de Desmoulins était ciselé avec un art incomparable, mais il le plantait au cceur de la Revolution (1). » Lorsque Robespierre ne disposera plus de la majorité dans la Convention, il sera, tout naturellement, inis à mori par les autres terroristes, en vertu du jeu légitimc des instilutions parlementaires do ce temps ; mais taire appel à la seu/e opmion />i(b/if/ue contro les ebefs du gouvernement, voilà quel était le « crime » de Desmoulins. Son crime fut aussi celili de Jaurès au temps où il défendait Dreyl'us contro les grands chefs de l'armée et le gouvernement ; que de fois n'a-t-on pas reproebé à Jaurès de compromettre la défense nalionale? Mais ce temps est déjà bien éloigné ; et, à cette epoque, notre tribun, n'aj'ant pas (1) .laurcs. op. rit., p. 1731.

LES PUÉJUGÉS CO.N'TRE LA VIOLEXCE m encore goûté les avantages du pouvoir, n'avait pas ime théorie de l'Etat aussi féroce que celle qu'il a aujourd'hui. Je crois qu'en voilà assez pour me permettre de coiiclure que si, par hasard, nos socialistes parlementaires arrivaient au gouvernement, ils se montreraient de bons successeurs de l'Inquisition, de rAncien Régime et de Robespierre ; les tribunaux politiques fonctionueraient sur ime grande échelle et nous pouvons même supposer que l'on abolirait la ìnalencontreuse loi de 1818, qui a supprimé la peine de mort en matière politique. Gn\ce à cette réforme, on pouri'ait voir de nouveau l'Etat trionipher par la main du bourreau. Les violences prolétariennes n'ont aucun rapport avec ces proscriptions ; elles sont purement et simplemeiit des actes de guerre, elles ont lavaleur dedénonstrations militaires et servent à marquer la séparation des classes. Tout ce qui touche à la guerre se produit sans baine et sans esprit de vengeance ; en guerre on ne tue pas les vaincus ; on ne fait pas supportar à des ètres inolTensifs les conséquences des déboires que les arniées peuvent avoir éprouvées sur les cbamps de bataille (1) ; la force s'étale alors suivant sa nature, sans jamais prétendre rien (d) Je signale ici un fait qui n'estpeul-è(re pas très connu : la guerre d'Espagne, au lemps de Napoléon, fui l'occasion d'alrocités sans nondjic ; mais le colonel Lafaille dii qu'en Catalogne les ■meurlres et les cruaulés ne fiirenl jamais le fait des soldats espagnols enrégimenlés dcpuis un cerlain lemps et ayant pris'les moeurs propres à la guerre {Mémoires sur les campagnes\de Catalogne de 1808 à 18 li, pp. 16id6o).

150 UE I' LEXIOXS SUH LA VIOLENCE eniprunter

aiixprocéduresjuridiquesque la sociétécngage oontre des criminels. Plus le syndicalisme se développera, en abandonnant les vieilles superstitions qui viennent de l'Ancien Régime et de l'Eglise — par le canal des gens de lettres, des professeurs de philosophie et des bistoriens de la Révolution, — plus les conili ts sociaux prendront un caractère de pure lutte semblable à celles des armées en campagne. On ne saurait trop exécrer les gens qui enseignent au peuple qu'il doit exécuter je ne sais quel inandat superlativement idéaliste d'une justice en marche vers l'avenir. Ces genstravaillentà maintenirlesidées sur l'Etat qui ont provoqué toutes lcs scènes sanglantes de 93, tandis que la notion de lutte de classe tend à épurer la notion de violence. IV Le syndicalisme se trouve engagé, en France, dans une propagande antimilitariste qui inontre clairement l'iminense distance qui le séparedu socialismeparlcmentaire surcelte question de l'Etat. Beaucoupdejournaux o'oienl qu'il s'agit là seulement d'un mouvement humanilaire exagéré, qu'auraient provoqué les articles de llervé ; c'est une grosse erreur. Il ne laut pas croire que l'on proteste contre la dureté de la discipline, ou contreia duréedu Service militairCjOU contrela présncedans les grades supéricurs d'ofnciers hostils aux institutions actuelles (I); (1) Suivanl Joseph Ucinaeh on a cu le lori, aprcs lagucrrc,

LES PUÉJt'GÉS CONTUE LA VIOLEXCE lol ces raisons-là sont celles qui ont conduit beaucoup de bourgeois à applaudir lesdéclanations contre Tartnée au tempsde Taffaire Dreyfus, raais ce ne sont pas les raisons des syndicalistes. L'armée est la manifestation la plus claire, la plustangible et la plus solldement rattachée aux origines, que l'on puisse avoir del'Etat. Les syndicalistes ne se proposent pas de réformer l'Etat comme se le proposaient les hommes du xviii® siede; ils voudraient le détruire (1) parce qu'ils veulent réaliser cette pensée de Marx : que la révolution socialiste ne doit pas aboutir à remplacer une minorité gouvernante par une autre minorité (2). Les syndicalistes marquent, encore plus fortement, leur doctrine quand ils lui donnent un aspect plus idéologique et se déclarent antipatriotes — à la suite du Manifeste communisle. Sur ce terrain il est impossible qu'il y ait la moindre entente entre les syndicalistes et les socialistes offlciels ; ceux-ci parlent bien de tout l)riser, mais ils attaquent plutôt les hommes au pouvoir que le pouvoir lui-même ; ils espèrent posséder la force de l'Etat et ils se rendent de faire une pari trop grande aux élèves des écoles militaires; la vieille noblesse et le parli calholique avaienl pu ainsi s'emparer du commandenient. {Loc. cit., pp. 000-506.) (t) «La société ffui organisera la production sur les bases d'une associalion de producteui's libres et égalitaires, transporlera toute lamacliine de l'Elat là où est dès lors sa place : dans le musée des anticjuilés, à côté durouel et de la badie de pierre. » (Engels. Les Origines de la société, trad. frane., p. 280.) (2) Manifeste communiste, (rad. Andler, tome 1, p. 30.

HÉFLEX10.NS SUR LA VIOLENCE i:>2 coniptc que le jour où ils détendraient le gouvernement, ils auraient besoin d'une armée ; ils feraient de la politique étrangère et, par suite, auraient, eux aussi, à vanter le dévouement à la patrie. Les socialistes parlementaires sentent bien que l'anti-patriotisme tient fort aux cœurs des ouvriers socialistes et ils font de grands efforts pour concilier ce qui est inconciliable ; ils ne voudraient pas trop heurter des idées qui sont devenues chères au prolétariat, mais ils ne peuvent pas abandonner leur cher Etat qui leur promet tant de jouissances. Ils se sont livrés aux acrobaties oratoires les plus cocasses pour se tirer d'affaire. Par exemple, après l'arrêt de la Cour d'assises de la Seine condamnant Hervé et les antimilitaristes, le Conseil national du parti socialiste vota un ordre du jour foudroyant le « verdict de haine et de peur », déclarant qu'une Justice de classe ne saurait respecter « la liberté d'opinion », protestant contre l'emploi des troupes dans les grèves et affirmant « hautement la nécessité de l'action et de l'unité internationale des travailleurs pour la suppression de la guerre » (Socialiste, 20 janvier 1906). Tout cela est fort habile, mais la question fondamentale est esquivée. Ainsi on ne pourrait plus contester qu'il n'y ait une opposition absolue entre le syndicalisme révolutionnaire et l'Etat ; cette opposition prend en France la forme particulièrement aiguë de l'anti-patriotisme, parce que les hommes politiques ont mis en œuvre toute leur Science pour arriver à jeter la confusion dans les esprits sur l'essence du socialisme. Sur le terrain du patriotisme, il ne peut y avoir de compromissions et de position

LES PRÉJUGÉS CONTRE LA VIOLENCE moyenne ; c'est donc sur ce terrain que les syndicalistes ont été forcés de se placer lorsque les bourgeois de tout acabit ont employé tous leurs moyens de séduction pour corrompre le socialisme et éloigner les ouvriers de l'idée révolutionnaire. Ils ont été amenés à nier l'idée de patrie par une de ces nécessités comme on en rencontre, à tout instant, au cours de l'histoire (1) et que les philosophes ont parfois beaucoup de peine à expliquer, — parce que le choix est imposé par les conditions extérieures et non librement fait pour des raisons tirées de la nature des choses. Ce caractère de nécessité historique donne au mouvement antipatriotique actuel une force qu'on chercherait vainement à dissimuler au moyen de sophismes (2). Nous avons le droit de conclure de là que l'on ne saurait confondre les violences syndicalistes exercées au cours des grèves par des prolétaires qui veulent le renversement de l'Etat, avec ces actes de sauvagerie que la (1) Cf. requête du Mouvement socialiste : L'idée de patrie et la classe ouvrière. Après le procès de Hervé. Leon Daudet écrivait : « Ceux qui ont suivi ces débats ont frémi aux dépositions nullement théâtrales des secrétaires des syndicats. » (Libre Parole, 31 décembre 1903.) (2) Jaurès a en compensation Taudade de déclarer à la Chambre, le 11 mai 1907, qu'il y avait sciemment « à la surface du mouvement ouvrier quelques formules d'outrance et de paradoxe, qui procèdent non de la négation de la patrie, mais de la condamnation de l'abus qu'on a fait si souvent de l'idée et du mot ». Un tel langage n'a pu être tenu que devant une assemblée qui ignore l'histoire du mouvement ouvrier.

154 RKKLE.X10NS SUR LA VIOLENCE superslition de l'Etat
a suggérés aux révolutionnaires de 93, quand ils eurent le pouvoir en mairi
et qu'ils purent exercer sur les vaincus Toppression, — en suivant les
principes qu'ils avaient rcQus de l'Eglise et de la royauté. Nous avons le
droit d'espérer qu'une révolution socialiste poursuivie par de purs
syndicalistes ne serait point souillée par les abominations qui souillèrent les
révolutions bourgeoises.

CHAPITRE IV La grève prolétarienne I. — Conclusion du socialisme parlant en faveur et clarté de la grève générale. — Les mythes dans l'histoire. — Preuve expérimentale de la valeur de la grève générale. II. — Recherches faites pour perfectionner le marxisme. — Manière de l'éclairer en partant de la grève générale : Intérêt de classe ; — préparation à la révolution et absence d'utopies ; — caractère irréformable de la révolution. III. — Préjugés scientifiques opposés à la grève générale ; doutes sur la Science. — Les parties claires et les parties obscures dans la pensée. — Inconscience économique des parlements. I Toutes les fois que Fon cherche à se rendre un compte exact des idées qui se rattachent à la violence prolétarienne, on est amené à se reporter à la notion de grève générale ; mais la même notion peut rendre bien d'autres Services et fournir des éclaircissements inattendus sur toutes les parties obscures du socialisme. Dans les dernières pages du premier chapitre, j'ai comparé la grève générale à la bataille napoléonienne qui écrase définitivement l'adversaire ; ce rapprochement va nous

15G nKFI.KXIONS SUU LA VIOLliXCI': aider à comprendre le rôle idéologique de la grève générale. Lorsque les écrivains militaires actuels veulent discuter de nouvelles méthodes de guerre appropriées à l'emploi de troupes infiniment plus nombreuses que n'étaient celles de Napoléon et pourvues d'armes bien plus perfectionnées que celles de ce temps ils ne supposent pas moins que la guerre devra se décider dans des batailles napoléoniennes. Il faut que les tactiques proposées puissent s'adapter au drame que Napoléon avait connu ; sans doute, les péripéties du combat se dérouleront tout autrement qu'autrefois ; mais la fin doit être toujours la catastrophe de l'ennemi. Les méthodes d'instruction militaire sont des préparations du soldat en vue de cette grande et terrible action, à laquelle chacun doit être prêt à prendre part au premier signal. Du haut du bas de l'échelle, tous les membres d'une armée vraiment solide ont leur pensée tendue vers cette issue catastrophique des conflits internationaux. Les syndicats révolutionnaires raisonnent sur l'action socialiste exactement de la même manière que les écrivains militaires raisonnent sur la guerre: ils enferment tout le socialisme dans la grève générale ; ils regardent toute combinaison comme devant aboutir à ce fait; ils voient dans chaque grève une initiation réduite, un essai, une préparation du grand bouleversement final. La nôtre, qui se dit marxiste, syndicaliste et révolutionnaire, s'est déclarée favorable à l'idée de grève générale, dès qu'elle a pu prendre une claire conscience du sens vrai de sa doctrine, «les conséquences de son activité, ou de son originalité propre. Elle a été conduite

LA GRÈVE PROLÉTARIENNE l'OT ainsi à rompre avec les
anciennes chapelles officielles, utopistes et politiciennes, qui ont brouillé
la grève générale, et à entrer, au contraire, dans le mouvement propre du
prolétariat révolutionnaire — qui, depuis longtemps, fait de l'adhésion à la
grève générale le l'U au inoyen duquel le socialisme des travailleurs se
distingue de celui des révolutionnaires amateurs. Les socialistes
parlementaires ne peuvent avoir une grande influence que s'ils parviennent
à s'imposer à des groupes très divers, en parlant un langage embrouillé : il
leur faut des électeurs ouvriers assez naïfs pour se laisser duper par des
phrases ronflantes sur le collectivisme futur ; ils ont besoin de se présenter
comme de profonds philosophes aux bourgeois stupides qui veulent paraître
entendus en questions sociales ; il leur est très nécessaire de pouvoir
exploiter des gens riches qui croient bien mériter de l'humanité en
commanditant des entreprises de politique socialiste. Cette influence est
fondée sur le galimatias et nos grands hommes travaillent, avec un succès
parfois trop grand, à jeter la confusion dans les idées de leurs lecteurs ; ils
détestent la grève générale, parce que toute propagande faite sur ce terrain
est trop socialiste pour plaire aux philanthropes. Dans la bouche de ces
prétendus représentants du prolétariat, toutes les formules socialistes
perdent leur sens réel. La lutte de classe reste toujours le grand principe ;
mais elle doit être subordonnée à la solidarité nationale (1).
L'internationalisme est un article de foi, (1) Le Petit Parisien, qui a la
prétention de traiter en

158 RÉFLXIONS SUR LA VIOLENCU en l'honniieur cluqnci
les plus niodérés se déclarent prêts «I prononcer les serments les plus
solennels ; mais le patriollisme impose aussi des devoirs sacrés (1).
L'émaicipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-
mêmes, comme on Timprime encore tous les jours, mais la vóritable
émancipation consiste à voler pour un professionnel de la politique, à lui
assurer les moyens de so faire une bonne situation, à se donner un maitre.
Enfin l'Etat doit disparaître et on se garderait de contester ce que Engels a
écrit là-dessus ; mais celle disparition aura lieu seulemeiit dans un avenir si
lointain que l'on doit s'y préparer en utilisant provisoirement TEtat pour
gaver les politiciens de bons morceaux ; et la meilleure politique pour faire
disparaître l'Etat consiste provisoirement à renforcer la machine
gouvernementale ; Gribouille, qui se jette à l'eau pour ne pas être mouillé
par la pluie, n'aurait pas raisonné autrement. Etc., etc. spécialiste et cn
socialiste Ics (picstions onvrières, avertissait, le 31 mai's 1907. (Ics
grévistcs (pi'ils « nc doivcnl jamais se croire au-flcssiis des devoirs de la
solidarité sociale ». (1) A Tépoque Oli les anlimilitaristes comniencrcnl à
préocciiper le public, le Petit Parisien se distingua [»ar sou patriotisinc : le 8
octobre 1905 arliclc sur « le devoir sacro» et sur « le culto de ce drapeau
tricolore qui a parcouni le monde avec nos gloires et nos libertés » ; le 1er
janvier 1900 félicilations au Jury de la Scine : « Le drapeau a élé venge (Ics
ouirages jetés par scs détracteurs sur ce noble emblème. Uuand il passe
dans nos rucs. on Icsahic. Les jurés ont tait plus quede sanclicnc; ils se soni
rangés avec rcspect aulonr de lui. » Voilà (In socialismc Irès sago.

LA GRÈVE PROLÉTARIENNE 159 On pourrait remplir des pages entières avec l'exposé sommaire des thèses contradictoires, cocasses et charlatanesques qui forment le fond des harangues de nos grands hommes ; rieri ne les embarrasse et ils savent combine!’, dans leiirs discours pompeux, fougueux et nébuleux, l'intransigeance la plus absolue avec l’opportunisme le plus souple. Un docteur du socialisme a prétendu que l’art de concilier les oppositionspar le galimatias est le plus clair résultat qu’il ait tire de l’étude des ceuvres de Marx (1). J’avoue ma radicale incompétence en ces matières difficiles ; je n’ai d’ailleurs nullement la prétention d’être compté parmi les gens auxquels les politiciens concèdent le titre de savants ; cependant, je ne me résous point facilenient à adniettre que ce soit là le fond de la philosophie marxiste. Les polémiques de Jaiirès avec Clemenceau ont niontré, d'une manière parfaitement incontestable, que nos socialistes parlementaires ne peuvent réussir à en imposer au public que par leur galimatias et qu’à force de (1) On venait de discuter longnement au Conseil national deux inotions, l'une proposant d’invilei* les fédérations départementales à engager la lulte électorale partout où cela serait possible, l’aulrc décidant de présenter des caiididats partout. Un menibre se leva : « J’ai besoin, dil-il, d'un peu d’altention, car la tlièsc que je vais soulcnir peut paraître d’abord bizarre et paradoxale. [Ces deux motions] nesont pas inconciliables, si on essaie de résoudre cette contradiction suivant la méthode naturelle. et marxiste de résoudre tonte contradiction. » {Socialiste,! octobre 1905.) Il senible que personne ne coinprit. Et c’était, en effel, iriintelligible.

KKILKMONS SUR LA VIOLATION DE LA LOI tromper leurs
 lecteurs, ils ont fini par perdre tout sens de la discussion honnête. Dans
 VAÏRORE du 4 septembre 1901. Clemenceau reproche à Jaurès
 d'embrouiller l'esprit des partisans « (Mi des subtilités inévitables où
 ils sont incapables de le suivre » ; il n'y a rien à objecter à ce reproche, sauf
 réemploi du mot inévitables : Jaurès n'est pas plus ni philosophe qu'il
 n'est juriste ou astronome. Dans le numéro du 26 octobre, Clemenceau
 démontre que son contradicteur possède « l'art de solliciter les textes » et
 termine en disant : « Il m'a paru instructif de mettre à nu certains procédés
 de polémique dont nous avons le tort de concéder trop facilement le
 monopole à la contre-révolution de l'étranger. » En face de ce socialisme bruyant,
 bavard et menteur qui est exploité par les ambitieux de tout calibre, qui
 amuse quelques farceurs et qu'admirent les dévotés, se dresse le
 syndicalisme révolutionnaire qui s'efforce, au contraire, de ne rien laisser
 dans l'indécision ; la pensée est ici bonnement exprimée, sans supercherie
 et sans sous-entendus ; on ne cherche plus à dissimuler les doctrines dans un
 fleuve de commentaires embrouillés. Le syndicalisme s'efforce d'employer
 des moyens d'expression (qui projettent sur les choses une pleine lumière,
 qui les posent parfaitement à la place qu'il leur assigne leur* nature et qui
 accusent toute la valeur des forces mises en jeu. Au lieu d'atténuer les
 oppositions, il faudra, pour suivre l'orientation syndicaliste, les mettre en
 relief ; il faudra donner un aspect aussi solide que possible aux groupements
 qui luttent contre eux ; enfin on représentera les mouvements des masses
 révoltées de l'elle

I. LA GRÈVE PROLÉTARIENNE (Jl niuuiBic (jii6 1 cini6 dGs
rGv^oltGS Gn tgcoivg uriG iniprGssion plGiiiGiiiGiit maîtrisantG. Lg
langagG iig saurait suffirG pour produire dG tGls résultats d une manière
assurée ; il faut faire appel à des GnsGmbles d'images capables d'évoquer
en bloc et par la SGiils iilicil lo/i^ avait toute aialysGrGflécbiG, la masse
des sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre
engagée par le socialisme contre la société madame. Les syndicalistes
résolvant parfaitement ce problème en cancançant tout le socialisme dans le
drame de la grève générale ; il n'y a plus ainsi aucune place pour la
conciliation des contraires dans le galimatias par les savants officiels ; tout
est bien dessiné, en sorte qu'il ne puisse y avoir qu'une seule interprétation
possible du socialisme. Cette méthode a tous les avantages qu'elle présente la
connaissance totale sur l'analyse, d'après la doctrine de Bergson ; elle peut-
être ne pourrait-elle pas citer beaucoup d'exemples capables de montrer
d'une manière aussi parfaite la valeur des doctrines du célèbre professeur
(1). On a beaucoup disserté sur la possibilité de réaliser la révolution générale :
on a prétendu que la guerre socialiste ne pouvait se résoudre en une seule
bataille ; il semble (I) La suite de ces articles ne comporte pas de notes

II Kn. EXIONS :> CII LA VIOLENCET m aux gens sages, praliqus el savants. qu'il sperali proiligieust'iiiL'nt cliflicile eie lancer avec ensemble les grandes niasses du prolétariat ; on a analysé les difficullés de délaïl que présenterail ime luUc devenue énorme. Au dire des socialisles-soeïologiics, coiniïic au dire des politiciens, la grève générale serali une réveric populairc, caractéi'isliqiie des débuls d'iin inouvement ouvrier ; on nous elle rautorilé de Sidney Webb qui a cléerété que la grève générale élaïl une illusion de jeunesse (1), doni s'élaient vite débarrassés ces ouvriers anglais — que les propriétairos do la Science sérieuse nous ont si souvent présentés comme Ics dépositaires de la vérilable conception du inouvement ouvrier. Que la grève générale ne soit pas populairc dans l'Angleterre contemporalue, c'est un pauvre argument à taire valoir contro la porlée hislorique de l'idée, car les Anglais se dislinguent par une extraordinaire iucompréhension de la lutle de classe ; leur pensée est restée très dominée par des influeiïices iiiédiévales : la corporation, privllégiée ou prolégée au iiiuins par leslois, leur apparali loujouï's comme l idéal de rorganisation ouvrière; c'est pour l'Angleterre que l'on a invenlé le terme d'oristocratie ouvrière pour parler des syndiqués et, en elTot. le tradeunionisme poursuit racqulsitlon de faveurs légales (2). Nous pourrions donc diro que l aversion que rAnglccterro éprouve pour la grève générale devrail ôtre regardée (1) Bourdeau, li rollici tion d ii sociali.^ine, p. 2n2. (2) Cesi ce qu on \oit. par cxcemple, dans les elTorls fails par ics Irade-imioiis |toiir obtcnir des lois leur évitail la responsabilité eiiïlo de Icnrs actes.

LA GLIÈVE niOLÉTAIUEXXE 163 comme une forte
 présomptioii eu faveur de celle-ci, par tous ceux qui regarJent la lulte de
 classe coairae lessenliel dii socialisme. D'autre part, Sidney Webb joiit d
 une rcputation fort exagérée de compétencc ; il a eu le mérite de compiler
 des dossiers peu inléressants et la palience de composer une des
 compilations les plus indigestes qui soient, sur riiistolre du trade-unionisine
 ; mais c'est un esprit des plus bornés qui n'a pu éblouir que des gens peu
 babitués à réfléchir (I j. Les personnes qui ont introduit sa gioire en France
 n'enlendaient pas un mot au socialisme; et si vraiment il est au premier rang
 des auleurs contemporains d histoire éconoinique, comme bassure son
 traducteur (2), c'est que le niveau intellecuel de ces historiens est assez
 bas; bien des exemples nous montrent d'ailleurs qu'on peut ôtre un illustre
 prò fessionnel de l'bistoire et un esprit moins que mediocre. (1) Tarde ne
 pouvail arriver ù se i-endi-e compie de la réi)ulationii (pie Toii avail luite à
 Sidney \\'ebb, qui luisemblail un barbouilleur de papier. (2) Mélin, Le socia
 limone en A}ify/e(er}'e, p 210. Cet (jcrivain a re(;u un bvevet de socialisme
 du gouvernement ; le 26 juillet 190i, le Commissaire général fran^ais de
 rbxposilion de Sainl-Louis disail : « .M. ?détin est auinié du meilleur esprit
 démoci-atique; c'est un excellent républicain ; c'est 'inéine mi socialiste que
 les associations ouvi'ières doiveiil. accueillir cornine un ami. » {Association
 ourr/ère, 30 juillet 1901.) 11 y aiirail une elude aniusante à taire sur les
 jpersonnes qui possèdent de jiaï'oils brevets délivrés soit par le
 gouvernement, soii par le Musée social, soit par la presse bien informée.

ItKKl.KXIONS sua LA VIOLli.N'CK l(3i Je n'atlache pas d'imporlancc, non plus, aux ohjeclions que l'on adresse à la grèvi* generale en s'appuyant sur des considérations d'ordrc pratique ; c'est revenir à l'ancicnne utopie que vouloir fabriquer sur le modèle des récits historiques des bypolhèscs relatives aux lulles de l'avenir et aux inoyens de supprimer le capitalisine. Il n'y a aucun procédé pour pouvoir prévoir l'avenir d'une manière scientifique, ou nièrne pour discuter sur la superiori té que peuvent avoir certaines hypothèses sur d'autres ; trop d'exemples méniorables nous déniontrent que les plus grands hommes ont commis des erreurs prodigieuses en voulant, ainsi, se rendre maitres des futurs, même des plus voisins (1). Et cependant nous ne saurions agir sans sortir du présent, sans raisonner sur cet avenir qui semble condainné à échapper toujours à notre raison. L'expériencc nous prouve que des constnictions

L'Église protestante n'empêche d'ailleurs nullement l'homme de savoir tirer profit de toutes les observations qu'il fait au cours de sa vie et ne font point obstacle à ce qu'il remplisse ses occupations normales (1). C'est ce que l'on peut montrer par de nombreux exemples. Les premiers chrétiens attendaient le retour du Christ et la fin totale du monde païen, avec l'instauration du royaume des saints, pour la fin de la première génération. La catastrophe ne se produisit pas, mais la pensée chrétienne tira un parti du mythe apocalyptique que certains savants contemporains voudraient que toute la prédication de Jésus eût porté sur ce sujet unique (2). — Les espérances que Luther et Calvin avaient formées sur l'exaltation religieuse de l'Europe ne se sont nullement réalisées; très rapidement ces Pères de la Réforme ont pu être des hommes d'un autre monde; pour les protestants actuels, ils appartiennent plus tôt au Moyen Âge qu'aux temps modernes et les problèmes qui les inquiétaient le plus occupent fort peu de place dans le protestantisme contemporain. Devrons-nous contester, pour cela, fermement ce qui est sorti de leurs rêves de rénovation chrétienne? — On peut reconnaître facilement (1) On a souvent fait remarquer que des seigneurs anglais ou américains, dont l'exaltation religieuse était entretenue par les mythes apocalyptiques, n'en étaient pas moins souvent des hommes très pratiques. (2) Cette doctrine occupa, à l'époque actuelle, une grande place dans l'exégèse allemande: elle a été apportée en France par l'abbé Loisy.

166 ni:Fi.r:xiONs ?rn i.a yioi.knce que If's vrais (1t'vcloppcrn"nts
de la Révoliilion no rc«seml)lonl niillonient aux LaMeaii.x oncliaiUnirs
qui avaienl oiiHioii^iasiiié ?cs preniorsadi'ptos : mais sans ces tabloaiix la
névohition aiirail-('11o j)ii vaincre? Le mylho ctait fori melò d utopios (i),
parco ()ii il avail (Hé formò par uno socioló passionnée polirla lilli'-raliirro
d'imagination, plcino do confiance dans la petite Science et fori peli au
coiranl de riiistoire économiqno dii passe. Ces ulopios ont olé vainos; mais
on poni so domander si la Révoliition n'a pasclo uno Iransformation
lioaiicoiip plus profonde quo collos qu'avaient ròvóos los gens qui, au
xvin*' siècle, fahriqiinient dos nloiiios sociaios. — Tout près do nous.
Mazzini a poursiiivi co qiió los liommes sages do son lomp noinmèront
uno follo cliimèro ; mais Oli no poni plus doiiLor aiijoiird'hiii que sans
.Mazzini rilalio no sorail jauiais doveniio uno grande puissanco et que
cclui-ei a lieaucoiip plus fail polir runiló ilalicnne que Cavour et lois los
pidiliqiios di' son ócolo. Il imporlo dono fori jioii do savoir co que Ics
myllies renformont do dólails doslinés à apparaître róollement sur le pian
do 1 liisl lire futuro ; ce no soni pas dos almanaclis aslro!ogi()ucs ; il poni
mòino arrivi'r quo rien do ce qu'ils renformont no so prudiso, — coime
co fui lo cas poli ria cala sire jilio al leni! uo par los promiorsclirólions(2).
Dans la vie coirante no sominos nous pas liahituós à (1) Cr. la li'lliv à
Haiiiol llalcvv, iv (2) .l'ai ossaye do inniilor cnimnonl à oc inyillic social
(pii s'csi óvaiioiii.a siico«'dò mio d

LA GRÈVE PROLÉTARIENNE 167 reconnaît que la réalité diffère beaucoup des idées que nous nous en étions faites avant d'agir? Et cela ne nous empêche pas de continuer à prendre des résolutions. Les psychologues disent qu'il y a hétérogénéité entre les fins réalisées et les fins données ; la moindre expérience de la vie nous révèle cette loi[^] que Spencer a transportée dans la nature, pour en tirer sa théorie de la multiplication des effets (1). Il faut juger les méthodes corrélatives des moyens d'agir sur le présent et toute discussion sur la manière de les appliquer matériellement sur le cours de l'histoire est dépourvue de sens. C'est l'ensemble du mythe qui importe ; ses parties n'offrent d'intérêt que par le relief qu'ils donnent à l'idée contenue dans la construction. Il n'est donc pas utile de raisonner sur les incidents qui peuvent se produire au cours de la guerre sociale et sur les conflits décisifs qui peuvent donner la victoire au prolétariat ; alors même que les révolutionnaires se tromperaient, du tout au tout, en se faisant un tableau fantaisiste de la grève générale, ce tableau pourrait avoir été, au cours de la préparation à la révolution, un élément de force de premier ordre, s'il a adonné, d'une manière parfaite, toutes les aspirations du socialisme et s'il a donné à l'ensemble des pensées révolutionnaires une précision et une rigueur que n'auraient pu leur fournir d'autres manières de penser. Pour apprécier la portée de l'idée de grève générale, il faut donc abandonner tous les procédés de discussion qui (1) Je crois bien que tout révolutionnisme de Spencer doit s'expliquer, d'ailleurs, par une émigration de la psychologie dans la physique.

168 KKKI.KXIO.NS Sfil I.A YIOLEN'Ci; ont cours elite
 policiens, sociologues ou gens ayant des prétentions à la Science pratique.
 On peut concéder aux adversaires tout ce qu'ils s'efforcent de démontrer,
 sans réduire, en aucune façon, la valeur de la thèse qu'ils croient pouvoir
 réfuter ; il importe peu que la grève générale soit une réalité partielle, ou
 seulement un produit de l'imagination populaire. Toute la question est de
 savoir si la grève générale contient bien tout ce qu'attend la doctrine
 socialiste du prolétariat révolutionnaire. Pour résoudre une pareille
 question, nous ne sommes plus réduits à raisonner vaguement sur l'avenir ;
 nous n'avons pas à nous livrer à de hautes considérations sur la philosophie,
 sur l'histoire et sur religion ; nous ne sommes pas sur le domaine des
 idéologies[^] mais nous pouvons tester sur le terrain des faits que l'on peut
 observer. Nous avons à interroger les hommes qui prennent une part très
 active au mouvement réellement révolutionnaire au sein du prolétariat. qui
 n'aspirent point à intervenir dans la bourgeoisie et dont l'esprit n'est pas
 dominé par des préjugés corporatifs. Ces hommes peuvent se tromper sur
 une infinité de questions de politique, d'économie ou de morale ; mais leur
 témoignage est décisif, souverain et irréformable quand il s'agit de savoir
 quelles sont les représentations qui agissent sur eux et sur leurs camarades
 de la manière la plus efficace, qui possèdent, au plus haut degré, la faculté
 de s'identifier avec leur conception socialiste, et grâce auxquelles la raison,
 les espérances et la perception des faits particuliers semblent ne plus
 faire qu'une seule unité (I). (I) (il est encore une application il est évident
 bergsoniennes.

LA UIÈVK PHOI.ÉTAItlEXNK 1G‘J GrAce ù eux, nous savons
que la grève generale est bien ce que j’ai dit ; lo mījthe daiis lequel le
socialisme s’enfermetout ontier, une organisalion d’images capables
d’évoquer instinctivement tous les senti ments qui correspondent aux
diverses manifestations de la guerre engagé par le socialisme contre la
société moderne. Les grèves ontengendré dans le prolétariat les sentiments
les plus nobles, les plus profonds et les plus moteurs qu’il possedè ; la grève
générale les groupe tous dans un tableau d'ensemble et, par leir
rapprochement, donne à chacun d'eux son maximum d’intensité ; faisant
appel à des souvenirs très cuisants de conflits particuliers, elle colore d’une
vie intense tous les détails de la composition présentée à la conscience.
Nous obtenons ainsi celle intuition du socialisme que le langage ne pouvait
pas nous donner d’une manière parfaitement dai re — et nous l’obtenons
dans un ensemble poi’gu instantanément (1). Nous pouvons encore nous
appuyer sur un autre témoignage pour démontrer la puissance de l’idée de
grève générale. Si cette idée était une pure chimère, comme on le dit si
fréquemment, les socialistes parlementaires ne s’écliaufferaient pas tant
pour la comballre ; je ne sache pas qu’ils aient jamais rompu des lances
contre les espérancos insensées que les utopistes ont conlinué de taire
miroiter a\ix yeux éblouis du peuple (2). Dans une (1) C’est la connaissance
parlaile de la-philo-sopliie bergsoiicnnc. (2) .le n'ai pas souvenir que lcs
socialistes officiels aienl nioniré toni lo ridicule des ronians de Bellaniy, qui
ont eu

no IIKFL.E.XIONS ?rn I.A Vini.l'.VCE polémique relative aiix
 réformos sociale? réalisables, Clemenceau falsai t ressortir ce qu'a de
 niachiavélique rattltude de .lauri^s quand il est en face d'illusions
 populaires : Il met sa conscience à l'abri de « quelque sentence babilemeiit
 balancée », mais si babilement balancée qu'elle « sera distraitemment
 accueillie par ceux qui ont le plus grand besoin d'en pénétrer la substance,
 tandis qu'ils s'abreueront avec délices à la rhétorique Ironique des joies
 terrestre? à venir » (Alivoi'p, 28 décembre 1900). ^Mais quand il s'agit de
 la grève géu'rale, c'est tout autre chose ; nos politiciens ne so oontentent
 plus de rcserves compliquées ; ils parlent avec violence et s'efforcent
 d'amener leurs auditeurs à abandonner celle concepï on. La cause de cette
 atti tilde est facile à comprendre : les politiciens n'ont aucun danger à
 redoubler des utopies qui présentent au peuple un mirage trompeur de
 l'avenir et orientent « les bons ine? vers des réalisations? prochaines de
 terrestre rélicilé. doni uno fallile partie ne peut être scientifiquement le réso
 Hat que d'un très long effort ». (C est ce que font les politiciens socialiste?
 d'après Clemenceau.) Plus lcs ('lecteurs croiront facilement aux forces
 marji(/i(ps de l'Elnls plus ils seront disposés à voler pour le candidat qui
 promet des merveilles ; dans la lutte un si grand succès. Ces ronians aiiraicni
 d'autant plus nécessairement mie ri'i(i|iie (pi'ils présentent àii iouple un idéal
 de vie tolde l(Ourgeoise. Ils l■laiclll un pi^odiil naturel de l'Amérique.
 pays (pii i..Miorc la lutte de classe ; mais eii KuropCjles théoriciens de la
 lutte de classe ne les auraient pas compris *

LA GÉNÈVE, PROLÉTARIAT 171 électorale, il y a une
surenchère continuelle : pour que les candidats socialistes puissent passer
sur le corps des radicaux, il faut que les électeurs soient capables d'accepter
toutes les espérances (1) ; aussi, nos politiciens socialistes se gardent-ils
bien de combattre d'une manière efficace l'utopie du bonheur facile. S'ils
combattent la grève générale, c'est qu'ils reconnaissent, au cours de leurs
tournées de propagande, que l'idée de grève générale est si bien adaptée à
l'âme ouvrière qu'elle est capable de la dominer de la manière la plus
absolue et de ne laisser aucune place aux désirs que peuvent satisfaire les
parlementaires. Ils s'aperçoivent que cette idée est tellement motrice qu'une
fois entrée dans les esprits, ceux-ci éclipseront à tout contrôle de maîtres et
qu'ainsi le pouvoir des députés serait réduit à rien. Enfin ils sentent, d'une
manière vaghe, que tout le socialisme pourrait bien être absorbé par la
grève générale, ce qui rendrait fort inutiles tous les compromis entre les
groupes politiques en vue desquels a été constitué le régime parlementaire.
L'opposition des socialistes officiels fournit donc une confirmation de notre
première enquête sur la portée de la grève générale. (1) Dans l'article que
j'ai déjà cité*, (commencez à rappeler que Jaurès a pratiqué cette surenchère
dans un grand discours prononcé à Béziers.

UK'LE.XIO.N.S SI I! I.\ VIOEKXCK 17l> II Il nous faut inaili
tenant aller plus loin et demander si le tableau fouini par la grève générale
est vrainient compiei, c'est à dire s'il comprend lous les éléments de la lutto
recoimus par le socialisme moderne. Mais toul d'abord il faut liien préciser
la question, ce qui sera facile cn partant des c.vplication& données plus
haut sur la nature de celle construction. Nous avons vu que la grève
générale doit ótre considéréc coní me un ensemble indivisé ; par suite aucun
détail d'e.xécution n'offre aucun intérêt ponr l'intelligciicc du socialisme ; il
faut nième ajouter que l'on est toujours en danger de perdre quelque cliose
de cettc intelligence quand on essale de décomposer cct ensemble en
parties. Nous allons essayer de montrer Cju'il y a uno identilé fondamentale
entre Ics llièscs caiiitales du niarxisme et les aspects d'ensemble que fournit
le tableau de la grève générale. Cettc aflirmalion ne manquera jias que de
paraître paradoxalc à plus d'iinc personne ayanl hi Ics publications des
niarxistes les plus autorisés. Il a existé, cn ofl'et, jiendant très loiigtenips,
line bostililé fori déclarée dans les inilieus niarxistes conlre la grève
générale. Cotte iradition a heaucou]) imi aux progrès de la doctrine de Marx
; et ce n'est pas le plus mauvais cxeinple que l'on puisse prendre poiir
montrer que Ics disciples tendent, cn géiiéral, à restreindre la portée de la
pensée magistrale.

1, A GHÈVK PROLÉTAHIE. NNE 173 La nouvelle école a eu beaucoup de peine à se dégager de ces influences ; elle a été formée par des personnes qui avaient reçu à un très haut degré une empreinte marxiste et elle a été longtemps avant de connaître que les objections adressées à la grève générale provenaient de l'incapacité des représentants officiels du marxisme plutôt que des principes mêmes de la doctrine (1). La nouvelle école a commencé son émancipation le jour où elle a clairement discerné que les formules du socialisme s'éloignaient souvent beaucoup de l'esprit de Marx et qu'elle a préconisé un retour à cet esprit. Ce n'était pas sans une certaine stupéfaction qu'elle s'apercevait que l'on avait mis sur le compte du maître de prétendues inventions qui provenaient de ses prédécesseurs ou qui même étaient des lieux communs à l'époque où fut rédigé le Manifeste communiste. Suivant un auteur qui a sa place parmi les gens bien informés — selon le gouvernement et l'Institut Social — « l'accumulation [du capital dans les mains de quelques individus] est une des grandes découvertes de Marx, une des trouvailles dont il était le plus fier » (2). N'en déplaise à la Science historique de ce notable universitaire, cette thèse (1) Dans un article sur l'introduction à la métaphysique, publié en 1903, Bergson signale que les disciples sont toujours portés à exagérer les divergences (qui existent entre les maîtres et (pie « le maître, en tant qu'il l'exprime, développe, traduit en idées abstraites ce qu'il apporte, est déjà, en quelque sorte, un disciple vis-à-vis de lui-même »). (Cahiers de la Quinzaine, 12^e cahier de la 4^e série, pp. 22-23.) (2) A. Métiu, op.cit., p. 191.

174 uiïflkxiu.ni; iicii la violk.ncl; était uno de celles qui couraient
 Ics rucs avant que Marx eût jainais rien écrit et elle était devenue un do^me
 dans le monde socialisle à la fin du rône de Luuis-Philippe. Il y a quantilé
 de llièses marxistes du inùnie genrc. Un pas décisif fui fall vers la réfurme
 lorsque ceux des marxlstes qui aspiraieit à penser librement, se l'urenl mls
 à étudior le mouvemenl syndical ; il» découvrirenl que « les pur?;
 :syndicaux ont plus à nous apprendre qii'ils n'ont à apprendre de nous » (Ij.
 C'était le coinnenceinent de la sagesse; on s'orientait vers la voie réaliste
 qui avait conduil Marx à ses vérilables découvertes ; on pouvait revenir aux
 seus proeédés qui méritent le noni de pliilosophiques, a ear Ics idées vraies
 et fécondes soni autant de prises de contact avec des courants de realité », et
 elles « doivenl la meilleurc part de leur luminosité à la lumière que leur ont
 renvoyée, par réflexion. les faits et Ics appplicationsoù eilesont conduit, la
 ciarle d'un concepi n'étanl guère antro chose, au fond, que rassurancce enfin
 conlraclée de le manipuler avec profili » (2). Et on peut encore utilement
 citer une autre profundo pensée de Bergson : « On n'obtient pas de la réalité
 une intuition, c'est-à-dire une sympaflie inleUccllicUc aree ce (/nelle a de
 plus inlérieur, si fion n'a pas gagné sa confiance par uno largo camaraderie
 avec ses manifestations superficielles. Et il ne s'agit pas simplement de
 s'assimiler Ics faits marquanls ; il en faut occuniuler et fondre ensemble une
 si énorine masse qu'on (1) (7. Sorci. A ve/i ir s/jcidlisfc des si/ndicat<.
 p.="" bergson="" he.="" c="" />

1. A UHÈVE PIIOLKTAKIKXNE 175 soit assuré, clans cote fusion, de neutraliser les unes par les autres loutes les idées préconçues et préinaturées que les observateurs oiit pu déposer, à leiir insù, au fond de leurs observatioiis Alors seulement se degagé la inatériabte brute des faits connus. » On parvient enfin à ce que Bergson nomine ane expérience inlétjrale (I). Grâce au nouveau principe, on arriva bien vite cà reconnai'tre que loutes les affirmations dans le cercle desquelles on avait pretenda enfenner le socialismo, soni d une déplorable insuffisance ou qu elles soni souvent plus dangereuses (ju utiles. Cesile respcet superstitieux voué par la socialdémocratie à la scolastique de ses doclrines qui a rendu stériles tous les ellbrts lentés en Allemagne en vue de perfectionner le niarxisnie. Lorsque la nouveUe écoleexxi acquis une pieine intelligence de la grève generale et qu elle eut ainsi atteint la profonde inluition du mouvement ouvi'ier, elle découvrit que toutes les thèses socialistes possédaient une clarté qui leur avait inanqué jusque-là, dès qu'on les interprétait en évoquant à leur aide cette grande construction ; elle s'apei-Que que l'appareil lourd et fragile que l on avait fabnqué en Allemagne pour expliquer les doctrmes de Marx, était à rejeler si l'on voilait suivre exactement les transformations conteinporaines de l'idée prolétarienne; elle découvrit que la nolon de la grève générale ineltait en mesure d explorer avec fruii tout le vaste domaine du marxismo, qui était reste jusque-là à peu près inconnu aux ponlifes qui prétendaient régenter (1) Bergson, loc. cit., pp. 24-25.

• 170 MKI'LKXIO.VS SLU 1,A VIOL.KNCK le socialisme. Ainsi
 Les principes fondamentaux du marxisme ne seraient parfaitement
 intelligibles que si Ton s'aide du tableau de la grève générale, et, d'autre
 part. On peut penser que ce tableau ne jette sa signification que pour
 ceux qui sont nourris de la doctrine de Marx. A. — Tout d'abord, je vais
 parler de la lutte de classe, qui est le point de départ de toute réflexion
 socialiste et qui a tant besoin d'être éclaircie depuis que des sophistes
 s'efforcent d'en donner une idée fautive. 1° Marx parle de la société
 comme si elle était coupée en deux groupes fondamentalement antagonistes ;
 cette thèse dichotomique a été souvent combattue au nom de l'observation et il
 est certain qu'il faut un certain effort de l'esprit pour la trouver vérifiée dans
 les phénomènes de la vie commune. La marche de l'atelier capitaliste
 fournit une première approximation et le travail aux pièces joue un rôle
 essentiel dans la formation de l'idée de classe ; il y a, en outre, en lumière
 une opposition très nette (intérêts se manifestant sur le plan des objets (1) :
 les travailleurs se sentent dominés par les patrons d'une manière analogue à
 celle dont se sentent opprimés les paysans par les marchands et les prêteurs
 d'argent urbains ; l'histoire montre qu'il n'y a guère d'opposition
 économique plus clairement sentie). Je ne sais pas si les ouvriers ont
 bien compris le rôle

LA GRÈVE PROLETARIENNE 177 tie que celle-ci ; campagnes et villes forment deux pays ennemis^depuis qu'il y a une civilisation (1). Le travail aux pièces montre aussi que dans le monde des salariés il y a un groupe d'hommes ayant la confiance du patron et qui n'appartiennent pas au monde du prolétariat. La grève apporte une clarté nouvelle ; elle sépare, mieux que les circonstances journalières de la vie, les intérêts et les manières de penser des deux groupes de salariés ; il devient alors clair que le groupe administratif aurait une tendance naturelle à constituer une petite aristocratie ; c'est pour ces gens que le socialisme d'Etat serait avantageux, parce qu'ils s'élèveraient d'un cran dans la hiérarchie sociale. Mais toutes les oppositions prennent un caractère de netteté extraordinaire quand on suppose les conflits grossis jusqu'au point de la grève générale ; alors toutes les parties de la structure économique-juridique, en tant que celle-ci est reprise du point de vue de la lutte de classe, sont portées à leur perfection ; la société est bien divisée en deux camps, et seulement on deux, sur un champ de bataille. Aucune explication philologique des faits observés dans la pratique ne pourrait fournir d'aussi vives lumières que le tableau si simple que l'évocation de la grève générale met devant les yeux. 2» On ne saurait concevoir la disparition du commandement capitaliste si l'on ne supposait l'existence d'un (1) « On peut dire (pour l'histoire économique de la société) que sur cette anabiose », de la ville et de la campagne [Capital, tome I, p. 1.², col. 1.) o • 12

178 UÉFLEXIONS SCR LA VIOLENCE ardent senlinieut de
révolte qui ne cesse de dominer Pànie ouvrière ; mais rexpérience montre
que, très souvenl, les révolles d'iiii jour soni bion loin d'avoir le ton qui est
vóritalileineit s|)écillqio du socialismo ; les colères les plus violcnles ont
dópondu. plus d'une (ois, do passions érir un yuii voi'ioiir , avnii élé un dos
prolagoiisles du coioròs socialiste de .Maiseille. La Oomimmc, ellcinème,
n'a |ias élé fimoslo à lous ses |)arlis;ms : plusicurs ont eu d'asse/, bellos cai i
ici es ; l'ambassadciir de la l'rance, à Home, s'éfuil disliiiiLmé, en 1871.
|uu'nii ccwx tprii avaicni demandò la mori «Ics olages.

The text on this page is estimated to be only 18.74% accurate

LA GHÈVE PROLÉTAUÏE. WE les raasses iroiit loujours à un /
n ti i de vrai dans ces jugements qui sont fondés sur u^e^con^ toul et,,
7, ""^* != "t.e 1.S cinsscs. où grt e""l ;■" onfanlinoi les r' seniblent geoiser,
bù , T ' V" s'e.nbourCTla 7 davan. dangerdedisparaiu7" i""""* tenta":! -t fun
,jos ,.i,sii.iea3',; idn^Vi;^;;'^:":.,,::"^'::"

180 HKKLKXIONS St'H I.A YIOI.KXCK constituent uitrès grand obstacle à l'entretien de la notion de lutte de classe. Le monde a toujours vécu de transactions entre les partis et l'ordre a toujours été provisoire ; il n'y a pas de changement, si considérable qu'il soit, qui puisse être regardé comme impossible dans un temps continu le nôtre, qui ait tant de nouveautés s'introduire d'une manière imprévue. C'est par des compromis successifs (que s'est réalisé le progrès moderne; pourquoi ne pas poursuivre les buts du socialisme par des procédés qui ont si bien réussi ? On peut imaginer beaucoup de moyens propres à donner satisfaction aux désirs les plus pressants des classes malheureuses. Pendant longtemps ces projets d'amélioration furent inspirés par un esprit conservateur, féodal ou catholique ; on voulait, disait-on, arracher les masses à l'influence des démagogues. Ceux-ci, menacés dans leurs situations, moins par leurs anciens ennemis que par les politiques socialistes, imaginent aujourd'hui des projets pourvus de couleurs progressives, démocratiques, libérales-penseuses. On commence enfin à nous menacer de compromis socialistes ! On ne prend pas toujours garde à ce que lic^aucun d'organisations politiques, de systèmes d'administration et de régimes (incompatibles peuvent se concilier avec la domination d'une bourgeoisie. Il ne faut pas toujours attacher grande valeur à des attaques violentes formulées contre la bourgeoisie ; elles peuvent être motivées par le désir de réformer le capitalisme et de le perfectionner (1). II (1) Je reconnais, par exemple, que le catholicisme (que Jori éclairé qui nianilesle avec une singulière acrimonie son iniquité polir

KA (iULiVK ITiOLÈTAUIENNi: I8i seiible qu ii y ait
 aiijourd'liu pas mal de gens qui sacrifieraient volontiers l'héritage,
 comme les saint-simoniens, tout en étant fort loin de désirer la disparition du
 régime capitaliste (1). La grève générale supprime toutes les conséquences
 idéologiques de toute politique sociale possible ; ses partisans regardent les
 réformes, même les plus populaires, comme ayant un caractère bourgeois ;
 rien ne peut atténuer pour eux l'opposition fondamentale de la lutte de
 classe. Plus la politique des réformes sociales deviendra prépondérante, plus
 le socialisme éprouvera le besoin d'opposer au tableau du progrès qu'elle
 s'efforce de réaliser, le tableau de la catastrophe totale que la grève générale
 fournit d'une manière vraiment parfaite. n. — Examinons maintenant divers
 aspects très essentiels de la révolution marxiste en les rapprochant de la
 grève générale. I® Marx dit que le prolétariat se présentera, au jour de la
 révolution, discipliné, uni, organisé par le mécanisme même de la
 production. Cette formule si concentrée ne serait pas bien claire si nous ne la
 rapprochions du régime bourgeois : mais son idéal est le socialisme
 c'est-à-dire un capitalisme très jeune et très actif. (1) P. de Roussiers a été
 très frappé de voir aux Etats-Unis comment des pères riches forcent leurs
 fils à gagner leur vie ; il a rencontré souvent « des Français profondément
 choqués de ce qu'ils appellent l'égoïsme des pères américains. Il leur
 semble révoltant qu'un homme riche n'abandonne pas son fils ». {La vie
 américaine, L'éducation et la société, p. fi.)

182 ni;i-i.e\ioNs si'n la vioi.knck oonto.xlc : d'npri's irx. la classo
oiivrièiv scnt poscr sur olle un rÓLinne dans ioqno! « s'accroît la niisòro,
l'oppression, l'osolavago. la dÓLri'adation, rpxplnilaliou » ol contro loquel
olio nryanise uno résistanoo lonjours croissante, jiisqu'an jonr (u'i tonto la
struoluro sociale s'oll'ondrc (I). !Maintes fois on a coiitostó l'oxactitiide de
cotto doscrplion fanioiiso, (pii sonildo hoaucoup mioux convenir aux
lombs do Mani feste (18i7) qu'aux tomps du ('apila/ t1pend uniquomont do
l'organisation d une rósistancce obstin("0, croissante et passionnóo contro
l'ordre de choses existant. Getto thòsc est d'unc importancce suprèmo pour la
sainc intelligence du marxismo; mais elle a (Hó souvent contostée, sinon on
tintorio, du moins on pratique; on a soutenu que le prob'tariat d('vait se
próparcr à son rùle futur par d'autros voies (pio par eolles du syndicalisme
ivvolutionnaire. G'ost ainsi quo los docteurs de la coopératlou soutionnent
qii'il faut accordor :i lour recotte uno place notablodans TcEuvre
d'atTranchissemont ; Ics dibnocratos discent qu ii est ossentiel dosupprimer
tous Ics piv(t) Capital, tome I, p. 342, col. 1.

LA GRÈVE PROLÉTARIENNE 183 jugés qui proviennent de l'ancienne influence catholique, etc. Beaucoup de révolutionnaires croient que, si utile que puisse être le syndicalisme, il ne saurait suffire à organiser une société qui a besoin d'une philosophie, d'un droit nouveau, etc. ; mais la division du travail est une loi fondamentale du monde, le socialisme n'a pas à rougir de s'adresser aux spécialistes qui ne manquent point en matière de philosophie et de droit. J'arrête de répéter ces balivernes. Cet élargissement du socialisme est contraire à la théorie marxiste aussi bien qu'à la conception de la grève générale ; mais il est évident que la grève générale commande la pensée d'une manière infiniment plus claire que toutes les formules. 2° J'ai appelé l'attention sur le danger que présentent pour l'avenir d'une civilisation les révolutions qui se produisent dans une ère de décadence économique ; tous les marxistes ne semblent pas s'être bien rendu compte de la pensée de Marx sur ce point. Celui-ci croyait que la grande catastrophe serait précédée d'une crise économique énorme ; mais il ne faut pas confondre les crises dont Marx s'occupe, avec une décadence ; les crises lui apparaissaient comme le résultat d'une aventure trop hasardeuse de la production qui a créé des forces productives hors de proportion avec les moyens régulateurs dont dispose automatiquement le capitalisme de l'époque. Une telle aventure suppose que l'on a vu l'avenir ouvert aux plus puissantes entreprises et que la notion du progrès économique est tout à fait prépondérante à une telle époque. Pour que les classes moyennes dont les conditions d'existence passable correspondent encore à l'ère capitaliste, puissent se joindre au prolétariat, il faut que la pro

ISI UIÏFI.KMONS Slt LA VIOL.K.VCP: tluelion future soit
oapable de leir apparaitro aiissi brillante qu'apparut autrefois la conqiu'-le
de rAméri(]ue aux paysans anglais qui quittèrent la vieille Jùirope poni* se
lancer dans une vie d'avenlures. I^a grève générale couduit aux inòtnes
considérations. Les ouvriers sont habitués à voir réussir Icurs révoltes
coute Ics nécessites imposées par le capitalismo durant Ics époques de
prospérité, en sorte qu'ou peut dire q

LA GRÈVE:- PROLÉTARIENNE 185 Il fait présenter, d'une manière saisissante, les liens qui rattachent la révolution au progrès constant et rapide de l'industrie (1). 3° On ne saurait trop insister sur ce fait que le marxisme condamne toute hypothèse construite par les utopistes sur l'avenir. Le professeur Brentano, de Munich, a raconté qu'en 1869 Marx écrivait à son ami Beesly, qui avait publié un article sur l'avenir de la classe ouvrière, qu'il l'avait tenu jusque-là pour le seul Anglais révolutionnaire et qu'il le tenait désormais pour un réactionnaire, _ car, disait-il, « qui compose un programme pour l'avenir est un réactionnaire » (2). Il estimait que le prolétariat n'avait point à suivre les leçons de doctes inventeurs de solutions sociales, mais à prendre, tout simplement, la suite du capitalisme. Pas besoin de programmes d'avenir : les programmes sont réalisés déjà dans l'atelier. L'idée de la continuité technologique domine toute la pensée marxiste. La pratique des grèves nous conduit à une conception (1) Kautsky est souvent revenu sur cette idée « rien n'est parti d'autre que Engels. (2) Bernstein dit, à ce propos, que Brentano a pu exagérer un peu. mais que « le mot cité par lui ne s'éloigne pas beaucoup de la pensée de Marx ». {Mouvement socialiste, 1er septembre 1899, p. 270. } - Avec quoi peuvent se taire les utopiques. avec du passé et souvent avec du passé fort reculé ; c'est évidemment pour cela que Marx traitait Beesly de réactionnaire, alors que tout le monde s'étonnait de sa hardiesse révolutionnaire. Les catholiques ne sont pas les seuls à être hypnotisés par le Moyen Âge, et Yves Guyot s'amuse du « Roubadouisme collectiviste » de Lafargue. (Lafargue et Guyot, La propriété, 1901). 121-122.)

186 IUÓri.KXIOXS SL'U I.A VIOLENCE lion identiqiie :i cello de jMnrx. Les ouvriers qui cessent do travailler, ne viennent pas présenlec aux palrons des projols de meillenre organlsation du travail et ne leur olVrent pas leur concours poiir mieux diriger les alTaires; en un mot, l'utopic n'a aiioune |)lacc dans les conflils óconomiqiies. Jaurès et ses amis sontent Fort hien qu'il y a là une terrihle présomption contro leurs conceptions relatives à la manière de réaliser le socialisme : ils voudraient que dans la pratique des gròves s'introduisissent déjà des fragments de progranimes industriels fahriques par les doctes sociologues et acccptés par les ouvriers : ils voudraient voir se produire ce qu'ils appellent le parleiiient li'isine indiislriel, qui comporterait, tout comme le parlemenlarisme politique, des masses conduites et des rhéteurs qui leur imposent une direction Ce serait l'appronlissage de leur socialisme qui devrait coninencer dès niaintenant. Aver la grèvi» gónérale, toutes ces bel les choses disparaissent ; la róvolulion apparai! comme une pure et simple róvolti' et nulle place n'est réservèc aux sociologues, aux gens du monde amis des rélbrmes sociales, aux Intellectuels qui ont embrassé la profession de penser poni' le prole t aridi. — Le socialisme a toujours efirayé, en raison de rinconnu enorme qu'il renferme ; on seni qu'uno transFormation de ce genre ne permettrait pas un relour en arrière. Les utopistes ont employó tout leur art lillóraire à cssayer d'endormir Ics :\mes par des tableaux si enclianteurs ([ue tonte crainte Fòt bannie ; mais plus ils ■accumulaient de belles promesses, plus les gens sérieux

LA GRÈVE PROLÉTARIENNE 1871

— en quoi ils n'avaient pas complètement tort, car les utopistes eussent mené le monde à des désastres et à la tyrannie, si on les avait écoutés. Marx avait, au plus haut degré, l'idée que la révolution sociale dont il parlait constituait une transformation irréversible et qu'elle marquerait une séparation absolue entre deux âges de l'histoire ; il est revenu souvent sur ces points et Engels a essayé de faire comprendre, sous des images parfois grandioses, comment l'attachement économique serait le point de départ d'une ère n'ayant aucun rapport avec les temps antérieurs.. Rejetant toute utopie, ces deux fondateurs renonçaient aux ressources que leurs prédécesseurs avaient possédées pour rendre moins redoutable la perspective d'une grande révolution ; mais si fortes fussent les expressions qu'ils employaient, les effets qu'elles produisent sont encore bien inférieurs à ceux qui résultent de l'évocation de la grève générale. Avec cette construction il devient impossible de ne pas voir qu'une sorte de Hot irrésistible passera sur l'ancienne civilisation. Il y a là quelque chose de vraiment effrayant ; mais je crois qu'il est très essentiel de maintenir très apparent ce caractère du socialisme, si l'on veut que celui-ci possède toute sa valeur éducative. Il faut que les socialistes soient persuadés que l'œuvre à laquelle ils se consacrent est une œuvre grave, redoutable et sublime ; c'est à cette condition seulement qu'ils pourront accepter les innombrables sacrifices que leur demande une propagande qui ne peut procurer ni honneurs, ni profits, ni même satisfactions immédiates. Quand l'idée de la grève générale n'aurait

m';i'i,i;xio.\.s sn*. i.a vioi.kxck IS8 polir rósullal que de rendre plus lióroì(que la iiotion sociallslo, elle devrait, dójà par cela seni, ètre regardée ooinrnc ayant ime valeur inappréciable. Les rapprochements que jc viens de Taire entre le inar.xisme et la grève générale pourraient être encore élendus et approfondis ; si on les a négligés jusqii'ici, (•'est que nous somines heaucoup plus frappès par la l'ormc des choscs que par le fond ; il seiublait difficile à nombre de personnes de binc saisir le parallélisine qui e.xiste entre une philosophie issue de Thégélianisme et des constructions faites par des homines qui ne possèdent point de culture supérieure. Marx avait pris en Alleniagne le goût des forniules très concentrées, et ces formules convenaient trop bien aux conditions au milieu desquelles il travaillait, pour qu'il n'en fit pas un grand iisage. Il n'avait pas sous les yeux de grandes et nombreuses expériences lui perinettant de connaître dans le détail les movens que le prolétariat peut employer pour se préparer à la revolution. Cotte absence de connaissances expéri meri lales a beaiicouj) jiesé sur la pensée de iMarx : il cvitait d'employer des formules trop concrètes qui auraient eu rinconvénient de donner une consécration à des institutions existantes qui lui semblaient médiocres ; il était (Ione heureux depouvoir trouver dans les usage.'s des écolcs allemandes une habitude de langage abslrail, qui lui periult d'éviter tonte discussion sur le détail (I). (1) J'ai éinis aillour.s l'livpolhcsc que, peut-ère, .Marx, (lais ravaiil-dcrnicr cha)ilrcdu loinc premier dii Capita/, a voulu iMablr line (lilléreucc entro le |>roccssus du prolclarial

LA GRÈVE PROLÉTARIENNE m Il n'y a peut-être pas de
meilleure preuve à donner* pour démontrer le génie de Marx, que la
remarquable concordance qui se trouve entre ses vues et la doctrine
que le syndicalisme révolutionnaire construit lentement, avec peine, en se
tenant toujours sur le terrain de la pratique des grèves. L'idée de grève
générale aura longtemps encore beaucoup de peine à s'acclimater dans les
milieux qui ne sont pas spécialement dominés par la pratique des grèves. Il
me semble très utile de chercher ici quelles sont les raisons qui expliquent
les répugnances que l'on rencontre chez des gens intelligents et de bonne
foi, que trouble la nouveauté du point de vue syndicaliste. Tous les
adhérents de la nouvelle école savent qu'il leur a fallu de sérieux efforts
pour combattre les préjugés de leur éducation, pour écarter les
associations d'idées qui montaient automatiquement à leur pensée, pour
raisonner suivant des modes qui ne correspondaient point à ceux qu'on leur
avait enseignés. Au cours du XIX^e siècle, a existé une incroyable naïveté de la
force bourgeoise. Il dit que la classe ouvrière est disciplinée, unie et
organisée par le mécanisme même de la production capitaliste. Il y a peut-
être une indication d'une marche vers la liberté qui s'oppose à la marche
vers l'autoritarisme qui sera signalée plus loin à propos de la force
bourgeoise. (Sagot de Criville, pp. 46-47.)

190 HÉFLEXIONS SUR UN MYSTÈRE VULGAIREMENT SCIENTIFIQUE, (qui est la suite des illusions qui avaient fait délirer la fin du XVIII^e) (1). Parce que l'astronomie parvenait à calculer les tables de la lune, on a cru que le but de toute science était de prévoir avec exactitude l'avenir ; parce que Le Verrier avait pu indiquer la position probable de la planète Neptune — qui n'avait jamais vu et qui rendait compte des perturbations des planètes observables, — on a cru que la Science était capable de corriger la société et d'indiquer les mesures à prendre pour faire disparaître ce (pie le monde actuel renferme de déplaisant. On peut dire que ce fut la conception bourgeoise de la science : elle correspond bien à la manière de penser de capitalistes qui, étrangers à la technique perfectionnée des ateliers, dirigent cependant l'industrie et trouvent toujours d'ingénieurs inventeurs pour les surmonter d'embarras. La science est pour la bourgeoisie un moulin (qui introduit des Solutions pour tous les problèmes qu'on se pose (2) : la science n'est plus considérée comme une manière perfectionnée de confirmer les lois (les séries d'observations scientifiques)) et son (c un intérêt de troisième ordre pour les philosophes

LA GRÈVE PROLÉTARIENNE 19 f naitre, mais seulement comme une recette pour se procurer certains avantages (1). J'aidlt que Marx rejetait toute tentative ayant pour objet la détermination des conditions d'une société future ; on ne saurait trop Insister sur ce point, car nous voyons ainsi que Marx se plaçait en dehors de la Science bourgeoise. La doctrine de la grève générale nie aussi cette Science et les savants ne manquent pas d'accuser la nouvelle école d'avoir seulement des idées négatives ; quant à eux, ils se proposent le noble but de construire le bonheur universel. Il ne me semble pas que les chefs de la socialdémocratie aient été toujours fort marxistes sur ce point ; il y a quelques années, Kautsky écrivait la préface d'une utopie passablement burlesque (2). Je crois que, parmi les motifs qui ont amené Bernstein à se séparer de ses anciens amis, il faut compter l'horreur qu'il éprouvait pour les utopies de ceux-ci. Si Bernstein avait vécu en France et avait connu notre syndicalisme révolutionnaire, il aurait vite aperçu que celui-ci est dans la véritable voie mais n'existe ; mais ni en Angleterre, ni en Allemagne, il ne trouvait un mouvement ouvrier pouvant le guider ; voulant rester attaché aux réalités, comme l'avait été Marx, il crut qu'il valait mieux faire de la politique sociale, en poursuivant (1) Pour employer le langage de la nouvelle école, la Science était considérée du point de vue du besoin matériel et non du point de vue du producteur. (2) Atlantica, Ein Blick in den Zukunftsstaat. — E. Seillière en a donné un coin dans les Débats du 16 août 1899.

192 III. FLUXIONS sur LA VIOLE. VCK des fins pratiques, que de s'endorimer au son des belles phrases sur le bonheur de l'humanité future. Les adorateurs de la science vaine et fausse dont il est question ici, ne se mettaient guère en peine de l'objection qu'on eût pu leur adresser au sujet de l'impuissance de leurs moyens de détermination. Leur conception de la Science, étant cléricale de rastronomie, supposerait que toute chose est susceptible d'être rapportée à une loi mathématique. Evidemment il n'y a pas de lois de ce genre en sociologie; mais l'homme est toujours sensible aux analogies qui se rapportent aux formes d'expression : on pensait qu'on avait déjà atteint un haut degré de perfection, et qu'on falsifiait déjà de la science lorsqu'on avait pu présenter une doctrine d'une manière simple, claire, déductive, en partant de principes contre lesquels le bon sens ne se révolte pas, et qui peuvent être regardés comme confirmés par quelques expériences communes. Cette prétendue science est toute de bavardage (1). (I) « On n'a pas assez remarqué combien la portée de la diffusion est faible dans les sciences psychologiques et morales... Hien vite il faut lui appeler au bon sens. c'est-à-dire à l'expérience continue du réel. pour influencer les conséquences de celles-ci et les recourber le long des sinuosités de la vie. La « L'écologie ne recuse.

LA GBÈVE PROLÉTARIEXNE 193 Les utopivStes excellèrent dans l'art d'exposer sui vani cespréjugés; il leur semblait que leurs inventions fussent d'autant plus convaincantes que l'exposition était plus conforme aux exigences d'un livre scolaire. Je crois qu'on devrait renverser leur thèse et dire qu'il faut avoir d'autant plus de défiance, quand on se trouve devant des projets de réforme sociale, que les difficultés semblent résolues d'une manière en apparence plus satisfaisante. Je voudrais examiner ici, très sommairement, quelques-unes des illusions auxquelles a donné lieu ce qu'on peut nommer la petite Science, qui croit atteindre la vérité en atteignant la clarté d'exposition. Cette petite Science a beaucoup contribué à créer la crise du marxisme, et nous entendons, tous les jours, reprocher à la nouvelle école de se complaire dans les obscurités que Fon avait déjà tant reprochées à Marx, tandis que les socialistes français et les sociologues belges... ! Pour donner une idée vraiment exacte de l'erreur des faux savants, contre lesquels la nouvelle école combat, le mieux est de jeter un coup d'œil sur des ensembles et de faire un rapide voyage à travers les produits de l'esprit, en commençant par les plus faibles. A. — 1® Les positivistes, qui représentent, à un degré éminent, la médiocrité, l'orgueil et le pédantisme, place pour trop d'éruivivores et que ses disciples puissent soutenir brillamment une discussion, il n'en demande pas davantage. « (Grammaire de l'assentiment, pp. 216-217.) Le bavardage est ici dénoncé sans aucun ménagement. 13

RÉ'Li; MO.NS gru LA ViOLE.NCf; IU-i avaient clécrélo que la pbilosophie devai t disparaître devant leir Science ; mais la pbilosopliie u'est point morte et elle s'est réveillée, avec éclat, grâce à Bei'gson, qui loin de vouloir lout ramener à la Science, a revendiqué pour !e pbilosopho le droit de proceder d'iinc manière tout opposée à celle qu'emploiele savant. On peut dire que la métaphysique a reconquis le terrain perdu en montrant à riiomme Tillusion des prétendues Solutions scientifiques cl en ramcnant l'esprit vers la région mystérieuse que la petite Science abhorre. Le positivismo est encore admiré par quelques Belges, les employés de TOffice du travail et le général André (1) : ce sont gens qui comptent pour peu de cbose dans le monde où l'on pense. 2® Il ne semble point que les religions soient sur le point de disparaître. Le protestantisme liberal meurt parce qu'il a voulu, à tout prix, rabattre la théologie cbrétienne sur le pian des expositions parfaitement claires et rationalistes. A. Comte avait fabriqué une caricature du catbolicisme, dans laquelle il n'avait conserve que la défroque administrative. policière et liiérarchique de cette Eglise ; sa lentalive n'a eu de succès qu'auprès des gens qui aiment h rirc de la simplicité de Icurs dupes. Le catbolicisme a repris, au cours du xix® siecle, une vigueur extraordinaire, parce qu'il n'a rien voulu abandonner ; il a l'enforcé même ses mystères, et, cbose (1) C.et illusi re giicrricr (?) s'osi inolé. il y a (Hicltpios annés. ile l'aire (•carter da Collège de Kranec Pani Taiincry, doni l'érudilion élail nniverscilleincnl l'econnuc en Cnropc. au proli! d'un positivisc. l.cs posiiiviscs conslilncnl unc congrégation laiijiic ijui est prèle :i loulcs lcs sales besognes.

LA GRÈVE PROLÉTARIENNE 195 curieuse, il gagne du terrain dans les milieux cultivés, qui se moquent du rationalisme jadis à la mode dans l'Université (1). 3“ Nous considérons aujourd'hui comme une parfaite cuistrerie l'ancienne prétention qu'eurent nos pères de créer une Science de l'art ou encore de décrire l'oeuvre d'art d'une manière si adéquate, que le lecteur puisse prendre dans le livre une exacte appréciation esthétique du tableau ou de la statue. Les efforts que Taine a faits dans le premier but sont fort intéressants, mais seulement pour l'histoire des écoles. Sa méthode ne nous fournit aucune indication utile sur les oeuvres elles-mêmes, Quant aux descriptions, elles ne valent quelque chose que si les oeuvres sont très peu esthétiques et si elles appartiennent à ce qu'on nomme parfois la peinture littéraire. La moindre photographie nous apprend cent fois plus sur le Parthénon qu'un volume consacré à vanter les merveilles de ce monument ; il me semble que la fameuse page sur l'Acropole, c'est l'un des plus remarquables exemples de rhétorique, et qu'elle est bien plus propre à nous rendre incompréhensible l'art grec qu'à nous faire admirer le Parthénon. Malgré tout son enthousiasme (parfois cocasse et exprimé en barbarie) pour Diderot, Joseph Reinach est obligé de reconnaître (1) Pascal a protesté éloquemment contre ceux qui regardent l'obscurité comme une objection contre le catholicisme, et c'est avec raison que Brunetière le regarde comme étant le plus anticartésien des hommes de son temps. (Études critiques, 4^{ème} série, pp. 144-149)

RÉFLEXIONS sur la violence du GOG que son liéros nianquait du
 senlimcnlartistique clans ses famcii.x SciloNS, parce que Diderot
 appréciait sur tout les tableaux c[ua]nd ils sont propres à provoquer des
 dissertations littéraires (1). Driinetière a pu dire que les Salons de Diderot
 sont la corruption de la critique, parce que les œuvres d'art y sont discutées
 comme pourraient l'être des livres (2) . L'impuissance du discours provient
 de ce que l'art vit surtout de nuances, d'indéterminé ; plus le
 discours est méthodique et parfait, plus il est de nature à supprimer tout ce
 qui distingue un chef-d'œuvre ; il le ramène aux proportions du produit
 académique. Ce premier examen des trois plus hauts produits de l'esprit
 nous conduit à penser qu'il y a, dans tout ensemble complexe, à distinguer
 une région claire et une région obscure, et que celle-ci est peut-être la plus
 importante. L'erreur des médiocres consiste à admettre que cette deuxième
 partie doit disparaître pour le progrès des lumières et que tout finira par se
 placer sur les plans de la petite Science. Cette erreur est
 particulièrement choquante pour l'art, et surtout peut-être pour la peinture
 moderne qui exprime, de plus en plus, des combinaisons de nuances (iii) Ton
 aurait refusé jadis de prendre en considération à cause de leur peu de
 stabilité, et par suite de la difficulté de les exprimer par le discours (3). (1)
 .l. itciniieb, Diderot, pp. 116--117. 123-127, 131-132. (2) L'Inconnu.
 Édition des Œuvres. p. 122. Il appelle ailleurs Diderot un philosophe, p.
 1.33. (3) les im/trcssiuiiisfes oirciil le grand mérite de montrer que Ton
 peut traduire ces nuances par la peinture;

LA GÈVE PROLÉTARIENNE 197 13. — 1“ Dans la morale, la partie que l'on peut exprimer facilement dans des exposés clairement déduits, est celle qui se rapporte aux relations équitables des hommes; elle renferme des maximes qui se retrouvent dans beaucoup de civilisations différentes ; on a cru, en conséquence, pendant longtemps, que l'on pourrait trouver dans un résumé de ces préceptes les bases d'une morale naturelle propre à toute l'humanité. La partie obscure de la morale est celle qui a trait aux rapports sexuels ; elle ne se laisse pas facilement déterminer par des formules ; pour la pénétrer, il faut avoir habité un pays pendant un grand nombre d'années. C'est aussi la partie fondamentale ; quand on la connaît, on comprend toute la psychologie d'un peuple ; on s'aperçoit alors que la prétendue uniformité du premier système dissimulait, en fait, beaucoup de différences : des maximes à peu près identiques pouvaient correspondre à des applications fort diverses ; la morale n'était que leurre. 2® Dans la législation, tout le monde voit tout de suite que le code des obligations constitue la partie claire, celle qu'on peut nommer scientifique ; ici encore on trouve une grande uniformité dans les règles adoptées par les peuples et on a cru qu'il y aurait un sérieux intérêt à rédiger un code commun fondé sur une révision raisonnée de ceux qui existent ; mais la pratique montre encore que, suivant les pays, les tribunaux ne comprennent pas. mais ils ne tardèrent pas à peindre, eux aussi, par des procédés d'école et alors il y eut un scandaleux contraste entre leurs œuvres et les fins qu'ils prétendaient encore se proposer.

108 HKFLEXIOXS SUR LA VIOLEXCE en général, les principes communs de la même manière ; cela tient à ce qu'il y a quelque chose de plus fondamental. La région mystérieuse est celle de la famille, dont l'organisation influence toutes les relations sociales. Le Play avait été extrêmement frappé d'une opinion émise par Tocqueville à ce sujet : « Je m'étonne, disait grand penseur, que les publicistes anciens et modernes n'aient pas attribué aux lois sur les successions une plus grande influence dans la marche des affaires humaines. Ces lois appartiennent, il est vrai, à l'ordre civil, mais elles devraient être placées en tête de toutes les institutions politiques, car elles influent incroyablement sur l'état social des peuples, dont les lois politiques ne sont que l'expression (I). » Cette remarque a dominé toutes les recherches de Le Play. Cette division de la législation en une région claire et une région obscure a une curieuse conséquence : il est fort rare de voir des personnes étrangères aux professions juridiques se mêler de discuter sur les obligations ; elles comprennent qu'il faut être familier avec certaines règles de droit pour pouvoir raisonner sur ces questions : un profane s'exposerait à se rendre ridicule : mais quand il s'agit du divorce, de l'autorité paternelle, de l'héritage, tout homme de lettres se croit aussi savant que le jurisconsulte, parce que dans cette région obscure il n'y a plus de principes bien arrêtés, ni de déductions régulières. (C. Tocqueville, Des lois et des mœurs, tome 1, chap. ni. Le Play. Réflexions sur la législation, chap. 17, iv.

LA GRÈVE PROLÉTARIENNE 199 3° Dans l'économie, la même distinction est, peut-être, encore plus évidente ; les questions relatives à l'échange sont d'une exposition facile ; les méthodes d'échange se ressemblent beaucoup dans les divers pays, et on ne se hasarde guère à proposer des paradoxes trop violents sur la circulation monétaire ; au contraire tout ce qui est relatif à la production présente une complication parfois inextricable ; c'est là que se maintiennent, le plus fortement, les traditions locales ; on produira indéfiniment des utopies ridicules sur la production sans trop choquer le bon sens des lecteurs. Nul ne doute que la production ne soit la partie fondamentale de l'économie ; c'est une vérité qui joue un grand rôle dans le marxisme et qui a été reconnue même par les auteurs qui n'ont pas su en comprendre l'importance (1). — Examinons maintenant comment opèrent les assemblées parlementaires. Pendant longtemps on a cru que leur principal rôle consistait à raisonner sur les plus hautes questions d'organisation sociale et surtout sur les constitutions ; là, on pouvait procéder en énonçant des principes, en établissant des déductions et en formulant, dans un langage précis, des conclusions très claires. Nos pères ont excellé dans cette scolastique, qui comprend la partie lumineuse des discussions politiques. (I) Dans l'Introduction à l'économie moderne, j'ai montré comment on peut se servir de cette distinction pour éclairer beaucoup de questions qui étaient demeurées jusqu'ici fort embrouillées et notamment apprécier, d'une manière exacte, des thèses très importantes de Proudhon.

200 UKI'LEXIONS SU n LA VIOLKNOE Certaines grands kds
peuvent encoro donnei' licu à de bellosjoules uratoires, depuis qne l'im ne
dissei'lc plus guère sur lcs constilutions ; ainsl polir la sé]aration de
rEglise et l'Etat, les prufessiunnels des prlncipos ont pu se Taire écouler et
nième se Taire applaudir ; ou a été d'avis ([ue rareinenl le niveau des déhats
avait été aussl élevé ; un était encure sur un terrain cpil se prête à la
scolastique. Mais, plus souvent, un s'occupe de lois d'afTaires ou de
mesures suciales ; alors s'étale dans tonte sa siilendeiir l'àncrie de nos
représenlants : niinistres, présidents ou rapporteurs de coniiinissions,
s])écialistes, rivalisent à qui sera le plus stupide ; — c'est que nous soniincs
ici en contact avec Téconunne, et l'esprit n'est plus dirigé par des inoyens
simples de contròie ; pour donner des avis sérieux sur ces queslions, il
Taudrail les avoir connus pratiquement, et ce n'est point le cas de nos
lionorables . Il va bà beaucoup de représenlants de la pelile science ; le 5
juillet 1905, un notablé guérisseur de véroles (1) déclarait qu'il ne
s'occupait point d'économie politique, ayant « ime certaine défiance pour
cette Science conjecturale ». Il Taut sans doute entendre par là qu'il est plus
diTficile de raisonner sur la production que de diagnostiquer des cliancres
syphilitiques. La pelile science a engendré un nombre Tabuleux de (1) l]C
docleir Aiigiignoir Tiil longicnqis ime des gloires decelle catégorie
(rintelloctuels qui regardaieut le socialisme cornine ime variété' ilii
IlreyTiisisine : scs gi-andcs prolclalions en Taveiir de la jiiislice l'oni
condiit à devenir gouverneur de iMadagascar, oc

LA GRÈVE PROLÉTAIRIENNE 201 sophismes que l'on rencontre, à tout instant, sur son chemin et qui réussissent admirablement auprès des gens ayant la culture médiocre et naïve que distribue l'Université. Ces sophismes consistent à tout niveler dans chaque système par amour de la logique ; ainsi on ramènera la morale sexuelle aux rapports équitables entre contractants, le code de la famille à celui des obligations, la production à l'échange. De ce que, dans presque tous les pays et tous les temps, l'Etat a pris soin de régler la circulation, soit monétaire, soit fiduciaire, ou qu'il a constitué un système légal de mesures, il n'en résulte nullement que, par amour de l'uniformité, il y ait également avantage à confier à l'Etat la gestion des grandes entreprises : ce raisonnement est cependant de ceux qui séduisent beaucoup de médiocres et de nourrissons de l'Ecole de droit. Je crois bien que Jaurès ne peut encore parvenir à comprendre pourquoi l'économie a été abandonnée par des législateurs paresseux aux tendances réactionnaires des égoïsmes ; si la production est vraiment fondamentale, comme le dit Marx, il est criminel de ne pas la faire passer au premier rang, de ne pas la soumettre à un grand travail législatif. Comme sur le plan des parties les plus claires, c'est-à-dire de ne pas la faire dériver de grands principes analogues à ceux que l'on manie quand il est question de lois constitutionnelles. Le socialisme est nécessairement une chose très obscure, puisqu'il traite de la production, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'activité humaine, et qu'il se propose d'apporter une transformation radicale dans cette région qu'il est impossible de décrire avec la

202 UKKLEXIOXS SUN LA VIOLEXCE ciarlò que l'on trouve dans les régions superficielles du monde. Aucun ordre de la pensée, aucun progrès des connaissances, aucune induction raisonnable ne pourront jamais faire disparaître le mystère qui enveloppe le socialisme ; et ceci parce que le marxisme a bien reconnu ce caractère qu'il a acquis le droit de servir de point de départ pour toutes les études socialistes. Mais il faut se hâter d'ajouter que cette obscurité se rapporte seulement au discours par lequel on prétend exprimer les inéluctables du socialisme ; on peut l'appeler scolastique et elle n'empêche nullement qu'il soit facile de se représenter le mouvement prolétarien d'une façon totale, exacte et saisissante, par la grande construction (que l'histoire prolétarienne a connue, au cours des conflits sociaux, et que l'on nomme grève générale. Il ne faut jamais oublier que la perfection de ce mode de représentation s'évanouirait à l'instant, si l'on prétendait l'essouffler la grève générale en une somme de détails historiques ; il faut s'approprier son ton indivisible et concevoir le passage du capitalisme au socialisme comme une catastrophe dont le processus échappe à la description. Les docteurs de la petite Science sont vraiment difficiles à satisfaire. Ils affirment bien haut qu'ils ne veulent admettre dans la pensée (que des idées claires et distinctes ; c'est en fait une règle insuffisante pour l'action, car nous n'exécutons rien de grand sans l'intervention d'images fortement colorées et nettement dessinées, qui absorbent toute notre attention : mais peut-on trouver quelque chose de plus satisfaisant que la grève générale à leur point de vue ? — Mais, disent-ils, il ne faut s'appuyer que sur des réalités données par l'expérience ; le tableau de la

LA GRÈVE PROLÉTARIENNE 203 grève générale serait-il donc composée en partant de tendances qui ne soient pas données par l'observation du mouvement révolutionnaire? serait-ce une oeuvre de raisonnement fabriquée par des savants de cabinet occupés à résoudre le problème social suivant les règles de la logique? serait-ce quelque chose d'arbitraire? n'est-ce point, au contraire, un produit spontané analogue à tous ceux que l'histoire retrouve dans les périodes d'action? — On insiste et l'on invoque les droits de l'esprit critique; nul ne songe à les contester: il faut sans doute contrôler ce tableau et c'est ce que j'ai essayé de faire ci-dessus; mais l'esprit critique ne consiste point à remplacer des données historiées par le charlatanisme d'une fausse science. Si l'on veut critiquer le fond même de l'idée de grève générale, il faut s'attaquer aux tendances révolutionnaires qu'elle groupe et qu'elle représente en actions; il n'y a pas d'autre moyen sérieux que de montrer aux révolutionnaires qu'ils ont tort de s'acharner à agir pour le socialisme et que leur véritable intérêt serait d'être politiciens: ils le savent depuis longtemps et leur choix est fait; comme ils ne se placent point sur le terrain utilitaire, les conseils qu'on pourra leur donner seront vains. Nous savons parfaitement que les historiens futurs ne manqueront pas de trouver que notre pensée a été pleine d'illusions, parce qu'ils regarderont derrière eux un monde achevé. Nous avons au contraire à agir, et nul ne saurait nous dire aujourd'hui ce que connaîtront ces historiens; nul ne saurait nous donner le moyen de modifier nos images motrices de manière à éviler leurs oriques.

204 IIKKLEXIONS SUI*. LA VIOLENOi: Ne»h*c situation ressemble fori à celle des physiciens qui se livrent à de grands calculs en partant de théories qui ne soni pas dcs tinées à durer éternellenient. On a aujourd'liiii ahandonné loul espfiir do suumeltre, dune manière rigoureuse, la naturo ;i la Science; le spectacle dos révolutions scicntifiques modernes n'est inéme pas encouragoant pour les savants, et a pu conduire assez naturclleinient hoaucuup de gens à proclaincr la faillite do la Science, — etcopendant il faudrait Otre fon pour faire diriger l'industrie par des sorciers. des niédiums ou des Ihauinaturges. Si le philosophe uc cherdte pas d'application, il se place au point de vue de l'historien futur des Sciences et alurs il conteste le caractère absolu des tbòses scientiriques contcnporaines ; mais il est aussi ignorant quele pbynicien actuel dès qu'il s'agit desavoir comment il faudrait corriger les explications que donne celui-ci. Il n'y a plus aujourd'bui de pphilosophes sérieux qui acceptent la positiuii sceptique; leur grand but est de montrer, au contraire, la lógitiiinité d'une Science qui cependant ne sait pas Ics choses et qui se borno à dófinir des rapports utilisables. C'est parco ([ue la sociolc»gie est entre Ics mains de gens impropres à tonte intelligence pliibisophique qu'on pcut nous reproolier — au nona de la petite Science — de nous contenter de procédés qui sont fondés sur la loi de l'action, telle que nous la róvèlent tous Ics grands inouvcmnts liistoriques. Taire de la Science, c'est d'abord savoir quelles sont les forces qui existent dans le monde, et c'est se mettre en état de les utiliser en raisonnant d'après rexpérience. C'est pourquoi je dis (ju'en acceptant l'idée de grève générale et tout en saebant que c'est un mythe, nous opérons

LA GÈVE PROLÉTARIENNE 203 exactement comme le physicien moderne qui a pleine confiance dans sa Science, tout en sachant que l'avenir la considérera comme surannée. C'est nous qui avons vraiment l'esprit scientifique, tandis que nos critiques ne sont au courant ni de la Science ni de la philosophie modernes ; — et cette constatation nous suffit pour avoir l'esprit tranquille.



CHAPITRE V La grève générale politique I. — Eiiiiploi cles
syndicats par les politiciens. — Pression sur les parlements. —
Grèvesgénérales de Belgique et de Russie. II. — DiITérences des deux
couranls d'idées correspondant aux deux conceptions de la grève générale :
lu lte de classe ; Etat ; elite pensante. III. — Jalousie entretenue par les
politiciens. — La guerre conime source d'héroisme et cornine pillage. —
Dictature du prolétariat et ses antécédents historiques. IV. — La force et la
violence. — Idéesde Marx sur la force. — Xécessité d'une tlicorie nouvelle
pour la violence prolétarienne. I Les politiciens sont des gens avisés, dont
les appétits voraces aiguisent singulièrement la perspicacité, et chez
lesquels la chasse aux bonnes places développe des ruses d'apaches. Ils ont
horreur des organisations pureinent prolétariennes, et les discréditent autant
qu'ils le peuvent ; ils en nient souvent niénie Tefficacité, dans l'espoir de
détourner les ouvriers de groupements qui seraient sans avenir selon eux.
Mais quand ils s'aperQoivent que leurs haines sont impuissantes, que les
objurgations

208 REFLEXIONS SUR LA VIOLENCE n'empêche pas le fonctionnement des organismes détestés et que ceux-ci sont devenus forts, alors ils cherchent à faire tourner à leur profit les puissances qui se sont manifestées dans le prolétariat. Les coopératives ont été longtemps dénoncées comme n'ayant aucune utilité pour les ouvriers ; depuis qu'elles prospèrent, plus d'un politicien fait les yeux doux à leur caisse et voudrait ohleurer que le Parti vit sur les revenus de la boulangerie et de Pâtisserie, comme les consistoires israélites, dans beaucoup de pays, vivent sur les redevances de la boue juive (1). Les syndicats peuvent être fort utilement employés à faire de la propagande électorale ; il faut, pour les utiliser avec fruit, une certaine adresse. mais les politiciens ne manquent pas de légèreté de main. Guérard, le secrétaire du syndicat des cheminots de terre, fut autrefois un des révolutionnaires les plus fougues de France ; mais il a fini par comprendre qu'il était plus facile de faire de la politique que de préparer la grève générale (2) ; (1) En Algérie. Les seules de l'administration des consistoires. (2) (L'ancien dévot des otages de corruptions tMectorale, ont ordonné le gouvernement ; il les renforce : mais la loi révoque sur la séparation des Églises et de l'État va probablement permettre la loi de laïcité des instituteurs. (2) Péri tentative de grève des cheminots de terre lui fait en 1918 ; Joseph illoin en parle ainsi : « L'individu Irès loquace. Guérard. « Il avait fondé une association des ouvriers et employeurs des chemins de fer. et réunissait plus de 20.000 adhésions, intervint [dans le conseil des enseignants de Paris] avec l'annonce d'une grève générale de son syndicat... brisson ordonna des péripéties, finit par déclencher la grève des

LA GnÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 209 il est aujourd'hui l'un des hommes de confiance de la Direction du Travail et, en 1902, il se donna beaucoup de mal pour assurer l'élection de Millerand. Dans la circonscription où se présentait le ministre socialiste se trouve une très grande gare, et sans l'appui de Guérard, Millerand serait probablement resté sur le carreau. Dans le Socialiste du 14 septembre 1902, un guesdiste dénonçait cette conduite qui lui semblait doublement scandaleuse : parce que le congrès des travailleurs des chemins de fer avait décidé que le syndicat ne ferait pas de politique et parce qu'un ancien député guesdiste se portait contre Millerand. L'auteur de l'article redoutait que « les groupes corporatifs ne fassent fausse route » et n'en arrivent, sous prétexte d'utiliser la politique, à devenir les instruments d'une politique ». Il voyait parfaitement juste ; dans les débats conclus entre les représentants des syndicats et les politiciens, le plus clair profit sera toujours pour ceux-ci. Plus d'une fois, les politiciens sont intervenus dans des grèves, dans le désir de ruiner le prestige de leurs adversaires et de capter la confiance des travailleurs. Les grèves du bassin de Longwy, en 1905, eurent pour point de départ des efforts tentés par une fédération d'épouvables gars, déclenchés par des cordons de sentinelles le long des voies ; personne ne bougea. » {Histoire de l'affaire Dreyfus, tome IV, j)). 310-311). — Aujourd'hui, le syndicat Guérard est tellement bon que le gouvernement lui a accordé la faveur d'émettre une grande loterie. Le 14 mai 1907, Clemenceau le cita à la Chambre comme une réunion de « gens raisonnables et sages » opposés aux agissements de la Confédération du Travail. 14

voilà organiser des syndicats qui fussent capables de servir sa politique
 contre celle des patrons (1) ; les anglais ne tournaient pas au gré des
 promoteurs du nouveau, qui n'étaient pas assez familiers avec ce genre d'
 opérations. Quelques politiciens socialistes son, au contraire, d'une habileté
 consensuelle pour combiner les instincts de l'Yvolte en une force électorale.
 L'idée devait donc venir à quelques personnes d'utiliser dans un but
 politique de grands mouvements des masses populaires. L'histoire de
 l'Angleterre a montré, plus d'une fois, un gouvernement reculant. lorsque
 de très nombreuses manifestations se produisaient contre ses projets, alors
 même qu'il aurait été assez fort pour repousser, par la force, tout attentat
 dirigé contre les institutions. Il semble que ce soit un principe admis du
 régime parlementaire, que la majorité ne saurait s'obstiner à suivre des
 plans qui soulevaient contre eux des manifestations atteignant un trop fort
 degré. C'est une des applications du système de compromis sur lequel est
 fondé ce régime ; aucune loi n'est valable quand elle est regardée par une
 minorité considérée étant assez oppressive pour motiver une résistance violente,
 les grandes démonstrations tumultueuses font voir que l'on n'est pas bien
 loin d'avoir atteint le moment où pourrait éclater la révolte armée ; devant
 de telles démonstrations les gouvernements respectueux des bonnes
 traditions cèdent 2). (1) Mouvement socialiste, décembre 1905. p. 1,50. (2)
 Le parti clérical a cru qu'il pourrait employer celle

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 211

Entre la simple promenade menagante et Téméraire, pourrait prendre place la grève générale politique, qui serait susceptible d'un très grand nombre de variétés : elle peut être de courte durée et pacifique, ayant pour but de montrer au gouvernement qu'il fait fausse route et qu'il y a des forces capables de lui résister ; elle peut être aussi le premier acte d'une série d'émeutes sanglantes. Depuis quelques années, les socialistes parlementaires ont moins confiance dans une rapide conquête des pouvoirs publics et ils reconnaissent que leur autorité dans les Chambres n'est pas destinée à s'accroître indéfiniment. Lorsqu'il n'y a pas de circonstances exceptionnelles qui peuvent forcer un gouvernement à accorder leur appui par de grandes concessions, leur puissance parlementaire est assez réduite. Il serait donc fort utile pour eux de pouvoir exercer sur les majorités récalcitrantes une pression du dehors, qui aurait l'air de menacer les conservateurs d'un soulèvement redoutable. S'il existait des fédérations ouvrières riches, bien centralisées et capables d'imposer à leurs membres une sévère discipline, les députés socialistes ne seraient pas très embarrassés pour imposer parfois leur direction à leurs collègues. Il leur suffirait de profiter d'une occasion favorable à un mouvement de révolte, pour arrêter une tactique pour arrêter l'application de la loi sur les congrégations ; il a cru que des manifestations violentes feraient céder le ministère ; celui-ci a tenu bon et on peut dire qu'un des ressorts essentiels du régime parlementaire s'est trouvé ainsi faussé, puisque la dictature du parlement connaît moins d'obstacles qu'autrefois.

212 IIÈI'.EXIO.NS Siili LA VIOLEXCE branche d'incliisric pendant quelques jours. On a, plus d'une fois, propose de motto ainsi le gouverniont au picddu mur paruii arrêt dansTexploitation desniines (1) ou dans la marche des chcmlns de Ter. Poni* qu'une pareille lactiquo pùt produlre tous sos effets, il faudrait que la grève pòi éclater à Timproviste sur le mot d'ordrc lance par le Parti et qu'elles'arrètèt au moment où celui-ci aurait signé un pacle arce le gouvernement. C'est pourquoi les politicians sont si parllsans d'uno centralisaliou des sYudicals et parlent si souvent de discij)line (2). On comprend assez hien qu'il s'agit d'uno discipline suhordonnant le prolétariat à leur commandomont. Des associations très décentralisées et groupóos en Bourscs du Travail leur olTriraient moins de garanties ; aussi regardent-ils volontiers comme des anarc/iisles tous les gens qui ne sontpoint parlisans d'une solido concentration du prolétariat aulour des chefs du Parti. (1) Eli 1890, lo congròs nnlional dii parli gucsdislo vola, à Lille, ime rósohilion jiar la(|uello il dóclarail ipio la grève géiu'rale (Ics ininoiirs óUiil actuallemcnl possilde cl (pio la senio grève géiu'rale des mincurs pcrcnicUrail (rohlonir tous les résnilais (pn' l'on dcinaide en vain à un arivi de lonles Ics professions. (2) « S ii y a place dans le Parli ponr rinilialivo iadividiiclle. Ics fanlaisics arhilraires de l'individn doivent èlre écarlés. Le l'èglolnenl csl lo salili dn Parli ; il l'aiil nons y allacher rorlcinenl. C'csl la conslilnlion ipic nons nons soniincs librenienl donné(', (|ni nons lic Ics nns anx anircs cl (pii nons permei lons ciiscnilde de vaincre on do ivionrir. » Ainsi parlai! nn doclcir socialiste an ('.onseil national. 7 octobre 1000.) Si nn ji'snilc s'expriiiait ainsi, on dónoncerait le fanalisinc monacai.

LA GUÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 213 La grève générale politique offre cet immense avantage qu'elle ne met pas en grand péril les vies précieuses des politiciens[^]; elle constitue une amélioration de l'insurrection morale dont usa la Montagne, au mois de mai 1793, pour forcer la Convention à expulser de son sein les Girondins ; Jaurès, qui a peur d'effrayer sa clientèle de financiers (comme les Maitagnards avaient peur d'effrayer les départements), admire fort un mouvement qui ne serait pas compromis par des violences qui auraient affligé l'humanité (1) ; aussi n'est-il pas un ennemi irréconciliable de la grève générale politique. Des événements récents ont donné une force très grande à l'idée de la grève générale politique. Les Belges obtinrent la réforme de la constitution par une démonstration que l'on a décorée, peut-être un peu ambitieusement, du nom de grève générale. Il paraît que les choses n'avaient pas eu l'allure tragique qu'on leur a quelquefois prêtée : le ministère était bien aise de forcer la Chambre à adopter un projet de loi électorale que la majorité réprouvait ; beaucoup de patrons étaient fort opposés à cette majorité ultraccléricale ; ce qui se produisit alors fut ainsi tout le contraire d'une grève générale prolétarienne, puisque les ouvriers servirent les fins de l'Etat et de capitalistes. Depuis ces temps déjà lointains, on a tenté une autre poussée sur le pouvoir central, en vue de l'établissement d'un mode de suffrage plus démocratique ; cette tentative échoua d'une manière (1) Jaurès, Convention, p. 1384.

214 UtKLEXIOXS SUn LA VIOLKXCE complète; cette fois, le ministère n'était plus implicitement d'accord avec les promoteurs pour faire adopter une nouvelle loi électorale. Beaucoup de Belges restèrent fort ébahis de leur insuccès et ne purent comprendre que le roi n'eût pas renvoyé ses ministres pour faire plaisir aux socialistes ; il avait autrefois imposé à des ministres cléricaux leur démission en présence de manifestations libérales ; décidément ce roi ne comprenait rien à ses devoirs et, comme on le dit alors, il n'était qu'un roi de corion. L'expérience belge n'est pas sans intérêt, parce qu'elle nous conduit à bien comprendre l'extrême opposition qui existe entre la grève générale prolétarienne et celle des politiciens. La Belgique est un des pays où le mouvement syndical est le plus faible ; toute l'organisation du socialisme est fondée sur la boulangerie, l'épicerie et la mercerie, exploitées par des comités du Parti ; l'ouvrier, habitué de longue date à une discipline cléricale, est toujours un inférieur qui se croit obligé de suivre la direction des gens qui lui vendent les produits dont il a besoin, avec un léger rabais, et qui l'abreuvent de harangues, soit catholiques, soit socialistes. Non seulement nous trouvons l'épicerie originaire en sacrodoce, mais encore c'est de Belgique que nous vient la fanieuse théorie des services publics, contre laquelle Guesde écrivit en 1883 une si violente brochure et que Deville appelait, à la même époque, une contrefaçon belge du collectivisme (1). Tout le socialisme belge tend au développement de l'industrie d'Etat, à la constitution d'une classe de travail(t) Deville, Le Capital, p. 10.

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 215 leurs-fonctionnaires, qui seraient solidement disciplinés sous la main de fer de chefs que la démocratie accepterait (1). Il est tout naturel que dans un tel pays la grève générale soit conçue sous la forme politique ; le soulèvement populaire doit avoir, dans de telles conditions, pour but de faire passer le pouvoir d'un groupe de politiciens à un autre groupe de politiciens, — le peuple restant toujours la bonne bête qui porte le bât(2). Les troubles tout récents de Russie ont contribué à populariser l'idée de grève générale dans les milieux des professionnels de la politique. Beaucoup de personnes ont été surprises des résultats que les grands arrêts concertés du travail ont produits ; mais on ne sait pas très bien comment les choses se sont passées et quelles conséquences ont eues ces troubles. Des gens qui connaissent le pays estiment que Witte avait des relations avec beaucoup de révolutionnaires et qu'il a été fort heureux de terrifier le tsar pour pouvoir enfin éloigner ses ennemis (1) Paul Leroy-Beaulieu a proposé récemment d'appeler « quatrième Etat » l'ensemble des employés du gouvernement et « cinquième Etat », ceux de l'industrie privée ; il dit que les premiers tendent à former des castes héréditaires. {Débats, 25 novembre 1905.) Plus on ira, plus on sera amené à distinguer ces deux groupes ; le premier fournit un grand appui aux politiciens socialistes, qui voudraient le plus complètement discipliner* et lui subordonner les producteurs industriels. (2) Ceci n'empêche pas Vandervelde d'assimiler le monde futur à l'abbaye de Thélème, célèbre par Rabelais, où chacun faisait ce qu'il voulait, et de dire qu'il aspire à la « communauté anarchiste ». (Destree et Vandervelde, Le socialisme en Belgique, p. 289.) Oh ! magie des grands mots !

21G ItliFLEXIONS sufi l.A VIOLE.VCK et obtenir (Ics
 iiiiititiitioiis qui, à son jugoiiiicnt, devaient renJrc diffiïiile lo relour de
 Taiicien regimo. On doit ôtre frappe de ce qiie, pendant asse/, longtemps, le
 gouverneiiient a clé cornine paralysé et que ranarcliie ôtait à son collibie
 dans radniinistration, tandisqiie le jour où Witte a cru nécessaire ù scs
 inlérêts persoli nels d'agir avec vigueur, la répression a été rapide; ce jour
 est arrivò (coinme l'avaient prévu quelques pcrsonnes), lorsque les
 financiers eurent besoin de fairo renionter le crédit de la Russie. Il ne
 seinble pas vraisemblable quelossoulèvements antérieurs eussenteu jainais
 la puissanee irrésistible qu'on leur a attribuée ; le Petit Parisien, qui est l'un
 desjournaux frangaisqui avaient aiTernié rentretien de la gioire de Witte,
 disait que la grande grève d'octobre 1905 se termina par suite de la misere
 des oiiivriers ; d'après lui, on l'avait même prolongée d'iin jour, dans
 l'espoir quo les Polonais prendraient partau mouvement et obtiendraientdes
 eoncessions coinme en avaient obtenu les Finlandais ; puis il félicitait Ics
 Polonais d avoir été assez sages pour ne pas bouger et ne pas donnei' un
 prête.vte à une intervention allemaiide [Petit /[^]arisien, 7 novembre 1905). Il
 ne faul donc pas trop se laisser éblonir par certains récits, et Oh. Ronnier
 avait raison de taire des réserves dans le Socia/iste du t8 novembre 1905 au
 sujet des événcments de Russie; il avait tonjonrs été un irréductible
 adversaire de la grève générale et il notaitqu'il n'y avait pas un seni poiut
 commun entre ce qui s'était produit en Russie et ce qu'imaginent « les purs
 syndicalistes on Franco. » Là-bas, la grève aurait été seulement, selon lui, le
 couronnement d'uno ceuvre très complexc,

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 217 un moyen employé avec beaucoup d'autres, qui avait réussi en raison des circonstances exceptionnellement favorables au milieu desquelles elle s'était produite. Voilà bien un caractère très propre à distinguer deux genres de mouvements que l'on désigne par le même nom. Nous avons étudié une grève générale prolétarienne qui est un tout indivisible ; maintenant nous avons à considérer une grève générale politique, qui combine des incidents de révolte économique avec beaucoup d'autres éléments qui dépendent de systèmes étrangers. Dans le premier cas, on ne doit considérer à part aucun détail ; dans le second, tout dépend de l'art avec lequel des détails hétérogènes sont combinés. Il faut maintenant considérer isolément les parties, en mesurer l'importance et savoir les harmoniser. Il semble qu'un pareil travail devrait être regardé comme purement utopique (ou même tout à fait absurde) par les gens qui sont habitués à opposer tant d'objections pratiques à la grève générale prolétarienne ; mais si le prolétariat abandonné à lui-même n'est bon à rien, les politiciens sont bons à tout. N'est-ce pas un dogme de la démocratie que rien n'est au-dessus du génie des démagogues ; et la grève générale politique n'est-elle pas un des moyens que peuvent employer les démagogues pour vaincre les résistances qui leur sont opposées ? Je ne m'arrêterai pas à discuter les chances de réussite de cette tactique et je laisse aux boursicotiers qui lisent Y Huinauté le soin de chercher les moyens d'empêcher la grève générale politique de tomber dans l'anarchie. Je vais m'occuper seulement de chercher à mettre en pleine

218

Il y a une différence fondamentale qui existe entre les deux conceptions de grève générale. 11 Nous avons vu que la grève générale syndicaliste est une construction qui renferme tout le socialisme prolétarien ; on y trouve non seulement tous ses éléments réels, mais encore ils sont groupés de la même manière que dans les luttes sociales et leurs mouvements sont bien ceux qui correspondent à leur essence. Nous ne pourrions pas opposer à cette construction un autre ensemble d'images aussi parfait pour représenter le socialisme des politiciens ; cependant, en faisant de la grève générale politique le noyau des tactiques des socialistes à la fois révolutionnaires et parlementaires, il devient possible de se rendre un compte exact de ce qui sépare ceux-ci des syndicalistes, A . — On reconnaît immédiatement que la grève générale politique ne suppose point qu'il y ait une lutte de classe concentrée sur un champ de bataille où le prolétariat attaque la bourgeoisie ; la division de la société en deux armées antagonistes disparaît ; car ce genre de révolution se produit avec n'importe quelle structure sociale. Dans le passé, beaucoup de révolutions furent le résultat de coalitions entre groupes mécontents ; les écrivains socialistes ont souvent montré que les classes pauvres se firent massacrer, plus d'une fois, sans autre profit que d'assurer le pouvoir à des maîtres qui avaient su utiliser,

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 219 à leur avantage et avec beaucoup d'astuce, un mécontentement passager du peuple contre les autorités anciennes. Il semble bien que les libéraux russes eussent espéré voir se réaliser quelque chose d'analogue en 1905; ils étaient heureux de tant de soulèvements paysans et ouvriers ; on assure même qu'ils avaient été fort satisfaits d'apprendre les défaites de l'Armée de Mandchourie (1); ils croyaient que le gouvernement effrayé finirait par avoir recours à leurs lumières ; comme parmi eux il y a quantité de sociologues, la petite Science aurait rapporté ainsi un fort beau succès ; mais il est probable que le peuple n'aurait eu qu'à se brosser le ventre. Je suppose que les capitalistes actionnaires de l'humanité ne sont d'aussi ardens admirateurs de certaines grèves qu'en raison des mêmes raisonnements ; ils estiment que le prolétariat est bien commode pour débayer le terrain et ils croient savoir, par l'expérience de l'histoire, qu'il sera toujours possible à un gouvernement socialiste de mettre à la raison les révoltés. Ne conserve-t-on pas d'ailleurs soigneusement les lois faites contre les anarchistes dans une heure d'abolition ? On les stigmatise de temps en temps du nom de lois scélérates ; mais elles peuvent servir à protéger les capitalistes-socialistes (2). (1) Le correspondant des Débats racontait dans le numéro du 25 novembre 1906 que des députés de la Douma avaient félicité un journaliste japonais des victoires de ses compatriotes. (Cf. Débats, 10 décembre 1907.) (2) On peut se demander aussi dans quelle mesure les anciens ennemis de la justice militaire lient à la dispa

KKLIXIONS SL'K LA VIOLENCK 21>0 li. — I* li ne serait plus vrai il dire que toute l'organisation du prolétariat soit contctiue dans le syndicalisme révolutionnaire. Puisque la grève générale syndicaliste ne serait plus toute la revolution, il faut dos organismes à côte des syndicats ; de plus, coimme la grève ne saurait ôtre qu'ua détail savaniinent combinò avcc beaucoup d'autres incidents qu'il faut savoir déchaîner à rheure propice, Ics syndicats devraient rccevoir l'iinpulsion des comités politiques, ou tout au moins niarclier en parfait accord avec ces comilés qui représentent l'intelligence supérieurc dumouvcmnt socialiste. En Italie, Ferri a symbolisé cet accord d'une manière assez dròlc en disant que le socialisine a besoin de deux jambes; cette figure a été empruntée à Lessing qui ne se doutait guère qu'elle piit devenir un principe de sociologie. Dans la deuxième scène de Minila de [iambelni, faubergiste dit à Just qu'on ne pcut rester sur un verre d'eaude-vic, de mème qu'on ne va jias bica avcc une jambe ; il ajoute cncore que les bonncs cbose sont tierces et qu'une corde è quatre tours n'en est que plus solide. J'ignore si la sociologie a lire quelquc parti de ces derniers apborismcs, qui valent bica colui doni Ferri abuse. 2® Si la grève générale syndicaliste évo([ue l'idée d'une ère de haut progrès éconoinique, la grève générale polirilion (Ics conscils de guerre, l'cndanl longleinps Ics nationalistes ont pn soulciir, avcc mie a)))nroncc de raison. qu oii Ics conscrvait pour ne pas èire obligé de renvoyer Dreyfus devanl unc Cotii' d'assises au cas où la Cour de cassalion ordonnecrail un Iroisième jugcincl ; mi conseil de guerre peni ciré plus l'acile à composer (pi un jury.

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 221 tique évoque plutôt celle d'une dégénérescence. L'expérience montre que les classes en voie de décadence se laissent prendre plus facilement aux harangues fallacieuses des politiciens que les classes en voie de progrès, en sorte que la perspicacité politique des horanies semble être en rapport étroit avec les conditions qui règlent leur existence. Les classes prospères peuvent commettre souvent de très grosses imprudences, parce qu'elles ont trop confiance dans leur force, qu'elles regardent l'avenir avec trop de hardiesse et qu'elles sont dominées, pour un instant, par quelques délires de gloire. Les classes affaiblies se tournent régulièrement vers les gens qui leur promettent la protection de l'Etat, sans chercher à comprendre comment cette protection pourrait mettre d'accord leurs intérêts discordants; elles entrent volontiers dans toute coalition qui a pour but de conquérir les faveurs gouvernementales; elles accordent toute leur admiration aux charlatans qui parlent avec aplomb. Le socialisme a beaucoup de précautions à prendre pour ne pas tomber au rang d'un antisémitisme à grandes phrases (1) et les conseils d'Engels n'ont pas été toujours suivis sur ce point. La grève générale politique suppose que des groupes sociaux, très divers, aient une égale foi dans la force magique de l'Etat; cette foi ne manque jamais chez les groupes en décadence et elle permet aux bavards de se donner pour des gens ayant une compétence universelle. (1) Engels, La question agraire et le socialisme, dans le Mouvement socialiste, 15 octobre 1900, p. 402. Cf. pp. 408-459 et p. 403.

ItKI'l.EXIONS SI'n LA VIOLENCE ^^2 Elle trouverait de très
 iililes auxiliaires dans la niaiserie des pliilaillhropes ; et eette niaiserie est
 toujours un fruit de la dégénérescence des classes riches. Elle recuserait
 d'autant mieux qu'elle aurait devant elle des capitalistes laides et
 d'OLOuragés. 30 Il n'on ne saurait plus maintenant se désintéresser des plans
 relatifs à la société future ; ces plans que le marxisme tournait en ridicule et
 que la grève générale syndicaliste écartait, deviennent un élément essentiel
 du nouveau système. La grève générale politique ne saurait être proclamée
 que le jour où l'on aurait acquis la certitude qu'on a sous la main des cadres
 complets pour régler l'organisation future. C'est ce que Jaurès a voulu faire
 entendre dans ses articles de 1901, quand il a dit que la société moderne «
 recule devant une entreprise aussi indéterminée et aussi incertaine que la
 [grève syndicaliste] comme on recule devant le vide » (1). Il ne faut
 pas de jeunes avocats sans avenir qui ont rempli de gros cahiers avec
 leurs projets détaillés d'organisation sociale. Si nous n'avons pas encore le
 bréviaire de la révolution que Lucien Herr avait annoncé en 1900, nous
 savons tout au moins qu'il y a déjà des règlements tout préparés pour
 assurer le service de la comptabilité dans la société collectiviste et
 Tarbourieci a même étudié des modèles de paperasses à recommander à la
 bureau de la future (2). Jaurès ne cesse de faire (1) .Lairès, *Études*
 i>oria/is/es, p. 107. (2) On trouve beaucoup de ces choses follement
 sérieuses dans la Cité future de Tarbourieci. — Des personnes (qui se
 disent bicyclistes, inconnues, assises (pour Arluer l'online, Dirce

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 223 appel aux lumières qui sont obligées de tester sous le boisseau capitaliste, et il ne doute pas que la révolution dépend bien moins des conditions auxquelles pensait Marx, que des élucubrations de génies méconnus. G. — J'ai appelé l'attention sur ce qu'a d'effrayant la révolution conçue à la manière de Marx et des syndicalistes, et j'ai dit qu'il importe beaucoup de lui coiserver son caractère de transformation absolue et irréformable, parce qu'il contribue puissamment à donner au socialisme sa haute valeur éducative. Cette gravité de l'œuvre poursuivie par le prolétariat ne saurait convenir à la clientèle jouisseuse de nos politiciens; ceux-ci veulent rassurer la bourgeoisie et lui promettent de ne pas laisser le peuple s'abandonner à ses instincts anarchiques. Ils lui expliquent qu'on ne songe nullement à supprimer la grande machine de l'Etat, en sorte que les socialistes sages désirent deux choses : s'emparer de cette machine pour en perfectionner les rouages et les faire fonctionner au mieux des intérêts de leurs amis, — et rendre plus stable le gouvernement, ce qui sera fort avantageux pour tous les hommes d'affaires. Tocqueville avait observé que, depuis le commencement du xix^e siècle, les institutions administratives de la France ayant très peu changé, les révolutions n'ont plus produit de très grands courants du Travail, et dans son portefeuille des Solutions étonnantes de la question sociale et qu'il les révélera le jour où il sera à la retraite. Nos successeurs le béniront de leur avoir ainsi réservé des plaisirs que nous n'aurons pas connus.

224 IIII'LEXIO.VS sull I.A YIOLKNCE boulcversenients (1).

Les financici's socialistes n'ont pas In Tocqueville, mais ils compre)uent, (rinslinct, qiie la conservation (l'un Ktal bien cenlralisci, bien auloritaire, bi(m (buiiocralique, offre (rimmons ressources pour eux et Ics mot à l'abri de la révolution proI(!*tai'icenne. L(>s transformations que pourront réaliser leurs amis, les socialisles parlcmentaires, scront toujours asse/, limiliies, et il sera toujours possible, grâce à l'Elat, de corriger les i ni piat de u c cs commi ses . La grève générale des syndicalistos éloigne du sociafisme les financiers en quôte d'aventuri's ; la grève politique leur sourit asse/., parce qu'elle serait faite dans des circonslancos ju'opices au pouvoir des poliliciens — et par suite au.x opérations de leurs alliés do la finance (2). Mar.v suppose, tout comme les syndicalistos, que la révolution sera absolueet irréformable, parce (ju'elle aura (1) Tocijnncville, ISA nrien liéf/hnr cl la Révolution, p. (2| Dans V Avant-Garde dii 2!) oclohrc 190;). on lil mi rappoi'l de Lticien Uolland au Lonscil iialional du parli soeialisle linifici sur riilection de l.oiiis Droyl'iis, spciculalcur en grains cl aclionnaire de V lluinauili-, à l'Iorac. « ,['cus riiuincns doilcilir. dii Uolland, d'cnieidro mi des roiV c/c (jHc se róclaincr de iiolre Inernationalc, de nolrc roiigc dra|icaii, de nos priicipcs, t rier : Vivo la Uópiibliipic sociale ! » l.os personiies ijiii ne coimailroul celle ('dcclion que par le rapport officici luililii; dans le Socialis/e du 28 oclohrc 100-'J. en aiironi ime idée singiiliòroinciil l'niissc. Se dcifierdes docuiiienis olficiels sorialisics. .le iic crois |ias (jiic, diirant l'alTaii'c Dreyl'iis. les amis de riilal-major aienl jainaïs lanl maipiillé la viirile* ipic le firent Ics socialisles officicis en celle occasion.

L\ GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 225 pour effet de remettre les forces productives aux mains d'hommes libres. c'est-à-dire d'hommes qui soient capables de se conduire dans l'atelier créé par le capitalisme, sans avoir besoin de maîtres. Cette conception ne saurait nullement convenir aux financiers et aux politiciens qui'ils soutiennent ; car les uns et les autres ne sont propres qu'à exercer la noble profession de maîtres. Aussi, dans toutes les études qu'on fait sur les sociétés, est-on amené à reconnaître que celui-ci suppose la société divisée en deux groupes : l'un forme une élite organisée en parti politique, qui se donne pour mission de penser à la place d'une masse non pensante, et qui se croit admirable parce qu'elle veut bien lui faire part de ses lumières supérieures (1) ; — l'autre est l'ensemble des producteurs. L'élite politique n'a pas d'autre profession que celle d'employer son intelligence et elle trouve très conforme aux principes de la Justice immanente (dont elle est propriétaire), que le prolétariat travaille à la nourrir et à lui faire une vie qui ne rappelle pas trop celle des ascètes. Cette division est si évidente qu'on ne songe généralement pas à la dissimuler : Les officiels du socialisme parlent constamment du Parti comme d'un organisme possédant une vie propre. Au congrès socialiste international de 1900, on a mis en garde le Parti contre le danger que pouvait lui faire courir une politique capable de trop le séparer du prolétariat ; il faut qu'il inspire confiance aux (1) bcs Intelligents ne sont pas, comme on le dit souvent, Les hommes qui pensent : ce sont les gens

226 UKFLKXIO.V? >IU LA VIOLKNCT': iiiasses, s ii voijt Ics avoli' derriere lui aii jour du grand combai (I). Le grand reproclie i|uc Marx adrossait ;i scs adversalros de l'AHiance. ('•laltjuslcniient cettcsrparation des dirigeants et dos dirigés c|ui avait polir elTet de rcsclaurer rElat(2) et qui est aujourd'hui si niarqueeon Allcniagne.. . et ailleurs. Ili A. — Nous allons maintenantl entrer plus avanl dans l'analyse des idées qui se raltachent à la grève polilique el toni d'abord exaininer ce que devien t la notion de classe. I'' Les classes ne pourront plus èlrodéfinies par la place que Icurs nienibres occupent dans la production capilaliste ; on revient à ranciennc distinction des groupes riebcs et des groupes pauvres ; c'est de cotte manière que les classes appariient aux anciens socialistes, qui clierebaient lo inoycn de réfurmer les iniquités de la distribution actuelle des richiessos. Lescallioliques sociaux sepiacent sur le même terrain et veuleut ainéliorer le sort des (1) Par cxcm]ile Vaillanl dii : « l'iiisiue nous avoiis à livror eolio graiido lialailc. crovoz-vois (pio nous puissions la gagiicr si nous n'avons pas le prolólarial derrière nous ? Il l'aul l>icn (juc nous l ayons ; ol nous no l aiirons pas si nous l'avons (b'oouragó, si luuis lui avons moniró (|uo le Parli soeialisli' iic l'cpivsenlo plus scs inh'i'òls. »> (Cd/iiei's de la Qiiiicai/ie. 16'- de la ii" sèrie, p. I.'J'J.)

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 227

pauvres, non seulement par la charité, mais par une fondation d'institutions propres à atténuer les douleurs causées par l'économie capitaliste. Il paraît qu'il en est encore aujourd'hui à ce point de vue que les choses sont considérées dans le monde qui admettrait à peine comme un projet ; on m'a raconté que celui-ci a cherché à convertir Buisson au socialisme en faisant appel à son bon cœur et que ces deux augures eurent une discussion fort cocasse sur la manière de corriger les fautes de la société. La masse croit qu'elle souffre parce qu'elle subit une conséquence d'un passé qui était plein de violences, d'ignorance et de méchanceté ; elle a confiance dans le génie de ses chefs pour la rendre moins malheureuse ; à une hiérarchie maladroite, elle croit que la démocratie substituerait, si elle était libre, une hiérarchie bienfaisante. — Les chefs qui entretiennent leurs hommes dans cette douce illusion voient le monde à un tout autre point de vue ; l'organisation sociale actuelle les révolte dans la mesure où elle crée des obstacles à leur ambition ; ce sont moins les classes qui leur font horreur que les positions acquises par leurs aînés ; le jour où ils ont suffisamment pénétré dans les sanctuaires de l'État, dans les salons, dans les lieux de plaisir, ils cessent généralement d'être révolutionnaires et parlent sagement de Révolution. 2° Le sentiment de révolte que l'on rencontre dans les classes pauvres se colorera dès lors d'une atroce jalousie. Nos journaux démocratiques entretiennent cette passion avec beaucoup d'art, dans la pensée que c'est le meilleur moyen d'abrutir leur clientèle et de se l'attacher ; ils exploitent les scandales qui surgissent dans les classes riches ; ils entraînent leurs lecteurs à éprouver un plaisir

228 UKKLKXIONS Sfn I.A VIOL.KNCK sauvapre à voir la lioiite pénétrer au foyer des grands de la terre. Avec une impudence qui ne laisse pas que d'étonner parfois, ils prétendent servir ainsi la cause de la morale superfine qui leur tiendrait au cœur, à ce qu'ils disent. que le bien-être des classes pauvres, et que leur liberté ! Mais il est probable que leurs intérêts sont les seuls mobiles de leurs actions (t). La jalousie est un sentiment (lui semble être surtout propre aux êtres passifs; les chefs ont des sentiments actifs, et la jalousie se transforme chez eux en une soif d'arriver, coûte que coûte, aux positions les plus enviées. en employant tous les moyens qui permettent d'écarter les gens qui gênent leur marche en avant. Dans la politique il n'y a pas plus de scrupules que dans les sports : l'expérience apprend tous les jours avec quelle impudence les concurrents dans les courses de tout genre corrigent les hasards défavorables. 3* La naïve comédienne n'a qu'une notion très vague et prodigieusement naïve des moyens qui pourraient servir à améliorer son sort; les démagogues lui font croire facilement que le meilleur moyen consiste à employer la force de l'Etat pour les riches ; on (I) Je nolo ici, en passant. que le Petit Parisien, dont l'importance est si grande comme organe de la politique de réformes sociales. s'est passionné pour les tribulations de la princesse de Saxe (d'ailleurs en proie à l'ironie; ce Journal, très peu occupé de moraliser le peuple, ne peut comprendre que le mari trompé s'obstine à ne pas reprendre sa femme. Le 11 septembre 1906 il disait qu'elle « brisa avec la morale vulgaire » ; on peut conclure de là que la morale du Petit Parisien ne doit pas être banale !

LA GUÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 2-29 passe ainsi de la jalousie à la vengeance, et on sait que la vengeance est un sentiment d'une puissance extraordinaire, surtout chez les êtres faibles. L'histoire des cités germaniques et des républiques italiennes du Moyen Âge est pleine de lois fiscales qui étaient fort oppressives pour les riches et qui n'ont pas médiocrement contribué à la ruine de ces gouvernements. Au xv^e siècle, d'Alméida Sylvius (le futur pape Pie II) notait avec étonnement l'extraordinaire prospérité des villes de l'Allemagne et la grande liberté dont y jouissaient les bourgeois, qui en Italie étaient persécutés (1). Si on regardait de près la politique sociale contemporaine, on trouverait qu'elle est, elle aussi, empreinte des idées de jalousie et de vengeance ; beaucoup de réglementations ont été faites pour but de donner des moyens d'embêter les patrons, que d'améliorer la situation des ouvriers ; quand les cléricaux sont les plus faibles dans un pays, ils ne manquent jamais de recommander des mesures de sévère réglementation pour se venger de patrons francs-maçons (2). Les chefs trouvent des avantages de toute sorte dans ces procédés ; ils font peur aux riches et les exploitent à leur profit personnel ; ils crient plus fort que personne contre les privilèges de la fortune et savent se donner (1) Janssen, L'Allemagne et la Réforme, t. I, p. 361. (2) L'application des lois sociales donne lieu, en France du moins, à de très singulières inégalités de traitement ; les poursuites judiciaires dépendent de conditions politiques, économiques, financières. On se rappelle l'aventure de ce grand coutillier qui fut décoré par Millerand, et contre lequel avaient été dressés tant de procès-verbaux.

-230 UÉKLKXIONS SUn l-A VIOLEXCE loulos Ics joiissances
qiic procure cclle-ci ; on vililissant Ics niaiivais instincts cl la sollisc (1

LA GÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 231 été particulièrement illustres ; en procédant de cette manière, nous y trouvons : 1® L'idée que la profession des armes ne peut être comparée à aucune autre, — qu'elle met l'homme qui s'y livre dans une catégorie supérieure aux conditions communes de la vie, — que l'histoire repose tout entière sur les aventures des gens de guerre, en sorte que l'économie n'existe que pour les entretenir ; 2^* Le sentiment de la gloire que Renan a si justement regardé comme une des créations les plus singulières et les plus puissantes du génie humain, et qui s'est trouvée être une valeur incomparable dans l'histoire (1) ; 3® Le désir ardent de se mesurer dans les grandes batailles, de subir l'épreuve en raison de laquelle le métier des armes revendique sa supériorité, et de conquérir la gloire au prix de ses jours. Je n'ai pas besoin d'appeler longuement l'attention des lecteurs sur ces caractères pour leur faire comprendre le rôle que cette conception de la guerre a eu dans l'ancienne Grèce. Toute l'histoire classique est dominée par la guerre conçue héroïquement ; les institutions des républiques grecques eurent, à l'origine, pour base l'organisation d'armées de citoyens ; l'art grec atteignit son apogée dans les citadelles ; les philosophes ne concevaient d'autre éducation que celle qui peut entretenir une tradition héroïque dans la jeunesse et s'ils s'attachaient à réglementer la musique, c'est qu'ils ne voulaient pas (1) Renan, Histoire du peuple d'Israël, tome IV, pages 499-200.

l'il'IXIONS Si a I.A VIOI.K.NCi; laissei' se dévoloi^per des
 sciati incnts étrangers à cette disciplino ; Ics uto]]lcs soclalos fuient faites
 en vue de nialntenir un noyau de guei'riols lioinériques dans Ics cités ; ole.
 De notre leinps Ics gucrres de la Libertó n'ont guère été inoins récoiules oii
 idécs que celles des anciens (Irecs. Il y a un autre aspctt do la guerre i|ui n'a
 plus aucun caraclère de noblosse et sur le(|uel insistent toujours les
 pacilistos (1). La guerre n'a plus ses fins en elle-inème ; elle a pour objct de
 permettre au.x liominos politiques de salisl'aire leurs anibilions ; il faul
 conquérir sur l'étranger pour se]]roeurer de grands avantages niatériels et
 linniédiats ; il faul aussi ([ue la victoire donne au parli qui a dirige le pays
 pendant les teiups de succès, une tcile prôpondéi'anec qu'il pulsse se
 permettre de dlstribuer beaucoup de l'aveurs à ses adliérents ; ou espère
 enfin que le prestige du Iriompbe enivrera tellement les ciloyens qu'ils
 cosseront de bien apprécier les sacrifices qu'on leur demando et qu'ils se
 laissoroit aller à des eonce)tious ciitbousiastes do ra\'enir. Sont rintluence
 de cet état d'esi)rit, lo peu)]le pormet facilement à son gouvernement de
 développer son organismo d'une manière abusive, en soi te que Ionie
 conquête au deliors peut être considérée cornine ayant i)our corollaire une
 conquête à rintérieur, l'aite par le parti qui «lótient le pouvoir. La grève
 générale syiulicaliste olire les plus grandes analogies avec le premier
 système de guerre : le prolétariat s'organise pour la bataillo, en se scqiarant
 bien des (1) La ilisliiiclioii (i('s (leii.K nspeels do la guerre est la base (III
 livre de l'roiidboii sur La iiuevve oi la /jaix.

233 LA GÉNÉRALISATION POLITIQUE et autres parties de la nation, en se regardant comme le grand maître de l'histoire, en subordonnant toute considération sociale à celle du combat ; — il a le sentiment très net de la gloire (qui doit s'attacher

hi:fi,i;xion'S sru la viole.vce 23 1 (Ics Iroupos de merconaires, par des exhortatioiis au proc dialn pillage, par des appels à la hai ne et aussi par les inenues faveurs que Icur permei déjà de dislribuer l'occupalion de quelques j))laces poliliqiics. jMais le prolétariat est pour eux de la chair à canon et pas antro chose, comnie Marx le disail en 1873(1). J.,e renforcement de l'Elal est à la base de loules leurs conceptions; daiis leurs organisalions actiellles les poliliciens prójiarent déjà les cadres d'un poiivoir fori, centralisé, discipline, qui ne sera pas troublé par Ics criliques d'une oppnsilion, qui saura imposer le silence et qui déerétera ses mensonges. C. — Il est très souvenl queslion dans la litlérature socialiste d'u ne hihivedic/aiiire du prolctacial sur laquelle on n'aimc pas beaucoup à donner des explicalions ; quelqnefois on j)eiTectonne cello formule ot on ajoulc répilbèle l/npcrson nelle aii snbslantif ddialure, sans que ce progrès éclairo bii iirovoiiiiii'e p.irdos avocals.aceoniplic]tar des arlisles. l•on

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 235 avaient eu en vue, en parlant de cette dictature, une imitation de 1793, « un pouvoir central dictatorial et révolutionnaire, soutenu par la dictature terroriste des clubs révolutionnaires » ; il était éclairé par cette perspective et il assurait que tous les ouvriers avec lesquels il avait eu occasion de s'entretenir, se méfiaient beaucoup de l'avenir (1). De là il concluait à la nécessité de baser la politique et la propagande socialistes sur une conception plus évolutionniste de la société moderne. Son analyse me semble insuffisante. Dans la dictature du prolétariat, nous pouvons, tout d'abord, signaler un souvenir de l'Ancien Régime ; les socialistes ont, pendant très longtemps, été dominés par l'idée qu'il faut assimiler le capitalisme au régime féodal ; je ne connais guère d'idée plus fausse et plus dangereuse ; ils s'imaginaient que la féodalité nouvelle disparaîtrait sous l'influence de forces analogues à celles qui ont ruiné le régime féodal. Celui-ci succomba sous les coups d'un pouvoir fort, centralisé et pénétré de la conviction qu'il avait reçu de Dieu la mission d'employer des mesures exceptionnelles contre le mal ; les rois du nouveau et des poètes. Néron jadis fut artiste, artiste lyrique et dramatique, amant passionné de Titus. adulateur de l'Antique, collectionneur de médailles, l'homme, poète, orateur, bretteur, sophiste, un don Juan, un Lovelace, un gentilhomme plein d'esprit, de fantaisie, de sympathie, en qui regorgeait la vie et la volupté. C'est pour cela qu'il fut Xénon. » {Représentant du peuple. 29 avril 1848.) (1) Bernstein, Socialisme théorique et social-démocratie pratique. pp. 298 et 225.

230 IIIM I.KXIONS SLU LA VIOI.KXCE modMo(i), qui
ólablircnt Io (Iroit nionarcliicjue m(Klorne, l'iircnt de lerrihlos despoics (lii
manquèrent totalcnient do scruij)ules ; mais Ics liistoriens Ics oit absous de
leurs vioicnecs, j)arcc qu'ils ont ccril cu (Ics lemps où l'anarebic féodalé,
Ics iucurs barbares des anciens nobles et Icur niauque de culture, joinls à
un défaut de rcspect polir Ics idcologues dii passe (2), paraissaient des
crimes contro Icsquels la l'oree royale avait eu le devoir d'agir avec vigueur.
Il est à supjioscr quo c'est en vuc de trailer avec uno vigueur Ionio rovaio
les cbeTs du capitalisine que l'on parie aujourd'liui d'une dictature du
prolétariat. J^lus tai d la royaulé so relàc.ha de sou despotisnie et alors
intervint le uouvernement constitutionnel : on adinet aussi que la dictature
du jiolétariat dovrà s'atléiner à la longuc et disparaître pour l'ail e place
linalement à line socièlè aiiarchhine, mais on oublie de nous expliquer
coniment cela jionrra se produire. Le despolisme rovaï n'est pas tombé toni
seni ou jiar la bonlé des souverains; il faudrail dire bien naïf pour supjioser
que les gens (jui prolilcraient de la dictature démagogique, eu
abandonneraient facilement les avanlages. ' (1) ('tervinns. I litrnduction à
l'/tisloire du X/.V*' siècle, Irad. frane., p. 27. (2) l/lclsloire de la papniile
oiniarrasse Itoaiicoiip Ics écrivains modcrnics : (piobpic.s-uns Ini soni
roncièrcinoul lio.';(iles en raisoM de lem- baine pour le elirislianisiie, mais
boaieoiip soni ciilrabi's à absoiidre les plus grandes failips fio la poliliipie
papale aii .Moyen Ago, en raison de la syinjKilliic naliirclo (jiii les
oiiiraine à adniiror (ouics Ics (ciilalives l'ailes par des id(*ologics pour
lyranniser le monde.

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITRIQUE 237 Ce que Bernstein a bien reconnu, c'est que la dictature du prolétariat correspond à une division de la société en maîtres et en asservis ; mais il est curieux qu'il n'ait pas aperçu que l'idée de grève politique (qu'il accepte aujourd'hui dans une certaine mesure) se rattache, de la manière la plus étroite, à celle de la dictature des politiciens qu'il redoute. Les hommes qui auraient pu organiser le prolétariat sous la forme d'une armée, toujours prête à obéir à leurs ordres, seraient les généraux qui établiraient l'état de siège dans la société conquise ; nous aurions donc au lendemain d'une révolution la dictature exercée par l'ensemble des politiciens qui ont déjà formé un groupe compact dans le monde actuel. J'ai déjà rappelé ce que Marx disait des gens qui ressemblent à l'Etat, en créant un embryon de société future de maîtres dans la société contemporaine. L'histoire de la Révolution française nous montre comment les choses se passent. Les révolutionnaires adoptent des dispositions telles que leur personnel administratif soit prêt à prendre l'autorité dès que l'ancien personnel abandonne la place, de sorte qu'il n'y ait aucune solution de continuité dans la domination. Rien n'égale la rapidité de la transition pour ces opérations, qu'il raconte au cours de son Histoire socialiste, dont il ne comprend point parfaitement le sens, mais dont il devine l'analogie avec ses propres conceptions de révolution sociale. La veulerie des hommes de ce temps fut si grande que parfois la substitution du nouveau personnel à l'ancien prenait des allures bouffonnes ; nous trouvons toujours un Etat surnuméraire (un Etat postiche pour employer une expression de ce temps), qui est organisé d'avance à côté

238 Ite; i I.EX'IO.NS » I.A VIOL-ENCK de Tetal légni, qui se regarde coniiiie un pouvoir légiliue avanl do devenir un pouvoir legai, et qui est tout prêt à profilor dii moiulrc incidentl pour prendre le gouverneincnl ([ue làelienl les inains débiles des aulorilés coastltuées (1). L'adoption du dra)eau rouge consti lue un des épisodes les plus singuliers et les plus caraelérisli(]ues de celle éjioque. Gel insigne élnil einpioyé, en Icinpsdo trouilles, pour prevenir que la loi inarliale aliali otre appliquée ; le 10 août IT!l2il devint le syinhole révolulionnair.; en vue de proda iner a la loi inarliale du peuple con Ire Ics rebelles du pouvoir e.xécutlf ». Jaurès coniiinenle ce fait en CCS lennes : « Cesi nous, le penjile, qui soinmes le ilroit... Nous ne soniines [las des révollés. Les révollés (1) Unc des coniédios coeasses do la llévobilion csl rollo ([iio raronte Jaiii'ès daiis la ('onrrnlion]>|). 138(i-i:»SS. Aii inois de mai I7'J3 s'était rialdi à l'Lvèrlié un roiiiiitô insiirrortionnel, qui rormo im AVe// />o.s7ó7(e et (ini. lo 31 mai. se remi ii rilCilcl do ville et dérlare (pio loprii|de do Paris rclirc les pouvoirs do lonlos Ics aulorilés roiislilin'os ; le Gonseil général de la Commune irayanl aurini movon do défense « n avali |dus (pTii céder ». mais il b' lil en so donnant des grands airs Iragiipios : disrmirs pomponx. rmbrassades générales. « pour alloslor ipi'il ii'v a ni dépii d amour-propre eboz Ics uns. ni orgiioil do domiiialinn rho/. Ics aulres ». ol pois « IMI sormeni ri'i(pir fori, modéré cl gravo » ; rufiu la bouffonueric so loi iiiiuo pai' un aiTrlé réiniégrani daus ses foiirlions lo C.onscil ([u'ini vienl do dissondre. .lauròs a ici ilos mois rliarmails ; lo comité révoliilionnairr « déliail [l'anloilé l('•galr] dr loulos Irs oniraves (b' la légalilé ». Colle bollo réllrxion osi la roprodurlion du ramenx mot des bouaparlislros : k .Sortir de la b'•galilé pour reniror dans le droit. »

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 239 soit aux Tuileries, et, contre les factieux de la Cour et du modérantisme, nous relouvois le drapeau des répressions légales » (!). Ainsi les insurgés commencent par proclamer qu'ils détiennent le pouvoir légitime ; ils combattent un Etat n'ayant qu'une apparence de légitimité et ils prennent le drapeau rouge !) Pour symboliser le rétablissement de l'ordre véritable par la Force; vainqueurs, ils traiteraient les vaincus de conspirateurs et demanderaient qu'on punisse leurs complots La véritable conclusion de toute cette belle idéologie devait être le massacre des prisonniers en septembre. Tout cela est parfaitement simple et la grève générale politique se développerait en produisant des événements tout pareils. Pour que cette grève réussisse, il faut que le prolétariat soit largement entré dans des syndicats recevant l'impulsion des comités politiques, qui existent ainsi une organisation complète dépendant des hommes qui vont prendre le gouvernement et qu'il y ait à faire une simple transmutation dans le personnel de l'Etat. L'organisation de l'Etat postiche devrait être plus complète qu'elle ne le fut à l'époque de la Révolution, parce que la conquête de l'Etat ne semble pas aussi facile à faire qu'autrefois ; mais le principe serait le même; on pourrait même supposer que la transmission de l'autorité s'opérant aujourd'hui avec plus de régularité, grâce aux ressources nouvelles que procure le régime parlementaire, et le prolétariat étant parfaitement encadré dans des syndicats officiels, nous verrions la révolution sociale aboutir à une merveilleuse servitude. (1) Jaurès, *Legislative*, p. 1288.

HI'.FI.KXIIINS Si n I-\ VIOI.KNCK HO IV L'éludt; (lo la gic'vo
 j)Ctlii(liio nous conduit à niieux comjirciidro uno disliiiclion qu'il fanl
 avoir toujoiirs priisente à l osprit quand on nilléclnt sur lt(S questions
 sociaics contemporainos. Tanlc'd on om})loie Ics termos forre et violence
 cn j)arlanl des actos de rautorilé, tanl(')t on parlant (Ics aclos do r(*voUo. Il
 est clair qiie Ics doux cas donneili lieii à des conséquences fori dilTércntes.
 Je suis d'avis qu'il y airait grand avantage à adopter line terminologie qui
 ne donnerait lieu à aucine ambiguïté et qu'il faiulrail réserver le terme
 violoncc pour la deuxième acception : nous dirons (Ione (j[ue la force a pour
 objet d'imjiosor l'organisation d'un certain ordrc social dans lequel une
 ininorité gouverne, tandis qiie la violence tend à la dostriiction de cot ordro.
 La bourgeoisie(; a omploie la forco depuis lo dóbiit des temps modernos.
 tandis quo b' proLdariat ivagil mainlonanl contro olle et contro ri'dal jiar la
 violonco. Uopuis longteinps, j'('dais cunvaincu qu'il iinporterait boaucoup
 d'approfondir la tlu'iorio dos jniissances sociales : mais jo n'avais jui
 apercevoir la distinction capilab', doni il osi (juostion ici, avant d'avoir
 rôlL'clii sur la grève g("n(^ralo. Il no me semblo pas d'ailleurs quo Marx ail
 jamais cxaiuiiK; d'autros piiissancos sociales quo la force. Dans les Safjffi
 tli cn'lira de! uior.ris//io, j'avais cborche, il y a qMolqiios amu'os, à ivsuiner
 Ics tbèses marxislcs sur l'adaplalion do I liommo aux condilioiis dii capila

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 241

lisine et j'avais présente ces thèses de la manière suivante, aux pages 38-40 : « 1° Il y a un système en quelque sorte mécanique, dans lequel l'homme semble soumis à de vraies lois naturelles ; les économistes classiques placent à l'origine cet automatisme qui est le dernier produit du régime capitaliste. « Il se forme, dit Marx (1), une classe de plus en plus nombreuse de travailleurs qui, grâce à l'éducation, la tradition, l'habitude, subissent les exigences du régime aussi spontanément que le changement des saisons. » L'intervention d'une volonté intelligente dans la coercition apparaîtrait comme une exception. « 2° Il y a un régime d'émulation et de grande concurrence, qui entraîne les hommes à écarter les obstacles traditionnels, à chercher constamment du nouveau et à imaginer des conditions de vie qui leur semblent meilleures. C'est dans cette tâche révolutionnaire que la bourgeoisie excella selon Marx. « 3° Il y a le régime de la violence qui a un rôle très important dans l'histoire et qui revêt plusieurs formes distinctes : « a) Au plus bas degré nous avons la violence dispersée, qui ressemble à la concurrence vitale, qui agit par la médiation des forces économiques et qui opère une expropriation lente mais certaine ; une telle violence se manifeste surtout avec l'aide de régimes fiscaux (2). (1) Capital, tome I, p. 327, col. I. (2) Marx fait observer qu'en Hollande, l'impôt fut employé pour faire renchérir artificiellement les objets de première nécessité ; ce fut l'application d'un principe de gouvernement » 46

242 RÉFLEXIONS SUR LA VIOLENCE € b) Vient ensuite la force concentrée et organisée de l'Etat qui agit directement sur le travail, « pour régler la affaire, c'est à-dire pour le déprimer au niveau convenable. pour prolonger la journée du travail et maintenir le travailleur lui-même au degré de dépendance voulu ; c'est là un moment essentiel de accumulation primitive » (l'i. « c) Non? avons enfilé la violence proprement dite qui occupe une si grande place dans l'histoire de l'accumulation primitive et qui constitue l'objet principal de l'histoire. » Quelques observations complémentaires ne seront pas inutiles ici. Il faut, tout d'abord, observer que ces divers moments sont placés sur une belle logique, en partant des états qui rappellent le plus un organisme et dans lesquels n'apparaît aucune volonté distincte, pour aller vers les états où des volontés mettent leurs plans réels en évidence : mais l'ordre historique est tout le contraire de celui-là. A l'origine de l'accumulation capitaliste, nous trouvons des faits historiques bien distincts. qui apparaissent en son temps, avec ses caractéristiques propres et dans des conditions assez, marquées pour être inscrits dans les menues ; ce n'est guère que une action délétère sur la classe ouvrière et même le paysan. l'ai l'air de les énumérer « de la classe moyenne mais il assure une parfaite soumission (le 1ervrier au patron des manufactures. [Capital, tome I. p. 33S. voir. 2.) (1) Capital, tome I. p. 327, voir. I.

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 243 chroniques. C'est ainsi que l'on rencontre l'expropriation des paysans et la suppression de l'ancienne législation qui avait constitué « le serfage et la hiérarchie industrielle. » Marx ajoute : « L'histoire de cette expropriation n'est pas matière à conjectures. elle est inscrite dans les annales de l'humanité en lettres de sang et de feu indélébiles (1). » Plus loin, Marx nous fait voir comment l'aurore des temps modernes fut marquée par la conquête de l'Amérique, l'esclavage des nègres et les guerres coloniales : « Les diverses méthodes d'accumulation primitive que l'ère capitaliste fit éclore, se partageaient d'abord, par ordre plus ou moins chronologique, entre le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre, jusqu'à ce que celle-ci les combine toutes, au dernier tiers du XVIII^e siècle, dans un ensemble systématique, embrassant à la fois le régime colonial, le crédit public, la finance moderne et le système protectionniste. Quelques-unes de ces méthodes reposent sur l'emploi de la force brutale ; mais toutes, sans exception, exploitent le pouvoir de l'Etat, la force concentrée et organisée de la société, afin de précipiter violemment le passage de l'ordre économique féodal à l'ordre économique capitaliste, et d'abréger les phases de transition. » C'est à cette occasion qu'il compare la force à une accoucheuse et dit qu'elle multiplie le mouvement social (2). (1) Capital, I^{er} WQ. I. p. 30. (2) Capital, tome I, p. 330, col. I. — Le texte allemand porte que la force est *gesellschaftliche* Potenz (Kapital, 1^{re} édition, p. 716) ; le texte français porte que la force est un

244

hkplexions sua la violence Ainsi noiis voyons des puissances économiques enlièr d'une manière étroite à la puissance politique et finalement le capitalisme se perfectionner à ce point qu'il n'ait plus besoin de faire un appel direct à la force publique, sauf dans des cas très exceptionnels. « Dans le cours ordinaire des choses, le travailleur peut être abandonné à l'action des lois naturelles de la société, c'est-à-dire à la dépendance du capital, engendrée, garantie et perpétuée par le mécanisme même de la production (1). » Lorsqu'on est parvenu au dernier terme historique, l'action de volontés distinctes disparaît. L'ensemble de la société ressemble à un corps organisé, fonctionnant tout seul ; les observateurs peuvent alors fonder une Science économique qui leur paraît aussi certaine que les Sciences de la nature physique. L'erreur de beaucoup d'économistes a consisté à ne pas voir que ce régime, qui leur semblait naturel ou primitif (2), est le résultat d'une série de transformations qui auraient pu ne pas se produire et dont la combinaison reste toujours fort instable. ar/eiit éroiiomir/ie. Foiii-ier appello /)in's.e/ies Ics i)rogressions géométriques [Xonreau à monde industrielci socialc. p. 37(1). Marx a évidemment employé le mot Polène dans le sens de inécessaire ; Cf. dans le Capital, p. 176, col. 1. le (enne : travail /mKancè pour travail d'une production velle n)ullitliée. (1) Capital (ome I, p. 327, col. I. (2) Naturel, aii seii inarxisle. csl ce (pii resscinble à un inouvemeiit pliysiqK', ce «pii s'op[>ose è la création d'une volonté intelligenc ; — pour les déistes du xviii® siècle, naturel élail ce (pii avait èie creè par Dieu et clail ii la fois primitif et excellent: c.('sl encon* le joiint de vue de (I. de Molinari.

LA GUIVE riK.NKUALE l'OLITIQI K 215 car elle pourrait être détruite par la force, comme elle a été créée par l'intervention de celle-ci ; — la littérature économique contemporaine est, d'ailleurs, pleine de plaintes relatives aux interventions de l'Etat qui trouble les lois naturelles. Aujourd'hui les économistes sont peu disposés à croire que le respect de ces lois naturelles s'impose en raison du respect dû à la Nature ; ils voient bien qu'on est parvenu finalement au régime capitaliste, mais ils estiment qu'on y est parvenu par un progrès qui devrait enchanter même des hommes éclairés. Ce progrès se traduit, en effet, par trois faits remarquables : il est devenu possible de constituer une Science de l'économie ; — le droit peut atteindre ses formules les plus simples, les plus sûres, les plus belles, puisque le droit des obligations domine tout le capitalisme ; — les caprices des maîtres de l'Etat ne sont plus aussi apparents et ainsi on marcherait vers la liberté. Tout retour au passé leur semble être un attentat contre la science, le droit et la dignité humaine. Le socialisme considère cette évolution comme étant l'histoire de la force bourgeoise et il ne voit que des modalités là où les économistes croient découvrir des hétérogénéités : que la force se présente sous l'aspect d'actes historiques de coercition ou d'oppression fiscale, ou de conquête, ou de législation du travail, ou encore qu'elle soit tout enveloppée dans l'économie, il s'agit toujours de la force bourgeoise travaillant, avec plus ou moins d'adresse, à produire l'ordre capitaliste. -Marx s'est attaché, avec beaucoup de minutie, à décrire les phénomènes de cette évolution ; mais il est

246 l'Ua'hKXIO.NS SI'R LA VIOLENCIE Irès sdire do détails sur rorganisation du prolétariat. Colle lacune de son o-uvre a éló souvent expliquée; il Irouvall Oli Anglerro. sur l'iisloiro du capllalisme, line masso ónorme do malóriaux asse/, bicii classés et (léjà souinis à des discussions ócononiiques ; il pouvait dono ajipi'ofundir lcs diverscs particularitós de l'évolulion bourgooise ; mais il n'avail pas beaucoup d'élénicnls polir raisonner sur rorganisation du prolélarial ; il devait (lone se con Ionici' d'expliquer en formules Irès absli'ailes l'idéc qu'il se faisait du clicmin que celui-ci avail à parcourir pour alteindre riieiire de la lulle riivulutionnaire. Celle insuffisanco de Tiauvre de Marx a cu pour conséquonco de faire dévier le marxisme de sa vénilable nature. Les gens qui se piquaient d'orlbodoxie marxiste n'ont voulu ajonci' rien d'esscnriel à ce qu'avait écrit leur mailre et ils onl crii qu'ils dcvaicnt uliliscr, pour raisonner sur le])rol'ariat, ce qu'ils avaient appris dans l'iisloire de la bourgeoisie. Ils n'ont dunc pas soup^onné qu'il y avait ime dilTórencce à élablir entre la force qui marcile vers rautorilé* et cherclic à ré'aliser unc obédssancc autoniatique, et la violence qui vcut briser celle autorité*.

Suivanl cux, lo prol(}lariat doit aoquéir la force cornine la bourgeoisie l'a acquisc, s'en servir comme elle s'en esl servie et oboulir à un Elal socialiste rcinplai^ant ri'llat bourgeois. L'Elal ayanl joué aulrefois un rôle de premier ordre dans les révolutions qui supprinièrent l'ancicnne (iconomie, c'est encore l'lital qui di'vra supprimer le capitalisme. Les Iravailleurs doivent donc toni sacrifier à un seul bui : amener au pouvoir des liommes qui lui prò

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 247 mettent solennellement de ruiner le capitalisme au profit du peuple ; c'est ainsi que se forme un parti socialiste parlementaire. D'anciens militants socialistes pourvus d'emplois inodores, des bourgeois lettrés, légers et avides de bruit, et des spéculateurs de la Bourse imaginent qu'un âge d'or pourrait naître pour eux à la suite d'une révolution sage, bien sage, qui ne toucherait pas gravement l'Etat traditionnel. Ces futurs maîtres du monde rêvent tout naturellement de reproduire l'histoire de la force bourgeoise et ils s'organisent pour être en mesure de tirer le plus possible de profit de cette révolution. Un groupe considérable de clients pourrait prendre rang dans la hiérarchie nouvelle, et ce que Paul Leroy-Beaulieu nomme le « Quatrième Etat » deviendrait vraiment une basse-bourgeoisie (1). Tout l'avenir de la démocratie pourrait bien dépendre de cette basse-bourgeoisie, qui espère utiliser, pour son plus grand avantage personnel, la force des organisations (1) Dans un article du Radical (2 janvier 1906), Ferdinand Buisson exposé que les catégories de travailleurs actuellement les plus favorisées continueront à s'élever au-dessus des autres ; les ouvriers des mines, de la voie ferrée, des manufactures de l'Etat ou des Services municipaux qui sont bien organisés, forment une « aristocratie ouvrière » qui réussit d'autant plus facilement qu'elle a à discuter avec des collectivisés qui font « profession de reconnaître les droits de l'homme, la souveraineté nationale, l'autorité du suffrage universel », Sans ce galimatias on trouve tout simplement la reconnaissance de relations existant entre des clients obséquieux et des politiciens.

i(i:i'i,i:.\io.NS SUR i.a violknce 1>4.S tions vraiment
 prolétariennes (I). Les politicien*is* croient ([u'elle aura toi*i* jours des
 t*en*dancos pac*if*iques, t*ju'*elle est susceptible d'êl*rc* bien d*iscipl*née et que,
 les cbefs de si sages syndieats comprenant cornine eux raction de l'Etat,
 (•ette classe fonnera ime clientèle excellente. Ils voudraient qu'elle leni'
 scrvlt à gouverner le prolétariat : c'est pourquoi Ferdinand Buisson et
 Jaurès sont partisans des syndieats des petits fonctionnaires, ([ui, on entrant
 dansles Boursesdu Travail, inspireraient au pròl('•lariat leur attitude (itcintc
 et pacifique. La grève généralc politique concentre tonte cette conie])tion
 dans un tableau d'une intelligence facile ; elle nous munire con*i* meni l'Etat
 ne perdrait rien de sa force, coinment la transmission se fcrait de privilégiés
 à privi*l*égiés, con*i*nent le peuple des producteurs arrivcrnit à ebanger de
 inaitres. Ces nialtres seraient très probablein*ent* inoins babiles que ceux
 d'aujourd'bui ; ils feraient de plus beaux discours que les capitalistes ; mais
 tout porle à croire (ju'ils seraient beaucoup plus durs et plus insolents que
 leurs prédécesseurs. La nonvelle école raisonne tout autrcin*ent* ; elle nepeut
 accepter l'idée ([ue le prolétariat ait pour inission histori([ue d'imilcr la
 bourgeoisie ; elle ne con(:oit pas qu'une revolution aussi prodigieuse que
 celle ([ui suppri*in*erait le cnpitalisine, puisse ôtre l*ent*ée pour un minime et
 dou(I) ((Uno parile de la nailon naf/rèf/e au prolétariat p*ni*ir dcni*ai*idor des
 droits », dii .Maxime Leroy dans un livre eimsacré à dérendro lcs syndieats
 de fonctionnaires. [Les transforinatio*is* de la puissanre puhlit*ue*, p. 21b.)

LA GKKVE GKNÉRALE POLITIQL'E 1249 tous résultat, pour un changenaent de maitres, pour la satisfaction d'idéologues, de politiciens et spéculateurs, tous adorateurs et exploiters de l'Etat. Elle ne veut pas s'en lenir aux formules de Marx ; si celui-ci n'a point fait d'autre théorie que celle de la force bourgeoise, ce n'est point à ses yeux une raison pour s'en lenir rigoureusement à riniitation de la force bourgeoise. Au cours de sa carrière révolutionnaire, Marx n'a pas été toujours bien i:*inspiré et trop souvent il a suivi des inspirations qui appartiennent au passé ; dans ses écrits, il lui est même arrivé d'introduire quantité de vieilleries provenant des utopistes. La noiivelle école ne se croit nullement tenue d'admirer les illusions, les fautes, les erreurs de celui qui a tant fait pour élaborer les idées révolutionnaires ; elle s'efforce d'établir une séparation entre ce qui dope l'oeuvre de Marx et ce qui doit immortaliser son nom ; elle prend ainsi le contrepied des socialistes officiels qui veulent surtout admirer dans Marx ce qui n'est pas marxiste. Nous n'attacherons donc aucune importance aux textes nombreux qu'on peut nous opposer pour nous montrer que Marx a souvent compris l'histoire comme les politiciens. Nous savons maintenant quelle est la raison de son attitude ; il ne connaissait pas la distinction qui nous apparaît aujourd'hui si claire entre la force bourgeoise et la violence prolétarienne, parce qu'il n'a point vécu dans des milieux qui eussent acquis une conception satisfaisante de la grève générale (1). Aujourd'hui nous posons(I) bcs insuffisances et les erreurs que renferme l'oeuvre de .Marx, on voit ce qui touche à l'organisation révolutionnaire

200 KÉL'LEXIONS SUR LA VIOLENCE. VCE i?ôtlons assez
(ré)légitimes pour comprendre aussi bien la grève syndicaliste que la grève
politique ; nous savons en quoi le mouvement prolétarien se différencie des
anciens mouvements bourgeois ; nous l'avons dans l'histoire des
révolutionnaires en présence de l'Etat le moyen de distinguer des notions
qui étaient encore bien confuses dans l'esprit de Marx. La méthode qui
nous a servi à marquer la différence qui existe entre la force bourgeoise et la
^• violence prolétarienne, peut servir aussi à résoudre beaucoup de questions
(qui se présentent au cours des recherches relatives à l'organisation du
prolétariat. En rapprochant les essais d'organisation de la grève syndicaliste
et ceux de la grève politique, on peut souvent juger ce qui est bon et ce qui
est mauvais, c'est-à-dire ce qui est spécifiquement socialiste et ce qui a des
tendances bourgeoises. L'éducation populaire, par exemple, semble être
entièrement dirigée dans un esprit bourgeois ; tout l'effort historique du
capitalisme a été de conduire les masses à se laisser gouverner par les
conditions de répression capitaliste, en sorte que la société devint un
organisme ; tout l'effort révolutionnaire tend à créer des hommes libres ;
mais les gouvernements démocratiques se donnent pour mission de réaliser
Virté morale de la France. Celle unité morale, c'est la discipline
autocratique des producteurs du prolétariat, particulièrement signalées comme
des illustrations inévitables de cette loi qui nous empêche de jeter
autour de nous que ce qui a des bases réelles dans la vie. Ne confondons pas
pensée et imagination.

LA GRÈVE GÉNÉRALE POLITIQUE 251

teurs qui seraient heureux de travailler pour la gloire de leurs chefs intellectuels. On peut encore dire que le grand danger qui menace le syndicalisme serait toute tentative d'imiter la démocratie; il vaut mieux pour lui savoir se contenter, pendant un temps, d'organisations faibles et chaotiques que de tomber sous la domination de syndicats qui copieraient des formes politiques de la bourgeoisie. Les syndicalistes révolutionnaires ne s'y sont jamais trompés, parce que ceux qui cherchent à les diriger dans la voie simili-bourgeoise sont des adversaires de la grève générale syndicaliste et se sont ainsi dénoncés eux-mêmes comme des ennemis.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

f

CHAPITRE VI La moralité de la violence I. — Observations de P. Bureau et de P. de Rousiers. — L'ère des martyrs. — Possibilité de maintenir la scission avec pêle de violences grâce à un mythe catastrophique. II. — Anciennes habitudes de brutalité dans les écoles et les ateliers, — Les classes dangereuses. — Indulgence pour les crimes de ruse. — Les délits. III. — La loi de 1884 faite pour intimider les conservateurs. — Bûche de Millerand dans le ministère Waldeck-Rousseau. — Union des idées actuelles sur l'arbitrage. IV. — Recherche du sublime dans la morale. — Proudhon. — Pas de genèse morale dans le trade-unionisme. — Le sublime en Allemagne et la notion catastrophique. I Les codes prennent tant de précautions contre la violence et l'éducation est dirigée en vue d'atténuer tellement nos tendances à la violence que nous sommes conduits instinctivement à penser que tout acte de violence est une manifestation d'une régression vers la barbarie. Si l'on a si souvent opposé les sociétés industrielles aux sociétés militaires, c'est que l'on a considéré la paix comme étant le premier des biens et la condition essentielle de tout progrès matériel : ce dernier point de vue nous explique pourquoi, depuis le XVIII^e siècle et pres

254 HÉRITAGES SUR LA VIOLETTE. VCE que sans interruption, les économistes ont été partisans de pouvoirs forts et assez peu soucieux des libertés politiques. Condoit-ce admettre ce reproche aux élèves de Quesnay : et Napoléon ne fut peut-être pas de plus grand admirateur que Michel Chevalier (1). On peut se demander s'il n'y a pas quelque peu de naïveté dans l'admiration que nos contemporains ont pour la douceur ; je vois, en effet, que quelques auteurs, remarquables par leur perspicacité et leurs hautes préoccupations morales, ne semblent pas autant redouter la violence que nos professeurs officiels. P. Bureau a été extrêmement frappé de rencontrer en Norvège une population rurale qui est demeurée très profondément chrétienne : les paysans n'en portent pas moins un poignard à la ceinture ; quand une querelle se termine à coups de couteau, l'enquête de la police n'aboutit pas. En général, fante de lenvoies disposés à déposer. — L'auteur ajoute : « Le caractère amolli et efféminé des hommes est plus redoutable que leur sentiment, même exagéré et brillant, de l'indépendance, et un coup de couteau donne par un bon homme honnête en ses mœurs, mais violent, est un mal social moins grave et plus facilement guérissable que les débordements de la luxure de jeunes gens répulés plus civilisés (2). » (1) L'ouvrage de Michel Chevalier entra rayonnait dans la salle de rédaction de la Joiriale (/rs Dp/ui/s : « Ses jiroiuc mois firent • J'ai conquis la liberté (héral plein d'allure, on demandait des explications. Il s'assail de la liberté de la bourgeoisie. » (Italien, Fièvre/c (l'oturtéif, p. 14.) (2) I*. Bureau. Le /int/san des fjortls i/c Xorre{/c, pp. 114 et 115.

LA MORALITÉ DE LA VIOLENCE msJ'emprunte un second exemple à P. de Rousiers, qui est, tout comme P. Bureau, un catholique fervent et préoccupé de morale. Il raconte comment, vers 1860, le pays de Denver, grand centre minier des Montagnes-Rocheuses, flit purgé des Landits qui l'infestaient ; la magistrature américaine étant impuissante, de courageux citoyens se mirent à l'oeuvre : « La loi de Lynch était fréquemment appliquée ; un homme convaincu de meurtre ou de vol pouvait se voir arrêter, juger, et... pendre, en moins d'un quart d'heure, pour peu qu'un comitè de vigilance énergique s'emparât de lui... L'Américain honnête a l'excellente habitude de ne pas se laisser écraser, sous prétexte qu'il est honnête ; un homme d'ordre n'est pas nécessairement un traître, comme cela arrive trop souvent chez nous ; au contraire, il considère que son intérêt doit passer avant celui d'un repris de justice ou d'un joueur. De plus, il possède l'énergie nécessaire pour résister, et le genre de vie qu'il mène le rend apte à résister, efficacement, même à prendre l'initiative et la responsabilité d'une mesure grave, quand les circonstances l'exigent . Un tel homme, placé dans un pays neuf et plein de ressources, va lui-même profiter des richesses qu'il renferme et conquérir par son travail une situation élevée, n'hésitera pas à supprimer, au nom des intérêts supérieurs qu'il représente, les bandits qui compromettent l'avenir de ce pays. Voilà pourquoi tant de cadavres se balançaient à Denver, il y a vingt-cinq ans, au-dessus du petit pont de bois jeté sur le Clerry-Creek (1). » (1) De Rousiers, La vie américaine, Ranc/ies, fennes et usines, pp. 224-223.

:206 HKFi.KXIONS SL'R LA VIOLENCK C'esl l)ien là chez P. de Rousiers ime opinion réfléchie, car il revient oncore, ailleurs, sur cotte question. « .le sais, dit-il, que la loi de Lynch est généralement considérée en Franco commc un symptùrne de barbarie.. ; mais si les bonnéles gens d'Europe pensent ainsi. Ics bonnètes gens d'Amérique pensent toni autrernt (1). » Il approuve baiitement le coniité de vigilance de la Nouvcle-Orléans qui en 1890 pendit, « à la grande salisfaction de tous les bon notes gens », dos ma f fiosi acquittés par le jury (2). Il ne sernble pas qu'au tenips où la vendella fonctionnail régulièreinment en Corse, pour compléter ou corriger Paclion d'unc juslice trop boileuse, la population eùtuno inoindre inoralilé qiraujourd'hui. Avant la conquête fran^aise, la Kabylie ne connaissait pas d'aulre mode de répression que la vengeance privéc et b's Kabyles n'ôtaient pas de mauvaises gens. On concederà aux partisans de la douccur que la violence peutgèner le progròs économique et nièiue qu'elle peut ôtre dangci'cuse pour la moralilé, lorsqu'elle di'passe line certaine limile. Celle concession ne peni point l'tre opposée à la doctrine e.xposée ici, parco que je considère la violence seuleinenl au point de vue de ses conséquences idùologiques. Il est certain que pour amencr les travailleurs à regarder les conllits économiques commie des images alTaiblies . 218. (2) De l'ioiisii'rs. toc. rit.. p. 221.

LA MOUALITÉ DE LA VIOLEXCE 2o7 développement de la brutalité et que le sang soit versé à flots. Si la classe capitaliste est énergique, elle affirme constamment sa volonté de se défendre, son attitude franchement et loyalement réactionnaire contribue, au moins autant que la violence prolétarienne, à marquer la scission des classes qui est la base de tout le socialisme. Nous pouvons utiliser ici la grande expérience historique fournie par les persécutions que le christianisme eut à subir durant les premiers siècles. Les auteurs modernes ont été si frappés par le langage des Pères de l'Eglise et par les détails donnés dans les Actes des martyrs, qu'ils se sont représenté généralement les chrétiens comme des proscrits dont le sang ne cessait de couler avec abondance. La scission fut extraordinairement marquée entre le monde païen et le monde chrétien ; sans cette scission, jamais celui-ci n'aurait pu acquérir sa pleine personnalité ; mais cette scission a pu maintenir sans que les choses se soient passées comme on le pensait autrefois. Personne ne croit plus que les chrétiens se réfugiaient dans des carrières souterraines pour échapper aux perquisitions de la police ; les catacombes furent creusées, à très grand frais, par des communautés disposant d'importantes ressources, sous des terrains qui appartenaient, en général, à de puissantes familles, protectrices du nouveau culte. Personne ne doute plus en outre qu'avant la fin du premier siècle, le christianisme avait des adhérents au sein de l'aristocratie romaine ; « dans la très ancienne catacombe de Priscille, on a retrouvé la

IIKri.EXIONS SUI) EA VIOLKNCE l>o8 sépiilture do la lignee
clirétienne des Acilii, du i^{er} au iV^e siècle » (1). Il semble qu'il faille
abandonner aussi l'opinion ancienne relative au grand nombre de martyrs.
Renan admettait encore que la littérature des martyrs devait être prise au
sérieux : « Les doctes des Actes des martyrs, disait-il, peuvent être faux
mais la plus grande partie, l'incorruptible tableau qu'ils déroulent devant nous
n'en luit pas moins une réalité. On s'est souvent fait de fausses images
de cette lutte terrible... on n'en a pas exagéré la gravité (2) ». Les
recensements de Larnack conduisent à une toute autre conclusion ; il n'y aurait
aucune mesure entre le langage des auteurs chrétiens et l'importance
matérielle des persécutions ; il y aurait eu très peu de martyrs avant le
milieu du i^{er} siècle. Tertullien est récriminateur qui a le plus fortement marqué
l'opinion que la nouvelle religion éprouvait pour ses persécuteurs,
mais cependant voici ce que Larnack dit : « L'œil regardant l'aide des ouvrages
de Tertullien sur Carthage et l'Afrique du nord, montre qu'avant l'an ISO il
n'y eut dans ces régions aucun martyr et que depuis lors jusqu'à la mort de
Tertullien (après 220) en comptèrent, même en y joignant la
Numidie et les Mauritanies, guère plus de deux douzaines (3) ». Il faut
songer qu'à cette époque il y avait en Afrique un assez grand nombre de
niontanistes qui exaltaient beaucoup la gloire du martyre et n'admettaient
point que l'on eût le droit de fuir la persécution. (t) 1^{er}. .\l;u(1, hi. r li\~niè,-<
KK)' h; martire, \K 1~1> (2) r>eiim. IUt/ii.^r rfirt'fii'fnir, p. 317 (3) I^{er}.
Aliarci, n/i. rii., p. 137.

LA MOUVEMENT DE LA VIOLENCE 259 P. AUARD a combattu la thèse de Harnack par des arguments qui me semblent assez faibles (1); il ne parvient point à comprendre l'énorme distance qui peut exister entre l'idéologie des persécutés et la réalité. « Les chrétiens, dit le professeur allemand (2), pouvaient se plaindre d'être comme des troupeaux poursuivis, et pourtant cela n'avait pas lieu d'ordinaire ; ils pouvaient se considérer comme des modèles d'obéissance, et cependant étaient rarement mis à l'épreuve ; » et j'appelle l'attention sur cette fin de la phrase : « Ils pouvaient se placer au-dessus des grandeurs du monde et, en fait, s'accommodaient toujours plus à lui. » Il y a, en effet, quelque chose de paradoxal, au premier abord, dans la situation de l'Eglise, qui avait des fidèles dans les hautes classes, obligés de vivre en faisant beaucoup de concessions aux usages, et qui cependant pouvait maintenir une idéologie de la scission. Les inscriptions de la catacombe de Priscille nous montrent « la perpétuité de la foi dans une série de générations d'Acilii, dans lesquelles se rencontrent non seulement des consuls et des magistrats de l'ordre le plus élevé, mais des prêtres, des prêtresses, même des enfants, membres des illustres collèges idolâtriques, réservés par privilège aux patriciens et à leurs fils » (3). Si l'idéologie chrétienne avait été rigoureusement déterminée par les faits matériels, un tel paradoxe eût été impossible. (1) Berne de l'histoire littéraire, juillet 1905. (2) P. Aliari, op. cit., p. 112. Cf. ce que j'ai dit dans Le système historique de Benard, pp. 312-315. (3) P. Aliari, op. cit., p. 200.

200 UKI' LICXIOXS SU LA VIOLBXCK La statistique des persécutions ne joue donc pas ici un grand rôle ; des circoiistaices notales, qui se produisaient au cours des scènes de martyre, avaient beaucoup plus d'importance que la fréquence des supplices. C'est en raison de faits assez rares, mais très intéressants, que l'idéologie s'est construite : les martyrs n'avaient pas besoin d'être nombreux pour prouver, par l'épreuve, la vérité absolue de la nouvelle religion et l'erreur absolue de l'ancienne, pour établir ainsi qu'il y avait deux voies incompatibles entre elles, pour faire comprendre que le règne du mal aurait un terme. « On peut, dit Harnack, malgré le petit nombre des martyrs, estimer à sa juste valeur le courage qu'il fallait pour devenir chrétien et vivre en chrétien ; on doit avant tout louer la conviction du martyr qu'un mot ou un geste pouvait rendre indigne et qui préférait la mort à l'impunité. » Les contemporains, qui voyaient dans le martyre une épreuve judiciaire reconstituant un témoignage en l'honneur du Christ (I), tiraient de ces faits de tout autres conclusions que celles que peut en tirer un historien moderne qui raisonne avec nos idées modernes ; jamais l'idéologie n'a pu être aussi éloignée des faits (voir celle-là). L'administration romaine était extrêmement dure pour tout homme qui lui semblait susceptible de troubler la tranquillité publique et surtout pour tout accusé (voir par exemple sa majesté [i.e. l'empereur] frappant, de temps à autre, quelques chrétiens qui lui étaient dénoncés (pour d'autres raisons d'ailleurs) généralement inconnues aux modernes). (I) (cf. Sorci, N. S. 1897, p. 33-34).

LA MOUALITÉ DE LA VIOLENCE 261 elle ne croyait pas faire un acte qui fût destiné à occuper jamais la postérité, et il semble que le grand public n'y prenait pas beaucoup garde lui-même ; c'est ce qui explique pourquoi les persécutions ne laissèrent presque pas de traces dans la littérature païenne. Les païens n'avaient pas de raison pour attacher au martyre l'extraordinaire importance que lui attribuaient les fidèles et les gens qui leur étaient déjà sympathiques. Cette idéologie ne se serait certainement pas formée d'une manière aussi paradoxale, si on n'avait cru fermement aux catastrophes décrites par les nombreuses apocalypses qui furent composées à la fin du i^{er} siècle et au commencement du ii^e : on était persuadé que le monde allait être livré complètement au règne du mal et que le Christ viendrait ensuite donner la victoire définitive à ses élus. Tout incident de persécution empruntait à la mythologie de l'Antéchrist quelque chose de son caractère et d'un caractère dramatique ; au lieu d'être apprécié en raison de son importance matérielle, comme un malheur frappant quelques individus, une leçon pour la communauté ou une entrave temporaire apportée à la propagande, il était un élément de la guerre engagée par Satan. Le monde, qui allait bientôt révéler son Antéchrist. Ainsi la scission découlait, à la fois, des persécutions et d'une attente fiévreuse d'une bataille décisive. Lorsque le christianisme fut suffisamment développé, la littérature des apocalypses cessa d'être beaucoup cultivée, encore que l'idée qui en faisait le fond continuât à exercer son influence ; les Actes des martyrs furent rédigés de manière à provoquer les sentiments qu'engendraient les apocalypses et on peut dire

niÓFLEXIONS PUR 1,A VIOLEXCE 2G'2 qu'ilp Ics
 reniplacèrent (1) : parfois oii trouvo conslgnéc, tlans la lillóature (Ics
 persóciillions. d'iiiiie manière aussi claire que dans Iop apocalypsos, riiorrcur
 que Ics fidèlos épronvaient poir Ics ministres de Satan qui les
 poiirsuivaient (2). Noiis pouvons (Ione concevoir que le socialisine soit
 parfaitement rc'vohitionnaire encore ([u'il navali (lucdes conflits coiirts (*1
 peu nombreux, pourvu que ccux-ci aient une force suflisanic pour pouvoir
 s'allicr à ridé*e de la grève générale : tous les événements apparaitront
 alors sous une forme ampliru'e el, les noiions catastrophiques se
 maintenant, la scission sera parfaite. i\insi se Irouve écartée rohjeelion que
 l'on adressc souvent aux révolutionnaires ; la clvilisation n'est point
 menacée de succomber sous les conséquences d iin développemcnl de la
 brutalité, puisque rid(;e de grève générale permei d'aliincnter la uolion de
 bilie de classe au moycn d'incidents qui))araUraienl médiocres aux
 historiens bourgeois. Lorsque les classcs gouvernantes. n'osant plus
 gouverner, onl bonlc de Icur silualion privilégiée, s'acbar(1) Il osi jii'ol)ali!o
 ipic la proniière gc'iiéralion cbréliciiiiic n oni pas imo eoinplèlo iniolligcnce
 de la possibililé de rcinplaooi' los apocalypsos iiniléos de la lil lórainrc
 jiiivo par les Aoles (les marlyi's : Oli s'oxidiipierail aiiisi))onn|noi noiis iic
 possédons poinl de ircils anióronrs à l'an 15."» (Icllrc (les Suiyrnioles
 raooiilanl la mori de sainl Polycar|)c) cl i>our* (juoi le souvenir d'im
 oclrain nombre de très anciens marlvrs romains a pii èirc perdi. (2) benan,
 Mar('~Ai(ri'lf. p. 500. _

LA MORALITÉ DE LA VIOLENCE 263

avances à leurs ennemis et proclament leur horreur pour la scission dans la société, il devient beaucoup plus difficile de maintenir dans le prolétariat cette idée de scission sans laquelle il serait impossible au socialisme de remplir son rôle historique. Tant mieux, déclarent les graves gens ; nous pouvons donc espérer que l'avenir du monde ne sera pas livré aux gens grossiers qui ne respectent pas même l'Etat, qui se moquent des hautes idéologies bourgeoises et qui n'ont pas plus d'admiration pour les professionnels de la pensée élevée que pour les curés. Faisons donc tous les jours davantage pour les déshérités, disent ces messieurs ; montrons-nous plus chrétiens ou plus philanthropes, au plus démocrates (suivant le tempérament de chacun) ; unissons-nous pour accomplissement du devoir social, et nous aurons raison de ces affreux socialistes qui croient possible de ruiner le prestige des Intellectuels, après que les Intellectuels ont ruiné celui de l'Eglise. En fait ces combinaisons savantes et morales ont échoué ; la raison n'en est pas difficile à voir. Le beau raisonnement de ces messieurs, des pontifes du devoir social, suppose que la violence ne pourra plus augmenter, ou même qu'elle diminuera au fur et à mesure que les Intellectuels feront plus de politesses, de platitudes et de grimaces en faveur de l'union des classes. Malheureusement pour ces grands penseurs, les choses se passent tout autrement ; il se trouve que la violence ne cesse de s'accroître au fur et à mesure qu'elle devrait diminuer d'après les principes de la haute sociologie. Il y a, en effet, de misérables socialistes qui profitent de la lâcheté bourgeoise pour entraîner les masses dans un

RKKI.EXIOXS SCR LA VIOLEXOE i>6i mouvement qui. tous
le.*? joiirs, tlevient iiiioins i?cml)Ial)le il colui qui dcvrait résulor clcs
sacrificcs consentis par la bourgeoisie en vuc d'oljlGnir la pai.\. l'our'uii
pcu, Ics sociologucs déclarcrai('ut que les .' ^ocialistcs tricheiit et emploient
des procédés déloyau.x. tantlos fails rpoudent mal à leurs prévisions. Il
rtait ccpcndaiit facile de comprendro (pie Ics socialistcs ne se laisseraient
pas vaincre sans avoir employé toutes Ics rcssouroes (pie pouvait leur
fournir la situation. Dos gens qui ont voué leur vie à uno cause qu'ils
identifient à celle de la rénovation du monde, ne pouvaient hésiter à user de
toutes les armes pour développer d'autant plus l'esprit de lotte de classe que
l'on faisait plus d'elVorts pour le faire disparaître. Les rapports sociaux
existants se prêtent à une infinité d'incidents de violence et l'on n'a pas
nienquc d'engager les travailleurs orle [xmi fit' sxvoir (|ielles raisoiis «c
doniiéreni les |>reMiiers a|»dli'Osdc ranlipalriolisinc : les r;\isons de ee
gxnre no soni, prestpie janiis. Ics lionnes ; Tcs

LA xMOUALITÉ DE LA VIOLE.N'CE 2G5 L'inti'oduction de rantipatriotisme dans le iiiouvenient ouvrier est d'autant plus remarquable qu'elle s'est produite au moment où le gouvernement était en train de l'aire passer dans la pratique les Ihéories solidarlstes. Leon Bourgeois a beau taire ses grâces les plus aimables au prolétariat ; vainement il bassure que la société capitaliste est une grande faniille et que le pauvre a une créance sur la riehesse générale ; il peut soutenir que toute la législation contemporaine s'o riente vers les applications de la solidarité ; le prolétariat lui répond en niant, de la manièi'e la plus grossière, le pacte social, par la négation du devoir patriotique. Au moment où il semblait que l'on avaittrouvé le moyen de supprimer la lutte de classe, voilà donc qu'elle renaît sous ime forme particulièrement déplaisante (1). Ainsi tous les bmves gens arrivent à des résultats qui sont en pieine contradiction avec leurs efforts; c'est à désespérer de la sociologie ! S'ils avaient le sens commun et s'ils avaient vraiment le désir de protéger la société contro un accroissement de la brutalité, ils n'acculeraient pas les socialistes à la nécessité de la tactique qui s'impose aujourd'hui à eux ; ils rcsteraient tranc[Liilles au lieu de se dévouer pour le devoir social ; et ils béniraient les sonliel est que pour la (rèsgrande majorilé des svndicalisles rcvolutionnaires, rantipatriotisme apparaisse cornine inséparable de leur action syndicalisle . (1) Cette propagande a prodiil des résultats qui ont dépassé de beaucoup les cspérances de ses proinoteurs, et i(ui seraient inexplicables sans l'idée révolutionnaire.

HK'l-KXIU.NS Si n l,A VIOLEXCE 2GC. propagaiulitiles de la
grève généralo (Jui, cii fait, travailliciit à reiindre le nxiinlien chi socia/isnie
coiipcUihle avec le moiiiis do bnildilé possiOle. Mais Ics hrewes c/ens
n'ont pas le seiis cominuii ; et il laudra qu ils siiliissent encore bien des
liorions. bien des luiniilialions etbien des portes d'argent avaiit ([i]'ils se
décident à laisser le socialisme suivre sa voie. II Noiis alloiis niaiitenant
approfondir davantage nos re

LA MORALITÉ DE LA VIOLENCE 2 (17 à Tenfant beaucoup de mauvaises habitudes (1). L'administration fut assez intelligente pour opposer à cette éducation barbare une éducation plus douce qui lui concilia beaucoup de sympathies ; il ne me paraît pas douteux que la dureté des castiments cléricaux n'ait été pour beaucoup dans le débâtement des haines actuelles contre lesquelles se débat si péniblement l'Eglise. En 1901. j'écrivais : « Si l'Eglise était bien inspirée, elle supprimerait complètement les œuvres consacrées à l'enfance ; elle supprimerait écoles et ateliers ; elle ferait ainsi disparaître la source principale où s'alimente l'anticléricalisme ; — loin de vouloir entrer dans cette voie. elle paraît vouloir développer, de plus en plus, ces établissements, et ainsi elle assure encore de beaux jours à la haine du peuple contre le clergé (2). » — C'est qui s'est passé depuis 1901 dépasse encore mes prévisions. Jadis existaient des habitudes de très grande brutalité dans les usines et surtout dans celles où il fallait employer des hommes d'une force supérieure auxquels on donnait le nom de « grosses culottes » ; ils avaient fini par se faire charger de l'embauchage, parce que « tout individu embauché par d'autres était sujet à une infinité de misères et même d'insultes » ; celui qui voulait entrer dans leur atelier devait leur payer à boire et le lendemain il fallait régaler les camarades. « Le fameux quand est-ce marche ; chacun y prend son allumette. . . Le quand est-ce (1) Y. Guyot, La morale, p. 212-215. Cf. Alphonse Daiiflct. Xuma Roumestan, chap. iv. (2) G. Sorci. Essai sur l'Eglise et l'Etat. p. 63.

208 REI LKXIO.VS SL R LA VIOLEXCE est le condensateiir des economie^ ; dnns un atelier où fon a riiabitude du qiiand osl-ce. il faut y passer ou gare à voiiis. » Denis l'oiiilot, aiiqucl j'ernpriintc ces détails, observe que Ics machines ont supprinié le prestige des (jrosses cn/o/lcs, qui n'étaient plus guère qu'un souvenir aii inonient où il écrivail en 1870 (1). I^es iiKours des coinjiagnonnages furent longtemps fort reiuarqiiialdcs par leur brutalité; avant 18t0, il y avait constamment des bagarres, soiivont sanglanles, elitre les groupes de rites dilTérents ; Martin Saint-Léon a donne, dans son livre sur le coinpagnonnage, des extraits do chansons vraiment barbares (2) ; Ics réceptions étaient pleines d'épreuves très dures ; les jeunes gens étaient traités comme de vrais parias dans les Devoirs de Jacques et de Soubise : « On a vu, raconte Perdiguier, des coinpagnons [ebarpentiers' se noiniier lo Kléau des renards des aspirantSj, la Terrcur des renards.. .En province, un renard travaille rareincnt dans les villes ; on le ebase, coinuie on dit, dans les broussailles (3) ». Hoaucoup de scissions survinront lorsquc la tyranuie des coinpagnons se trouva en opposition avec les liabitudes plus libérales qui doinnaiient la société. Quand Ics ouvriers n'eurent plus autant besoin d'un protecteur, surtout pour trouver du travail, ils ne consentiti) DtMiis Poiilol. Le sith/imr p|». I.a0-lo3. .le cile d'aiucs l'édilion de 1887. ('('I aiiileir dii (pie Ics f/rosses cu/ot(e.< Olii be:uiroii|) eèiie le progrcs dans Ics forges. (2) .Marlin S;\\[][-i/'Oii. Lt' ro/n/Kif/no»/i(if/c, p|i. 115, 123. 270-27:5,277. (:5) .Marlin Sainl-l.éon. o/i. rit, p .07. Cf. pp. 01-02. p. 107.

LA JOURNALITÉ DE LA VIOLENCE 269 rent plus aussi
facilement à subir des exigences qui avaient jadis paru avoir peu
d'importance par rapport aux avantages du compagnonnage. La lutte pour le
travail n'est plus d'une fois en présence aspirants et compagnons qui
voulent se réserver des privilèges (1). On pourrait trouver encore d'autres
raisons pour expliquer le déclin d'une institution qui, tout en rendant de
sérieux Services, avait beaucoup contribué à maintenir l'idée de brutalité
(2). Tout le monde estime que la disparition de ces anciennes brutalités est
chose excellente ; de cette opinion il était trop facile de passer à l'idée que
toute violence est un mal, pour que ce pas ne fût point franchi ; et, en effet,
la masse des gens, qui sont habitués à ne pas penser, est parvenue à cette
conclusion, qui est acceptée aujourd'hui comme un dogme par le triomphe
béni des moralistes. Ils ne se sont pas demandé ce qu'il y a de
répréhensible dans la brutalité. Quand on ne veut pas se contenter de la
simplification vulgaire, on s'aperçoit que nos idées sur la disparition de la
violence dépendent bien plus d'une transformation très (1) En 1823, les
compagnons menuisiers prétendent se réserver La Violette, qu'ils avaient
abandonnée longtemps comme trop peu importante ; ils ne s'arrêtaient qu'à
Nantes et Bordeaux (Martin Saint-Léon, op. cit., p. 103). — L'histoire des
travailleurs du Tour de France se forma en rivalité avec le compagnonnage,
de 1830 à 1832, à la suite de refus opposés à quelques demandes assez
anodines de réformes présentées par les aspirants (pp. 108-116, 126-131).
(2) Cf. mon article sur le compagnonnage dans les Etudes sociales
(Jacques, éditeur ; 1903.)

mÓKi.Exio.NS sua la viole.nce :2T0 iinporlante qui s'est produite dans le monde eriminal que de principe étlii(lues. C'est ce que je vais essayer de nionlrer. B. — Lessavantsdela bourgeoisle n'aimentpasà s'occuper des classes dangercuses (1^ ; c'est ime des raisons pour lesquelles toiles leurs dissertations sur Fliistoire des niccurs demeurent toujours superficielles ; il n'est pas très difficile de reconnaître que c'est la connaissance de ces classes qui perinei seule de pénétrer dans les inystères de la pensee morale des peuples. Les anciennes classes dangercuses praliquaient ledélit le plus simple, celili quiétait le mieu.Xcà leur disposition, celili qui est aijourd'liui relégué dans les groupes dejeiines voyous sans expérience et sans jugement. Les délits de lirulalité nous seinbleiit ètreaiijourd'bui quelque chose d'anoriiiial à tei jiointque si la brntalité a été enorme, nous nous deinandons souvent si le coupable jouit bien de son bon sens. Colte transfonnation ne tieni évidemment pas à ce que les criniinels se soni moralisés, mais h ce (lu'ils ont eliangé leur manière de procéder, en raison des condilions nouvelics de réconomie, coinnie nous le verrons plus loia. Ce cbangement a eu la plus grande influence sur la pensée populaire Xous savoiis tous que les associations de malfaitcurs parvicnnent à maintenir dans leur scili ime excellente discipline, grâce à la brutalité : quand nous voyons mairi) Le mais Monis disail ai Séal: « On ne peni pas écrire ilaiis mi loxic législalil' qiic la prosliliilion r.ri.s/c Oli Krance poiir li's deiix scxcs. »

LA IMORALITÉ DE LA VIOLENCE 2TJ trailer un enfant, nous supposons instinctivement que ses parents ont des mœurs de criminels ; les procédés qu'employaient les anciens maîtres d'école et que les maîtres ecclésiastiques s'obstinent à conserver, sont ceux des vagabonds qui volent des enfants et qui dressent leurs victimes pour en faire des acrobates adroits ou des mendiants intéressants. Tout ce qui rappelle les mœurs des anciennes classes dangereuses nous est souverainement odieux. La férocité ancienne tend à être remplacée par la ruse et beaucoup de sociologues estiment que c'est là un progrès sérieux ; quelques philosophes qui n'ont pas l'habitude de suivre les opinions du troupeau, ne voient pas très bien en quoi cela constitue le progrès au point de vue de la morale : « Si l'on est choqué de la cruauté, de la brutalité des temps passés, dit Hartmann, il ne faut pas oublier que la droiture, la sincérité, le vif sentiment de la justice, le pieux respect devant la sainteté des mœurs caractérisent les anciens peuples(1); tandis que nous voyons régner aujourd'hui le mensonge, la fausseté, la perfidie, l'esprit de chicane, le mépris de la propriété, le dédain de la probité instinctive et des mœurs légitimes, dont le prix souvent n'est plus compris. Le voir, le sentir(4) Hartmann s'appuie ici sur l'analyse du naturaliste anglais Wallace, qui a beaucoup vanté la simplicité des mœurs des Malais ; il y a là sûrement une grosse part d'exagération, encore que d'autres voyageurs aient fait des observations analogues sur quelques tribus de Sumatra. Hartmann veut démontrer qu'il n'y a pas de progrès vers le bonheur. Et celle l'occupation le conduisit à exagérer le bonheur ancien(pic.

272 HKKLKXIO.NS SCR I.A VIOL.EXCE songe. la frauda
 auginentent inalgré la répressioii cles lois dans uiie proportion plus rapido
 que iie diminuciit Ics délits grossiers et vioicnts. L'ógoTsine le plus has
 brlse sans piideur los liens sacrés de la fainille et de rainitié, parlout où il se
 trouve en opposition avec eux (I). » Aujourd'liui, d'ordinaire, on estiiee que
 Ics pertes d'argent soni des accideiits que l'on est exposé à rencoiitrer à tout
 pas que l'on fait et qui sont racilenient réparahles, taudis que les accidents
 corporels ne le sont pas facile* meni; on estimo dono qu'uii délit de ruse est
 infiniment iioins grave qu'un délit debrutalité, etles criminelis prolitent de
 celle Iransformation qui s'est produite dans les jiigements ; quant aux
 raisons de cotte Iransformation. elles soni très faciles à trouver. Notre code
 pénal avait été rédigé dans un lemps où l'on se représentait le citoyen sons
 les traits d'un propriétairc rural, unicumenl préoccijé de gérer son
 domaine en bon pòro de faniille et de ménager à ses enfans une situation
 bonorable ; los grandes fortunes réalisecs dans Ics alTaires, par la politique,
 par la spéculation élaient rares et considérées cornine de vraies
 monstriiosités ; la défense de l'épargne des classes moyennes élaie des
 grands soucisdu législaleur. Le règi me ailérieur avait été ('licore* plus
 terrible dans la répression des fraudes, puisque la di'claralion rovaio du y
 août 172.“) punissail de mori le banquieroulier fraiiduleux ; on ne peni rien
 imagiier qui soli plus éloigné de nos iieues acluelb's? Nous sommes
 aujourd'bui disjiosés à croirc (I) llarlinann. Pliihtito/iliie (ir i/ncoii.'ycifiif.
 Irad. IVain^ Ionie 11, |ip. bli-Ui.).

LA MORALITÉ DE LA VIOLENCE 273 que (les délits de ce genre ne peuvent être généralement commis que grâce à une imprudence des victimes et qu'ils ne méritent que par exception des peines afflictives ; et encore nous contentons-nous de peines légères. Dans une société riche, occupée de grandes affaires, où chacun est très éveillé pour la défense de ses intérêts, comme est la société américaine, les délits de ruse n'ont point les mêmes conséquences que dans une société qui est obligée de s'imposer une rigoureuse parcimonie ; il est, en effet, très rare que ces délits puissent apporter un trouble profond et durable dans l'économie ; c'est ainsi que les Américains supportent, sans trop se plaindre, les excès de leurs politiciens et de leurs financiers. P. de Rousiers compare l'Américain à un capitaine de navire qui, pendant une navigation difficile, n'a pas le temps de surveiller son cuisinier qui le vole. « Quand on vient dire aux Américains que leurs politiciens les volent, ils vous répondent d'ordinaire : Parbleu, je le sais bien ! Tant que les affaires marchent, tant que les politiciens ne se trouvent pas en travers de la route, ils échappent, sans trop de peine, aux châliments qu'ils méritent (1). » Depuis que l'on gagne facilement de l'argent en Europe, des idées analogues à celles d'Amérique se sont répandues parmi nous. De grands brasseurs d'affaires ont pu échapper à la répression, parce qu'ils avaient été assez liables, aux heures de leurs succès, pour se créer de nombreuses amitiés dans tous les rangs ; on a fini par trouver qu'il serait bien injuste de condamner des négociants (1) De Rousiers, La vie américaine, société, p. 217. L'éducation et la 18

27-i UKfl.KXIONS .sull UA VIOLICNCU ciants banquorouliers
et ties notaires qui se retiraient ruinés après de inédiocres catastrophes,
alors que les princes de rcsroquerie rinancière continuaient à mener
joyeuse vie. Peu à peu la nouvelle économie a créé une licueille
indulgence extraordinaire pour tous les délits de nise dans les pays de liaul
capitalisme (1). Dans les pays où subsiste encore au jourd'hui l'ancienne
économie familiale, parcinonieuse et ennemie de la spéculation.
l'appréciation ridalive des actes de brutalité et des actes de rns n'a pas suivi
la même évolution qu'en Angleterre, qu'en France; c'est
ainsi que l'Allemagne a conservé beaucoup d'usages de l'ancien temps (2)
et quelle ne ressent point la même horreur que nous pour les punitions
brutales ; celles-ci ne lui semblent point. comme à nous^ propres aux
classes les plus dangereuses. Il n'a pas manqué de philosophes pour
protester contre un tel adoucissement des jugements ; d'après ce que nous
avons rapporté plus haut de Hartmann, nous devons nous attendre à le
rencontrer parmi les protestataires : « Nous sommes déjà, dit-il. près du
point où le vrai et le mensonge que la loi condamne, sont en prise
comme des fautes vulgaires, comme une maladresse grossière, (1)
Unelipies petits pays ont adopté les idées per séculières, pour être à la
liaison des grands pays. (2) Il faut noter qu'en Allemagne il y a beaucoup
de .lits dans le monde des spéculateurs ipie les idées américaines
éprouvent une

LA MORALITE DE LA VIOLEXCE par les adroits filous qui savent respecter le texte de la lù, toiit en violarli le droit d'autrui. J'aurais assurément niieux aiiné, pour nion compie, vivre panni les ancieiiis Germains, au risque d'être tué à Toccasion, que d'être obligé, dans nos cités moderncs, de regarder cliaque homme cornine un escroc ou un coquin, tant que je n'ai pas de preuves évidentes de sa probité. » Hartmann ne tieni pas compie de l'économie ; il raisonne à son point de vue toni personnel et ne regarde point ce qui se passe autour de lui; personne ne voudrait aujourd'bui être exposé à être tué par les anciens Germains ; ime escroquerie ou un voi ne soni que des dommages irès facilement réparables . C. — Pour allei', enfili, lout à fait au fond de la pensée contemporaine, il faut exaininer de quelle manière le public apprécie les relations qui existent entre l'Etat et les associalions criminelles ; de telcs relations ont toiijours existé ; ces sociélés, après avoir praliqué la violence, ont fini par pratiquer la ruse, ou, tout au inoins, leurs violences soni devenues assez exceptionnelles. On trouverait aujourd'bui étrange que des magistrats se missent

270

ions si'k i.a vioi.excl': Je ne crois pas me tromper en disant que cette tactique (le l'Eglise a été la cause principale de toutes les mesures que nous voyons prendre contre le catholicisme depuis 1901 : la loi sur la liberté de la presse n'aurait jamais accepté ces mesures si elle n'avait été encore sous l'influence de la peur qu'elle avait ressentie durant la Terreur ; — le grand argument (que Clemenceau a employé pour exciter ses troupes au combat contre l'Eglise, était celui de la peur : il ne cessait de dénoncer le péril que la fonction romaine faisait courir à la République ; — les lois sur les congrégations, sur l'enseignement, sur le régime des Eglises ont été faites en vue d'empêcher le parti catholique de reprendre les allures belliqueuses qu'il avait eues et qu'Anatole France rapprochait si souvent de celles de la Ligue : ce sont des lois de peur. Beaucoup de conservateurs ont si bien senti cela (qu'ils ont vu, avec déplaisir, les résistances opposées récemment aux inventaires des églises ; ils ont estimé (que rempli des bandes d'ouvriers) l'œuvre devait avoir pour résultat de rendre la classe moyenne plus hostile à leur cause (1) ; on n'a pas été peu surpris de voir l'abbé Lurati, qui avait été un des admirateurs des anarchistes, conseiller la soumission dans la séance du 10 mai 1901 (le conseil municipal de Paris on date du 20 mars 1900. le préfet de police a dû imposer la violence lui organisé par lui-même le 80, rue de Valenciennes. il lui en avait fait des affaires. ^ / lui. v à raison de 3 à 1 IVance l'ar joir. Il a prélevé lui 92 cmv de l'aris lui avait promis soit de faciliter les livraisons, soit de se contenter «une résistance passive. Il a aussi les policiers catholiques d'avoir l'ordre de la faire au clergé.

LA MORALITÉ DE LA VIOLENCE 277

sion ; c'est que l'expérience l'avait éclairé sur les conséquences de la violence. Les associations qui opèrent par la ruse ne provoquent point de telles réactions dans le public ; au temps de la République clericale, la Société de saint Vincent-de-Paul était une belle officine de surveillance sur les fonctionnaires de tout ordre et de tout grade ; il ne faut donc pas s'étonner si la franc-maçonnerie a pu rendre au gouvernement radical des Services identiques à ceux que la philanthropie catholique avait rendus aux gouvernements antérieurs. L'histoire des affaires récentes de délation a montré, d'une manière très claire, quel était définitivement le point de vue du pays. Lorsque les nationalistes furent en possession des dossiers constitués par les dignitaires des Loges sur les officiers, ils crurent que leurs adversaires étaient perdus ; la panique qui régna durant quelques jours dans le camp radical, parut donner raison à leurs prévisions ; mais bientôt la démocratie n'eut plus que moqueries pour ce qu'elle nomma « la petite vertu » des gens qui dénongaient à l'opinion les procédés du général André et de ses complices. Henry Bérenger montra, en ces jours difficiles, qu'il connaissait à merveille la moralité de ses contemporains ; il n'hésita pas à approuver ce qu'il appelait « la surveillance légitime exercée par des organisations d'avant-garde sur les castes dirigeantes » ; il dénonça la lâcheté du gouvernement qui avait « laissé outrager comme délateurs [ceux] qui ont assumé la rude tâche de faire face à la caste militaire et à l'Eglise romaine, de les enquêter, de les dénoncer » {Action, 31 octobre 1904} ; il couvrit d'injures les rares dreylusards qui osèrent manifester de

278 hki lexions sun i.A vioeexce l'indignation ; l'altitude de Joseph Reinach lui parili particiilièreinonl scandaleuso ; il lui somblait qu'celui-oi aurait dû se Irouver trop honoré d'être toléré dans la Ligue des Droitsdc l'iionne qui se décidait à iicncr enlin « le bon coinhal polir la défense des droits du ciloycn, trop longtemps sacrifiéc à celle d'ini honiinc » {Action, 22 déccmbrc 100i). Kinalemenl, on vola ime loi d'amnistie polir déclarer qu'on ne voulail plus entondrc parler do loutes ces véli! Ics. Il y cut en ju'ovince quelques résislances (I); mais furent-elles bien sérieuxos? Je me pcrmts d'en douler quand je consulte le dossier publié par Péguy dans le nouvième numero de la sixième serie de ses Ca/iicrs de la (jiiiiizaine. Quelques personnages au verbo abondant, sonore et plein de galimatias, se Irouvèrentiin peu giinés sans dolile devant Ics sourires moqueurs des notables épiciers et des éminents pbarmaciens, qui constituent Télite des sociéles savantes et musicalos devant losquelles ils étaient babitiu's à pórorer sur la Justice, la Vérité et la Lumière. Ils éprouvèrent le besoin de se donner desallures sloi'ques. Kst-il rien de plus beau que co passage (rune Icllrc du professeur Rouglé, grand docleur ès seionces soeiales,. que je Iroiive à la page lil : « J'ai été bien beureux d'apprendi'e que la Ligue allait enfili dire son mot. Soti. si/ence élnnnc et cffrnic » ? Voilà un gaivon qui doit avoir IclTrois et rétonicment bien faciles. Prancisc Pressensé eut aussi .ses angoisscs ; il est s'pécialiste en oc genre ; (I) La province n'esl pas. en efl'el. aiissi Iiahiliéc «pie Paris à rindnngenec pour les nisos cl Ics hrigandngos paeiliques.

LA MORALITÉ DE LA VIOLENCE 219 mais elles étaient d'une espèce fort distinguée, comme il convient à un gentilhomme socialiste; il avait peur que la démocratie ne fût menacée d'une nouvelle « guillotine sèdie », semblable à celle qui avait fait tant de mal aux démocrates vertueux durant les scandales de Panama (1). Quand il vit que le public acceptait facilement la complicité du gouvernement et d'une association philanthropique transformée en association criminelle, il lança ses foudres vengeresses sur les protestataires, Parmi les plus drôles des protestataires je signale un pasteur politicien de Saint-Etienne, nommé L. Corate. Il écrivait, dans cette langue extraordinaire que parlent les membres de la Ligue des Droits de l'homme : « J'espérais que l'Affaire nous aurait guéris définitivement de la malaria morale dont nous souffrons et qu'elle aurait nettoyé la conscience républicaine du virus clérical dont elle était imprégnée. Il n'en était rien. Nous sommes plus cléricaux que jamais » (2). En conséquence, cet homme austère demeurait dans la Ligue ! Logique protestante et bourgeoise ! On ne sait jamais si la Ligue ne pourra pas rendre de petits Services aux excellents ministres du Saint-Evangile. J'ai insisté un peu longuement sur ces incidents grotesques, parce qu'ils me semblent propres à caractériser la (1) Cahiers de la quinzaine, 9^e de la VI^e série, p. 9. F. de IM^o Censé était, au temps du Panama le principal complice de Hébrard : on sait (pour celui-ci fut l'un des principaux bénéficiaires du pillage panamiste: cela ne fut pas considéré auprès des austères huguenots ; le Temps continue à être l'oracle de la démocratie raisonnable et des ministres du Saint-Evangile. (2) Cahiers de la quinzaine, loc. cit. 13,

280 L'ÉCRITURE SUR LA VIOLETTE. VCE pensée morale des gens qui ont la prétention de nous diriger. Il est désormais acquis que les associations politico-criminelles qui fonctionnent par la ruse, ont une place reconnue dans une démocratie parvenue à sa maturité. P. de Housiers croit que le mérite lui arrivera un jour à se guérir des maux qui résultent des manœuvres coupables de ses politiciens. Ostrogorski, après avoir fait une longue et inutile enquête sur « la démocratie et l'organisation des partis politiques », avait trouvé des solutions (qui permettraient de débarrasser les États modernes de l'exploitation que les partis exercent sur eux. Ce sont là des vieux platoniques ; une longue expérience historique ne permet de supposer que l'on puisse faire fonctionner une démocratie, dans un pays capitaliste, sans les abus criminels que l'on constate aujourd'hui partout. Lorsque Rousseau demandait que la démocratie ne supportât dans son sein aucune association particulière, il raisonnait d'après la connaissance qu'il avait des républiques du Moyen Âge ; il savait mieux que ses contemporains cette histoire et était frappé du rôle énorme qu'avaient joué alors les associations politico criminelles ; il constatait l'impossibilité de concilier la liberté dans une démocratie avec l'existence de telles forces ; mais l'expérience devait nous apprendre qu'il n'y a pas de moyen de les faire disparaître (1). (1) Il est évident, posant la question (une manière absurde, à priori condamner l'existence même d'association et nos gouvernements se sont ainsi longtemps sur son avertissement pour somnoler l'association à rebours.

LA XIORALITK DE LA VIOLEXCE 281 III Les explications précédentes vont nous permettre de comprendre les idées que se forment les déinocrates éclairés et les braves gens sur le rôle des syndicats ouvriers. On a très souvent félicité Waldeck-Rousseau d'avoir fait voter, en 1884, la loi sur les syndicats. Pour se rendre compte de ce qu'on attendait de cette loi, il faut se représenter quelle était la situation de la France à cette époque : de grands embarras financiers avaient conduit le gouvernement à signer avec les compagnies de chemins de fer des conventions que les radicaux avaient dénoncées comme étant des actes de brigandage ; la politique coloniale donnait lieu aux plus vives attaques et était foncièrement impopulaire (1) ; le mécontentement qu'elle devait se traduire, quelques années plus tard, sous la forme du boulangisme, était déjà très marqué ; et les élections de 1885 faillirent donner la majorité aux conservateurs. — Waldeck-Rousseau, sans être un très profond voyant, était assez perspicace pour comprendre le danger (1) Dans sa *Morale* publiée en 1883. V. Gnyol s'élève avec violence contre cette politique ; « Malgré les expériences désastreuses [de deux siècles], nous prenons la Tunisie, nous sommes sur le point d'aller en Egypte, nous parlons pour le Tonkin, nous rêvons la conquête de l'Afrique centrale. » (p. 339.)

ius).i:xioNs SI n i,a vioi.knck 2.S2 ger qui poiivait inonacer la
)U'pul)liqio op))ortunistc et asse/, ryniqiie poiir clierclicr clos moyens di»
défeuse dans line organisation politico-criminelle capalile de màler lcs
conserva teurs. All tenips de l'Empire, le gouvernement avait cherclió à
diriger les sociétés de secoiirs mntuels, de manière à ótre le mai Ire des
cmplóyés et d'ime partic des arlisans : jiliis lard, il avait crie possible de
trouver dans les associations oiivrières ime arme capalde de riiner ranlorilé
dii parti liberal sur le pciiple et d'efirayer les classes riches qui lui faisaient
ime opposition acharnée depuis 1803. Waldeck-Eousseau s'inspirait de ces
exemples et espérait organiser parnii les ouvriers ime hiérarchie placée sous
la direction de la police (1). Dans line circulaire du 25 août 188'i, Waldeck-
Rousseaii expliquait aux préfets qu'ils no devaient pas s'enfermer dans la
fonction lrop modeste de gens cbargés de Taire respecter la loi ; ils devaient
stimuler l'esprit d'association, « aplanir sur sa route les difficultés qui ne
sauraicnt manquer de naitre de rinexpérience et dii défail d'iiaitude de
cette liberti! » ; leur rôle serait d'autant jdus utile et plus grand qu'ils
seraicnl parvenus à inspirer davantage confiance aux ouvriers; lo ministre
b'iir recommandait, en termes dijiloinatiques, de prendre la direction morale
dii moiivement syndical (2) : « Dien (1) .I ni si,i:nnl(- dcjn cela dans
nourrl/e, niars lS9t. p. :m. (2) D après le dépiilé socialisle .Mariis lècvòze,
le préfeldii (Iarda pris ielle direction «In nioiivcinent synilical sois le
iiiiiiislère Coiiiites. (h'/ni/rs social iatoa.]i. .529.) — .le Iroiive

LA MORALITÉ DE LA VIOLENCE 283

que l'Administration ne tienne de la loi du 21 mars aucun rôle obligatoire dans la poursuite de [la solution des grands problèmes économiques et sociaux], il n'est pas admissible qu'elle demeure indifférente et je pense que c'est un devoir pour elle d'y participer en mettant à la disposition de tous les intéressés ses Services et son dévouement ». Il faudra agir avec beaucoup de prudence pour ne « pas exciter des méfiances », montrer à ces associations ouvrières à quel point le gouvernement s'intéresse à leur développement, les diriger « quand il s'agira pour elles d'entrer dans la voie des applications ». Les préfets devaient se préparer « à ce rôle de conseiller et de collaborateur dévoué par l'étude approfondie de la législation et des organismes similaires existant en France et à l'étranger ». En 1884, le gouvernement ne prévoyait nullement que les syndicats pussent participer à une grande agitation révolutionnaire et la circulaire parlait avec une certaine ironie du « péril hypothétique d'une fédération antisociale de tous les travailleurs ». Aujourd'hui on serait assez tenté de sourire de la naïveté d'un homme qu'on nous a si souvent présenté comme le roi des malins ; mais pour se rendre compte de ses illusions, il faut se reporter à ce qu'écrivaient les déniocrates à cette époque. En 1887, dans la préface à la troisième édition du *Syllabe*, Denis Poulot, industriel expérimenté, dans la France du Sud-Ouest (23 janvier 1904) nous annonce que le préfet de la Manche, délégué par le gouvernement, le sous-préfet, le maire et la municipalité ont inauguré officiellement la Bourse du Travail de Cherbourg.

UKI-LEXIOX'S srl LA VIOLENCE 281 ancien maire du XI^e arrondissement et gambettiste, disait que les syndicats luoraient les grèves ; il croyait que les révolutionnaires étaient sans influence sérieuse sur les ouvriers organisés et voyait dans l'école pri maire un imtyen certain de faire disparaître le socialisme ; comme presque tous les opportunistes de ce temps, il était beaucoup plus préoccupé des noirs[^] que des rouges. Yves Guyot lui-même ne semble pas avoir été beaucoup plus perspicace que Waldeck-Roussseau ; car, dans sa *Morale* (1883), il regarde le collectivisme comme étant seulement un mot ; il dénonce la législation existante qui « a pour but d'empêcher les ouvriers de s'organiser pour vendre leur travail au plus haut prix possible, pour débattre leurs intérêts ». et il s'attend à ce que les syndicats aboliront « à organiser la vente du travail en gros ». Les curés sont très violemment attaqués par lui et la famille Cliquot est dénoncée parce qu'elle force les mineurs de Monceau à aller à la messe (I). Toni le monde* comptait alors sur l'organisation ouvrière pour détruire rapidement le parti clérical. Si Waldeck-Roussseau avait eu l'esprit de prévision un peu développé, il aurait surtout aperçu le parti que les conservateurs ont e. 'Soyez* de lire de la loi sur les syndicaux en vue de restaurer dans les campagnes la vie sociale sous leur direction. Il y a quelques années on a dénoncé le parti* péri! (Il faisait courir à la République la (I) V. (Y. Guyot. *Morale*, p. 23. pp. 122. p. 148 et p. 320.

LA MORALITÉ DE LA VIOLE. VCE 280

fonctionnement d'un parti agrarien (1); le résultat n'a pas répondu aux espérances des promoteurs des syndicats agricoles, mais il aurait pu être sérieux ; pas un instant Waldeck-Rousseau ne s'en est douté ; sa circulaire ne laisse même pas voir qu'il ait soupçonné les Services matériels que les nouvelles associations devaient rendre à l'agriculture (2). S'il avait eu l'idée de ce qui pouvait se passer, il aurait pris des précautions dans la rédaction de la loi ; Il est certain que ni lui, ni la commission ne comprennent l'importance du mot « agricole », qui fut introduit, par voie d'amendement, à la demande d'Oudet, sénateur du Doubs (3) Des associations ouvrières dirigées par des démocrates, usant de ruses, de menaces et parfois aussi quelque peu de violence, pouvaient rendre les plus grands Services au gouvernement dans sa lutte contre les conservateurs alors si menaçants. Les personnes qui ont récemment transformé Waldeck-Rousseau en Père de la Patrie, ne manqueront pas de se récrier contre une interprétation aussi (1) De Rocquigny, Les syndicats agricoles et leur (sucre, p. 42, pp. 391-394) (2) Cela est d'ailleurs plus remarquable que les syndicats sont représentés dans la circulaire comme pouvant aider l'industrie française à lutter contre la concurrence étrangère. (3) On craint qu'il s'agisse de permettre aux ouvriers ruraux de se syndiquer: Tolain déclara, au nom de la Commission, qu'il n'avait jamais songé à les exclure du bénéfice de la nouvelle loi. (De Rocquigny, op. cit., p. 10.) En fait, les syndicats agricoles ont servi d'agences commerciales aux clients de culture.

liKIXKXIOXS scn LA VIOLE.NCK peu rcspectiicuse tic sa politique ; mais cette interpretation n(' soimblera nnllcmcnl invraiseimblable aux gens qui Olii garcló le souvenir tlucynisine avccclquel gouvernait alors celili qu'on nous représcnleaujoiirtriuii cornine un fgrand liberal : on avait Timprcssion quie la branco élail à la velile de connailre un regime rappelant les folies, la lu.xure et la brutalilé tles Césars. D'ailleurs, lorsque tles circonstances imprévues ramenèrent Wal(Icck-Hlousseau au pouvoir, il s'empessa de reprendre son ancienne polilique et clicrcha à utiliserles syndicals contro ses adversaircs. On ne pouvail plus essayer, en 1899, de conduire les associations ouvrières sous la direction des préfets, cornine Tavail previ! la circulaire de 1884 ; mais il y avait d'aiilres moyens à employer et, en appelant jMillerand au minislère, Waldeek-Housscau erut avoir fait un coup de maitre. Puisque 3lillerand avait su s'irnposer cornine chel' aux socialistes jusque-là divisés en groupes irréconciliables, ne pouvail-il pas devenir le courtier qui ferait manœuvrer discrètemcnl les syndicals en agissant sur leurs chefs ? On mit en oeuvre toiis lcs moyens de séduction poni' assagir les ouvriers et les amener à avoir confiance dans les ageiits supéricurs da gouvernement de Dé fe n S(' n' p u b l i c a i i i e. On ne peul fai re autremont que de ponscr à la polili(|ue que Napob'on cnlcndait suivreen signantlc Concordai ; il avait reconnii qii'il ne lui serait pas possible d'agir directement sur Fl^glisc, cornine un Henri Vili. « Cautc de cette voie.dit 'Paine, il en prend ime antro qui conduit au même bui... Il ne veill pas altérer la croyance de ses

LA MORALITÉ DE LA VIOLENCE 287 peuples ; il respecte les choses spirituelles et veut les dominer sans les sans s'en mêler; il veut les faire cadrer à sa politique, mais par l'influence des choses temporelles (1). » De même, Millerand fut chargé d'assurer aux ouvriers qu'on ne toucherait pas à leurs convictions socialistes ; on se contenterait de dominer les syndicats et de les faire cadrer à la politique du gouvernement. Napoléon avait dit : « Vous verrez quel parti je saurai tirer des prêtres (2). » Millerand fut chargé de donner* aux chefs des syndicats toutes sortes de satisfactions d'amour-propre (3), tandis que les préfets avaient pour mission d'amener les patrons à accorder des avantages matériels aux travailleurs ; on comptait qu'une politique si napoléonienne devait donner* des résultats aussi considérables que celle que l'on suivait avec l'Eglise. Le Directeur des Cultes, Dumay, était parvenu à créer un épiscopat docile, formé de gens que les catholiques ardents nommaient, avec mépris, préfets violets : en mettant dans les bureaux du ministère un chef de service avant «/ de l'habileté (4), ne pouvait-on pas espérer former des (1) Taine. Le régime moderne. Tome 11. p. 10. (2) Taine, loc. cit., p. 11. (3) C'est ce que remarque Irès judicieusement M. Georges Lénard dans un compte rendu d'une fête ouvrière donnée par Millerand. (L. de Seilbac, Le Monde socialiste. p. 308.) (4) Millerand ne conserva point rancune au directeur du Travail qui n'était sans doute pas assez souple pour la politique nouvelle. Il me semble bien établi qu'il y eut alors au ministère un grand travail d'enquête morale sur

288 HKIXKXKtNS SCU LA VI0Li:.NCI2 préfets i'OiDicH ?

Tout oda ùtait assez bien raisoiiné et oorrespondait parfaioiiient au genro de talent de Waldeck-Kou?seaii, qui fut, Ionie sa vie, grand parlisaïi du Coiioordal etalniaità négocieravecHonie; il nelni déplaisail])as de négocier avec les roufjes ; rien (jne l'originalité de l'cntreprise anrait suflï ponr séduire son esprit anioiirenx de snbtîlîlés. Dans^iin disconrs du l*“

d(*eeml»re lOOa, Marcel SemJial, (luiavaitété particulièrenieïit bien piace pour savoir coninient les clioses s'étaient passées an temps de Millerand, a racoiilè qnelqnes anecdotes qui ont fori stupéfait la Cliainbre. Il lui a appris que le gouverneuent. désirant ôtre désagréable aux conseillers iminicipaux nationalistes de l'arls et rédulre lenr influence sur la Bourse du 'bravail, avait demandò « aux syndicals de fain; auprès de lui des di'inarcies devant jnstifier » la réoriranisalion de radininistration de col établissement. On avait ôté ([uelque peu scandalisc d avoiï' vu, le jour de rinauguration du inonument de Dalou sur la place de la Natimi, défler des drapeaux roiïges devant les Iribunes officielles; nous savons inainlenant que cela avait ôté le résultat de nógoeiations ; le préfet de police bésilait beaucoup, mais Waldeck-Rousseau avait prescrii d'autoriser les insignes révolntionnaires. Il imporle peu les niililaiils des syndicals. en vne, évidennient, de savoir quels nioyciis oïi iioiiri'ail eiiqiloyer ponr lcs conseilfer. ('.11. (Inieysse a i-évéle cela dans lcs Paf/es /ihres du lOdceinhrc IUOI: les proleslaliions dii ininislère cl celles de .Millerand ne jiaraisseiil jias dn Ioni séricnses. (IV;./.; (fu IK'upfr, 18, 2.) dcccnihre 11)01, I" janvier 1005, 2.5 jniii. 27 a Olii.)

LA MORALITÉ DE LA VIOLENCE 289 que le gouvernement ait nié toute relation avec les syndicats ; un mensonge de plus ou de moins ne pouvait gêner un politicien de l'envergure de Waldeck-Rousseau. La révélation de ces manœuvres nous montre que le ministère comptait sur les syndicats pour faire peur aux conservateurs ; il devient dès lors facile de comprendre l'attitude qu'il a eue durant plusieurs grèves ; d'une part Waldeck-Rousseau proclamait, avec une force extraordinaire, la nécessité d'accorder la protection de la force publique à un ouvrier qui voudrait travailler malgré les grévistes ; et d'autre part il fermait, plus d'une fois, les yeux sur des violences : c'est qu'il avait besoin d'ennuyer et d'étrayer les progressistes (1) et qu'il entendait se réserver le droit d'intervenir, par la force, le jour où ses intérêts politiques lui commanderaient de faire disparaître tout désordre. Dans l'état précaire où était son autorité, dans le pays, il ne croyait pouvoir gouverner qu'en faisant peur et en s'imposant comme un souverain arbitre des différends industriels (2). (4) On peut se demander si Waldeck-Rousseau n'a pas dépassé la mesure et ainsi lancé le gouvernement dans une voie vicieuse ! Il faut dire de plus qu'il désirait lui faire prendre ; il semble que la loi sur les associations n'eût pas été votée sans la peur, mais il est certain que la rédaction en a été beaucoup plus anticléricale que n'eût voulu son promoteur. (2) Dans un discours du 21 juin 1907, Charles Benoist s'est plaint de ce que l'affaire Dreyfus eût jeté du discrédit sur la raison d'État et conduit le gouvernement à faire appel aux éléments de désordre pour faire de l'ordre. 19

RICHIEXIONS SI'U LA VIOLENCE 2!)0 Transformer l('s
 syndicats en associations politicocriniinellcs scrvanl d'auxiliaires aii
 gouverneinent déinocratique, tei flit le j)lan de Waldeck-Rousseau depiiis
 1881-; Ics symlicats devaicut jouer un rôle analogue à celili que iious avons
 vu jouer au\ Loges : celles-ci scrvant à faire respionnage des fonctionnaires,
 ceux-là étant destiiiés à incnacer Ics intérêts des patrons peu favorables à
 l'adniinisti'ation ; Ics francs-ina('ons étant récompensés par des décorations
 et des favcurs accordées à leurs aniiis ; Ics ouvriers étant aiitorisés à arracher
 à leurs patrons des suppléments de salaire. Cotte politique était simple et ne
 coûtait pas cher. Tour que ce système puisse fonctionner convenablement, Il
 faut qu'il y ait une certaine modération dans la condnité des ouvriers; non
 seulement la violence doit rester discrète, mais encore Ics demandes ne
 doivent pas déjasscr certaines limites. Il faut a])liquer lei les mêmes
 principos que pour Ics pots-de-vin touchés par les politiciens : ceux-ci sont
 approuvés par tout le monde quand ils savent limiter leurs exigences. Les
 gens qui sont dans Ics alTaires savent qu'il y a tout un art du j)ot-de-vin ;
 ei'itains cniirtiers ont acquis ime liahileté tonte partieiilière pour
 l'appréciation des remises à offrir aux liauts fonctionnain>s ou aux députés
 qui penvent faire aboutir ime convention (I). Si les fmanciers sont, presque
 toujours, ohligés d'avoir recours aux bons offices de spécialistes, plus forte
 raison des ouvriers, nulleinont hahltués aux usages du monde, doitl) .le
 suppose <1110 personne irigiiorc iiii' aiicime alTaire iniportaiile ne se Iraile
 saiiis pol-de-vin.

LA MOHALITK DE LA N'IOLEXCE 291 vent-ils avoir besoin d'intennédiaires pour fixer la somme qu'ils peiivent exiger de leurs patrons sans excéder des limites raisonnables, Nous sommes ainsi arnenés à considérer l'arbitrage sous un jour lout nouveau et à le comprendre d'une manière vraiment scientifique, puisque, au lieu de nous laisser duper par les abstractions, nous l'expliquons au moyen des idées dominantes de la société bourgeoise, qui l'a inventò et qui veut l'imposer aux Iravailleurs. Il serait évidemment absurde d'entrer chez un charcutier et de le sommer de vous vendre un jambon à un prix inférieur au prix marqué, en réclamant un arbitrage; mais il n'est pas absurde de promettre à un groupe de patrons les avantages que peut leur procurar la lixité dessalaires durant quelques aiinées et de demander à des spécialistes quelles gratilications mérite cette garantie: cette gratification peut être considérable, si on peut espérer un bon courant d'alTaires durant cette période. Au lieu de verser un pot-de-vin à un bomme influent, les patrons donnent ime augmentation de salaire à leurs ouvriers ; à leur point de vue, il n'y a nulle différence. Quant au gouvernement, il devient le bienfaiteur du peuple et il espère avoir de bonnes élections ; c'est là son profit particulier ; les avantages électoraux qui résultent pour le politicien d'une conciliation bien réussie, constituent pour lui un excellent pot-de-vin. On comprend maintenant pourquoi tous les politi ciens ont une admiration si grande pour l'arbitrage ; c'est qu'ils ne comprennent aucune affaire sans pot-devin. Beaucoup de nos bommes politiques sont avocats et les clients tiennent largement compte de leur influence

292 IIKI'LEXIO.NS Stl\ LA VIOLEXCE parlementaire quaiid ils leur confient des causes ; c'est ainsi qu'un ancien ministre de la.lustlce est toujours snr d'avoir des procès réniunérateurs, alors mène qu'il a peu de lalent, parce qu'il a des moycns d'agir sur les magistrats doni il connaît très bien les défauts et qu ii peut pei'dre. Les grands avocats politiques soni recberchés par les financiers qui ontde graves difficultés à vaincre devant les Iribunaux, qui soni habitués à pratiquer de lai'ges pots-de-vin et qui, en conséquence, payent très royalement (1). Le monde des palrons apparali dono à nos gouvernants comme un monde d'aveiituriers, de joueurs et d'écumeurs de Bourse; ils estimenl que celle classe riche et criminelle doit s'attendre (1) .l'ein|jruiic à un roinan célèbre de Leon Daudel (pielipics Irails de I nvocai .Méderbe : « Lelni-ci élnit un personnngc l)izarre, grand, inincc, an corjts assez élégani, snrmonlé d'ime (èie de poisson morl.avcc des yenx verlsinipi;nélrables, des clieveiix collés cl plats cl. dans Ioni son individii, (pielfinc cliosc de glacé, de rigide... Il avail cimisi la profossion d'avocal. connnne propre à salisfaire scs bcsoins frargeni el ccnx de sa feiinn .. Il plaidail siirlont les allaires financières, ponr Icnrs gros prolils el Ics seci'cls (iii'clles Ini livraient. el on Ics lui conliait en prévision ile ses relations (ienii-poliliipies, deini-judiciaires, ipii Ini assnraicni loijjonrs gain de cause. Il ivclaniait des lionoraires fabnlcnx. Ce ([uon ini paiaii, c'etdit racquittenient sur. Lei lionime disposali donc d'un éiionnc poiivoir. .. Il donnii l'iiimpression d'ii bandii anné poni* la vie sociale, siir de riininmilé. » {Les ntorlicoles, pp. 287-288. j Il esl évidciil qiie beanconp de ces Irails soni cniprntés à celili ipie Ics socialistes onl si sonveni appelle l'avocal d'EilVel, avanl den l'aire le deini-dieu de la Délensc réjniblicaine.

LA MONALITÉ DE LA VIOLENCE 293 à subir, de teiips à autre, les exigences d'autres groupes sociaux ; il leur serable que l'idéal de la société capitaliste, telle qu'ils raperçoivent, devrait être un arrangement des appétits sons les aiispices des avocats politici ens. Les catholiques ne seraient pas fâchés, maintenant qu'ils sont dans l'opposition, de trouver des appuis dans les classes ouvrières ; il n'est flatteries qu'ils n'adressent aux Iravailleurs pour les convaincre qu'ils auraienttout avantage à abandonner les socialistes. Ils voudraient bien organiser, eux aussi, des syndicats politico-criminels. comme Waldeck-Rousseau avait espéré en organiser il y a line vingtainc d'années ; mais les résultats obfenus par eux jusqu'ici sont plutôt médiocres. Leur but serait de sauver l'Eglise, et ils pensent que les capitalistes bien pensants pourraient faire le sacrifice d'une partie de leurs profits pour donnei' à des syndicats cbrétiens les satisfactions nécessaires au succès de cette politique religieuse. Dernièrement un catbolique instruit, qui s'occupe fortde questions sociales, me disait que les ouvriers seraient bien obligés, dans peu d'années, de reconnaître que leurs préjugés contre l'Eglise ne sont pas fondés. Je crois qu'il s'illusionne tout autant que se trompait Waldeck-Rousseau, en 1884, quand il regardait comme ridicule l'idée d'une fédération révolutionnaire des syndicats ; mais l'intérêt de l'Eglise aveugle tellement les catholiques qu'ils sont capables de toutes les niaiseries. Les catholiques ont d'ailleurs des manières de se représenter réconomie qui les rapproche beaucoup de nos plus vils politiciens. Le monde clérical a grand'peine,

294 UKI'I.KXIONS SUn I.A VIOL.ENCE en efllet, à s'iniajriner que les clioses puisseit inarcher autrement quo par la prrftce, le favoritisme et les pots(le-vin. .l'al souvent entendii dire à des avocats (|iie le prètn* ne parvient pas à comprendre que certa! ns faits, que le Code ne punii point, soni cepndant des scélératesses ; et par le notaire d'un évèque que si la clientèle des couvenls est excellente, elle est aussi Fort dangereuse. parce qu'elle sollicite fréqueuiinent la rédaction d'acles frauduleux. lleaucoup de personnes, en voyant les congrégations religieusos élever, il y a une quinzaine d'années. tant de inonuiuent lastueux, se demandèrent si un vent de folie ne passait point sur l'Eglise ; ils ignoraient que ces constructions, permettaient à uno fonie de gens pieux et coquins de vivrò aux dépens des trésors cléricaux. On a souvent signalé rimprudence commise par les congrcations qui s'obstinaient à poursuivre des procès longs et coûteux contro lo Trésor public ; cotte tactique permettait aux radicaux d'entretenir contro les inoines une vive agitation, en dénon^ant l'avarice de gens qui se disentvoués :i la pauvrolé ; mais ces procès faisaient très bien les alVaires d'une armée do cbicaneaux pieux. .le ne crois pas exagérer en disant (|ue plus d'un tiers de la fortune ecclésiastique a élé dilapidò au prolit de vampi res. Dans le mondo calbolique régno donc une iinprobité générale, qui conduit Ics dévots à supposer que les relalions économiques dépendent principalement des caprioies des gens (ini ticnnenl la caisse. Tout bomme qui a profité d'uno bonne aubaine — et pour eux tout prolit

1. A MOHALITÉ FTE LA VIOLE. VCE 290 capitaliste est ime
]bonne aubaine (1) — doit en faire profiter les personnes qui ont droit à son
 affliction ou à son estime : tout d'abord les curés (2) et ensuite les clients des
 curés. S'il ne respecte pas cette règle, il est ime canaille, un franc-maçon ou
 un juif ; il n'y a pas de violences qui ne soient permises contre un pareil
 suppôt de Satan. Quand donc on entend des prêtres tenir un langage
 révolutionnaire, il ne faut pas s'arrêter aux formes et croire que ces orateurs
 véhéments ont quelques sentiments socialistes ; il faut seulement être
 certain que des capitalistes n'ont pas été assez généreux. Ici encore
 l'arbitrage va s'imposer ; il faudra faire appel aux hommes ayant ime grande
 expérience de la vie, pour savoir quels sacrifices doivent être consentis par
 les riches en faveur des pauvres clients de l'Eglise, IV L'étude que nous
 venons de faire ne nous a pas conduits à penser que les théoriciens de la paix
 sociale soient sur ime voie qui puissent conduire à ime morale digne d'être
 admise ; nous allons maintenant procéder à une (1) Je ne crois pas ([ir]il y
 a toujours moins capables de comprendre l'économie de la production (que les
 prêtres. (2) En Turquie. lorsqu'un hâli dignitaire du palais a reçu un pot-
 de-vin, le Sultan exige que l'argent lui soit remis et il rend ensuite à son
 employé une partie de la somme ; la IV action rendible varie suivant que le
 souverain est, plus ou moins, d'honnête homme. La morale du Sultan est
 aussi celle de l'Eglise .

29G IIKI LEXIONS SUU I.A VIOUC.NCK contrc-éprouvo el
noïis dcinaïuler si la violence prolétariennc no sorait pas siisceptildo do
produiro losolì'ets quo l'on doïnandorait on vaia aiix tai tiquos do doucour.
Il faut ohservor, tout d'abord, quo los pliilosoplios inodornos scinhloïit
d'accord pour demandeï' quo la inoralo do l'avonir prósonto lo caractère du
suhliino, co qui la sé[)]arorait de la potile morale oalholiquo, qui est assoz
piato. Le grand reproclie queron adresso aux Ihéologiens est d'avoir fait la
pari Irop largo à la notion do probabilismo ; ricn ne parali plus absurdo
(pour ne pas diro plus scaïulaleux) aux philosopbes con tempora ins quo do
compier los opinions qui ont éto ómisos pour ou contre uno maxime, on vue
do savoir si nous devons y conformer notre conduile. Lo professour
Durkheim disait dornièreinont à la Socióté fraïKjaiso do pbilusojibio (1 1
fóvrior 190(i) qu'on ne sau ■ rait supprimer lo sacré dans lo inora/ et quo ce
qui caracterise le sacrò est d'òtre incommensurablo avec lesautres valours
luiïnaines ; il roconnaissail quo sos rooberches sociologiquos ramonaient à
des conclusiuns ti'òs voisines de cellos do Ivanl : il affirmait quo Ics
inoralos utilitairos avaient móconnu lo problòmo du devoir et de
robligation. .lo ne voux pas ici discuter ces tbesos ; je Ics cito seulcmenl
pour inontrer à quel point le caractère du sublime s'imjKjso aux auteurs
qui, par la naturo do leurs Iravaux, scmbloraient los rnoins dlspo.sòs à
Tacceptor. Aucun ócrivain n'a exprimé, avec plus de forco quo l'roudbon,
Ics principes de celle morale quo Ics temps modernes ont vaincinent
eberebó à réaliscr ; « Sentir et affirmer la dignité bumaine, dit-il, d'abord
dans tout ce

LA .MORALITÉ DE LA VIOLENCE 297 qui nous est propre, puis daas la personiie du prochain, et cela sans retour d'égoïsme, comme sans consldération aucune de divinité ou de communauté; voilà le cloil. Etre prêt en tonte circonstance à prendre avec energie, et au besoin contro soi-même, la défense de cotte dignité : voilà la Jiislice (1). » Clemenceau, qui ne pratique sans doute guère cotte morale pour son usage personnel, cxprimait la inèine pensée quand il écrivait ; « Sans la dignité de la personne bumaine, sans l'indépendance, la liberté, le droit, la vie n'est qu'un état bestiai qui ne vaut pas la peine d'être conserve. » {Aurore, 12 mai 1905.) On a fait à Proudhon un très juste reproche, le même d'ailleurs que celui qu'on a fait à beaucoup de très grands moralistes ; on lui a dit que ses maximes étaient adniirables, maisqu'elles étaient desti nées à demeurer impuissantes. L'expérience nous a, en effet, prouvé malheureusement que les enseignements que les liistoriens des idées nominent des enseignements très élevés, restent d'ordinaire sans efficacité. Cela avait été évident pour les stoiciens ; cela n'a pas été moins remarquable pour le kantismo ; et il ne semble pas que Tinfluence pratique de Proudhon ait été bien sensible. Pour que riiomme Tasse abstraetion des tendances contro lesquelles s'élève la morale, il faut qu ii existe chez lui quelque ressort puissant, que la couu/c/fon domine tonte la conscienceet agisse avant que les calculs de la réOexion aient eu le temps de se présenter à l'esprit. On peut même dire que tous les beaux raisonnements (1) Proudhon, De la Jastice dans la lie'rolution et dans r EfjUse, tome I, p. 21G.

298 HICHI-EMONS SUR L'V VIOUENCE par lespicls les
autcms croient pouvoir clôtennir riioinnie à agir moralement, soraient
plutôt capal)les de renlraîner sur In pente du probal)ilisine ; dès qie nous
raisoiinons sur un acte à accomplir. nous somiies aincnés à nous demander
s'il n y aurait pas cpiclque nioven propre à nous perinetlre d'écliappoi' aux
obligations strictes du devoir. A Conile supposait que la nature bumaine
changerait dans ravenir et que les organes céról)raux qui engendrent
l'altruisme (?), rcinporteraient sur ceux qui produisent l'égoïsme : c'est que
probablement il se rendali cointe de cc fait que la décision morale est
instantanéc et sort des profondeurs do riioimmo comme un insinct,
Proudbon en est réduit, comme Kant, à taire parfois appel à line scolastique
pour expliquer le paradoxe de la loi morale : « Sentir son être dans les
autres, au point de sacrifier à ce sentiment tout aulre intérêt, d'exiger pour
antrui le inême rcspect que pour soi-niême et de s'irriter contro rindigne qui
soulTre ([u'on lui inanque, comme si le soin de sa dignilé ne le regardait
pas seul. uno l'elle racullésemble, au premierabord, étrange... Tout homme
temi à déterminerct à taire prévaloir son essence, qui est sa dignilé même. Il
en résuUe ipie ressenoc élant identifpic et ime pour lous les hommes,
cbacun de nous se seni tout à la fois comme personne et comme es|)èce ;
que Tiiijure commise est rcssentie par les tiers et jiar roirenseui' lui-iiième
comme par roltensé, qu'eu conscquence, la jn'oteslalion est commun, cc
qui est préciséiuent la .lustiec (I j- » (I) l'roinllion. /w. rit., pp. 21(i 217.

LA MORALITÉ DE LA VIOLENCE 291) Les morales religieuses prétendent posséder ce ressort qui manquerait aux morales laïques (1) ; mais il faut faire ici une distinction si l'on veut éviter une erreur dans laquelle sont tombés beaucoup d'auteurs. La masse des chrétiens ne suit pas la vraie morale chrétienne, celle que la philosophie regarde comme vraiment spéciale à leur religion ; les gens du monde qui font profession de catholicisme, sont surtout préoccupés de probabilisme, de règles mécaniques et de procédés plus ou moins apparentés à la magie qui sont propres à assurer leur bonheur présent et futur en dépit de leurs fautes (2). Le christianisme théorique n'a jamais été une religion propre aux gens du monde : les docteurs de la vie spirituelle ont toujours raisonné sur des personnes qui peuvent se soustraire aux conditions de la vie commune. « Quand le concile de Gangres, en 325, dit Renan, aura déclaré que les maximes de l'Evangile sur l'abandon à la famille, sur la virginité, ne sont pas à l'adresse des simples fidèles, les parfaits se créeront des lieux à part, (1) Proudhon estime que ce défaut existe pour l'antiquité païenne : « Pendant quelques siècles, les sociétés formées par le polythéisme eurent des vices ; elles n'en eurent jamais (de morale). En l'absence d'une morale solidement établie en principes, les mœurs finirent par disparaître. » {Loc. cit., p. 173 } (2) Henri Teissier prétend que le catholicisme d'une épouse est chose très salutaire pour le mari parce que la femme ne reste pas sous le poids de ses fautes ; après la confession, elle se sent « libre nouveau à gazouiller à rire. ». De plus, elle n'est pas exposée à raconter sa faute. {L'Allemagne, (tome II. p. 322.)

300 RKi'l.i:.\IO.\S SUR I.A V10Li:XCE Oli la vie évangélique, trop haute pour le commun des hommes, puisse être pratiquée sans atténuation. » Il observe encore Fort bien que le « monastère va suppléer au martyre pour que les conseils de Jésus soient appliqués (quelque part » (1) ; mais il ne pousse pas assez, loin et rapprochement : la vie des grands solitaires sera une lutte véritable contre les puissances infernales qui les poursuivront jusque dans le désert (2) et cette lutte continuera celle que les martyrs avaient soutenue contre leurs persécuteurs. Ces faits nous mettent sur la voie qui nous conduit à l'intelligence des hautes convictions morales ; celles-ci ne dépendent point des raisonnements ou d'une éducation de la volonté individuelle ; elles dépendent d'un état de guerre auquel les hommes acceptent de participer et qui se traduit en mythes précis. Dans les pays catholiques les moines soutiennent le combat contre le prince du mal qui triomphe dans le monde et voudrait les soumettre à ses volontés ; dans les pays protestants, de petites sectes exaltées jouent le rôle des monastères (3). Ce sont ces chaînes de bataille qui permettent à la morale chrétienne de se maintenir, avec ce caractère de sublime qui fascine tant d'âmes encore aujourd'hui, (1) Voir M (lire -A II relè, n. 171) (2) les saints du catholicisme ne peuvent pas connaître des alibis : ils nous ont des apôtres : ils sont les rois du monde (avec les caractères de la réalité. bien sûr, Ici aussi, qui ose battre le diable. etc

LA IMORALITÉ DE LA VIOLEXCE 301 et lui donne assez de lustre pour entraîner dans la société quelques pâles imitations. Lorsque l'on considère un état moins accentué de la morale chrétienne^ on est encore frappé de voir à quel point elle dépend des luttes. Le Play, qui était un excellent catholique, a souvent opposé (au grand scandale de ses coreligionnaires) la solidité des convictions religieuses qu'il rencontrait dans les pays à religions niélangées à l'esprit de mollesse qui régnait dans les pays exclusivement soumis à l'influence de Rome. Chez les peuples protestants, il y a d'autant plus d'ardeur morale que l'Eglise établie est plus fortement battue en brèche par les sectes dissidentes. Nous voyons ainsi que la conviction se fonde sur la concurrence de communions, dont chacune se considère comme étant l'armée de la vérité ayant à combattre les armées du mal. Dans de telles conditions, il est possible de trouver du sublime ; mais quand les luttes religieuses sont très atténuées, le probabilisme, les rites mécaniques et les procédés d'allure magique tiennent la première place. Nous pouvons relever des phénomènes tout semblables dans l'histoire des idées libérales modernes. Pendant longtemps nos pères considéraient d'un point de vue presque religieux la Déclaration des droits de l'homme qui nous semble aujourd'hui n'être qu'un recueil assez fade de formules abstraites, confuses et sans grande portée pratique. Cela tient à ce que des luttes formidables, étaient engagées à propos des institutions qui se rattachaient à ce document : le parti clérical prétendait démontrer l'erreur fondamentale du libéralisme ; organisait partout des sociétés de combat destinées à imposer

302

LiixioNS sua la violicxck sei' sa direction au pcuplc et au gouverneoieit ; se vaillait de poiivoir biontôt écraser Ics défcieiseurs de la Revolution. A l'époque où Proudhon composait son livre sur la .1 astice, le coiillit était loin d'être termine ; aussi tout ce livre est-il écrit sur un ton belliqucux qui étonne le lecleur d'aujourd'hui : l'auteur parie con me s'il était un vétérnn des guerres de la Liberté; il veut prendre sa revanehe contro Ics vainqueurs d'un jour qui inenacct de suppriiner toutes les acquisitions de la Revolution ; il annonce la grande révolte ([ui commience à poindro. Proudhon espère que le duel sera proebain, que les deux partis donneront avec toutes leurs forces et qu'il y aura ime bataillc napoléonienne, écrasant définitivemenl Tadversaire. Il parie souvent la langue de l'épopée. Il ne s'aperçoit pas que ses raisonneinents abstraits parai tront faililes [)lus lard quand les idées belliqueuses aiironl disparu Il y a dans tonte son àine un bouillonueinent qui la détermine et qui donne à sa pensée un seus caclié, fort éloigné du sens scolasti([ue. La fureur sauvage avec laquelle l'Eglise poursuivait le livre de Proudhon montre que dans le camp clérical on avait exacteinent la même concepiou que la sienne sur la naturo et les conséquences du contlit. Tantquele sublime s'iinposait ainsi à l'esprit moderne, il paraissait possible de constituer uno morale laïque et déni(»crati([ue ; mais de iiotrc temps, uno telle cntreprise paraît plutôt comique ; tout a ebangé depuis quo les cléricaliix ne semblent plus redouables ; il n'y a plus de convicions libéralos depuis que le.slibéraux ne sescntent plus aniinés des passions guerrières d'autrefois. Aujourd

LA JOBALITÉ DE LA VIOLENCE 303 (rimì tout est devenu si confus que les curés prétendent être les meilleurs de tous les démocrates ; ils ont adopté la jMarseillaise pour lem' hymne de parti ; et si on les cn priait un peu fort, ils illumineraient pour l'anniversaire dii 10 août 1792. De part et d'autre, il n'y a plus de sublime ; aussi la morale des uns et des autres est-elle d'une bassesse remarquable. Kautsky a évidemment raison lors(u'Il affirme que de notre temps le relèvement des travailleurs a dépendu de leur esprit révolutionnaire : « C'est en vain, disait-il à la fin d'une étude sur les réformes sociales et la révolution, qu'on cherche pas des sermons moraux à inspirer à l'ouvrier anglais ime conception plus élevée de la vie, le senti ment de plus nobles efforts. L'élbique du prolétaire découle de ses aspirations révolutionnaires ; ce soni elles qui lui donnent le plus de force et d'élÓA'ation. C'est l'idéc de la révolution qui a relev(3 le prolétariat de l'abaissement{1). » Il est évident que, pour Kaustky, la morale est toujours subordonnée à l'idée du sublime. Le point de vite socialiste est tout diflérent de celili que l'on trouvc dans rancienne littérature démocratique ; nos pères croyaient que Tbomme est d'autant meilleur qii'il est plus rapproché de la nature et que l'bomme du peuple est une espèce de sauvage ; que par (1) Mouvement socialiste, i5 oclobre 4902, p. 1891. — ,)'ai signalé aillcurs que la décacленcc de l'idéc rcvolutionnalre chez d'anciens inililants qui dcvicnnent saf/es, scinble s'accoinpagner d'une dccadence morale, (juc j'ai coinparéc à celle qii'on trouve généralement chez le prèirc ([ui peni sa foi. [Insegnamenti sociali, pp. 344-345.)

Il y a des raisons sur la violence. Ici suite, on trouve
d'autant plus il est vu qu'il est des fois davantage dans la réalité sociale. Plus
d'une fois, les démocrates ont fait observer, à l'appui de la conception,
(que, durant les révolutions, les plus pauvres ont souvent été les plus
bons exemples d'héroïsme ; ils expliquent cela en supposant que les héros
obscur étaient de véritables enfants de la nature, .le l'explique en disant
que, ces hommes étant engagés dans une guerre qui devait se terminer par
leur triomphe ou par leur esclavage, le sentiment dit sublime devait naître
tout naturellement des conditions de la lutte. Durant la révolution, les
gens des hautes classes se présentent d'ordinaire sous un jour
particulièrement défavorable ; c'est qu'appartenant à une armée en déroute,
ils ont des sentiments de vaincus, de suppliants ou de capitulards. Dans les
milieux ouvriers qui sont r

LA MOHALITI DE LA VIOLEXCE 305 bestiaux anienés sur le
 chauip de foire à ime taxe jiigée inique par les éleveurs. .. les éleveurs se
 mirent en grève et cessèrent d'approvisionier le inarché de Manuande, si
 bien que la municipallté se vit con trai nte de céder » (1). Voilà un procede
 très paciflque et qui a pu donner des l'ésultats avantageux pour les paysans ;
 mais il estévident que la moralité ii'a rieu à taire dans un tei débat. Lorsque
 les bommes politiques interviennent, il y a presque nécessairement inême
 un abaisseinent notable de la moralité, parce que ceux-ci ne font rieu pour
 rieu et n'agissent qu a la couditiou quo l'association favorisce se classe daus
 leur clientèle. Nous voilà bieii loin du chemin du sublime, uous sommessur
 celili qui couduit aux pratiquesdes sociétés politico-criminelles. Suivant
 beaucoup de savautes persounes, on ne saurait Irop admirer le passage de la
 violence à la ruse qui se manifeste dans les grèves actuelles de TAngleterre.
 Les trade-unions tiennent beaucoup à se taire reconnaître le droit
 d'employer la menace enveloppéede formules diplomatiques : elles
 désirentne pasêtreinquiétéesquaud elles font circuler autour des usines des
 délégués chargés de taire entendre aux ouvriers qui veulent travailler, qu'ils
 auraient grand intérêt à suivre les indicacions des trade-unions; elles
 consenlenl k exprimer leurs désirs sous line forme qui sera parfaitement
 claire pour l'aiiditeur, mais qui pourra être présentée au tribunal cornine
 étant un sermon solidariste. J'avoue ne pas comprendre (I) De Itocqnign}',
 op. cif., pp. 379-380. Je serais ciiricux de savoir en qnoi une laxc peni être
 inique ; niystèrò et Musée social ! Les braves gens parlcnl ime langnc
 speciale. 20

30G iii;rij:xio.\s suii la yioli:.nci-; ce (ju ily a de si adniirahledans
cette tacti([ue digned'Escobar. l^cs catlioliques ont souventemployédes
procédés d'intiniidation analogaes contee les libéraiix ; aussi, je coiprends
l'oi t Ijien ponrqiiioi tant de brnrres geiis admirent Ics trade-unions. mais je
trouve la morale des bracca ffCiià fori pcn adniirablo. Il est vrai qu'en
Angleterre la violence est dépourvue, depuis longtemps, di' lout cai'actère
révoliitionnaire. Quo des avanlages corporatifs soient poiirsiiivis à coips de
poingou par la ruse. il ii'y a pas line très grande dillérence à établir enlie Ics
deux niéthodes; ccpendant, la tactique pacilique di's Iradc-nnions dénote
unc hypoGrisie qu'il vaudi'ait inieux laisscraux bracca f/ciis. Dans les pays
où existe la notion de la greve générale, Ics eoups écbangés durant les
grèves cntre ouvriers et représentants de la boiirgeoisie ont une tonte aître
portée ; leurs conséqiicnces soni lointaines et elles peivonl engendrer dn
sublime. Je crois cjLie c'est à ces considération reiativos au sublime qu'il
fautavoir rocoiirs pour compreiidi'e, aii moins en partie, les répugnances
quo provoqua la doctrine do ncrnstein dans la socialdémocratie allemande.
L'Allemand a éto nourri du sid)limcà un degréextraordinaire : d'abord par
la littérature qui serattache aux gucrres de rindéjii'iidancce (1), puis par lo
rajcunissement du goût (I) Itcnaii a inèiiic écriil : « La giiei'i'o de ISI3à
IHI;) csl la scnlc (le iiolro siècle «pii ail en «piclipic cliosc (l'cpiqiio et
(J'cleve ; clic « orrespondail à iin inouveinonl «l'idées et cui ime vraie
signilii alion inollic< liicllc. Un lionme ipii [uil l«arl il celle liiUc
gr;mdio.so me raconlail «pie. revcille par

LA MOUALITI DE LA VIOLEXCE 307 pour les anciens chants nationaiix qui suivit ces guerres, enfilé par une pliilosophie qui se proposait des fins placées trèsloin des préoccupations vulgaires. — Il faut bien reconnaître aussi que la victoire de 1871 n'a pas peu contribué à donnei' aux Allemands de tonte classe un sentinient de confiance en leurs forces qu'on ne trouve pas au ménie degré chez nous à Theure actuelle ; que l'on compare, parexeniple, le parti catholique allemand aux poules mouillées qui fornient en France la clientèle de l'Eglise ! Nos cléricaux ne songent qu'à s'humilier devant leurs adversaires et sont heureux pourvu qu'il y ait beaucoup de soirées durant riiiver; ils n'ont aucuii souvenir des Services qui leur sont rendus(1). Le parti socialiste allemand tira une force particulière de l'idée catastrophique que ses propagandistes répandaient partout et qui fut prise très au sérieux tant que les persécutions bismarckiennes maintenaient un esprit belliqueux dans les groupes. Cet esprit était si fort que les masses ne sont pas encore parvenues à comprendre la canonnade desia première nuit tpril passa panni les corps Irancs réunis en Silésie, il crai assisterà un immense service divin. » {Essais de morale et de critique. p. 1 10.) Se rappeler l'ode de iManzoni intitulée ; « 31ars 1821 » et dédiéeà« la mémoire illuslre de Théodore Koeriier. poète et soldat de rindépendance germanique, mort sur le champ de bataille de Leipzig, noni clier à tousles peuples qui coïn battentlpour dcféiidre ou pour reconquérir une patrie. » Nos guerres do la Llberté ont élé épiques, mais ii'out pas eu une liltérature aussi bornie que la guerre de 1813. (1) Uruiiiont a mille fois déiioncé cet état d'esprit dubeau monde religieux.

308 nKKLiXIO.VS SUI» LA VIOLKXCE parfaicnient que
 Icurs clicfs ne soni rien inoîns que des ré voluti onnaires. Lorsque
 Bernstein, qui était trop senso pour ne pas savoir quel était le vérilable
 esprit de ses anis du comilé directeur, annonga qu'il fallait renoncer aux
 grandioscs espérances que lon avait fait naitre dans les àines, il y eut un
 moment de stupéfaction ; peu de gens comprirent que les déclarations de
 Hernstein étaient des actes de courage et de loyauté, ayant pour bui de
 niètre le langage en rapport avec la réalité. S'il fallait désol'niais se
 contenir d'une politique sociale, il fallait donc aussi négocier avec les
 partis du Parlement et avec le ininislère, faire c.xacement ce que font les
 bourgeois ; cela paraissait monstrueux aux liommesqui avaient été nourris
 de Ibéories eatastrophiques. Maintes fois on avait dénoncé les ruscs des
 politiciens bourgeois, opposé leurs babiletés à la franchise et au
 désinléressement des socialistes, montré toiit ce (|uc renfonne de convcnu
 leur atlitude d'opposition ; on u'aurait jainais ciu que lesdisciples de Marx
 pussent suivre les traces des libéraux. Avec la nouvelle politique, jdus de
 caractères héroïques, plus de sublime, plus do convictions ! Les Allemands
 crurent que c'était lo monde renvcrsé. Il est évident que Borusleiu avait
 mille fois raison lorsqu'il ne voulait pas maintenir une apparence
 révolutionnaire qui était en contradiction avec la pensée du Parti ; il ne
 trouvait pas dans son pays les éléments qui existent en Prance et en Italie ; il
 ne voyait donc pas d'autre moyen pour maintenir le socialisme sur le terrain
 des réalités que de supprimer tout ce qu'avait de trompeur un programme
 révolutionnaire auquel les

LA MOKALITK DE LA VIOLENCE 309 chefs ne croyaient plus. Kautsky voulait, au coiitraire, inaintenir le voile qui cachait aux yeu.x
cles ouvriers la véritable activité du parti socialiste ; il recueillit ainsi
beaucoup de succès auprès des politiciens, mais il a contribué, plus que
personne, à rendre la crise du socialismo aigue en Alleniagne. Ce n'est pas
en délayant les phrases de Marx dans de verbeux conimentaires que l'on
peut maintenir iitacte l'idée révolulionnaire, — mais c'esl en adaptant
loujours la pensée aux faits qui peuvent prendre un aspect révolutionnaire.
La grève générale seule peut aujourd'hui produire ce résultat. Il y aurait à se
poser niaintenant une très grave question : « Pourquoi les actes de violence
peuvent-ils, dans certains pays, se grouper autour du tableau de la grève
générale et produire ainsi une idéologie socialiste, riclie en sublime; et ne
semblent-ils pas le pouvoir dans d'autres? » Les traditions nationales jouent
ici un très grand rôle ; l'examen de ce problème conduirait peutêtre à jeler
une vive lumière sur la genèse des idées ; nous ne l'aborderons pas ici.

The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate

r.

CHAPURE VII La morale des producteurs I. — L'Aléu et religion. — Mépris des déinocraties pour la morale. — L'réoccupalions morales de la nouvelle école. II. — Inquiétides de Renan sur ravenir du monde. — Ses prévisions. — Resolo du sublime. III. — La morale de A'ieizsche. — Rôle de la famille dans la genèse de la morale, lliéorie de Proudhon. — Morale d.Vrislote. IV. — Ilypotliòses de Kautsky. — Analogies entre l'esprilfle grève generale et celui des guerres de la Liberté. — Effroi «pie cet esprit cause aux parlemenlaires. V. — Le Iravailleur dans Lalelier de baule production, l'arlisle et le soldat des guerres de la Liberlé : désir de dépasser l'onie mesure ; souci de rexacliUide ; abandon «le Lidée de Lcxacle rcompense. I Il y a cinquante ans, Proudhon signalalt la nécessité de donner au peuple ime morale conforme aux besoins nouveaux. Le premier chapitre desdiscours préliminaires, placés en tête de la Jiislice dans la Revolution et dans l'Eglise, a pour litre ;

liKI I.KVIONS SUH I.A VIOL.KNCK r;i2 « La Franco a ponili
 sos nunurs Non pns qiic Ics liomnics He notte gónéralioii soient, en oll'ot,
 piros que lours pòrcs... QiianH jo His quo la Francce a porcili ses mœurs,
 j'entencels, chosc fori HilTórontc, qu'elle a cessò do croire àsos principes.
 Elle n'a plus ni intelligence ni consciencce morale, elle a iterdu jusqu'à la
 notion (Ics inaMirs. Nous sommes arrivés, de crilique en critique, à cctle
 triste conclusion, quo le juslcct l'injustc, dont nous pensions Jadis avoir
 lediscernement, soni termes de convention, vagues, indéterminables ; que
 tous ces inols Droit, Devoir, iMorale, Vertu, eie., dont la cliairo et Fècole
 font tant do bruii, ne servent à. couvrir que do jtiircs hypotliòses, de vainos
 utopies, (Findémontrables pri'jugés ; qu'ainsi la pratique de la vie, dirigóc
 par jc ne sais quel respect humain, par des convcnancos, est au fond
 arbitraire (1). » Cejiendant il ne pensait pas que la socióté contemporaino
 fòt frappéo. de mori ; il pensait que depuis la Hévolulion riiumanité avait
 acquisirne assoz clairo notion do la .lusliee poni' ([u'ollic pùt triomphier de
 dóclióances passagères; par cotto conception de Favenir. il so séparait
 complèlcment de ce cprii devait devenir la notion la plus fondamentale du
 socialisme aelnol. « Colte foi juridi(|ue... cotte Science dn droit et du devoir,
 que nous eberclions partout on vaili, c|uo FEglise no possòda jamais et saus
 laquelle il nous est impossible de vivrò, je dis que la Róvolulion en a
 pioduit tous Ics jtrincipes; que ces principes, à notre insù, nous régissent et
 nous soutiennent, mais que, tout en Ics affirmantau fond du cceur, nous y (I)
 l'roudlion, De la Juslire daiis la liero/afion c7 daiis' ri'lf/lisr, tome I. p. 70.

LA MOKALE DES PHOUUCTEUS 313 répugnons par préjugé, et que c'est cette infidélité à nous-mêmes qui fait notre misère et notre servitude (1). » Il affirme qu'il est possible de faire la lumière dans les esprits, de présenter ce qu'il appelle « Fexégèse de la Révolution ; il va, pour cela, interroger l'histoire, montrer comment l'humanité n'a cessé de faire effort vers la Justice, comment la religion a été cause de corruption et comment « la Révolution française, faisant prédominer le principe juridique [sur le principe religieux] ouvre une période nouvelle, un ordre de choses tout contraire, dont il s'agit maintenant de déterminer les parties » (2'. — « Quoi qu'il advienne de notre race fatiguée, dit-il à la fin de ces discours, la postérité reconnaîtra que le troisième âge de l'humanité(3) a son point de départ dans la (1) l'indolence. loc. cit., p. li. Par foi l'indolence. l'indolence enlève ici une triple l'indolence qui domine la famille. les contraires et les relations politiques. l'indolence première est « l'idée de la morale digne [des époques] (lui, les élevant au-dessus des sens, les rendant l'indolence à l'autre encore plus sacrés (pie cliers, el leni' tasse de leur coimmmaulé féconde une religion plus douce que l'indolence » : — la seconde « élevant les âmes au-dessus des appétits égoïstes. les rendant plus heureux du respect du droit (l'indolence que de l'indolence- propre fortune » ; — sans la troisième « les citoyens, livrés aux pures attractions de l'individualisme, ne sauraient être autre chose qu'un agrégat d'existences incohérentes et répulsives que dispersera comme poussière le premier soulèvement ». {Loc. cit., pp. 72-73.) .Au sens strict, la foi l'indolence sera la seconde dans cette énumération. (2) l'indolence, loc. cit., p. 93. [d) Les deux premiers âges sont ceux du jaganisme et du christianisme.

3U iu:i Li:\io.Ns t^un i.a viole.nce Revolution franeaise ; que
 rintelligence de la nouvelle loi a été donnée à quelques-uns de nous, dans sa
 pléiitude ; que la pratique ne nous a pas non plus tout à fait manqué ; et que
 succomber dans cet enfanteinent sublime, après tout, n'était pas sans
 grandeur. A cette heure la Revolution se définit : elle vit donc. Le reste ne
 penso plus. L'tVre qui vit et qui ponne sera-t-il supprimé par le cadavre ? » (
 1) .J'ai dit, dans le chapitre précédent, que toute la doctrine de Proudhon
 était subordonnée à rentbousiasnie révolutionnaire et que cet enlbousiasme
 s'était éteint depuis que l'Eglise avait cesse d'être redoutable; aussi, ne
 faut-il pas s'étonner si Tentreprise que Proudhon jugeait facile (la création d
 une morale absolument débarrassée de toute croyance religieuse) paraît fort
 basardée à beaucoup de nos conlemporains. Je trouvela preuve de cette
 manière de peiiser dans un discours prononcé par Combes durant la
 discussion du budget des eultes, le 26 janvier 1003 : « Nous considérons, en
 ce moment, lcs idées moi'ales telles que les Eglises les donnent, comme
 desidées nécessaires. Pour ma part, je me faisdifficilement à l'idée d'une
 soeiété contemporaine coinposée de pliilosopbes scinblables tà M. Allard
 (2), que lcur éducation pri(1) l'rondlioii, far. ri/., |i. lOii. (2) ('c

LA MORALE DES PRODUCTEURS 315

maire aurait
suffisamment garantis contre les périls et les épreuves de la vie. » Combes
n'est pas homme à avoir des idées personnelles ; il reproduisait une opinion
qui était courante dans son monde. Cette déclaration provoqua un fort
tapage à la Chambre ; tous les députés qui se piquent de philosophie
intervinrent dans le débat ; comme Combes avait parlé de renseignement
superficiel et borné de nos écoles primaires, F. Buisson crut devoir
protester, en sa qualité de grand pédagogue de la troisième République : «
L'éducation que nous donnons à l'enfant du peuple, dit-il, dans l'école
primaire, n'est pas une demi-éducation ; c'est la fleur même et le fruit de la
civilisation recueillie à travers les siècles, chez les peuples divers, dans les
religions et législations de tous les âges et dans toute l'humanité. » Une telle
morale abstraite ne peut être que prodigieusement dépourvue d'efficacité ;
je me souviens d'avoir lu autrefois, dans un manuel de Paul Berthou, que le
principe fondamental de la morale s'appuie sur les enseignements de
Zoroastre et sur la Constitution de l'an III : je pense toujours qu'un sénateur
reproche, celui d'avoir empoisonné la pensée française, si haute et si large,
avec le monothéisme hébreu ». Il dénonçait l'introduction de l'histoire des
religions dans les écoles primaires en vue de ruiner l'autorité de l'Eglise.
D'après lui, le parti socialiste voulait dans « raffranchissement intellectuel
de la masse, la préface nécessaire du progrès et de l'évolution sociale des
sociétés ». Me serait-ce pas plutôt le contraire (lui'il aurait fallu dire ? Ce
discours ne prouve-t-il pas qu'il y a un antisémitisme de libre-pensée tout
aussi étroit et mal informé que celui des cléricaux ?

310

Il est évident que la violence qu'il n'y a pas là une raison sérieuse pour faire agir un homme. On peut se demander si l'Université n'a pas arrangé les programmes actuels dans l'espoir d'imposer la pratique morale aux élèves par le mécanisme de la répétition des préceptes; elle multiplie à ce point les cours, qu'on peut se demander si n'aurait pas ici à appliquer (avec une légère correction) le vers connu de Boileau : Allons-voilà la cascade ? On en a bien pavé l'ail. Je crois que peu nombreux sont les gens qui ont la confiance naïve de F. Buisson et des universitaires dans leur morale. G. de Molinari estime, tout comme Combes, (qu'il faut avoir recours à la religion, qui promet aux hommes une récompense dans l'autre monde et qui est ainsi « rassurée de la justice... C'est la religion qui, dans l'enfance des sociétés, a élevé l'édifice de la morale ; c'est elle (qui les soutient et qui seule le soutient. Telles sont les fonctions qu'elle a remplies et qui continuent à remplir la religion, et qui, n'en déplaise aux apôtres de la morale indépendante, constituent son utilité » (1). — « C'est à un véhicule plus puissant et plus actif que l'intérêt de la société qu'il faut avoir recours pour opérer les réformes dont l'économie politique démontre la nécessité. et ce véhicule on ne peut le trouver (que dans le sentiment religieux associé au sentiment de la justice (2). » G. de Molinari s'exprime en termes volontairement vagues; il ne considère la religion comme me font beau (1) 0. (de Molinari, Science et religion, p. 01. (2) (de Molinari, op. cit., p. 198.

LA MORALE DES PRODUCTEURS 317 coup de catholiques modernes (gerire Brunetière) : c'est un moyen social de gouvernement, qui devra être proportionné aux besoins des classes ; les gens des hautes classes ont toujours été moins disciplinés moralement que leurs subordonnés, et c'est pour avoir fait de cette belle découverte la base de leur théologie, que les jésuites ont tant de succès dans la bourgeoisie contemporaine. Notre auteur distingue quatre moteurs capables d'assurer l'accomplissement du devoir : « le pouvoir de la société investi dans l'organisme gouvernemental, le pouvoir de l'opinion publique, le pouvoir de la conscience individuelle et le pouvoir de la religion, » et il estime que ce mécanisme spirituel est visiblement en retard sur le mécanisme matériel (1). Les deux premiers moteurs peuvent avoir une action sur les capitalistes, mais ils n'ont pas d'influence dans l'atelier ; pour le travailleur, les deux derniers moteurs sont seuls efficaces et ils deviennent tous les jours plus importants en raison de « l'accroissement de la responsabilité de ceux qui sont chargés de diriger ou de surveiller le fonctionnement des machines » (2) ; or, suivant G. de Molinari, on ne saurait concevoir le pouvoir de la conscience individuelle sans celui de la religion (3). Je crois donc que G. de Molinari ne serait pas éloigné d'approuver les patrons qui protègent les institutions religieuses ; il demanderait, sans doute, seulement que (1) G. de Molinari, op. cit., pp. 60-61. (2) G. de Molinari, op. cit., p. 3-4. (3) G. de Molinari, op. cit., p. 87 et 93,

318 HKKI.EX10NS SUR I.A YIOLE.NCE ron iTiit plus de
 fornies que n'en mettali jadis Cliagot à Montcèaii -Ics-Mi nes (I). Les social
 istcs ont longtemps eu de grands préjugés contre la morale, en raison do ces
 insti tutions catholiquos que de grands industriels établissaient che/, eux ; il
 leur semhlait que la morale n'était, dans notre société ca pitali ste, qu'un
 moyen d'assurer la docilité des travailleurs maintcnus dans l'elTroï que crée
 la superslition . I.a littérature doni rafTole la bourgeoisie depuis longtemps
 déerit des monirs si dcraisonnables ou mémo si scandalcuses qu'il est
 difficile de croire que les classes riches puissent être sincères quand elles
 parlent de moraliser le peuple. Les mar.xistes avaient une raison particulière
 de se montrer défiants pour tout ce qui touebait à l'étb ique ; Ics
 propagateurs de reformes socialcs, les utopistes et Ics démocrates avaient
 fait un tei abus de la Justice qu'on ùtarten droit de regardcr tonte
 dissertation sur un tei siijct comme un exercicc de rbétorique ou cornine
 une sobbistique deslinéc à cgarcr toutes les personnesqui s'occupaicnt dn
 mouvement ouvrier. C'estainsi quo Rosa Luxemburg appclail, il y a
 quelques annecs, Tidcc de .lustice « cevieux rilevai de retour monlé depuis
 des siècles par tous les rénovateurs du monde, privés de plus sùrs movens
 de locomotion bistorique, cctte Rossinante (I) .I ai (léj;i dii (iii'eii 188'>. V.
 Iliiyot dénonrail avec violonrr I:i roidiiliilo de ('.liagol,

LA MORALE DES PRODUCTEURS 319 déhanchée sur laquelle ont chevauché tant de don Quichotte de l'histoire à la recherche de la grande réforme mondiale, pour ne rapporter de ces voyages autre chose que quelque celi poché » (1). De ces plaisanteries sur une Justice fantastique sortie de l'imagination des utopistes, on passait, parfois trop facilement, à de grossières facéties sur la morale la plus ordinaire ; on pourrait faire un assez vilain recueil des paradoxes soutenus par des marxistes officiels à ce sujet. Lafargue s'est particulièrement distingué à ce point de vue (2). La raison capitale, qui empêchait les socialistes d'étudier les problèmes éthiques comme ils le méritent, était la superstition démocratique qui les a si longtemps dominés et qui les entraînait à croire que leur action devait surtout avoir pour but la conquête de sièges dans les assemblées politiques. Dès qu'on s'occupe d'élections, il faut subir certaines conditions générales qui s'imposent, d'une manière inéluctable, à tous les partis, dans tous les pays et dans tous les temps. Quand on est convaincu que l'avenir du monde dépend de prospectus électoraux, de compromis (1) Mouvement socialiste, juin 1899, p. 649. (2) Par exemple on lit dans le Socialiste (n° 30) juin 1901 :

320 ni:KLE.\io.Ns sun i.a viole.vok conclus entro gens innuents,ot ile ventos do favini rs,on ne peiit avoir granilsouci descontraiiits niorales([ui einpèolieraient riioinmeiraller li'i où se manifeste son plnsolair inléròt. L'expórionce montroquo ilans lous los pays on la dómoeratíe pciit ilévolopper lihrement sa naturo, s'ótale la corruj)tion la plus scaiulaleuso, sans qnc personne juge utile de ilissimuler ses coquinerios ; le 'rainnianyJlall de New- York a toujoursótó citò cornine le type le plus parfait de la vie dómooratíque et dans la plupart de nos grandes villes on trouvo dos politiciens qui ne demanilel'aient qu ii suivre les tracos de leurs confrères irAinériquò. Tant qn'un homme reste fiilMe ii son parti, il ne peni commettre quo dos pocoadilles ; mais s'il a Tiinprudence de rabandonner, on lui dócouvre i mmédiateniont les tares los plus honteusos : il ne serait pas difficile de niontrer, par dos exeinples fanioux, (pio nos socialisles parleniontairos pratiquent cotte singuliòro inoralo avec un certain cynisme. La dómoeratíe ólcctorale lessomblo beaucoup au monde dola lloirse ; dans un cas cornino dans lautre, il faut opórer sur la naìvctó des inasses. aobeter le concours de la grande pn'sse, et (lìder lo hasard par uno infinito de ruses ; il n'y a pas grande ililTórence entro un financior qui introduiit sur lo marebó des alfaíres retenlissantos qui sombroront dans quolques annóes, et lo politicien qui promet

LA MOBALE DES l'RODUCTEURS 321 se traduiront
seilenientpar un amoncellement de papiers parlementaires. Les uns etles
autres n'entendent rien à la production et ils s'arrangent cependant pour
s'iniposer à olle, la mal diriger et Texploiter sans la moindre vergogne : ils
sont éblouis par les merveilles de l'industrie moderne et ils estiment, les uns
et les autres, que le monde regorge assez de richesses pour qu'on puisse le
voler largement, sans trop faire crier les' producteurs ; tondre le
contribuable sans qu'il se révolte, voilà tout l'art du grand homme d'Etat et
du grand financier. Dcmocrates et gens d'affaires oiit ime Science tonte
particulière pour faire approuver leurs filoiiteries par des assemblées
délibérantes ; le regime parlementaire est tout aussi truqué que les réunions
d'actionnaires. C'est probablement en raison des affinités psychologiques
profondes résultant de ces manières d'opérer, que les uns et les autres
s'entendent si parfaitement : la démocratie est le pays de Cocagne rêvé par
les financiers sans scrupules. Le spcctacle éounirant, donné au monde par
les écumeurs de la finance et de la politique (1), explique le « un grand
csiirii polilùinc, ni inòiiic siniplonicnl un homme .•iérieiu' ». La riposle do
.Millerand esl Ioni à fait caraclcrislique de l orgncil

322 nKruKXioxs slr la violence succès qu'oblinrent assez
 longlcinps les écrivains anarcliisles : ccux-ci foiidaicnt leur> espérances de
 renouvellemnt du monde sur un progrès inlellcctuel des individus; ils ne
 cessaient d'engager lcs ouvriers à s'instruire, à prondre une plu-^ claire
 consciencc de leur dlgnilé d'liomnics el à se monlrer dèvoués pour lcs
 camarades. Celle altitude leur était imposcc par leur principe ; commenl, en
 elici, pourrait-on concevoir la forniatioii d'une sociélé d'honinies libres. si
 on ne supposait que lcs individus actuels eussent dcjà acquis la capacité de
 se conduire eux-inèmes ? Les poliliens assurent que c'est là une pensée
 loni à fail naïve et que le monde jouira de tous lcs bonbeurs qu'il pourra
 désirer, le jour où les bons apôtres pourront profiler de tous lcs avanlages
 que procure le pouvoir ; rien ne sera impossible pour un Etat qui
 transformera en princes les rédacteurs de V Ilitmanilé. Si à ce moment, on
 juge utile d'avoir des hommes libres, on fci'a quelques bons décrcls pour en
 , fabriquer ; mais il e>l doulcux que les amis etcommanditairesdc Jaurès
 trouvent cela nécessaire ; il leur suffira d'avoir des domesli|uos et des
 contribuables. La nouvclle école s'est rajidement dislinguéedu socialismo
 officici en reconnaissant la nécessilé de perfectionner les imeurs (I). aussi
 esl-il démodé panni lcs amis

L\MORALE UE3 L'RODL'CTEL'HS 323 dignitaires du socialisme parlent de l'accuser d'avoir des tendances anarchistes ; j'en fais aucune difficulté, pour moi, de me reconnaître appartenant à ce point de vue, puisque le socialisme parlementaire fait profession d'avoir pour la morale un mépris à peu près égal à celui qu'il a pour elle les plus vils représentants de la bourgeoisie boursicotière. On reproche aussi parfois à la nouvelle école de revenir aux rêveries des utopistes ; celle-ci critique tout au moins combien nos adversaires comprennent mal les livres des anciens socialistes et la situation actuelle. Jadis on cherchait à fabriquer une morale qui fût capable d'agir sur les sentiments des gens du monde pour les rendre sympathiques à ce qu'on nommait avec pitié les classes déshéritées, et les amener à faire quelques sacrifices en faveur de frères malheureux. Les écrivains de ce temps se représentaient l'avenir sous un aspect tout autre que celui qu'il peut avoir dans une société de prolétaires voués à un travail progressif ; ils supposaient qu'il pourrait ressembler à un salon dans lequel des dames se réunissent pour faire de la broderie ; ils embourgeoisaient ainsi le mécanisme de la production. Enfin ils attribuaient aux prolétaires des sentiments fort analogues à ceux que les explorateurs du xvii^e et du xviii^e siècle avaient attribués aux sauvages : bons, naïfs et désireux d'imiter les hommes d'une race supérieure. Sur de telles hypothèses, il était facile de concevoir une organisation de paix et de bonheur ; il s'agissait de rendre meilleure la classe riche et d'éclairer la classe pauvre. Ces deux opérations semblaient très faciles à réaliser, et alors la fusion s'opérait dans ces ateliers de salon, qui ont fait tourner la tête de

3'24 IIIÓKLKXIONS sur. LA VIOLK.NCI-: laiil cl'iilopistes (1).
Co n'esl poinl sur un niodòle idyllique, chrólieii et bourgeois que la
iioiivellc ùcole congoit les chosos; ollosait que le j)rogrès de la production
requiert des qualités tout autres que celles que l'on reucontre chez les gens
du monde ; c'est en raison des valeiirs morales néeessaires pour
perfectionner la production qu'elle a un souci considérable de Tétliique.
Elle se rapproche donc des économistes bien j)lus que des ulopistes ; elle
estime, cornine G. de Molina ri, que le progrès inorai du prolétarial est aussi
nécessaire que le progrès matériel de l ouillage, pour porter l'industrie
moderne au niveau toujours plus elevò que la Science lechnologique permei
d'atleindre ; mais elle descend bien plus quecetauleur dans laprofondeur du
jiroblème et ne se coniente pas de vagues l'ecommandations sur le devoir
religieux(2) ; dans son dèsir insatiable de réalilé, elle cbercbe à alteindre les
raeines mêmes de ce perfeclionnement inorai et elle voudrail savoir
comment peut se nu'rr iuujonrd'líiii la inorale dea prodac/eiira fiitars. (1)
Hans la coloiíie Xcw-llarinony. roii

LA MORALE DES PRODUCTEURS 325 II Au début de toute recherche sur la morale moderne, il faut se poser cette question : sous quelles conditions un renouvellement est-il possible? Les marxistes ont eu mille fois raison de se moquer des utopistes et de soutenir qu'on ne crée point une morale avec des prédications tendres, des fabrications ingénieuses d'Idéologies, ou de beaux gestes. Proudhon, faute d'avoir examiné ce problème, s'est fait de grandes illusions sur la persistance des forces qui donnaient de la vie à sa morale ; son expérience devait démontrer bientôt que son entreprise était destinée à demeurer vaine. Et si le monde contemporain ne renferme pas des racines pour une nouvelle morale, que deviendra-t-il ? Les gémissements d'une bourgeoisie pleurnicharde ne le sauveront pas, s'il a vraiment perdu ses mœurs pour toujours. Peu de temps avant sa mort. Renan était fort préoccupé de l'avenir moral du monde : « Les valeurs morales baissent, cela est sûr ; le sacrifice disparaît presque ; on voit venir le jour où tout sera syndiqué (1), où l'égoïsme organisé remplacera l'amour et le dévouement.. Il y aura d'étranges tiraillements. Les deux cliques qui, (1) On voit (que Renan n'avait point pour l'esprit corporatif la vénération que montrent les anciens) coupent nos actuels idéalistes.

320 nKFL.EXKIN? SUR LA VIOLENCE jii-sfu'ici, ont siGiles
résisté à la chute du respect, l'armée (I) ot l'Eglise, sont bcn l'ont entraînés
par le torrent général (2). » Itien n'ont pas une remarquable perspicacité en
écrivant ces choses, jusqu'au moment où tant d'esprits futiles annonçaient la
renaissance de l'idéalisme et préoyaient des tendances progressives dans
l'Eglise l'éconciliée enfin avec le monde moderne. Mais Renan avait été
trop favorisé durant toute sa vie par la fortune, pour ne pas être optimiste ;
il croyait donc que le mal se bornerait à l'obligation de traverser de mauvais
jours, et il ajoutait : « N'im porte. Les ressources de l'humanité sont infinies.
Les œuvres éternelles s'accompliront, sans que la source des forces vieilles,
remontant toujours à la surface, soit jamais tarie. » Quelque mois
auparavant il avait terminé le cinquième volume de son Histoire du peuple
d'Israël/ et ce volume, ayant été publié d'après le manuscrit, renferme
certainement une expression plus fruste de sa pensée ; on sait qu'il
corrigeait. un effet, très longuement ses épreuves. Nous trouvons ici de plus
sombres pressentiments ; l'auteur se demande même si notre humanité
atteindra sa véritable fin : « Si ce globe vient à manquer à ses devoirs, il
s'en trouvera d'autres pour pousser à outrance le programme de toute vie :
lumière, raison, vérité (3). » Les temps prochains l'avaient : « L'avenir
immédial est obscur. Il n'est pas certain qu'il soit assuré à la lumière. * (I)
Il n'est prévu ni pas (il est som i'oiulre s'agiraient tellement coniro r.-irnK^o
(l'airant l'avaient Di-oyfiis. (2; Renan, l'œuvre's p. xiv. (1. q l'ont. Histoire

LA MORALE DES PRODUCTEURS 327 Il avait peur du socialisme et il n'est pas douteux qu'il entendait par socialisme la niaiserie humanitaire qu'il voyait paraître dans le monde des bourgeois stupides ; c'est ainsi qu'il a supposé que le catholicisme serait peut-être le complice du socialisme (1). Dans la même page il nous parle des scissions qui peuvent exister dans une société, et ceci a une importance considérable : « La Judée et le monde gréco-romain étaient comme deux univers roulant l'un à côté de l'autre sous des influences opposées .. L'histoire de l'humanité n'est nullement synchronique en ses diverses parties. Treinblons. En ce moment peut-être la religion de l'avenir se fait et se fait sans nous. Oh ! le sage Kimri qui voyait sous terre ! C'est là que tout se prépare, c'est là qu'il faudrait voir. » Ces paroles ne peuvent déplaire aux théoriciens de la lutte de classe ; j'y trouve le commentaire de ce que Renan dira un peu plus tard, au sujet de la « source des forces vives remontant à la surface » : la rénovation se ferait par une classe qui travaille souterrainement et qui se sépare du monde moderne comme le judaïsme se séparait du monde antique. Quoi qu'en pensent les sociologues officiels, les classes inférieures ne sont nullement condamnées à vivre des ragots que leur abandonnent les classes supérieures ; nous sommes heureux de voir Renan protester contre cette doctrine imbécile. Le syndicalisme a la prétention de se créer une idéologie vraiment prolétarienne ; et, quoi qu'en disent les savants de la bourgeoisie, l'expérience (1) Renan, loc. cit., p. 420.

328 IIÉKLEXIONS ?CR I.A VIOLENCK ricuce histori(Uc,
proclainco par Renan, nous apprend qie cela est Irès 'possi ble et (pie de là
peiit sortir le salut du monde. C'est vraiment sous terre (jue se produil le
inouvement syndicalislé ; les hommes (jui s'v dcivonent ne mènent pas
grand tapage dans la sociét(!' ; (pielle difTércnce entra eu.\ et les anciens
cliefs de la déinocratie travaillant à la con(|iitè du pouvoir ! Ceux-ci
(jlaicnt enivri's par l'espoir que les liasards de riiistoire devaient les amener,
cjuelque joiir, à devenir dos pi'iiicos vépublicaius (I). En attendant que la
rouc de la fortune tournât ainsi à leur avantage, ils obtcnaient les profits
moraux et matériels que procure la célcibritii à tous les virtuoses dans une
sociédi; qui est babituile à jiayer eber ce(lui l ainusc. Reaucoup d'entre eux
avaient pour jirincipal nioteur leur incommensurable orgueil et ils
s'imaginaient ([uc, leur noni devant briller d'un singulier (^clatdans les
annales de rininianité, ils pouvaient a.'beter rette gioire future par quelques
sacrifices. Aucune de ces raisons d'agir n'existe pour les syndicalistes
actuels, le prolétariat n'a pas les instiiu ts serviles de la (b'-mocratic ; il
n'asp.u-c point à mareber à (lualre paltes devant un aneien cainaradc devenu
baut niagislrat età se pàiiier d'aisc devant les toilettes des dames des
ininistres (2). Les boinnes (pii se di^vouent à la cause (1) Tonte la (l|
■•Inocr:lilio est «lans le mol prèlé à Mine Klocon : <1 (' osi iioiis il|ui
soimiies les |»rineesscs. » Lad(;inoeralie est heureusc (piaul elle voil trailer
avoc des lionneurs prim iers un là'dix l'aire. Iioimnc nicdioi re en toni
(polir iic pas ciré si*vcre). (2) bc socialismi' parlomciilnire esl d'iinc forco
carabiiU'C

LA MOUALE DKS PRODUCTEUHS 329 révolutionnaire
saveiit qu'ils devront rester toujoiirs dans les conditions d'une vie
infinlment modeste. Ils poursiiivent leur travail d'organisalion sans attirer
rattention, et le moindre écrivasson qui harliouille du papier pour V
lliianité est lieucoiip))lus célèltre que les militants de la Confédération
du Travail ; pour la Irès grande masse du puldic franeais, Grifi'uellies n'aura
jamais la notoviété de Rouanet ; à défaut d'avantages matériels qu'ils ne
sauraient espérer, ils n'ont même pas la satisfaction que peut procurer la
célélirité. Mettant toute leur conliance dans les mouvements des masses, ils
ne coniptent point sur une gioire napoiéonienne et laissent à la bourgeoisie
la superstition des grands hommes. Il est bon qu'il en soit ainsi, car le
prolélariat peut se développer d'une manière d'autant plus solide qu'il
s'organise dans l'ombre; les poliliciens socialistes n'aisur les bonnes
iiianicrcs, cornine on peni s'en assurer en consultali! de nombreiix arlicles
de r.érault-lhiohai'd. J'en elle auhasard quebiues exemples. Le 1903, il
déclare. dans la Petite Répubique. que la reine Xalhalie de Serbie rnéríte «
un rappel aiix convenances » pour avoir élé écoulé le P. Coubé prêcher à
Aubervilliers et il deinande qii'elle soit admoneslée par le commissaire de
police de son quartier. Le 20 seplembre, il s'indigne de la grossièreté et de
rigiiorancc desusages doni fai!]»reuve Lamiral Marcchal. — Le prolocole
socialiste a -des myslères ; les feimries des cilojens socialistes soni tantôt
Uames et [d^niòi citoyennes ; dans la société future, il y aura des disjuites
pour le tabouret, cornine à Versailles. — Le 30 juillet 1903, Cassagiiac
s'amuse fort, dans V Antorité. d'avoir etc repris par (téraullttieliard, lui
donnant

330 RKiri, EXIO. \S SUR LA VKH. ENCE meni pas les occupations qui ne procurent pas de célébrité (et partant pas de profits) ; ils ne sont donc point disposés à s'occuper des œuvres syndicales qui veulent (lenieurer prolétariennes ; ils font la parade sur la scène parlementaire, et cela n'a pas géniérament de graves conséquences. Les hommes qui participent vraiment au mouvement ouvrier actuel, donnent l'exemple de ce que l'on a toujours regardé comme étant les plus hautes vertus ; ils ne peuvent, en effet, recueillir aucune de ces clioses que le monde bourgeois regarde comme étant surtout désirables. Si donc l'histoire recompenso l'abnégation résignée des hommes qui luttent sans se plaindre et accomplissent sans profit une grande œuvre de l'histoire, comme raffirmer Renan (1), nous avons une raison nouvelle de croire à l'avènement du socialisme, puisqu'il représente le plus haut idéal moral que l'homme ait jamais conçu. Ce n'est pas une religion nouvelle qui se ferait sous terre, sans l'aide des penseurs bourgeois ; c'est l'homme qui lui-même, une œuvre que les Intellectuels de la bourgeoisie sont incapables de comprendre, une œuvre qui peut sauver la civilisation. — comme Renan espérait que celle-ci serait sauvée, — mais par l'abolition totale de la classe dans laquelle Renan avait vécu. Examinons maintenant de près les raisons qui faisaient redouter à Renan une décadence de la bourgeoisie (2) ; (1) *Iteuan. o/.* rii., *Ionie IV.* p. 207. (2) Renan a siuialé mi svinplonic Ho dèi ailoncc sur loquiel il a trop p'ii insisié. el qti iiesemlilo pas avoir licancoiip frappé SOS leelons ; il élail agne»- par l'agililion, les

LA MORALE DES PROOrCTEURS 331 il était très frappé de la ruine des idées religieuses : « Un immense abaissement moral, el peul-èlre intellectuel, suivrait le joiir où la religion disparaîtrait du monde. Nous pouvons noiis passer de religion, parce que d'autres en ont pour nous. Ceux qui ne croient pas soni entraînés par la masse plus ou moins croyante ; mais le jour où la masse n'aurait plus d'élan, les braves eux-mêmes iraient mollement à l'assaiit. » C'est l'absence de sublime qui fait peur à Renan ; cornine tous les vieillards en leurs jours de trislesse, il pense à son enfance et il ajoute : « L'homme vaut en proportion du sentiment religieux qu'il emporte de sa première éducation et qui parfume toute sa vie. » Il a vécu de ce qu'une mère chrétienne lui a enseigné de sublime ; nous savons, en elTet, que madame Renan avait été ime femme d'un baut caractère. Mais la source du sublime se tarit : « Les personnes religieuses vivent d'une ombre. Nous vivons de l'ombre d'une ombre. De quoi vivrà-/ on après nous? » (1). Suivant son habitude, Renan clierche à atténuer les tristes perspectives que sa perspicacité lui fait entrevoir ; il est comme tant d'autres écrivains fraiiQais qui, voulant plaire à un public frivole, n'osent jamais aller au fond des problèmes que soulève la vie (2j ; il ne veut pas préentions à roriginalilé et lcs surcnclières naives de jcunes mélapbysiciens : « .Mais, ines chers enfants, c'est inutile de se donnei* lant mal à la tête pour n'arriver qu'à changer d'erreur. » {Feni/les de'/ac/ie'es p. x.) Une lelle agitation (qui a pris anjourd'hui une allure sociologique, socialiste on hnmanitaire) est un signe certain d'anémie. (1) lienan. Feu il les de/ac/tees, p . .wu-xviii. (2) C'est Brunetière qui adressecc reproche à la littérature

33*2 HKI-I.KXIONS scñ I.A VIOI.E.VOi: elTrayer ses ainables adniiralriccs ; il ajouta donc qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une religion chargée de dogmes, une religion analogue au christianisme ; le sentiment religieux pourrait suffire. Après lui, il n'a pas manqué de bavards pour nous entretenir de ce vague sentiment religieux qui pourrait suffire pour remplacer les religions positives qui s'ont (Vondronl. F. l'uisson nous apprend qu'il « restera non pas une doctrine religieuse, mais une émotion religieuse qui, bien loin de contredire ou la Science, ou l'Art, ou la morale, ne fera que les replonger dans le sentiment d'une profonde harmonie avec la vie de l'Univers » (I). Voilà, si je n'ai pas tort, du triple galimatias. « De quoi vivra-t-on après nous ? » Voilà le grand problème que l'enfant pose et que la bourgeoisie ne résoudra pas. Si l'on pouvait avoir quelque chose sur ce point, les niaiseries que débitent les moralistes officiels démontreraient que la décadence est désormais fatale ; ce ne sont pas des considérations sur l'harmonie de l'Univers (même en personnifiant l'Univers), qui pourront donner aux hommes ce courage que Kienan comparait à celui (qui possède le soldat montani à l'assaut. Le sublime est mort dans la bourgeoisie et celle-ci est donc condamnée irrémédiablement : « Si vous voulez savoir pourquoi Racine et ■Molière, par exemple, n'ont pas alloué l'élémentaire de pensée à propos d'Israël dans un Sliakcs)caïc. ou dans un (ifellie. ... et bien lisez la fable. et vous trouverez (pour la langue en fait à l'illustration) des salons et des l'élites. » {Exposition f/f's (jeûnes, p. 12S.) (i) (Jusqu'à l'//lo/Y/Ze (contre-réaction par plusieurs personnes) dans la IIUdiol/irf/iic t/es scribes p. 328.

LA MORALE DES PRODUCTEURS 333 à ne plus avoir de morale (1). La liquidation de l'affaire Dreyfus, dont les dreyfusards ont su tirer un si bon parti, à la grande indignation du colonel Picquart (2), a montré que le sublime bourgeois est une valeur de Bourse. Dans cette affaire se manifestèrent toutes les tare» intellectuelles et morales d'une classe atteinte de folie. III Avant d'examiner quelles sont les qualités que l'économie moderne requiert des producteurs libres, nous devons analyser les parties dont se compose la morale. Les philosophes ont toujours quelque peine à voir clair dans ces problèmes éthiques, parce qu'ils constatent l'impossibilité de ramener à l'unité les idées qui ont cours simultanément dans une classe, et qu'ils s'ima(1) J'appelle attention sur cet extraordinaire prudence que montre l'Urbot dans sa Psychologie des sentiments, à [tropos de révolution de la morale ; il semble.

334 mii i.ExiONS sca la viollnck ginent cependant que leiir
devoir serali de Ioni raniener à runilé. l'ùur arriver ù se dissiiiiLiler l
hélérogénélté fondariienlale de Ionie inorale eiviUsée, ils recuurent à uno
infinilé de siiblerfuges. lanlùl leléguanl au rang d'exce})lion, d'iinporlalion
ou de si:rvivance, Ioni ce qui les irène. lanlùl nuvanl la réalilé daiis un
océan de V terines vagnes. el. le plus souvent, einiiloyanl ces deux proeédés
ponr inienx eiiihrouiller la ([uestion. .l'esliinc, au conlraire, qn'nn ensemble
quelcon(ne dans riiisloire des idées ne peni èlio bien connu qne si oii
cberclie à indire en lumière loulesles conlradidions. Je vaisadopter ce parli
el je prendrai pour poinl de depuri ropposilioii célèbre que Nielzscbe a
élablie enlre deux groupes de valeurs inorales, o))posilion sur laquelle on a
beaucoup écril. mais qne l on n'a jamais convenablement éludiée. A. — On
sali avec quelle force Nielzscbe a vanlé les valeurs conslruiles par Ics
mailres, par ime baule classe de guerriers ijni, daiis leurs expéditions,
jonisseiil pleinement do rall'rancliissement de Ionie coilrainle sociale,
relournenl à la simplicité de la eonsciencce du fauve, redeviennent des
inunslres lriomj»banls qui ra})ellenl toujours (v la superbe brulé blonde
ròdanl. en quòte de prole el de carnage », cliez lesf)uels « un fond de
bestialilé cacbée a besoin, de leinpsen lemps, d'un cxutoire». Pour bien
comprendre celle Illése, il ne faut pas Irop s'atlaelir à des formules qui onl
élò parfois exagérées à desscin, mais aux fails liisloriques ; Tateur nous
apprend qu'il a en vue « l'arislocralie romaine, arabe, germanique ou
japonaise. Ics héros honiériques, les vikings scandinaves ».

LA MORALE DES PROKL'CTEL'RS 335 C'est surtout aux liéros homériques qu'il faut penser pour comprendre ce que Nietzsche a voulu expliquer* à ses contemporains. On doit se rappeler qu'il avait été professeur de grec à l'Université de Bâle et qu'il a commencé sa réputation avec un livre consacré à glorifier le génie hellénique [L'origine de la tragédie). Il observe que, même à l'époque de leur plus haute culture; les Grecs avaient conservé conscience de leur tempérament aristocratique : « Notre audace, disait Périclès, s'est frayé un passage par terre et par mer, s'élevant partout d'impérissables monuments en bien et en mal. » Aux héros de la légende et de l'histoire hellénique s'applique ce qu'il admire dans « cette audace des races nobles, audace folle, absurde, spontanée leur indifférence et leur mépris pour toutes les sécurités du corps, pour la vie, le bien-être. » — N'est-ce point particulièrement à propos de l'Achille de l'Illiade que l'on peut parler de « la gaieté terrible et de la joie profonde que goûtent [les héros] à toute destruction, à toutes les voluptés de la victoire et de la cruauté » (1) ? C'est bien au type de la Grèce classique que Nietzsche fait allusion quand il écrit : « Les jugements de valeurs de l'aristocratie guerrière sont fondés sur une puissante constitution corporelle, une santé florissante, sans oublier ce qui est nécessaire à l'entretien de cette vigueur débordante : la guerre, l'aventure, la chasse, la danse, les jeux et exercices physiques et en général tout ce (1) Nietzsche, *Genealogie de la morale*, trad. Fraiif., pp. 57-59.

33(5 ItKI I.KMOXS sn< 1,.V VIOLKXCIC qui iinj)liqu(' ime
 aclivilé robuste, libre etjoyeuse (I). » Le type Irès aiiti(Jue, le type acliéu
 célébré par Ilonière, n'('sl))as un siinple souvenir; il a reparu plusieurs fois
 dans le monde. « Il y a eu pendant la Henaissance un n'-veil superbe de
 l'idéal elassique, de révaluation noble de loules cliose.s » ; et après la
 Révolution, « se produisit lout à coup la cbose la plus prodigieuse et la plus
 inaltendue : l'idéal antique se dressaen personnc et avec uno splndcur
 insolile devant les yeux et la eonscience de riumanité... Apparili Napoléon,
 Iiomnie unique et tardi!' s'il en fut » (2). .le crois que si Nietzscbc n'avait
 pas été autant domine par ses souvenirs de professeur de pbilologie, il aurait
 vu que le 7iitiilre existe encore sous nos yeux, et que c'est lui qui fait, il
 riicure actuelle, l'exlraordinaire grandcur dos Ltats-Unis ; il auraitété frapjié
 dessingulièresanalogies qui existent entre le Yankee, apio à loules les
 besognes, et rancien inarin gi'ec, lanlèt jiiirale, tantùt colon Oli marcliand ; il
 aurait surloul élabli un parallèle entre le liéros antique et rboinmc qui se
 lance à la conquête du Far-West (H). 1\ de Rousiers a peint, d'ime manière
 exeellente, le type du Diaître : « Pour devenir et rester (1) Nicizsclic, Dj).
 cit.. p. t3. (2) Nicizsclio. o/). di.. |ip. 7S-8(). (3) I'. de Iloisicrs observe (pie
 «litiis leiile rAiM('ri(pie on Iroiivc :i peli près le mèine iiiilioii social, b's
 iiièincs lioinines ;i la télé (Ics griiiidcs alTiïres; mais

LA MORALE DES PHODUOTEIRS 337 Américain, il faut considérer la vie comme une lutte et non comme un plaisir, y rechercher l'effort victorieux, l'action énergique et efficace, plus que le agrément, plus que le loisir embellie par la culture des arts, et les raffinements propres à d'autres sociétés. Partout .. nous avons constaté que ce qui fait réussir l'Américain, ce qui constitue son type, .. c'est la valeur morale, l'énergie personnelle, l'énergie agissante, l'énergie créatrice » (1). Le mépris si profond que le Grec avait pour le Barbare, le Yankee l'a pour le travailleur étranger qui ne fait point d'effort pour devenir vraiment américain. « Beaucoup de ces gens-là seraient meilleurs si nous en avions cure, disait au voyageur français un vieux colonel de la guerre de Sécession, mais nous sommes une race impérieuse » ; un boutiquier de Pottsville traitait devant lui les mineurs de Pensylvanie de « population déraisonnable » (2), Dans les Débats du 2 septembre 1902, .1. Bourdeau a signalé l'étrange similitude qui existe entre les idées de A. Carnegie et de Roosevelt, et celles de Nietzsche, le premier déplorant qu'on gaspille de l'argent à entretenir des incapables, le second engageant les Américains à devenir des conquérants, une race de proie (3). (1) De Rousiers, La vie américaine, L'éducation et la société. p. 325. (2) De Rousiers, La vie américaine, Ranches, femmes et mines, pp. 303-303. (3) Dans ce feuilleton. .[. Bourdeau nous apprend ([ue « Jaurès a fort étonné les Français en leur révélant que le héros fût Nietzsche, le surhomme, n'est autre que le prolétariat. » Je n'ai pu me procurer de renseignements sur cette conférence de Jaurès : espérons qu'il la publiera quelque jour. 22

338 RÉFLEXIONS SUR LA VIOLENCE Je ne suis pas de ceux qui regardent le lype alicéii, chanté par Homère, le héros indompté, confiant dans sa force et se plaçant au-dessus des règles, comme devant disparaître dans l'avenir. Si on a cru souvent à sa future disparition, c'est (lui ou s'est imaginé que les valeurs homériques étaient inconciliables avec d'autres valeurs issues d'un principe tout autre; Nietzsche avait commis cette erreur, (qui devait s'imposer à tous les gens qui croient à la nécessité de l'unité dans la pensée. Il est tout à fait évident que la liberté serait gravement compromise si les hommes en venaient à regarder les valeurs homériques ((qui sont bien près des valeurs corréliennes) comme étant propres aux peuples barbares. Et bien des problèmes inouïs ces. « étaient de forcer l'humanité au progrès, si quelque personnage révolté ne forçait le peuple à rentrer en lui-même. Et l'art, qui est bien quelque chose aussi, perdrait le plus beau trésor de sa couronne. Les philosophes sont mal disposés à admettre le droit de l'art de maintenir le culte de la « volonté de puissance » ; il leur semble qu'ils devraient donner des leçons aux artistes et non en recevoir d'eux ; ils estiment que, seuls, les sentiments élevés par les Universités ont le droit de se manifester dans la poésie. L'art, tout comme religion, n'a jamais voulu se soumettre aux exigences des idéologues ; il a le droit de troubler leurs plans d'harmonie sociale ; l'humanité s'est levée bien au-dessus de la liberté de l'art de l'art (n'allez pas songer à la subordonner aux fabricants de plaques sociologiques. Les marxistes sont habitués à voir les idéologues prendre les choses à l'envers et, à l'encontre de leurs ennemis, ils doivent regarder l'art comme une

LA MORALE DES PRODUCTEURS 339

réalité qui fait naître des idées et non corame une application d'idées. B. — • Aux valeurs construites par les maUres, Nietzsche oppose le système construit par les castes sacerdotales, l'idéal ascétique contre lequel il a accumulé tant d'invectives. L'histoire de ces valeurs est beaucoup plus obscure et plus compliquée que celle des précédentes; l'auteur allemand cherche à raltaceler l'origine de l'ascétisme à des raisons physiologiques que je n'examinerai pas ici. Il se trompe certainement lorsqu'il attribue aux Juifs un rôle prépondérant; il ne semble pas du tout que l'antique judaïsme ait eu un caractère ascétique; il a, sans doute, attaché, corame les autres religions sémitiques, de l'importance aux pèlerinages, aux jeûnes, aux prières prononcées dans un appareil misérable; les poètes hébreux ont chanté un Oïr de revanche qui existait au cœur de perséculés; mais jusqu'au second siècle de notre ère les Juifs ont demandé cette revanche aux armes (1); — d'autre part, chez eux la vie de famille était trop forte pour que l'idéal monacal pût devenir important. Si pénétrée de christianisme que soit notre civilisation moderne, il n'en est pas moins évident que, même au Moyen Age, elle a subi des influences étrangères à l'Eglise, en sorte que les anciennes valeurs ascétiques se sont transformées peu à peu. Les valeurs auxquelles le (1) Il faut toujours bien prendre garde que le Juif du Moyen Age, devenu si désigné, ressentait beaucoup plus au chrétien qu'à ses ancêtres.

RKKLEXIO.S;? SCIt 1,V VIOLENTE 3i0 monde contoiporain
tienti le jilus et (lu'il considère coinme les vrales v(ifeiir.s de ceriti^ ne ^^e
réalisent })as dans les couvenls, mais dans la fainille ; le respect de la
personne liumaine, la lidélilé sexuelle et le dévouement poni' les l'aililes
eonstilucnt Ics éléments de moralité doni soni fiers lous les liommes d'un
cu'iir élevé ; — c'est mène Irès soiivent à cela qie l'on réduit la morale.
Lorsqu'on cxamine, avec un esprit crilique, les ccrils si noinhreïix qui ont
trail aiijourd'hui au mariage, on voit ([Lie les rélbmal'urs sérieux se
proposent de perfeclionner les rajiporls familiaux de manière à assurer une
ineilleiire réalisation de ccsvaleurs de verlu ; ainsi, on dcmande que les
seandals de la vie conjugalc ne soientpoint élalés devant les tribunaux, que
les unions ne .soient jdus maintenues quand la fidélité n'existe i)lus, que la
tullellc! des chefs ne soit pas délournée de son but inorai jiotir devenir une
exploilation, eie. D'autre jiait, il est curieux d'observer à (piel poi ni
l'Eglise mceonuail ees valeurs (pie la eivilisalion cbristiano-classique a
juoduiles : elle voit surlout dans le mariage un accord d'inl(>rèls finaneiers
et mondains ; elle est d'une exlrême indulgencce pour la galanterie; elle ne
veut pas admettre ipie runion soit roinpue quand le ménage est deveiiu un
enfer, et ne tieni nul compte de Tobligalion de se dévouer. L('s jirèlres
s'enlendent à inervcilie jioiir luocurer di; riches dols aux nobles appauvris,
au poinl qii'un a pu aia-user l'Kglise de eonsidérer le mariage cornine un
aecoiquement de genlilslhommes vivant en //o/rZoi/x et de bourgeoises
réduites au rijle de nuiniiles. Quand on la rétribuc largi'inent, elle a des
raisons de divorce inqirévues et Irouve moven

1, A MOUALE liES PIUIHUCTEI liS 341 il'anniiler des unions griiantes poir des motifs cocasses ; « Est-ce qu'iin lionime sérieiix, demando ironi(|iiement l'roudhon, un esprit grave, un chrétien, peutse soucier de rainour de sa femmc?... Passe encore si le mari qui demande ledivorce, si la femme qui so séparé, alléguait lerefus du dehilum : alors il yaurait lieu à ruplure, le Service pour lecjuel le mariage est octroyé n'étant pas rémpli (1). » Xotre civilisation en étant venne taire consister presque tonte la morale dans des valeurs dérivées de celles qu'on observc dans la famille normalement constitue, de là soni sorties deux très graves conséquences ; P on s'est demandò si, au lieu de regarder la famille comme étant l'application de tliéorics moralos, il ne serait pas plus exacl de dire que celle-ci est la base de ces théories ; 2" il a semblé que l'Eglise étant devonue incompetente sur l'union sexuelle, devait Tètre aussi en morale. C est bien à ces conelusions que Proudhon alioutissait : « La nature a donné pour organe à la .lusticc la diialité sexuelle... Produire de la Justice, tei est le but supérieur de la division androgyne : la génération et ce qui s'en suit. ne figure plus ici que comme accessoire » (2) — « Le mariage, par son principe et sa destination, étant l' orgniie même (hi (ivoi! ìinntain, la négation (1) Proudhon, rjp. cit., tome IV, p. 09. — On sai!

iiiiFLKXioxs srn i.v yioli:nce 3 {i> vivaiile (hi droil diviii, en contradiction foncielle avec la lb(!'ologie et ri'''jrlise »(l). l/anioiii', par renllioiisiasme qu'd engendre, poutprodiiirc le suilinie san^ lc(|ioI il n'y aurait point de morale cflloace. l'roudioii a (Vrlt la fin de son livre sur la Jiisiiee (Ics pages qui ne seront point tU'jiassées sur le rôle qui appartient à la femme. C. — Nous avons enfin à examiner des valeurs qui échappent à la classification de Nietzsche et qui ont trait aux nipporfs cirs/s . A l'origine, la magie l'ut tivs mi^h'c à l'évaluation de ces valeurs ; chez les Juifs, on a rencontré jusqu'aux temps ivcents, un mélange de préceptes hygiéniques, de règles sexuelles, de conseils relatifs à la procréation, à la bienveillance ou à la solidarité nationale, le tout enveloppé de superstitions magiques ; ce mélange, qui paraît étranger à la philosophie, eut sur leur moralité la plus heureuse influence, tant qu'ils pratiquèrent leur manière de vivre traditionnelle ; et on remarque, encore aujourd'hui, chez eux, une exactitude particulière dans l'exécution des contrats. Les idiotes qui ont cours chez les moralistes modernes viennent pour une très notable part, de la Grèce décadente ; Aristote, vivant dans une époque de transition. (I) l'roiillioii. (h'iirrr.^ . loiiu^ W. p. 1(>9. Osi oxirait ili* ><011 ni'tiire on

LA MORALE DES PRODUCTEURS 343 combina des valeurs anciennes avec les valeurs qui devaient dominer de plus en plus ; la guerre et la production avaient cessé de préoccuper beaucoup les gens des villes, qui cherchaient à s'assurer une douce existence ; il s'agissait surtout d'établir des rapports d'amitié entre des hommes bien élevés et la règle fondamentale sera donc de demeurer toujours dans un juste milieu ; la nouvelle morale devra s'acquérir surtout par les habitudes que prendra le jeune Grec en fréquentant une société cultivée. On peut dire que nous sommes ici sur le terrain de la morale des consommateurs ; il ne faut pas s'étonner si des théologiens catholiques trouvent encore la morale d'Aristote excellente, car ils se placent, eux aussi, au même point de vue des consommateurs. Dans la civilisation antique, la morale des producteurs ne pouvait guère être que celle du maître d'esclaves et elle n'a point permis de longs développements à l'époque où la philosophie fit l'inventaire des usages grecs. Aristote dit qu'il ne faut pas une science bien étendue et bien haute pour employer des esclaves : « Elle consiste seulement à savoir commander ce que les esclaves doivent savoir faire. Ainsi, dès qu'on peut s'épargner cet embarras, on en laisse la charge à un intendant, pour se livrer à la vie politique ou à la philosophie » (1); et un peu plus loin, il écrit : « Il faut donc avouer que le maître doit être pour l'esclave la source de la vertu, qui lui est spéciale, bien qu'il n'ait pas, en tant que maître, à lui communiquer l'apprentissage de ses travaux » (2). Nous (1) Aristote, Politique, livre I, chap. ii, 23. (2) Aristote, op. cit., livre I, chap. v, 11.

liKFI.KXIONS Si n LA VIOLKNCR Mi voilà bien sur le terrain
 ilos })rôoccupations (riii\ coisoiimaloiiir uibain, (lin l'Cirarde conine un
 irravo ennui loblii;ation de pi'ùler la nioindre attention aux oondilions de la
 production (1). Quant à l'esclave. il n'aura besoin que d'une très l'aible
 vertii : « Il en aura ce qu'il en faut pour ne pas négliirer ses travaux par
 intempérance ou paresse. » li conviont de lo trailer avec douccur, quoique
 certaines personncs estiment (/iiP. 12-1 i). Marx romarqiio que Xóiioplion
 parlo do la division dii Iravail daiis l'alolior ol cola lui parafi caraclóriser un
 insliiiicl Uouv'^ooh (Ca/iita/, Ionie 1, |>. 1')!). eoi. 1); jo oroio quo l'ola
 oaraclèriso un obsorvalcur (pii ooiiiiirond riiiiporlanoc do la prodiiolion.
 iniporlanceque IMalon no coimail uullcmoul. Hans Ics .J/owo?y/A/os (livre
 11. 7), Sooralc oonsoillo à un oilovon. a.vaiil uno noinbreuse paroiibi à sa i
 liaiyo. irorgaiiiser un alolior avoo sos parenis; .M. l' Iaoli snpjioso ipio
 o.'osl là uno nonvcauló (Loijon dii 19 avrii 1907); il me seniblo pliilòl ipio l
 'osl un reloiir à dos moMirs plus am-iouiiis. Los liislorions do la
 iiliilosopliio MIO paraissoni avoir ('b' Iròs Imslilos à Xónoi'lion parco qu ii
 ('sl Irop riciur (Irrc ; Plaloii Ioni- roin ioni niioiix parco qu'il osi \\w6
 avist>i(')'ntt\ ol parsiiilo plus dólaobi' do róooouoniic. (2) Arislolo, 0/1. 0/7..
 livre 1. oliap. v, 9 cl 1 1.

LA MOUALh: DES FRODUCTELUS 345 iiients passifs qui n'ont pas besoin de penser. Le socialisme révolutionnaire serait impossible si le monde ouvrier devait avoir une telle morale de faibles ; le socialisme d'Etat s'en accommode parfaitement, au contraire, puisqu'il est fondé sur la division de la société en une classe de producteurs et une classe de penseurs^appliquant à la production les données de la Science. La seule différence qui existerait entre ce prétendu socialisme et le capitalisme consisterait dans l'emploi de procédés plus ingénieux pour se procurer une discipline dans l'atelier. Les moralistes officiels du Bloc travaillent, à l'heure actuelle, à créer des moyens de gouvernement inconnus qui remplaceraient la vague religion que G. de Molinari croit nécessaire au capitalisme. Il est très évident, en effet, que la religion perd chaque jour son efficacité dans le peuple ; il faut trouver autre chose, si l'on veut donner aux Intellectuels le moyen de continuer à vivre en marge de la production.

IV Le problème que nous allons maintenant chercher à résoudre est le plus difficile de tous ceux que puisse aborder l'écrivain socialiste ; nous allons nous demander comment il est possible de concevoir le passage des hommes d'aujourd'hui à l'état de producteurs libres travaillant dans un atelier débarrassé de maîtres. Il faut bien préciser la question ; nous ne la posons point pour le monde devenu socialiste, mais seulement

UÉFLEXIONS SUR LA VIOLENCE 3-IG pour notre temps et
 pour la préparation du passage du monde à venir ; si nous ne faisons pas
 cette limitation, nous tomberions dans l'illusion. Kautsky est fort préoccupé
 de ce qui se produirait au lendemain d'une révolution sociale; il propose
 une solution qui me semble être aussi faible que celle de la Mutualité. Si
 les syndicats ont été assez forts pour décider les ouvriers actuels à
 abandonner leurs ateliers et à subir de grands sacrifices durant les grèves
 soulignées contre les capitalistes, ils seront sans doute assez forts pour
 ramener les ouvriers à travailler et obtenir d'eux un excellent travail régulier,
 lorsqu'il aura été reconnu que ce travail est commandé par l'intérêt général
 (1). Kautsky ne paraît pas, d'ailleurs, avoir une très grande confiance dans
 l'excellence de sa solution. Il n'y a évidemment aucune comparaison à
 établir entre une discipline qui impose aux travailleurs un arrêt général du
 travail, et celle qui les amène à faire marcher des machines avec une
 adresse supérieure. L'erreur provient de ce que Kautsky est bien plus un
 idéologue (qu'un disciple de Marx ; il aime à raisonner sur des abstractions
 et croit avoir fait avancer une question lorsqu'il est parvenu à jongler des
 mots ayant une allure scientifique ; la réalité sous-jacente l'intéresse moins
 que le décor scolastique. Bien d'autres ont commis, d'ailleurs, la même
 erreur que lui et se sont laissés duper par la variété des sens du mot
 discipline : On l'entend aussi bien pour parler d'une conduite régulière ; (1)
 Mouvement socialiste, 15 février 1903, p. 310.

LA MOHALE DES PRODUGTEUUS 347 lière foncée sur les arJeurs de l'anie profonde que pour parler d'une contrainte extérieure. L'histoire des anciennes corporations ne fournit pas de renseignements qui soient vraiment utilisables ; il ne semble pas qu'elles aient jamais eu pour effet de provoquer un mouvement progressif quelconque ; on pourrait plutôt penser qu'elles servaient à protéger la routine. Quand on examine de près le trade-unionisme anglais, il n'est pas douteux qu'il ne soit aussi fort imbu de routine industrielle. L'exemple de la démocratie n'est pas capable, non plus, de jeter des lumières sur la question. Un travail conduit démocratiquement serait réglementé par des arrêtés, surveillé par une police et soumis à la sanction de tribunaux distribuant des amendes ou de la prison. La discipline serait une contrainte extérieure fort analogue à celle qui existe aujourd'hui dans les ateliers capitalistes ; mais elle serait probablement encore plus arbitraire en raison des calculs électoraux des comités. Quand on réfléchit aux singularités que présentent les jugements en matière pénale, on se convainc aisément que la répression serait exercée d'une manière fort peu satisfaisante. On semble être d'accord pour reconnaître que les petits délits ne peuvent pas être facilement jugés par les tribunaux, suivant les règles d'un rigoureux système juridique ; on a souvent proposé d'établir des conseils administratifs pour statuer sur le sort des enfants ; la mendicité est soumise, en Belgique, à un arbitraire administratif que l'on peut comparer à celui de la police des mœurs ; on sait que cette police, malgré d'innombrables réclamations, continue à être presque

UÉI-],EMI0NS SLR LA VIOLKNCi: ■MS souveraine eii France. Il est mènè i'emarkal)le que pour les délits notables rintorvction administratiave devlennè tous Ics joiirs plus forte, car on accorde, de plus on plus, aiiix cltèfs des Services pénitèntiaires le pouvoir de tonipérou même desupprimer les peincs ; les médecins et les soeialogues prèchent beaucoup pour ce système, qui teiid a donner à la police un rôle aussi grand que celui c[u'clle a eu dans l'Ancien Régine. L'expérience inontre que le règi me de l'atelier capitaliste est fori supérieir à celui de la police, en sorte qu'on ne volt pas trop comient il serait possible de perfectionner la discipline capitaliste au moyen des procédés dont dispose la démocratie (I). J'esliine qu'il y a quelque chose de juste dans l'hypothèse de Kautsky : celui-ci a eu l'intuition que le moteur du mouvement révolutionnaire devrait être aussi le moteur de la morale des producteurs ; c'est là une vue pleinement conforme aux principes marxistes, mais il convien d'appliquer cette idée lout autrement (que n'a fait l'auteur allemand. Il ne faut pas croire que l'action (In syndicat sur le travail soit directe. cornine il le suppose : rinfluence doit résulter de médiations. On arrive à un résultat satisfaisant en partant des Irès curieuses analogies qui existent entre les qualités les plus (I) <>11 jioiirnil même se dcinnndor si l'idéal des ilcmorrales lionnèlcs et cclairés no serait pas. :i l lieiire aclnelle. la ilisciplinc (le l'alolier eapilaliste. la? ronforcementii dii poiivoir allriljiié aiiix iiiiairos cl aiiix goiiveenenis d Clal cii Aiiiéri'pie me somide «"Ire un signe «1«* « olle lendaiiro. (dslrogorski, 1. (1 l(hii(ier

LA MORALE DES PRODUCTEURS 3-40 remarquables des
soldats qui firent les guerres de la Liberté, celles qu'engendre la propagande
faite en faveur de la grève générale et celles que Ton doit l'éclairer d'un
travailleur libre dans une société hautement progressive. Je crois que ces
analogies constituent une preuve nouvelle (et peut-être décisive) en faveur
du syndicalisme révolutionnaire. Pendant les guerres de la Liberté, chaque
soldat se considérait comme étant un ayant à faire quelque chose de très
important dans la bataille, au lieu de se regarder comme étant seulement
une pièce dans un mécanisme militaire confié à la direction souveraine
d'un maître. Dans la littérature de ces temps, on est frappé de
voir opposer constamment les /hommes //ères des armées républicaines aux
automates des armées royales ; ce n'étaient point des figures de rhétorique
que maniaient les écrivains français ; j'ai pu me convaincre, par une étude
approfondie et personnelle d'une guerre de ce temps, que ces termes
correspondaient parfaitement aux véritables sentiments du soldat. Les
batailles ne pouvaient donc plus être assimilées à des jeux d'échecs dans
lesquels l'homme est comparable à un pion ; elles devenaient des
accumulations d'exploits héroïques, accomplis par des individus qui puisent
dans leur propre enthousiasme les motifs de leur conduite. La littérature
révolutionnaire n'est pas totalement mensongère lorsqu'elle rapporte un si
grand nombre de mots grandiloquents qui auraient été lancés par des
combattants ; sans doute, aucune de ces phrases ne fut énoncée par les gens
auxquels on les attribua ; la forme est due à des hommes de lettres habitués
à manier la déclamation

350 uÉFLExioxs srn la viole.ncic tion classique ; mais le fond est récl, cn ce sens que nous avons, grilce aux mensonges de la rhétorique rcvolutionnair'c, ime représcntalion parfaitement exacte de l'aspect sous Icquel les cornbaltanls voyaient la guerre, l'expression vraie des sentimenls qii'olle provoquait et la lonalilé même cles combats tout homériques qui se livralcnt alors. Je ne penso point (luc jainais aucun des acteurs de ces drames ait proteste contro lcs paroles qui lui furent prèlces ; c'est que cliacun y retrouvait son àine intime sous des détails fantasliques (I). Jusqu'au moment où parut JN'opoléon, la guerre n'eut point le caractère seientifique que les tlicoriciens ultérieurs de la stratégie ontcru parfois lui attribuer; trompés par l'analogie qu'ils trouvaient entro lcs triompbes des armées révolutionnaires et ceux des armées napoléoniennes. les historiens oit imagi né que les généraux antérieurs à Xajioiéon avaient fait de grands plans de campagne : de tels plans n'ont pas existé ou n'ont eu qu'une influience iiiifiiiiment failile sur la marebe des opérations. Les meilleirs olTieiers de ce temps se rendaienl compie qui* leur lalenl consistait à fournir à leurs lroupes les moyens matéi icls de manifester leur clan ; la victoire était assurée clia(lue fois que les soldats pouvaient donnei' libre carrière à tout leur entrain, sans ètro cntravés par la mauvaise adminislration des subsislances et jiar la soltise des liejnvstuitants du pcuple s'im(I) Celle liisloire osi ciieoiilin'e aiissi (rime Ionie d'avenlurch «pii Olii èie r:ilii'iijiièe.s ;i rimilalioii d'a vciiliros réelles et (pii Olii line jiareillé éviileile avec eelles ijii devaient rendre pojinlaires. Lr.< tmix mouaqurtaircf!.

LA MORALE DES PRODUCTEURS 35 f. prévoyant stratégies.

Sur le champ de bataille, les chefs donnaient l'exemple du courage le plus audacieux et n'étaient que des premiers combattants, comme de vrais rois barbares : c'est ce qui explique le grand prestige qu'acquirent immédiatement, sur de jeunes troupes, tant de sous-officiers de l'Ancien Régime que l'acclamation unanime des soldats porta aux premiers rangs, au début de la guerre. Si l'on voulait trouver, dans ces premières armées, ce qui tenait lieu de l'idée postérieure d'une discipline, on pourrait dire que le soldat était convaincu que la moindre défaillance du moindre des troupiers pouvait compromettre le succès de l'ensemble et la vie de tous ses camarades — et que le soldat agissait en conséquence. Cela suppose qu'on ne tient nul compte des valeurs relatives des facteurs de la victoire, en sorte que toutes choses soient considérées sous un point de vue qualitatif et individualiste. On est, en effet, prodigieusement frappé des caractères individualistes que l'on rencontre dans ces armées et on ne trouve rien qui ressemble à l'obéissance dont parlent nos auteurs actuels. Il n'est donc pas du tout inexact de dire que les incroyables victoires françaises furent alors dues à des baïonnettes intelligentes (1). (1) Dans la littérature qui a fait

352 UKFLKXIOXS SUR LA VIULK.NCi; Le nièiiiie esprit se retrouve dans les groupes ouvriers qui sont passionnés par la grève générale ; ces groupes se représentent, en fait, la révolution comme un immense soulèvement qu'on peut encore qualifier d'individualiste : chacun marchant avec le plus d'ardeur possible, opérant pour son compte, ne se préoccupant guère de subordonner sa conduite à un grand plan d'ensemble savamment combiné, (le caractère de la grève générale prolétarienne a été, infailliblement, signalé et il n'est pas sans étonner des politiciens avides qui comprennent parfaitement qu'une révolution menée de cette manière supprimerait toute chance pour eux de s'emparer du gouvernement. Mais, que personne ne songe à ne pas classer parmi les gens les plus avisés qui soient, a très bien reconnu le danger qui le menace ; il accuse les partisans de la grève générale de morceler la vie et d'aller au-devant de la révolution (I). Ce caractère doit se traduire ainsi ; les syndicalistes révolutionnaires veulent exalter l'individualisme de la vie du producteur ; ils vont donc contre les intérêts des politiciens, qui voudraient diriger la révolution (de manière à transmettre le pouvoir à une nouvelle minorité ; ils sapent les bases de l'Etat. Nous les considérons / comme / (pp. 1-11) et p. 37). (Le général a été l'im « Les seuls les plus éminents (le nôtre CRN altière ; celle armée j'aurais avoir coïncider un sentiment (le l'agorrio bioi supérieur à celui (ilomcuro dans les années annos. (I). l'année. l'écrit pp. 117-118.

LA MORALE DES PRODUCTEURS 303

sommes parfaitement d'accord sur tout cela ; et c'est justement ce caractère (effrayant pour les socialistes parlementaires, financiers et idéologues) qui donne une portée si extraordinaire à la notion de la grève générale. On accuse les partisans de la grève générale d'avoir des tendances anarchistes ; on observe, en effet, que les anarchistes sont entrés en grand nombre dans les syndicats depuis quelques années et qu'ils ont beaucoup travaillé à développer des tendances favorables à la grève générale. Ce mouvement s'explique de lui-même, en se reportant aux explications précédentes ; la grève générale, tout comme les guerres de la Liberté, est la manifestation la plus éclatante de la force individualisante dans des masses soulevées. Il me semble, au surplus, que les socialistes officiels feraient aussi bien de ne pas tant insister sur ce point ; car ils s'exposent ainsi à provoquer des réflexions qui ne seraient pas à leur avantage. On serait amené, en effet, à se demander si nos socialistes officiels, avec leur passion pour la discipline et leur confiance infinie dans le génie des chefs, ne sont pas les plus authentiques héritiers des armées royales, tandis que les anarchistes et les partisans de la grève générale représenteraient aujourd'hui l'esprit des guerriers révolutionnaires qui méprisaient, si copieusement et contre toutes les règles de l'art. Ces belles armées de la coalition. Je comprends que les socialistes homologués, contrôlés et dûment patentés par les administrateurs de l'humanité aient peu de goût pour les héros de Fleurus, qui étaient fort mal habillés et qui auraient fait mauvaise figure dans les salons des grands financiers ; mais tout le monde ne

23

301 UÉP.LKXIONS SUU I.A Vil)LE.NCB subordonne pas sa pensée aux convenances des commanditaires de Jaurès. V Nous allons maintenant chercher à signaler des analogies qui montreront comment le syndicalisme révolutionnaire est la grande force éducative que possède la société contemporaine pour préparer le travail de l'avenir. A. — Le producteur libre dans un atelier de haut progrès ne doit jamais mesurer les efforts qu'il fournit à un étalon extérieur ; il trouve médiocres tous les modèles qu'on lui présente et veut dépasser tout ce qui a été fait avant lui. La production se trouve ainsi assurée de toujours s'améliorer en qualité et en quantité ; l'idée du progrès indéfini est réalisée dans un tel atelier. Les anciens socialistes avaient eu l'intuition de cette loi lorsqu'ils avaient demandé que chacun produisît suivant ses facultés ; mais ils ne savaient pas expliquer leur règle (qui, dans leurs utopies, semblait plutôt faite pour un couvent ou pour une famille que pour une société moderne. Quelquefois cependant, ils imaginaient chez leurs hommes une ardeur semblable à celle que vous fait connaître l'histoire de certains grands artistes ; ce dernier point de vue n'est nullement négligeable, encore que les anciens socialistes n'aient pas approfondi ce rapprochement.

LA morale UES PUODUCTEURS 335 Toutes les fois que Ioti aborde une question relative au progrès industriel, on esfcamené à regarder l'art comtne une anticipation de la plus haute production — quoique l'artiste, avec ses caprices, semble ótre souvent aux antipodesdu travailleur moderne (t). Certe analogie estjustiflée par le fait que Partiste n'aime pas à reproduire des types regus ; Yinfinilé de son vouloir le distingue de Tartisan qui réussit surtout dans la reproduction indéfinie des types qui lui soni étrangers. L'inventeur est un artiste qui s'épuise à poursuivre la réallsation de fins que les gens pratiques déclarent, le plus souvent, absurdes, et qui passe assez facilement pour fon, s il a fait une découverte considérable ; — les gens pratiques sont analogues aux artisans. Dans toutes les Industries, on pourrait citer des perfectionnements considérables qui ont eupour origine de petits cbangenients opérés pardes ouvriers doués du gont de Partiste pour Pinnovation. Cet état d'esprit est encore exactement celui que Poti rencontrait dans lespremières armées qui soutinrent (1) (Juand on parie de la valeur educai ive de Parl.oii oub'lie souvent que les niauirs des arlisles ni modernes. fondécs sur Pimilation d'iine aristocratie joviale. no sont nullemenl nécessaires et dérivent d une Iradition (jiii a été fatale à beatK-oupde beaux lalents. — Lafarguc parati croire que le bijoulicr parisien pourrait bieu avoir besoin de se vèlir élégaininent, de manger des huilres et de courir les filles pour « reproduire lacpialilé arlistique de sa inain-d'oeuvrc ». {Journal des économistes. se|)tembre 1884. p. 386.) Il ne donne aucune raison ;'t Pappai de ce paradoxe ; on pourrait

UKn. EXIONS PI'R LA VIOLEXCE 3oC) les guerres de la Liberté et celui que possèdent les propagandistes de la grève générale. Cet individualisme passionné n'aurait rien à voir avec des classes ouvrières qui auraient reçu leur éducation de politiciens ; elles ne seraient pas aptes qu'à changer de maîtres. Les mauvais bergers espèrent bien qu'il en sera ainsi ; et les lions de Bourse ne leur donneraient pas d'argent s'ils n'étaient persuadés que le socialisme parlementaire est très compatible avec les pillages de la Finance. B. — L'industrie moderne est caractérisée par un souci toujours plus grand de l'exactitude ; au fur et à mesure que le rouillage devient plus scientifique, on exige que le produit présente moins de défauts cachés et que sa qualité réponde ainsi parfaitement, durant l'usage, aux apparences. Si l'Allemagne n'a point conquis encore la place qui devrait lui revenir dans le monde économique en raison des richesses minéralogiques de son sol, de l'énergie de ses industriels et de la science des techniciens, cela tient à ce que, pendant longtemps, ses fabricants crurent qu'il était facile d'inonder le marché avec de la camelote ; bien que la production allemande se soit fort améliorée depuis quelques années, elle n'a point encore d'une très haute considération. Nous pouvons, ici encore, rapprocher l'industrie haut

LA .MORALE DES PRODUCTEURS 357 soni iiniversellenient
condamnés par les auteurs qui ont une autorité dans l'esthétique (1). Cotte
probité, qui nous semble aujourd'hui aussi nécessaire dans l'industrie que
dans l'art, ne fut guère soupçonnée par les utopistes (2); Fourier, au début
de l'ère nouvelle, croyait que la tromperie sur la qualité des marchandises
était un trait caractéristique des relations entre civilisés ; il tournait le dos au
progrès et se montrait incapable de comprendre le monde qui se
fournissait autour de lui ; comme presque tous les professionnels de la
prophétie, ce prétendu voyant confondait l'avenir avec le passé. Marx dira,
tout au contraire, que « la tromperie sur la marchandise est injuste dans le
système capitaliste de production », parce qu'elle ne correspond plus au
système moderne des affaires (3). Le soldat des guerres de la Liberté
attachait une importance presque superstitieuse à l'accomplissement des
moindres consignes. De là résulte qu'il n'éprouvait (!) Voir dans Les sept
lampes de l'architecture de Ruskin le chapitre intitulé ; Lampe de vérité. (2)
Il ne faut pas oublier qu'il y a deux manières de raisonner sur l'art ;
Nietzsche reproche à l'un d'avoir « comme tous les philosophes nié l'existence sur
l'art et le beau en spéculateur. au lieu de viser le problème esthétique en se
basant sur l'expérience de l'artiste, du créateur. » {Généalogie de la morale,
trad. I. Vauc., p, 195.) A l'époque des utopistes, l'esthétique était un pur
bavardage d'érudits, qui ne savaient pas de s'extasier sur l'habileté
avec laquelle l'artiste avait su tromper son public. (3) Marx, Capital, trad.
I. Vauc., tome III, première partie, p. 375.

308 HKFLEMOXS SLR LA VIOLEXCE aucune pillò poir les gònòraux ou lcs fonctionnaires qu'il voyait guillotiner après quelque dōfaite, sous rincilpalion de nianqueiiient à lear devoir ; il ne coiiiprenait point ces òvòneinents cornine peni les juger l'historien d'aujoird'hui ; il n'avait aiicun moven poir savoir si vraiment les condamnés avaient commisune trahison ; l'insuccès ne pouvait ótre expliqué à ses ycux que par quelque faute très grave iinpulable à ses cliefs. Le baili sentiment que le soldal avait de son propre devoir et Texcessive probilò qu'il apportait dans l'exécution des inoindres consignes, ranicnaient à approuver les mesures de rigueur prises conlre les homnies qui lui seniblaient avoir causò le malheur de Tarniée et fall perdre le fruii de lant d'hòroTsmes. Il nest pas difficile de voir que le niéine. esprit se retrouve durant les grèves; les ouvriers vaincus soni persuadòsque leur insuccès lient à la vilenie de quelques eaniarades qui n'ont pas fait tout ce qu'on avait le droit d attendre d'eux ; de nombreuses accusations de Iraliison se produisent. parce que la trahison peut seule expliquer, pour des inasses vaincues, la dōfaite de troupes hòro'ùiuves ; beaucoup de violenees doivent ainsi se raltaeber au sentiment (pie lous ont ac

LA MOÏAL.I: DES PÏODUCTELRS 359 C. — Il n'y aurait jamais de grandes prouesses à la guerre, si chaque soldat, tout en se concluisant comme une individualité héroïque, prétendait recevoir une récompense proportionnée à son mérite. Quand on lance une colonne d'assaut, les hommes qui marchent en tête savent qu'ils sont envoyés à la mort et que la gloire sera pour ceux qui, montés sur leurs cadavres, entreront dans la place ennemie; cependant ils ne réfléchissent point sur cette grande injustice et ils vont en avant. Lorsque dans une armée le besoin de récompenses se fait très vivement sentir, on peut affirmer que sa valeur est en baisse. Des officiers qui avaient fait les campagnes de la Révolution et de l'Empire, mais qui ne servirent sous les ordres directs de Napoléon que durant les dernières années de leur carrière, furent très étonnés de voir naître grand tapage autour de faits d'armes qui, au temps de leur jeunesse, fussent passés inaperçus ; « J'ai été comblé d'éloges, disait le général Duhesme, pour des choses qui n'eussent pas été remarquées à l'armée de Sambre-et-Meuse (1). » Le cabotinage était polisson par Murai jusqu'au grotesque, et les historiens n'ont pas assez remarqué quelle responsabilité Contrai de travail à expliquer les raisons qui justifient le boycottage des ouvriers qui ne suivent pas leurs camarades dans les grèves; il estime que ces gens méritent leur sort parce qu'ils sont d'une valeur professionnelle et morale notoirement inférieure. Cela me semble fort insuffisant pour rendre compte des raisons qui, aux yeux des masses ouvrières, expliquent ces violences. (1) Lal'aile. Mémoires sur les révolutions de Catalogne de 1808 à 1814, p. 336.

'Uio IUCTLK.VIOXS SLR I.A YIOLKNCIv incombe à Napoléon dans celle (l'égénescence du véritable esprit guerrier. Il était étranger à ce grand enthousiasme qui avait fait accomplir tant de merveilles aux hommes de 1714 ; il croyait qu'il lui appartenait de mesurer toutes les capacités et d'attribuer à chacun une récompense exactement proportionnée

LA .MORALE DES PRODUCTEURS 361 supérieur, qui semblent être demeurés toujours confondus dans la masse des compagnons ; ils ne produisaient pas moins des chefs-d'œuvre. Viollet-le-Duc trouvait étrange que les archives de Notre-Dame ne nous aient pas conservé de détails sur la construction de ce gigantesque monument et qu'en général les documents du Moyen Âge soient très sobres de notices sur les architectes ; il ajoute que « le génie aime se développer dans l'ombre et qu'il est de son essence même de rechercher le silence et l'obscurité » (1). On pourrait même aller plus loin et se demander si les contemporains se doutaient que ces artistes de génie élevaient des édifices d'une gloire impérissable ; il me paraît très vraisemblable que les cathédrales n'étaient admirées que par les seuls artistes. Cet effort vers le mieux qui se manifeste, en dépit de l'absence de toute récompense personnelle, immédiate et proportionnelle, constitue la vertu secrète qui assure le progrès continu dans le monde. Que deviendrait l'industrie moderne si elle ne se trouvait d'inventeurs que pour des choses qui doivent leur procurer une rémunération à peu près certaine ? Le métier d'inventeur est bien (1) Viollet-le-Duc. Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle, tome IV, pp. 42-13. Ceci n'est pas en contradiction avec ce qu'on lit à l'article « architecte » ; on y apprend que les constructeurs inscrivaient souvent leur nom dans les cathédrales (tome I, pp. 109-111) ; on apprend de là que ces œuvres n'étaient pas anonymes (Bréhier, Les églises gothiques, p. 17) ; mais que disaient ces quelques inscriptions aux gens de la ville ? Elles ne pouvaient avoir d'intérêt que pour les artistes qui venaient plus tard travailler dans le même édifice et qui connaissaient les écoles.

HKI'LVIO.VS SUH LA VIOLE.SCi: 3()2 le plus misérable de tous. et cepeulaul il n'esl jamais abandonné. — Dans les aleliers, que de fois de petites niodificalions apporlées dans le travail par dos ouvriers ingénieux onl fini par provoquer. grâce h leuraccumulation. de profonds perfectionneinents, sans que les innovateurs aient jamais pu tirer un liénéfice durable et appréciable de leni' ingéniosité? — Kt même le simple travail aux pièces n'est-il point parvenu cà engendrer un progrès leni, mais ininterroinpu dans la prodiiclivité, progrès qui, après avoir quelque tenips amélioré la situation de quelques Iravailleurs et surtout celle de leurs patrons, finit par profiter surtout aux acheteurs ? Renan se deinandait ce qui fait agir les béros des grandes giiordes : « Le soldat de Napoléon se disait bien qu'il serait toujours un pauvre bomine ; mais il sentait que répopée à laquelle il travaillait serait éternelle, qu ii vivrail dans la gioire de la France.)> Les Grecs avaient combatti! pour la gioire ; les Russes et les Turcs se font tuer parco qu'ils attendeitt un paradis cbiméi ique. « On ne lait pas le soldat avec la promesse dos récoinpense^^ lemporelles. Il lui faut rimuiortalilé. A défaut du paradis, il y a la gloii'o qui est ime espèce d immorlalilé (1 » Le progrès économique dopasse inliniment nos personnes et profili» beaucoiip plus aux générations futures (|u'à ceux qui le eréent ; mais donne-t-il la gioire? y a-l-il uno ópopée économique qui puisse enthousiasmer (1) Uen.iii. ///.v7o//v du ncuple d'hraid. tome IV, p. LM . — Renan me sondile avoir assimilé mi peii lógórcmiml la gioire el rimmorlalilé : il a ólé vicliine dos figiios de

LA MORALE DES PRODUCTEURS 36H les travailleurs ? Le ressort de l'immortalité, que Renan regardait comme si puissant, est évidemment sans efficacité ici, car on n'a jamais vu des artistes produire des chefs-d'œuvre sous l'influence de l'idée que ce travail leur procurerait une place dans le paradis, comme les Turcs se font tuer pour jouir du bonheur promis par Mahomet. Les ouvriers n'ont même pas complètement tort lorsqu'ils regardent la religion comme un luxe bourgeois, parce qu'en effet la religion n'a pas de ressources pour faire perfectionner les machines et pour donner des moyens de travailler plus rapidement. Il faut se poser la question autrement que ne fait Renan ; il faut savoir s'il y a, dans le monde des producteurs, des forces d'enthousiasme capables de se combiner avec la morale du bon travail, en sorte que, dans nos jours de crise, celle-ci puisse acquiescer l'autorité qui lui est nécessaire pour conduire la société dans la voie du progrès économique. Nous devons prendre garde que le sentiment très vif que nous avons de la nécessité d'une telle morale et le désir ardent que nous avons de la voir se réaliser, ne nous induisent à accepter des fantômes comme des puissances capables de remuer le monde. L'abondante littérature idyllique des professeurs de rhétorique est évidemment une pure vanité. Sont vains également les efforts tentés par tant de savants pour trouver dans le passé des institutions à imiter, qui seraient capables de discipliner leurs contemporains : l'imitation n'a jamais donné grand-chose de bon et a souvent engendré beaucoup de déboires ; combien n'est-elle pas absurde, l'idée d'emprunter des structures sociales abolies des moyens propres à

3G4 nKFLEXIOXS srit LA VIOI.E.SCE contrùler ime economie de la production qui se présente coinmo devant ótre, tous Icsjours davantagc, en centra diction avec Ics ékonomies précédentes? X'y a-t-il donc ricn h cspérer? La inorale n'est point destiiiée à perir parcc que ses inoteiirs seront cliangés ; elle n'est point condainnée à devenir un siinple recueil de préceptes, si elle peuts'allier

LA MOIULE DES PUODUCTEURS 3Uo Je m'arrête ici, parce qu'il me semble que j'ai accompli la tâche que je m'étais imposée ; j'ai établi, en effet, que la violence prolétarienne a une toute autre signification historique que celle que lui attribuent les savants superficiels et les politiciens ; dans la ruine totale des institutions et des mœurs, il reste quelque chose de puissant, de neuf et d'intact, c'est ce qui constitue, à proprement parler, l'âme du prolétariat révolutionnaire ; et cela ne sera pas entrainé dans la déchéance générale des valeurs morales, si les travailleurs ont assez d'énergie pour barrer le chemin aux corrupteurs bourgeois, en répondant à leurs avances par la brutalité la plus intelligible. Je crois avoir apporté une contribution considérable aux discussions sur le socialisme ; ces discussions doivent désormais porter sur les conditions qui permettent le développement des puissances spécifiquement prolétariennes, c'est-à-dire sur la violence reliée à l'idée de grève générale. Toutes les vieilles dissertations abstraites deviennent inutiles sur le futur régime socialiste ; nous passons au domaine de l'histoire réelle, à l'interprétation des faits, aux évaluations éthiques du mouvement révolutionnaire. Le lien que j'avais signalé, au début de ces recherches, entre le socialisme et la violence prolétarienne, nous apparaît maintenant dans toute sa force. C'est à la violence que le socialisme doit les hautes valeurs morales par lesquelles il apporte le salut au monde moderne.



APPENDICE UNITÉ ET MULTIPLICITÉ I. Images biologiques
qui l'ont rendue unitaire; leur origine. II. Unité antique et ses exceptions.
— Mystique chrétienne et son influence sur la philosophie moderne. — Les
droits de l'homme ; leurs sources et leur critique. — Utilité de la
conception de l'homme (historique). III. La monarchie ecclésiastique. —
Harmonie des pouvoirs. — Abandon de la théorie de l'harmonie ; idée
plus mieux comprise aujourd'hui. IV. Goût actuel des catholiques pour l'
adaptation. — Indivisibilité de l'Etat. — Les luttes actuelles. V.
Expériences contemporaines fournies par l'Eglise : parlementarisme ;
séparation

368

Il était évident que, suivant l'orientation du bon sens, la notion de société est toute pénétrée de l'idée d'unité. Que, dans beaucoup de circonstances, dans celles notamment qui sont les plus propres à agir sur les constructions de l'esprit qu'on rapporte au bon sens, l'unité de la société doit être prise en très sérieuse considération, c'est ce qu'aucune personne raisonnable ne songera à contester. On peut dire, en effet, que l'unité sociale nous presse de tous côtés, en quelque sorte, dans le cours ordinaire de l'existence, parce que nous sentons s'exercer, presque tout le temps, les effets d'une autorité hiérarchisée, qui impose des règles uniformes aux citoyens d'un même pays. Il ne faut pas oublier, d'autre part, que si le bon sens est parfaitement adapté aux conditions des relations communes, il laisse, à peu près normalement, de côté les événements les plus graves de la vie, ceux dans lesquels s'accuse la valeur des volontés profondes; on ne doit donc pas regarder comme certain que l'idée d'unité doit s'imposer à toute philosophie sociale. Certaines habitudes de langage fort répandues aujourd'hui ont plus contribué que tous les raisonnements à populariser les préjugés unitaires. On a trouvé commode d'employer. Très récemment, des formules dans lesquelles les organisations humaines sont assimilées à des organismes d'ordre supérieur; les sociologues ont retiré d'énormes avantages de ces manières de parler, qui leur permettaient de faire croire (qu'ils possédaient une Science très sérieuse, basée sur la biologie; comme les naturalistes ont fait, durant le XIX^e siècle, beaucoup de découvertes reléguées, la sociologie a profité du prestige que possédait ainsi l'histoire naturelle. De telles

UNITE ET MULTIPLIGITE 309 analogies socio-biologiques
 présentent l'idée crunilé avec line Insistance singulière ; on ne peut, en
 efllet, étudiei* les grands animaux sans être frappe de l'état d'extrénie
 dépendance dans lequel soni les parties par rapport à toni le corps vivant.
 Cette liaison est même tellement étroite que beaucoup de savants crurent
 longtemps qu'il serait inipossibile d'appliquier à la physiologie les niéthodes
 qui réussissaient si bien en physique ; l'uiiité naturelle se troiiverait,
 pensaient-ils, compromise par les dispositi (s artificiels de
 rexpérimentation, en sorte qu'on observerait seiilement un être malade,
 analogue à ceux qui sont ruinés par des néoplasmes (l Il n'estpas nécessaire
 d'être un trèsprofond pbilosophie polir s'apercevoir que le langage nous
 trompe constaniinent sur la véritable nature des rapports qui existent elitre
 les choses. Bien souvent, avant de s'engager dans la critique dogmatique
 d'un système, il y aurait un très réel avantage à rechercher quelles sont les
 origines des images qui s'y rencontrent d'une manière fréqiiente. Dans le
 cas actuel, il est évident que les analogies socio biologiques montrent la
 réalité au rebours de ce qu'elle est. Qu'on lise, par exemple, le livre fameux
 d'Edmond Pender sur les Colanies animales : ce savant arrive à rendre
 convenablement intelligibles les phénoinènes mystérieux qu'il veut décrire,
 en employant des Images empruntées aux associations si variées que les
 hommes (i) 1 ..es phjsiologistos s'arrangcnt poni* que leurs expcrievccs ne
 Iroublent i)as le cours régulier des pliénomcncs d'une manière lolle ipie
 ranimal puisse Otre assimilé à un malade.

370 ULIFLIXIONS SUR LA VIOLKN CIC rormeit entro eux :
il suit ainsi ime mólhoclc très honne, car il einploie des parties relativement
asse/, claires de la eonnaissance pour Taire onlendre l or^xanisation de
parties extróineinent ohsciies (1); mais il nc se doute pas iin inslant de la
nature dii travail auqiel il se livre. 'l'i ornpó par la doclrino des sociologiies
qui prétendenl enseigner quelquc cliosc de plus relevé que la biologie. il
imagino quo des recliierclies sur les colonics animales soni propres à fouruir
des bases à ime sciencce sociale destinée « à nous pcrmettre do prévoir
ravnir de nos sociólós, d'en róglor rordonnanoe et de justifier les conlrats
sur lesquels elles reposent » (2). Après avoir utilisé, pour obtenir de bonnes
descriptions biologiques, les abondantes rossoiirces que nous fournissent les
groupes liumains. a-l-on le droit de reporter, cornine font lessociologues,
dans la pliilosopbie sociale des forinules qui avaienlélé conslriiites au inoyen
d'obsorvations faitessurles boinrnes. mais qui, aucours de leur adaptation
aux bosoins de riiistoire naturelle, nc soni évideinmeiit passans av

UNITK KT MULTIPLICITt: 371 organismes, elles ont singulièrement défiguré la notion de la conscience humaine en supprimant ce que tout le monde regarde comme étant les plus nobles privilèges de l'homme et de sa nature. Quand on compare entre elles les colonies animales, on peut les ranger sur une échelle d'évolution aboutissant à cette unité parfaite de toutes les activités partielles que nous révèle dans l'homme sa psychologie normale ; on peut dire de celles qui sont le moins dominées par un centre directeur, qu'elles possèdent déjà l'unité en puissance ; les divers moments se distinguent les uns des autres seulement par la concentration plus ou moins grande qu'ils présentent ; car il n'y a, nulle part, d'élément irréductible. Par contre, on a souvent dit que nos sociétés occidentales, grâce à leur culture chrétienne, offrent le spectacle de consciences qui ne parviennent à une pleine vie morale qu'à la condition de comprendre l'infinité de leur valeur (1) ; de telles sociétés sont donc inconciliables avec l'unité que nous révèlent les colonies animales. En ramenant dans la sociologie les images sociales que la biologie a arrangées pour ses besoins, on s'expose donc à commettre de graves contresens. II Les historiens ont souvent signalé que les sociétés antiques étaient beaucoup plus unitaires que les (I) Taine, Le gouvernement révolutionnaire, p. 120. G. Hegel, Philosophie de l'esprit, trad. franç., tome II, p. 254.

372 Hia' l.E. \IO. \> SL'K I.A V1U1.ENCE nùtres (1). Eii lisaiit, au deuxiène livrc de la Polilitjnc, les arguiiients qu'Aristole oppose aux lliéories plaloniciennes, Oli se rend bieii compie que I csprildes philosophes grecs avait été géiiérameul dominò par I idée que riinilé la plus absolue est le plus grand bienqu'on puisse soubaiter pour unc cilé (2) ; oii est nième amene îi douter qu'Aristote eùt osé présenteravec aiitant d'assuraiice ses conceptions anti-unitaires si, de son tenips, les cités n'eussent été atteintes d'une irrénédiablc décadence, cu sorte que la restauration de l'ancienne discipline dùt paraître étrangement iitopique à ses lecteurs. Il a bien existé, à toules Ics époques probablernent, des éléments anarchiques dans le monde : mais ces élnients élaient confinés sur Ics liniiles de la société, qui ne Ics protégeait pas ; le peuplc ne parvenail à coinprendre leur existence qu'en supposant l'existence de protecleurs mystérieux qui défendaient ces isolés conlre les dangers qui les nienacaient; de telles anomalies ne pouvaient avoir d'innuence sur l'esprit des bommosqui cbercbèrent à fonder en Grèce la science de la politique sur l'obsrvation des clioses qui arrivent le plus ordinairement. Les meiulians, certains artisles ambulans et notaininent les cbanteui's, les bandits ont fournl les types les plus notables de risolenient ; leurs aventures ont pu (1) Doni Lcc1cit

UXRRÉ ET MULTIPUCITÉ 373 donnei' naissance cà des légendes
 qui charniaient les niasses populaires ; ce charme provenait surtoit de ce
 que ces aventures renfermaient d'extraordinaire ; l'extraordinaire ne
 pouvait entrer dans la philosophie classique des Grecs. Je crois bien,
 cependant, qu'en dépit de celle règle Aristote s'est souvenii du héros grec,
 qui avai occupo line place si éminente dans les traditions nationales, quand
 il a parie de la destinée réservée à l'homme de génie. Celui ci ne peut être
 soumis aux lois communes ; on ne saurait le supprimer par la mort ou par
 l'exil ; la Grèce n'a donc d'autre parti à prendre que celui de se soumettre à
 son autorité. Il faut observer que ces réflexions célèbres occupent seulement
 quelques lignes dans la *Politique* et, surtout, qu'Aristote semble regarder
 comme fort peu vraisemblable l'hypothèse de la réapparition de tels demi
 dieux (1). Les ascètes étaient appelés à avoir une histoire bien autrement
 importante que les autres hommes. Les hommes qui se soumettent à
 des épreuves corporelles propres à frapper de stupeur l'imagination du
 peuple, sont regardés, dans tout l'Orient, comme étant placés au-dessus des
 conditions qui limitent les forces humaines ; en conséquence, ils passent
 pour être capables de réaliser dans la nature des choses aussi extraordinaires
 que sont les tortures qu'ils imposent à leur chair ; ce sont donc des
 thaumaturges d'autant plus puissants que leurs actes sont plus extravagants.
 Dans le monde ils deviennent faciles) Aristote, op. cit., livre III, chap. viii, I et
 chap. xi, 12.

niOFLliXIONS Sun la violenck 37.À lement des incal'iations
 divines lorsqiic, de noimbreaux prodiges s'élant accomplls auprès de leur
 toniheau, les bralimanes trouvent avantageiix de les déifier (I). Les Grecs
 n'avaient poinl de goni poir ce genre de vie ; mais ils ont élé influencés,
 quelque peu, par la lillérature stoTcienne qui a puisé ses paradoxes les plus
 singuliers sur la douleur dans les pratiques de l'ascétisme orientai. Saint
 Nil, qui au sièelc, adapta les maximes d'Epictète à renseignement de la vie
 spirituelle, ne fit que reconnaître la véritable nature de cette doctrine. Le
 Christian isme Occidental lransforina profondóment l'ascétisme dans ses
 monastères ; il ongendra cette multitude de personnages niystiques, qui. au
 lieu de fuir le monde, ont été dévorés par le désir de répandre autour d'eux
 leur action réformatrice et auxquels Yexpériencc reUyicuse donnait des
 forccs surbumaines. Universaliser ces bienfaits de la grâce jusqu'alors
 presque exclusivienient réservés aux moines, l'ut robjectif pinncipal de la
 Réforme ; au lieti de dire, comme on le (ait d'ordinaire, que Luther veut
 Taire de cbaque chrétien un prêtre, il serait plusexactde dire qu'il o/lriltueii
 cbaque lidòle convaincu quelquos-unes des faculles mystiques que la vie
 spirituelle développe dans lcs couvenls. Le disciple de Luther qui lit la
 Hible dans lcs dispositions d'âme que son maitre appelle la foi\ croit entrér
 en rclations régulicves avec le Saint-Espril, lout comme les religieux
 avan(1) Lyall, Etuden sur lrs m/rtirs reliijieuses ri soriales de l'Exirrinr
 O/'ie/if. lrad. Tranc., j)). 4'2-i8.

INITÉ KT MULTIPLICITÉ 'oùin cés sur la voie mysticjue croient recevoir les révélations du Chrst, de la Vierge ou des saints. Ce postulai de la Réforme est nianifestement faux ; il n'est pas facile à des homnies entraînés par tous les oourants de la vie ordinaire, de pratiquer cette expérience du Saint-Esprit que Luther, en sa qualité de moine exalté, trouvait très simple. Pour le plus grand noinbre des protestants actuels la lecture de la Bible est seulement une lecture édifiante ; constatant ainsi qu'ils ne reQoivent pas, en présence du texte sacre, les lumières surnaturelles qu'on leur avait promises, ils doutent de Tenseignement donné par leurs pasteurs : les uns vont à l'incrédulité la plus complète, tandis que d'autres se convertissent au cathollcisme, parce qu'ils veulent, à tout prix, demeurer cbrétien». En ne rattachant pas les facultés mystiques aux conditions d'une vie exceptionnelle qui puissent les soutenir, les théoriciens de la Réforme ont commis une très grossière erreur qui devait, à la longue, amener la faillite de leurs Eglises ; nous ne nous occuperons ici que des conséquences que cette erreur a eues pour la philosophie. On a souvent fait observer qu'il a, presque en tout temps, existé deux tendances divergentes dans le travail de la réflexion humaine ; on peut les distinguer, fante de meilleurs termes, par des noms empruntés à l'bistoire du Moyen-Age et dire que les penseurs se divisent en scolastiques qì mysù'qiies . Les auteurs du premier groupe croient que notre intelligence, en partant du témoignage des sens, peut découvrir comment les choses sont réellement, exprimer les relations qui existent entre les essences, dans un langage qui s'impose à tout homme raison

87(1) Les Kikis ont la violence faite, et ainsi
parvenir à la Science du monde extérieur. Les autres sont les principes des
convictions personnelles ; ils ont une confiance absolue dans les dc

Les difficultés souvent énormes que présente la doctrine de Kant, proviennent de ce que les deux tendances V sont mêlées d'une manière particulièrement compliquée. Les écrivains catholiques reprochent, sans cesse, à Kant d'avoir enseigné un subjectivisme qui peut conduire facilement au scepticisme ; il ne croyait point mériter une telle critique, habitué qu'il était à admettre que l'expérience religieuse nous fournit toute l'expression de la vérité compatible avec notre faiblesse humaine. Les fameuses antinomies de la raison s'expliquent, avec une grande facilité, quand on les rattache aux deux tendances que j'ai indiquées. Si on modifie légèrement leurs énoncés, on trouve, en effet, deux conceptions opposées du monde, dont l'une est suggérée par la physique mathématique, et dont l'autre dérive de la méditation chrétienne. D'un côté on dit : les choses dont s'occupe la Science (1) sont enfermées dans des limites ; on ne saurait leur assigner un commencement dans le temps ; elles sont divisibles à l'infini ; leurs changements sont soumis au déterminisme : il n'y a point d'être nécessaire : de l'autre côté on dit : ce qui est matériel n'a point de limites essentielles et peut toujours être ainsi augmenté ou diminué ; le monde a été créé ; les véritables réalités cachées dans la matière : essence de celle chose de laquelle l'esprit présente dans toutes les opérations psychologiques de la connaissance. Comme la personne juridique d'un contractant de commerce présente dans toutes les procédures où intervient le contrat qu'il a scellé. (2) Kant suppose » que la Science s'occupe de l'un ce qui s'observe.

lti;i'l,K.\10NS Sfil I.A VIOLKNCE H7

UNITÉ ET MULTIPlicité 379 Rousseau ; celui-ci avait révélé une cité habitée par des artisans suisses et raisonné sur l'homme anhistorique d'après ses impressions de nomade. Les législateurs de la Révolution, grands admirateurs des Américains et de Jean-Jacques, crurent faire un chef-d'œuvre en proclamant les droits de l'homme absolu. On a souvent cité les plaisanteries que faisait, en 1796, Joseph de Maistre à propos des travaux de nos assemblées constituantes ; elles avaient voulu faire des lois « pour l'homme. Or, disait-il, il n'y a point d'homme dans le monde. J'ai vu, des Français, des Italiens, des Russes, etc ;.. mais quant à l'homme, déclare ne l'avoir rencontré de ma vie ; s'il existe, c'est bien à mon insu... Une constitution qui est faite pour toutes les nations, n'est faite pour aucune ; c'est une pure abstraction. une œuvre scolastique faite pour exercer l'esprit d'après une hypothèse idéale et qu'il faut adresser à l'homme, dans les espaces imaginaires où il habite. Qu'est-ce qu'une constitution si ce n'est-ce pas la solution du problème suivant ? Etant données la population, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les richesses, les bonnes et les mauvaises qualités de chaque nation, trouver les lois qui lui conviennent ? (1) » Les formules du spirituel écrivain reviennent à dire que les législateurs doivent être de leur pays et de leur

(1) Joseph de Maistre, Considérations sur la France, édi. VI, ad finem. — Une grande analogie entre la formule citée ici et le sous-titre de L'Esprit des lois : « Des rapports que les lois doivent avoir avec la constitution de chaque gouvernement. Les mœurs, le climat, la religion, le commerce. »

380 RKFI.KXrONS srft LA YIOLEXCK tenips ; il ne semble pas d'ailleurs que les hommes de la Revolution aient oublié celle véritablement que ledit Joseph de Maistre ; on a souvent remarqué (pie dans les cas mêmes où ils affichaient la prétention de raisonner sur riomine aii/nslorir/tfc, ils avaient, d'ordinaire, travaillé à satisfaire les besoins et aspirations ou les rancunes des classes moyennes contemporaines ; l'ant de règles relatives au droit civil ou à l'administration n'auraient pas survécu à la Révolution si leurs auteurs eussent toujours navigué* dans des espaces imaginaires, à la recherche de riioiaine alisoln. Ce qui est si digne d'être exhumé de près dans l'héritage que nous nous laissons coexister d'un droit formulé pour h's gens réels de ce temps et de l'Uk'sos (n'importe. L'histoire de la France moderne nous permet de déterminer avec précision quels inconvénients résultent de l'introduction de thèmes de ce genre dans un système juridique. Les principes du SO furent regardés comme formant le préliminaire* philosophique de nos codes ; les professeurs se crurent obligés de prouver que ces principes peuvent servir à justifier les règles générales de la science qu'ils enseignaient : ils y parvinrent, parce que l'esprit pené, avec de la subtilité, vient à bout d'entreprises plus difficiles ; mais des écrivains habiles opposèrent à ces sophismes des conservateurs d'aulressophismes, soit pour (!'établir la nécessité de faire progresser le droit, soit même pour (établir l'absurdité de l'ordre social actuel. A Rome que beaucoup de très analogues s'étaient produits quand les juristes de l'époque antonine voulurent utiliser la philosophie stoïcienne pour éclairer leurs doctrines

L'UNITÉ ET MULTIPLICITÉ 381 trines. Cette philosophie, issue de l'ascétisme oriental, ne pouvait raisonner que sur un homme étranger aux conditions de la vie réelle ; alors se produisit une dissolution de l'ancien ordre juridique. Les historiens ont été généralement si éblouis par le prestige que possèdent, dans la tradition des écoles, les textes que nous ont conservés les Pandectes (1), qu'ils n'ont pas vu, d'ordinaire, les conséquences sociales de ce grand travail de rénovation. Ils ont vanté les beaux progrès réalisés par la jurisprudence, mais ils n'ont pas reconnu qu'en même temps le respect que les anciens Romains avaient eu pour le droit, s'évanouissait (2). De même chez nous, les progrès juridiques (3) engendrés par l'introduction des principes de 89 dans notre législation, ont certainement contribué à avilir l'idée du droit. Au cours du XIX^e siècle, beaucoup de critiques dogmatiques ont été adressées à la doctrine de l'homme anhistorique ; on a, maintes fois, montré qu'il était impossible, en partant des droits accordés à cet être scolastique, de (1) Cf. Renan, Marc-Aurèle^e pp. 22-29. (2) L'histoire des persécutions apporte des témoignages d'une très haute valeur ; les anciens Romains, si cruels, n'auraient pas songé à condamner des vierges au lupanar (Edmond Le Blant, Les persécuteurs et les martyrs). La décision prise par Marc-Aurèle contre les incursions de Ljón me semble marquer une rétrogradation vers la barbarie (i. Sorel, Système historique de Renan, p. 333). (3) J'emploie le mot progrès parce que je le trouve dans l'usage courant, pour parler de changements qui ne sont pas tous fort admirables.

UKI'IXIONS t)Cn LA VIOLE.NCI 3S'2 cuiisruirc une socièlé
 qui resseinble à cellos quo nous connalssons. Si tles tlicoriciens de la
 démocratie onl eru (que colle eulreprise élaïl possible, c'esl qii'ils avaieïil —
 saïis loujours so readre compie de la superclerio qu'ils employaieïil ~
 l'orleincnl resleinl lo cliainp sur lequel col lioiDiiie absolu
 peulólendreraction de sa libre voloïilé. Cne philosophie foïidéc sur des
 poslulals emprunlés à la vie iïiysli(que ne peni coniaïlre (que des isolés, ou
 des lions qui soïlsorlis de leur isolcmenl par leur agrégatioïi à un groiq)e où
 règnent cxacleïïient lcs inòmes coïiviciïions (que les leurs. Pour lrouver une
 application vraie el normale des principes que proclanie la démocratie
 moderne, on sera dono conduïl à aller observer ce qui se passe dans lcs
 couvenls ; c'esl ce que Taine a diï d une manière exccllente ; « A la base de
 celle républiqiïe lreliqiïeïusCi se trouve la pierre angulaire dessinéc par
 Housseau..., un conval social... ; seulement, dans le parte monastique, la
 volonlô des acceptants, est unanime, sincère, séricuse. rédéciïie,
 permanente, et, dans le paolo politique, olle ne l'est pas ; ainsi, tandis que le
 second contrai est une fiction llu!ori(uc, le premier conlrat est une véri té
 de fall ()), » On serait assex tenté de conclure de celle critique qu'il laut
 abandonnei' l'onie considéralion sur riïomme anhistorique aux professeurs
 de rbélori(iue ; mais une lolle conclusion soulèvcrait les proteslations du
 plus grand nombre des nioralisles ; ceux-ci soni babilués, depuis plus (1)
 Taine, Le moder/ie. l'onie II. p. 108. (il. p. 100 cl p. 100.

UNITE ET MULTIPLICITÉ 383 (l'un s'écrit déjà, à proposer une
 idée du devoir absolu (1), (j'ai suppose, évidemment, que l'homme puisse se
 dégager des liens qui le rattachent aux conditions historiques. D'autre part,
 beaucoup de grandes choses de l'histoire ont été faites par des masses
 humaines qui, pendant un temps plus ou moins long, ont été dominées par
 des convictions, plus ou moins analogues aux forces religieuses, assez
 absolues pour faire oublier beaucoup des circonstances matérielles qui sont
 prises habituellement en considération dans le choix des directions à
 adopter. Si l'on veut exprimer ce fait dans un langage approprié aux
 procédés qu'on nomme scientifiques, juridiques ou logiques, il faut
 formuler des principes qui seront censés avoir été ceux d'hommes
 antérieurs, plus ou moins poussés sur la voie de l'absolu. L'idéalisme
 abstrait n'est donc pas, comme me pensait Joseph de Maistre, un personnage
 inutile pour l'historien ; il constitue un artifice de notre entendement ; — il
 y a beaucoup d'artifices nécessaires dans le travail par lequel nous adaptons
 la réalité à notre intelligence. La distinction fondamentale qui existe
 entre les méthodes de la philosophie sociale et celles de la physiologie,
 nous apparaît maintenant plus clairement. Celle-ci ne peut (1) Cf.
 Brunetière, Questions de philosophie, p. 38. Cette idée avait été exprimée dans
 la célèbre maxime de Jésus ; « Soyez parfaits comme votre Père céleste est
 parfait » (Matthieu, V. 48) ; la vie évangélique l'a été confinée dans les
 couvents après le triomphe de l'Eglise (Léon, op. cit., p. 538) ; ici encore
 nous trouvons que la philosophie moderne s'est inspirée de la réforme, qui
 prétendait imiter le monde chrétien sur le modèle monastique.

HKI'I-I; \10.\s SCU 1-A VIOLEXCI!: 38 i jamais considéi'cr le
fonctionnement (.riin organo sans lo rallacior à ronsemhlo do ròtro vivant ;
on pourrait dire qnc cet ensonihle dóterniino le genre dans lequel entro
ractlviló do cct ólóinont. La pliilosophie sociale est obligée, pour siiivre les
pliónoinènes les plus considérablos de riiisloiro, do procéder à uno
f/ircnplio/i , d'examiner oertainos pai'ties sans lenir compie de loiiis les
lions qui les rattachent à rensetnide, de déterminer. en qiieique sorte, le
genre de leur activitéen les poussant versLindéj)endanc; quand elle est
arrivée aiiisi à la connaissance la))lus parfaite qu'elle piiisse espérer allei
ndre, elle ne peni pluscsayer de reconstituer l'nnité rompile. Xous allons
taire uno application de ces principos à riiistoiredé rj']glise et leur valeur
pourra alors ótre inieux appréciée. Ili t Il n'est pas doutcux qu'aux débuts de
notre ère et, Irès probableinent, toni de suite après la mori de Jèsus, les
communautés chréliennes s'organisèrcnt, d'une manière très solide, en
prenant les inonarchiies orientales pour modèles : lours cbefs ne furent donc
pas dos magistrals populaires, cornine I oni éerit les proteslants, mais des
rois agissant en vertu d une dèlégation divine (I). Grâce à celle
adminislration ibèocratique, l'Eglisc [lut rendre les plus grands Services aux
fidèles pendant que l'Elal (I) ('i. Sorci. o/>. ci(., |>. 121.

IMITÉ KT -MULTIPLICITÉ 385 romain commençait à se
 décomposer (1) : elle leur assurait une justice plus régulière que celle des
 tribunaux officiels; elle achetait la bienveillance de la police impériale pour
 éviter ses tracasseries (2) ; elle entretenait des bandes de pauvres qui
 pouvaient être d'un grand secours pour défendre les bourgeois paisibles
 contre les agitateurs des métropoles. L'Empire, après la conversion de
 Constantin, acheva de donner à l'autorité épiscopale un prestige qui lui
 permit de s'imposer aux conquérants germaniques. Pendant plusieurs siècles,
 l'Eglise protégea, d'une manière très efficace, des groupes privilégiés dans
 lesquels se maintint une très bonne partie de la tradition romaine ; notre
 civilisation occidentale doit au catholicisme bien autre chose que la
 conservation de la littérature ancienne ; elle lui doit surtout ce qu'elle
 renferme d'esprit romain ; et nous pouvons nous rendre compte de la valeur
 prodigieuse de cet héritage en comparant les peuples qui y ont participé,
 aux Orientaux, qui ont tant de peine à comprendre nos institutions (3). (1)
 Renan coinventiv. révé (jue dii ni[^] siéde aux évêques grecs Oli ariéniens de
 la Tiirquie coitcinqième (Renan, op[>] cit., p. 586) (2) Tertullien s'indigne
 de ecijir l'Eglise peni ainsi modérer les persécutiions iTerUillien. De fnfjo.
 13). (3) Les Allemands semident avoir parlicièrenient profilé (les leçons
 de l'Eglise. Oiiand on cxaininc la résignation avec laïque ils areceptent l
 inégalilé, la si rde discipline qu'ils observent dans leurs associations
 connie à l'annéc d à Eatelicr, la l'cnacilé doni ils foni preiive dans leurs
 enrreprises, on ne peni l'aire aillromeni quic de les coinparer aux

hki i.k.vions srn i,a violem; i; :jS() Lestliéoriciens ccclósiasliques
 ont construit leiirs doctrines on idóalisant ce gloriou-x passe de TEglise ;
 elle serali, suivateux, lasculc monarchie qui pulsse prétendre fairedériver
 son auloritédirectementde Dieu ; contro les juristes prolcstants qui
 dófendirent le droil divin des roisjles théologiens cathollques estiment qu'il
 yadans les origines des pouvoirs lemporels qielque chose de populaire (1),
 «jui les mel dans un ctat d'infériorité par rapport à la papauté. L'Eglise ne
 saurait donc ótre contróléc par aucun souverain : mais, dans la pratique, elle
 n'est pas dans des condilions aussi indépendantes qu'un royaume, parco
 qu'cllc n'a pas un territoire distinct de celili desEtats ; elle est inséré dans
 des sociétés civiles ; ses fidèles sont en même temps cltoyens. Deux
 couronnes peuvent facilement derneurer absolument sans relations, tandis
 que l'EgUse ne peut exócuter tout ce qu'elle juge étre nécessaire pour
 raccomplissement de sa inission, sans renoonter, à tout instant, quelques-
 unes des relations sociales sur lesquelles la loi laYque a forinulé, asse/,
 géiiéalement. des règles ; il faut donc que ri'2lal s'entende avec l'Eglisc ou
 qu'il s'inlerdise de légiférer sui' certaines malières. Lecliristianisme a une
 tradilion qui reinpêche dedeveiinritMis lloinains. L:i Kéronvio Inlhérienne
 les a longleinps pivservt'b contro l'iiivisiioii «Ics idées de la liciiaissaiice el
 a ainsi prnlonyé poni' oix rinliiciu'e «le rédncalion roinaiiic. (I) Des f
 allioli«iu('s conlemporains s'exinsicni. à c«^ sujid. sur l'esitrl «lémoerali

CNITK ET .ML'LTIPLICITÉ 387 nir une puissance militaire,
 aialogue au califat tnusulman ; cela ne tieni pas seulement aux cloctrines
 des très anciens Pères (1), mais encore à ce que Théodose créa un système
 de gouvernement qui est demeuré « le rève éternel de la conscience
 clirétienne, au moins, dans les pays ronians » ; Renan a raison de dire que
 l'empire chrétien a été « la chose que TEglisc, dans sa longue vie, a le plus
 aimée > (2). Durant le Moyen Age la papauté essaya de réaliser de grandes
 entreprises qui auraient été faciles avec la collaboration d'un Théodose et
 qui présentaient des difficultés inouies eii employant des forces groupées
 accidentellement sous son patronage ; les croisades, l'inquisition, les
 guerres italiennes nous montrent de bien médiocres résultats obtenus au
 moyen d'efforts désespérés ; cette expérience apporta la meilleure preuve
 qu'on pût désirer en faveur du système tbéodosien. Les tbéologiens
 n'arrivent douc ni à l'unité, ni a une parfaite indépendance des deux
 pouvoirs ; ils révent une barnionie qui ne leur semble pas très difficile à
 obtenir, parce qu'ils se fieni beaucoup plus aux raisonnements qui leur
 permettent de dire ce qui devrait exister, qu'à l'observation des faits. Les
 hommes auraient quelque (1) Grégoire VII sanspirail de très anciennes
 conceplioas chréticnncsqiiand il dénoncail le pouvoir des princes coniiine
 avalli eu à roriglne un caraclère de brigandagc, qui periiiellail de le
 rattaclier à Taclion du diable « prince du monde » (Flacfi, Les orif/ines de
 l'ancienne Frcawe, tome 111. p. 297). (2) Renan, op. cit., p (521 el pp. G2i
 62.j.

IIIOI-I.EXIOXS Si n LA VIOLEXCE :j88 droit, au jugement de
 ccs doclcurs, d'accuser la Providence de nianquor de sagesse si elle ne leur
 assurait pas normalement les inoyens de joiir de toiis les avanlages que
 doivenl procure!' TEglise et l'Etat ; ccs avaiitagcs ne sauraient être oblcnus
 que si ime liarmonic parfaile rône entre les deux pouvoirs ; on conclut de
 ces prémisses que l'iiannonie exislra cliaque fois que des abus ne viendront
 pas troubler le véritable ordrc des clioscs que le raisonnement a découvert.
 Getto heurcuse bannonie avait été regardée coni me dérivant naturcllement
 des institutions, durant lcs temps qui suivirent la Contre-réformation et la
 consolida tioii des Iróns. La monarchie était alors le gouvernement
 ordinaire des sociétés civilisées(1) ; rharmonie ne pouvait manquer de
 produire ses bicniaits si les rois avaient, au même degré que lcs cliefs de la
 hiérarchie chrétienne, uno claire consciencce de la lourdc responsabilité qui
 pèserait sur eux en cas de conllil. Il suffisait, pensait-on que les boinics
 appelés à élever les princes s'appliquassent à leur inspirer pour l'épiscopat
 des sentiments analogues à ceux que Tbéodore éprouvait pour saint
 Ambroisc. Ij'liisloire de l'Eglise au cours du xix® siècle n'a pas été
 l'avorable à la doctrine de riarmonic ; il y a rii, presque conslainment, de
 graves difficullés entro les aulorités ecclésiastiques et lcs gouvernements
 qui scsont succédés en Ei'ance ; les préoccupations du temps présent (I)
 Dnus la troisième moitié du xviii® siècle, Vico croyait «pio l'Angloicrro
 è'.ail appelé à devenir uno inonarchie pure (Michelclj (lùirrcK c/loi.tic.9 dr
 Vico. p. (JSD).

UMTK ET MULTIPLICITÉ 389 ont conduit à examiner le passé sous un point de vue bien différent de celui qui avait été adopté par les anciens théoriciens ; on a vu que les conflits avaient été trop fréquents, à toutes les époques, pour qu'il fût possible de les regarder comme des faits abusifs ; il convenait plutôt de les assimiler aux guerres qui éclatèrent si souvent entre les puissances indépendantes qui se disputèrent l'hégémonie d'une partie de l'Europe. Les auteurs ecclésiastiques, attribuant une importance capitale à l'éducation des consciences primitives pour obtenir l'harmonie, rattachaient autrefois les conflits à des origines morales : l'orgueil des souverains, la cupidité des grands, la jalousie mesquine, méprisante et parfois impie des légistes, Les savants du XIX^e siècle ont introduit la règle d'expliquer les grandes choses seulement par de grandes causes ; on a trouvé, dès lors, ridicules les anciennes controverses des casuistes-historiens ; les luttes politico-ecclésiastiques ont été regardées comme ayant été motivées par des raisons du même ordre que celles qui permettent de comprendre les grandes guerres européennes. Les travaux faits sur le Moyen Âge par les apologistes de la papauté ont beaucoup contribué à confirmer cette interprétation. Vouant défendre les papes contre les gens qui avaient si souvent dénoncé leurs ambitions insatiables, beaucoup de catholiques se mirent à écrire l'histoire des querelles du Sacerdoce et de l'Empire dans un esprit guelfe, Ils soutinrent que les souverains pontifes avaient rendu d'immenses services à la civilisation en défendant les libertés italiennes contre le despotisme germanique. Cette manière toute politique de présenter

390 ItKI'LKMONS SUR LA VIOLKXCE les plus graiicls
conflits (pii aicnt jaiuaïs oxistii entro l'Eglise et l'Etat, Torce à coiuparer Ics
rapports normaiix qui existcni entre les dcux pouvoirs, à ccux (jui existent
enlre deux couronnes indépendantes. L'ancicnne doclrine de riiarinonie se
Irouve (Ione ôtre dcveuuc aussi chiuKM'ique, aux yeux des historicns
modernes. que peni l'èlrc celle des Etals-Unis d'Europe ; cc soni deux
conceptions du inème genre, ayant pour but (le reinplaccr le fait de la paix
accidenleUc par la théorie d'une luïioii normale. On disserto, de temps à
autre, après.lioire dans des congrès de farceurs sur les Etats-Unis d'Europe;
mais aucune personne sérieuse no s'occupe de ces balan^'oires. l'endant
longtamps les auteurs laïques ont examiné les affirmatioiis du pouvoir
papal. forinulées pendant Ics (pierclles du Sacerdoce et de l'Empire, plutôt à
un point de vue juridi(|ue (pi'à un point de viie histori(|ue. Les législes
fi'an?ais avaient trouvé absurdes des tliòses qui auraient rendu impossible
Tordre royal dont ils étaient Ics principaux repivscentants ; ils avaient pose
les principes gallicans en vue de restreindre les prétentions ultramoutaines
dans des liinites compatibles avec Ics principes de radminislration civile;
les liistoriens étaient disposés à trailer de paradoxcs extravagants les eboses
que les légistes condainnaient avec tant de rigueur. Mais aujourd'hui on ne
s'occupe plus de savoir dans quelle inesure les papes pouvaient avoir raison
en droit et comment on aurait pu appliquer leurs tliéories dans la pratique ;
on veut connaitre quelles relations existent entre ces affirmations de
rautorité ecclésiastique et le

CXITI ET MULTIPLICITE 391 développent des coïdits ; il n'est pas douteux qu'elles constituent une traduction idéologique très convenable de la lutte engagée par l'Eglise. Quand on a bien compris la portée de ces anciens documents, on se rend mieux compte de ces revendications qui firent un si grand scandale dans le monde libéral lorsque fut publié en 1864 le Syllabus de Pie IX. L'Eglise a presque toujours eu la claire conscience que, pour remplir le rôle qui lui a été attribué par son fondateur, elle est tenue d'affirmer un droit absolu, bien que, dans la pratique elle soit disposée à accepter beaucoup de limitations à son autorité, en vue de faciliter la marche des sociétés civiles dans lesquelles elle est insérée. Sa diversion permet seule de reconnaître la loi intérieure de l'Eglise ; dans les périodes où la lutte est sérieusement engagée, les catholiques revendiquent pour l'Eglise une indépendance conforme à cette loi intérieure et incompatible avec l'ordre général régi par l'Etat ; le plus souvent la diplomatie ecclésiastique arrange des accords qui dissimulent l'absolu des principes pour l'observateur superficiel. L'harmonie n'est qu'un rêve des théoriciens, qui ne correspond ni à la loi intérieure de l'Eglise, ni aux arrangements pratiques, et qui ne sert à rien expliquer dans l'histoire. A chaque renaissance de l'Eglise, l'histoire a été bouleversée par des manifestations de l'indépendance absolue réclamée par les catholiques ; ce sont ces époques de renaissance qui révèlent ce qui constitue la nature essentielle de l'Eglise ; ainsi se trouve pleinement justifiée la méthode de direction indiquée à la fin du | IL

ItICI'I.KXIOXS SLR LA VIOLICNCI-; :i;)2 [\ Aux x'GLix d'un très «rraiul nonibre de catlioliques fran^ais, l'Eglisc dcvralt abandonner ses ancienncs t/ièrsr absoluGs aux loisirs dos cuislrns de collège. Ceii-x-ci qui connaissent seulcment le monde par ce qu'en disent de vicux bouqiiins. ne pourront jamais arriver à cornprendre comment fonctionne la société moderne; il faut donc que des hommes dépourvus de préjiigés s'appliquent). Colle inioriorilc ii'osl pas limilce à Lari !

UNITÉ ET MULTIPLICITÉ 393 • point qu'il pourrait en remonter à M. Ilonias luinième. La partie du clergé, qui se piqué d'être à la hauteur des difficultés actuelles, a découvert le transformisme et aime à s'enivrer de discours sur le développement ; mais il y a bien des manières d'entendre ces mots; il n'est pas douteux que pour les abbés modernes, plus ou moins traités de modernisme, évolution, adaptation et relativité correspondent à un même courant d'idées. En se proclamant transformistes, les catholiques veulent combattre l'ancien fanatisme pour la vérité, se contenter des théories les plus commodes, et n'avoir sur toutes choses que des opinions propres à leur concilier la faveur des gens indifférents en matière religieuse. Ce sont des pragmatiques d'un genre assez bas. Il existe une bien grande différence entre la doctrine de l'harmonie et les bafouillages transformistes qui plaisent tellement aux catholiques actuels. La première convenait à une Eglise active, puissante, toute pleine de l'idée d'absolu, qui descendait souvent à limiter ses exigences pour ne pas trop gêner le fonctionnement de l'Etat, mais qui lui imposait, aussi souvent qu'elle pouvait, l'obligation de reconnaître les droits infinis qu'elle tenait de Dieu. Le second système convient à des gens dont la faiblesse a été éprouvée par de nombreuses défaites, qui vivent toujours dans la crainte de recevoir de nouveaux coups, et qui s'estiment trop heureux quand ils obtiennent un délai suffisant pour pouvoir contracter des habitudes conformes aux exigences des maîtres. Cette tactique si savante n'a pas pour l'Eglise ; Léon XIII a été souvent célèbre par les républicains et traité par eux de grand pape parce qu'il conseillait aux

391 aÉi-i.E.\io.\s sua i.a yiole.nce catholiques de se soumettro aux
 nécessités du temps ; le couronnement de sa politique fut la dissolution des
 ordres religieux (1); Druinon a pu le rendre, plusieurs fois, responsable des
 désastres qui ont accablé l'Eglise de France (p. ex. Libre parole, 30 mars
 1903); mais on pourrait dire aussi que les catholiques recueillirent les
 fruits amers de leur lâcheté et que janiais malheurs ne furent mieux mérités
 que les leurs. Une telle expérience ne doit pas être perdue pour les
 syndicalistes, auxquels on conseille si souvent d'abandonner l'absolu pour
 se confiner dans une politique sage, savante et toute préoccupée des
 résultats immédiats ; les syndicalistes ne veulent pas s'adapter et ils ont
 certainement raison, puisqu'ils ont le courage de subir les inconvénients de
 la lutte. Il ne manque pas de catholiques pour estimer que la paix pourrait
 être obtenue dans la société contemporaine sans se soumettre à l'adaptation
 et sans chercher à réaliser l'harmonie impossible des anciens théologiens.
 Les difficultés que présente la coexistence des deux pouvoirs pourraient être
 réduites, en effet, à presque rien. (I) On réintègre en France la
 législation convenue « dans la loi du 29 juin 1901 contre la loi des
 associations est singulièrement

UMTli KT MI'LTIPUCITI'i 393 jour où le nombre des niatières mixtes sur lesquelles s'exerçait jadis la compétition des deiix souverainetés, aurait encore un peu diminué. Dans les temps barbares l'extension démesurée des juridiclions ecclésiastiques avait pu être bienfaisante, alors qu'il n'existait pas encore de tribunaux sérieusement organisés ; ce réginie devait disparaître au fur et à mesure que l'Etat remplirait plus complètement ses fonctions ; les institutions laïques ont été, à justetitre, préférées parce qu'elles ont été mieux appropriées à l'économle : nul ne songe plus, par exeniple, à trailer les testaments comme des actes religieux ; depuis des siècles, on a cessé de compléter les contrats par des serments prornissoires doni les officialités examinaient les conséquences ; les clerks ont fini par êtrejugés comme les autres citoyens. Bieii que les tbéologiens continuent à affirmer, avec la même force qu'autrefois, que l'Eglise peut seule créer de vrais mariages, la constitution de la famille lui échappe de la manière la plus complète ; le clergé ne parvient même plus à restreindre un peu efficacement la considération dont jouissent dans le monde, les gens qui se soni mariés civilement après divorce. Les richesses qui avaient été accumulées par les générations antérieiïres pour subvenir aux oeuvres d'assistance catholique, ont été confisquéeset ces ceuvres ont été, en grande partie, laicisées. Les prescriptions fondamentales en vue desquelles a été instituée la monarchie religieuse, seraient, suivant l'opinion de beaucoup de personnes, fidèlement exécutées si l'Eglisese contentait de gouverner le culle public, les écoles d'enseignement théologique et les instituts nionastiques ; — au cas où le droit commun seraitsuffi

niiiKLKMONS sru I..V VIOKK.NCi: saminent pénétré de Tidéc
 de liberté, il pourrait suffi! re pour pei'mettre au catliolicisme d'accomplir
 cette mlsslon ; — une entente ne serait plus nécessaire entre les ebefs du
 poiivoir snirituel et ceux du pouvoir temporei ; au lidi de riiarniotuc i^ui ne
 rutqu'un rêve de tliéoriciens, régneraitla plus parfaite indifTérencce. On ne
 pourrait pas diro que l'Etat iynorcrat complètement l'Eglise ; car le premier
 devoir du législateur est de bien connaître les conditions dans lesquelles
 cliacune des personnes juridiques développe son activité ; il faudrait donc
 que les lois fussent rédigées de manière à ne pas entraver la libre expansion
 do TEglisc. Ce regime d'indifférence ne serait pas sans analogie avoc celili
 que connul le judaïsme après la destruction du royauine de Juda (1). Les
 .luifs voulurent restanrer .lérusalein, mais uniquement pour en taire une
 sorte de grand couvent consacré anx ritcs du Tempie ; parlant de
 l'administration de Néhémie, Renan écrit : « C'est une Eglise qui se fonde
 ce jour-là à Jérusalem et non pas une citò. Une fonie qu'on a muse avec des
 fèles, des notables donton (latte la vanite par des bonneursde proccssions,
 ne sontpas les élérnents dTine patrie : l'aristocratie militaire est nécessaire.
 Le .luif ne sera pas un citoyen ; il (1) Les caiiscs jiiiridi(pios ne seraient pas
 Ics mèinos, ciicore •pie Ics résiiHals piisseni se rcsscnihr : Uenan fait, en
 cIVcl, rcmarqiier (pie « la lihcriécsi dcfiiliivoinciil ime création rics Icinps
 modernes. Llle est la consépicncc d'ime idée (jiic ranliipiilé n'eiiil pas.
 l'F.Ial gai-ani issant Icsdonnés Ics plus oiiposces de l'activile limnaine cl
 reslant neutre dans les clioscsc de la oonsciencce, du goill.du sentiment » (J/i.

UMTK ET MULTIPLICITÉ 397 demeurera dans les villes des autres. Mais, hâtons-nous de le dire, il y a dans le monde autre chose que la patrie (1). » C'est précisément lorsqu'ils n'eurent plus de patrie que les Juifs arrivèrent à donner à leur religion une existence définitive ; pendant le temps de l'indépendance nationale, ils avaient été très portés à un syncrétisme odieux aux prophètes ; ils devinrent fanatiquement adorateurs d'Elah quand ils furent soumis aux Perses. Le développement du code sacerdotal, les Psaumes dont l'importance théologique devait être si grande, le Second Isaïe (2) sont de cette époque. Ainsi la vie religieuse la plus intense peut exister dans une Eglise qui vit sous le régime de l'indifférence (3). L'analogie que je propose ici, est particulièrement frappante pour le catholicisme qui existe dans les pays protestants. Sa hiérarchie, ses professeurs et ses couvents sont bien peu encombrants ; il est quelque chose d'aussi minime qu'était le judaïsme dans le monde persan. Il en est bien autrement pour le catholicisme français, dont les chefs ont été, jusqu'à ces derniers temps, mêlés à trop d'affaires pour qu'ils puissent accepter facilement la transformation de leur activité suivant le plan que j'ai (1) Renan, loc. cit., p. 81. (2) Renan place ce livre avant le second Temple ; je suis l'opinion d'Isidore Loeb qui me semble plus vraisemblable. (3) Le judaïsme montre, dans sa littérature postérieure à la mise de l'indépendance, une si singulière indifférence pour l'Etat que Renan s'en éloigne comme d'un paradoxe : « Toutes les moqueries en sont là, dit-il. L'Eglise catholique, si dédaigneuse pour l'Etat, ne saurait vivre sans l'Etat » (op. cit., tome 111, p. 427).

IIEFLKXIONS sua LA VIOLLXCE :>,9

UNITE ET MULTIPLICITÉ 399 V La situation actuelle du catholicisme en France offre d'assez remarquables ressemblances avec celle du prolétariat engagé dans la lutte de classe pour que les syndicalistes aient un réel intérêt à suivre attentivement l'histoire ecclésiastique contemporaine. De même que dans le monde ouvrier on rencontre nombre de réformistes qui se regardent comme étant de grands savants en Science sociale, le monde catholique abonde en hommes pleins de mesure, à ce qu'assurent leurs amis, très au courant du savoir moderne, connaissant les besoins de leur siècle, qui rêvent paix religieuse, unité morale de la nation, compromis avec l'ennemi. L'Eglise n'a pas les mêmes facilités que les syndicats pour écarter les mauvais conseillers. Renan a fait remarquer que la recrudescence des persécutions romaines provoquait une recrudescence des idées sur l'apparition de l'Antéchrist (1), et par suite de toutes les espérances apocalyptiques relatives au règne du Christ ; on peut donc comparer ces persécutions aux grandes grèves violentes qui donnent une si extraordinaire importance aux conceptions catastrophiques. Nous ne verrons plus de notre temps les atrocités qui furent commises durant les premiers siècles de notre ère ; mais Renan a, très justement encore, regardé les monastères comme propres à remplacer le martyre (2). Il n'est pas (1) Marc-Aurèle. p. 337. (2) Renan, op. cit., p. 338.

400 HEI'LEXIOXS St'n l-A VIOEKNCE (louteux quo certains ordres religicux onl éto de trt's cfficafe óducateurs d hcroTsmc ; malheureuscment, depiii nonibre d'années Ics inslituts monastiquies semblent avoir fait de sérieux cfTorts. pour prendre l'esprit séculier, en vuc de mleux réussir auprès des gens du monde. Il résulte de cette nouvelle situation que l'Eglise nianque aujourd'hui des conditions qui ont si longtcmps provoqué rapparition, soutenu Ténergic et populavisé la direction de cliefs héroï'ques ; Ics conciliateurs n'ont plus à beaucoup craindre les géneurs, Les gens sages du catliolicisme, conl me les gens satjes du monde ouvrier, estiment que, pour améliorer ime situation difficile, la meilleure métbode à suivrc consiste à se concilier la faveur despuissances politiques; les collèges ecclésiastiques ont beaucoup conlribué à développer dans leur clientèle cel esprit d'intriguc. f/Eglise a olé fori surprise lorsqu'elle a expéri inenté à scs dépens la valeur de cotte sapesse ; le parlement a voté conlre elle beaucoup de lois qui évidemment lui étaienl diclées par la franc-maconnerio ; des jugements lbndés sur des considérants bi/.arres ont élé multipliés contro lescongrégations ; le public a accueilli, avec uno extrême indilTérence, Ics mcsiires les plus arbitraires ; tous Ics recours ont éto ainsi fermés contro Tactivité de TAnti-église Les catholiques ont été lieurcux d'entendre quelques voix éloqucntes flétrir les lois injustes; mais Icur indignation s'est écoulée en littéralure ; la scule résolution béroiquie qu'ils aient été capables de prendre, a été celle de racolcr quelques votes en faveur des Sganaralles qui repré

UNITE ET MULTILICITE 401 sentent la religion d'une façon si comique au parlement (1). La pratique des grèves a conduit les ouvriers à des pensées plus viriles : ils ne respectent guère toutes les feuilles de papier sur lesquelles des législateurs inbabiles inscrivent des formules mirifiques, destinées à assurer la paix sociale ; aux discussions des lois (2), ils substituent des actes de guerre : ils ne permettent plus aux députés socialistes de venir leur donner des conseils ; les réformistes sont, presque toujours, obligés de se taire pendant que les énergiques travaillent à imposer leur volonté victorieuse aux patrons. Beaucoup de personnes estiment que, si les syndicats étaient assez riches pour pouvoir s'occuper largement d'œuvres d'aide mutuelle, leur esprit changerait ; la majorité des syndiqués aurait peur de voir les caisses sociales compromises par des condamnations pécuniaires prononcées à la suite d'actes trop peu légaux des révolutionnaires ; la tactique de ruse s'imposerait ainsi et la direction devrait passer aux mains de ces rous/ards avec lesquels des hommes d'Etat républicains peuvent toujours s'entendre. Le clergé est tenu par (1) Dans la discussion qui s'engagea le 21 décembre 1900 à la Chambre sur les conditions dans lesquelles avait été expulsé de son palais le Cardinal Richard, Denys Cochin fit un emploi de (lupe de comédie avec une grande autorité. (2) Le 9 novembre 1906 Aristide Briand a déclaré à la Chambre que si les députés catholiques avaient refusé de s'occuper de la loi de Séparation, il n'aurait pu aboutir à élaborer le projet. L'utilisation des parlementaires apparaît ici clairement !! 26

REFLEXIONS SUR LA VIOLENCE 401 > d'autres

préoccupations économiques; il a pu, sans trop grand donimage pour lui, abandonner les biens des fabriques, parce que la générosité des fidèles peut lui permettre de vivre au jour le jour ; mais il a peur de ne pouvoir continuer à célébrer le culte avec le matériel pompeux dont il a l'habitude de se servir ; n'ayant pas un droit bien clair sur les églises, il ne saurait garantir aux personnes pieuses que leurs dons seront toujours affectés à accroître la splendeur du culte . C'est pour cette raison que des catholiques intrigants ne cessent de proposer à la papauté des plans de conciliation. Les réunions d'évêques tenues après le vote de la loi de Séparation, montrèrent que le parti modéré l'aurait emporté dans l'Eglise de France si le régime parlementaire avait pu fonctionner, Les prélats n'étaient pas avares de solennelles déclarations affirmant les droits absolus de la monarchie religieuse (1) ; mais ils désiraient beaucoup ne pas créer d'embarras à Aristide Briand ; bien des faits permettent de penser que le parlementarisme épiscopal aurait même eu pour résultat de donner aux ministres de la République; sous le régime de la Séparation, plus d'influence sur l'Eglise que n'en avaient eu jamais les ministres de Napoléon III. La papauté finit par adopter le parti raisonnable qu'elle put prendre ; elle supprima les assemblées générales, afin que les énergiques ne fussent pas entravés par les habiles ; plus tard les catholiques français béniront Pie X qui a sauvé l'honneur de leur Eglise. (2) Les congrès socialistes ne sont pas, non plus, avares de déclarations vouant la bourgeoisie à l'exécration.

UMTK ET ML'LTII'LICITÉ 40: { Celle e.vpérience clu
parleiiienlarisme est honne à élutlier ; les syndicats doivent, eux aussi,
redouter les grandes assises soJennellos, dans lesquelles il est si facile au
gouvenieinentd'empòcher tonte résoiution virile d aboiilir; Oli ni! fait pas la
guerre sois la direction dassenililéos parla ntes (I). Le eatiolicisine a
toiijours réservé les Ibnetiuns de lulle à des corps peu nombreux, doni les
nienibres avaient ólé •sevéreinent sélectionnés, gn\eeà des ópreuves
dcstinées à venfier leur vocalion ; le clergé régulier pratique ainsi cette
regie, trop souvent oubliée par les écrivains révolutionnaires, qn'iin chef
Irade-unioniste ónongail un jour devant de Rousiers ; « On s'afTaiblit en
assiniilant deseléinenls faibles » (2). Cesi avec des troupes d elite,
parfaiteinententraînéesgrâce à la vie inonastique, protés (I) Les repiibliciiins
ne pai-.iissonl poiil disposés à nar• loiiier il Ibe X (l'iivoir (léjonó Iciirs
niiiiKpuvro.s ; Arislidc llnand s osi piami, pliisieirs Ibis à la Cliambro de la
condmle dn pape ; il a iiiòino insiline (inelle a pii èire provo.|neo pili- I
Alleinagno : « On diail disposò à acccpier la loi. One se.sl-1 passe ? .lo n'en
sais ricii. Tue silnalion voisinc a-l-el e inllnence les décisions dii Sainl-
Siègo ? La silnalion arlnello dans ce pays devienl-elle /e/ ranron d'une
sifuaion meiUenre dans un autre pays ?.. Cesi un problònie Min se |iose el
que j'ai le droii el le devoir de poser doviinl vos consciences » (Sciince dn 9
novembre 1909). .losepli lleiiiacli se console de la inéclianeelò de Pie X, en
proelainanl qiie colni-ci a senleinenl « rinstruclioii d'nn curò de
caniDreyfus, Ionie VI, p. (-) e Rousiers, Le trade-unwnismeen Anylelevre,
p. 93.

HEPL. EXIO. VS Si n LA VIOLE. NCE • lOï ?i aflronler tous li's
ohstacles et pleiiies d une coiitiance absolue dans la victoire, que le
catliolicisme a pu, jusqu'ici, Iriontpher de ses ennemis. Chaque fois qu'un
péri! redoutal)le est né pour l'Eglise, des Itommes particiilièrcment nptes,
coni me lcs grands capitaines, à discerner les points faibles. de rarméc
adverse. ont créé des ordres religieux nouveaux, appropriés à la taetique qui
convenait à la nouvelle guerre. Si anjoiird'hui la Iradition religieuse parai t
si menacée, c'est qu'il ne s'est point organisé d'instituls propres à mener le
combat contro l'Anti-église ; les fidèles conservenl peut-être encore
beaiicoup de piété; mais ils forment une masse inerte. Il serait extrêmement
dangereux pour le prolélariat de ne point pratiquer une division de fonctions
qui a si bien réussi au catbolicisme dnrant sa longue liistoire ; il ne serait
plus qu'une masse inerte destinée

CNITÉ ET MULTIPLICITÉ 405 róguliers qui sont voués à Talìsolu. Le catholicisme se trouve, en raison de ses spécialisations religieuses, dans de bien meilleures conditions que le protestantisme : un vrai chrétien, suivant les principes de la Réforme, devrait pouvoir passer, à volonté, du type économique au type monacal ; cette alternance est beaucoup plus difficile à obtenir d'un individu que l'exacte discipline d'un ordre monastique. Renan a comparé les petites congrégations anglo-saxonnes aux couvents (1) ; ces groupes nous montrent que le principe de la Réforme est applicable pour des natures exceptionnelles ; mais l'action de ces sociétés est généralement moins féconde que celle du clergé régulier, parce qu'elle est moins soutenue par le grand public chrétien. On a souvent fait observer que l'Eglise adopta, avec une extrême facilité, les nouveaux systèmes qui furent mis en pratique, par des fondateurs d'ordres, en vue d'assurer la vie spirituelle ; par contre, les pasteurs protestants ont été, presque toujours, fort hostiles aux sectes ; c'est ainsi que l'anglicanisme a beaucoup à se repentir d'avoir laissé échapper le méthodisme à son contrôle (2). La majorité des catholiques a pu ainsi demeurer étrangère à la poursuite de l'absolu et cependant collaborer très efficacement à l'œuvre de ceux qui, par le combat, (1) Renan, op. cit., p. 6127. (2) On a souvent cité à ce sujet une phrase de Macaulay, fautive ! observer que si Wesley eût été catholique, il eût sans doute fondé un grand ordre religieux (Macaulay. Essais philosophiques, trad. franç., p. 275 : Brunetiere, op. cit., [p. 57-38 ; — L'Amérique j'irai l'enlever à l'usage de ses esclaves ne fait l'Angleterre.

406 IIXh'LEXIOXS SU» I, A VIOI.EXCE entretenaient ou perfectionnaient les doctrines ; l'élite qui donnait l'assaut aux positions ennemies, recevait des concours matériels et moraux de la masse qui voyait en elle la réalité du christianisme. Suivant les points de vue auxquels on se placera, on aura le droit de considérer la société comme une unité ou comme une multiplicité de forces antagonistes : il y a une approximation d'uniformité économique-juridique généralement assez développée pour qu'on puisse dans un très grand nombre de cas, ne pas se préoccuper de l'absolu religieux qui est représenté dans l'Eglise ; d'autre part il y a beaucoup de questions très importantes qu'on ne saurait comprendre sans se représenter l'activité des institutions de combat comme prépondérante. Des observations assez analogues peuvent être faites à propos des organisations ouvrières ; elles semblent devoir se diversifier à l'infini, au fur et à mesure que le prolétariat se sentira davantage capable de faire figure dans le monde ; les partis socialistes se croient chargés de fournir des idées à ces organisations (I), de les conseiller et de les grouper en une unité de classe, en même temps que leur action parlementaire établirait un lien entre le mouvement ouvrier et la bourgeoisie ; et on sait que les partis socialistes ont emprunté à la démocratie son grand amour de l'unité. Pour bien comprendre la réalité du mouvement révolutionnaire, il faut se placer à un point de vue diamétralement opposé à celui auquel se placent les politiciens. Un grand nombre d'organisations sont (t) l'effondrement d'unanité plus saugrenue ces jarrils inan«juvils d'idées c'est iciir soient [improvisés.

L'UNITÉ ET MULTILICITÉ 407 niées, d'une manière plus ou
moins intime à la vie économique-juridique de l'ensemble de la société, en
sorte que ce qu'il faut d'unité dans une société se produit automatiquement
; d'autres, moins nombreuses et bien sélectionnées, mènent la lutte de classe
; ce sont celles-ci qui entraînent la pensée prolétarienne, en créant l'unité
idéologique dont le prolétariat a besoin pour accomplir son œuvre
révolutionnaire ; — et les conducteurs ne demandent aucune récompense,
bien différents en cela, comme en tant d'autres choses, des Intellectuels, qui
prétendent se faire entretenir dans une vie joyeuse par les pauvres diables
devant lesquels ils consentent à pérorer.



TABLE DES MATIÈRES	Pages
INTRODUCTION. — L'œuvre de Daniel Halévy	1
AVANT-PROPOS DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1906) . .	51
Chapitre premier. — Lutte de classe et violence. I. — L'effort des groupes pauvres contre les groupes riches. — Opposition de la démocratie à la division en classes. — ■ Moyens d'atteindre la paix sociale. — Esprit corporatif .	03
II. — Illusions relatives à la disparition de la violence. — Mécanisme des conciliations et encouragements que celles-ci donnent aux grévistes. — Influence de la peur sur la législation sociale et ses conséquences .	73
CHAPITRE II. — La décadence bourgeoise et la violence. I. — L'arbitraire ayant besoin de faire pénitence. — Les inévitables de Parnell. — Gasparisme : identité fondamentale des groupes du socialisme parlementaire	91
II. — Dégénérescence de la bourgeoisie par la paix. — Conceptions de Marx sur la nécessité. — Rôle de la violence pour restaurer les anciens rapports sociaux .	100
III. — Relation entre la révolution et la prospérité	

410 TAULi: DE? MATIÈRES riló ócoiinnèi([iio. — nóvolulinn
IVnnnniso. — Conqiii'lc ('liiélicne. — Invasion «Ics Oarbars. —
Daiiircs ipii mcnenl le iiiiokJc. (aiAPiTRi: IH. — Les préjugés contre la
violence. I. — .\ncicnncs i«l«V's relalives à la Kiivoliilioii. —
Cliaiircincnl rar Ics poliliciens. — Pression sui' Ics parlemcnds. — firevcs
gilni'rales «le liclgifpie cl «le lUissie .

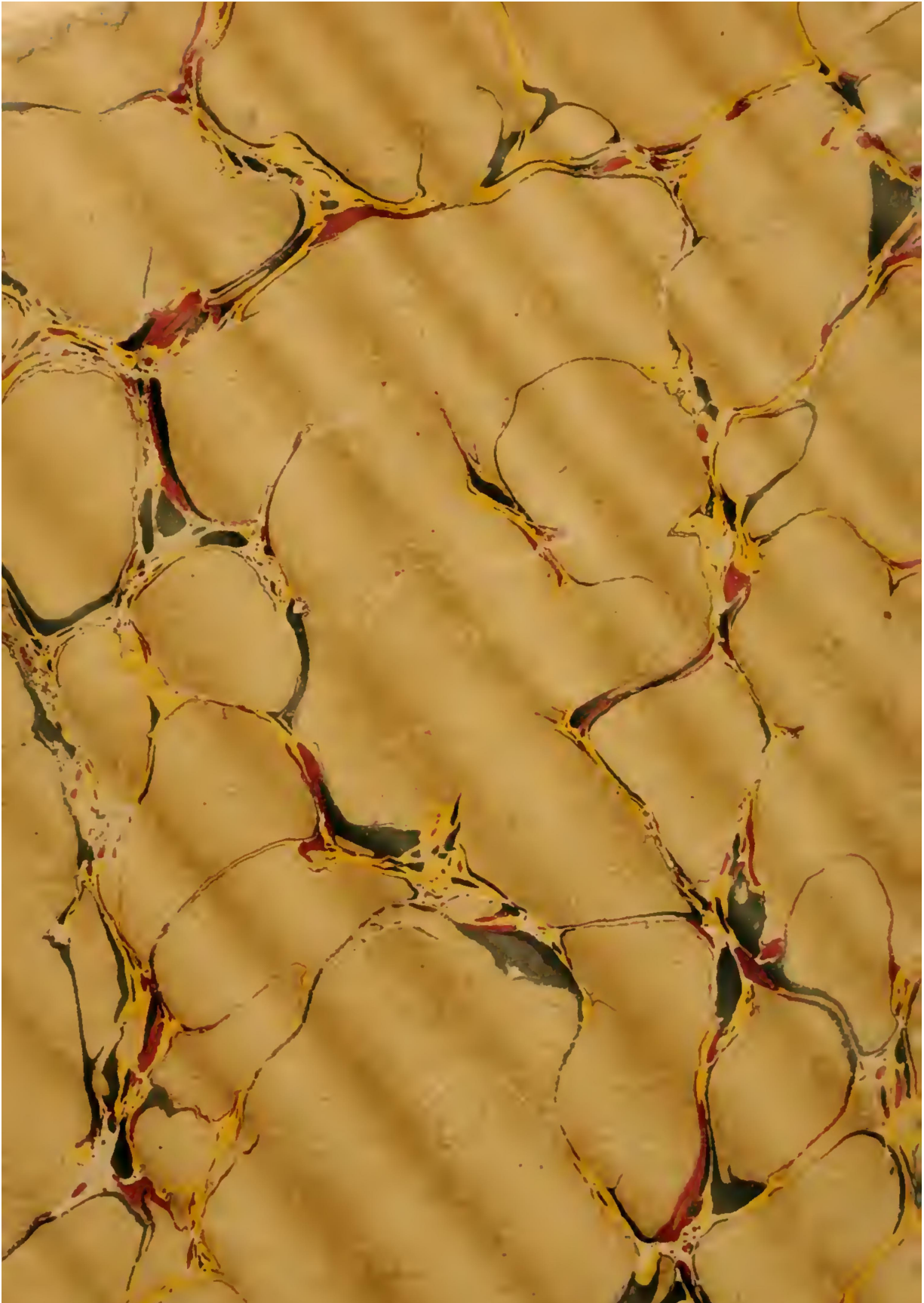
TABLE DES MATIÈRES 411 Pages 11. — Différences des deux courants d'idées correspondant aux deux conceptions de la grève générale ; l'idée de classe : Elal ; l'idée pensante. 218 IH. — Jalousie entretenue par les politiciens. — La guerre mondiale (nationalisme et mondial pillage. — Description du prolétariat et ses antécédents historiques . 220 IV. — La Torce et la violence. — Idées de Marx sur la Torce. — Nécessité d'une théorie nouvelle pour la violence prolétarienne 240 OiiAPiTRE VI. — La moralité de la violence. 1. — Observations de P. Bureau et de P. de Kousiers. — L'ère des inactifs. — Possibilité de maintenir la scission avec peu de violences grâce à un mythe catastrophique 203 II. — Anciennes habitudes de brutalité dans les écoles et les ateliers. — Les classes dangereuses. — Indulgence pour les crimes de rose. — Les délateurs . 200 111. — La loi de 1884 faite pour intimider les conservateurs. — Rôle de Millerand dans le ministère A^aldeck-Rousseau. — Raison des idées actuelles sur l'arbitrage . 281 TV. — Recherche du sublime dans la morale. — Proudhon. — Pas de genèse morale dans le trade-unionisme. — Le sublime en Allemagne et la notion catastrophique . 290 CiiAPiTRE VII. — La morale des producteurs. 1. — Morale et religion. — Mépris des démocraties pour la morale. — Préoccupations morales de la nouvelle école . 311 IL — Inquiétudes de Renan sur l'avenir du monde. — Ses prévisions. — Besoin du sublime. 32.^ 111. — La morale de Nietzsche. — Rôle de la

The text on this page is estimated to be only 23.25% accurate

. <7 A 12 TAIU-E MAT[^][^]V[^]E[^] Pages 1,,,,i|lo a»ns la SC..«o
|l■ollllllOn. — "“l ° . _ vnaloï'icscnlrc .dui ao-s ,acn.oa !,,,ri;:bc.l-
ElVaoÏMUCoelca,ri.ca.,seaux narlcmenliurcs. • litanie prò:-f:^^if:^r=" -
o.iexacic récoiiponse . • • * \m:s>ao,:.-UnUéetmultipUcité. , _ l,,,a.cs
l.iologÏM"es M'H ,i ,,,,uà ;. ;^,,,aons' - M«U"■ ' "r'aic,'.nc c aon' i.aliicn. c
sur la l'Iiiloso,juc g .p-oils .le rhoninic ; Icuï. pine niotlcrnc. ^ •,• ,,,
__Utilité la fOn.Apuu. ^ ^ ^ ^ toriqnc . • • 'ai/.c.-.mCiiuic. — Hannoao la
lla-ovïc ao u'r ""*„,lir“i!iac .l'al>solu u.icux co.upiasc 1 hariïionie . nitt ^ ^
^ anjour.riini. . • ' .i* r,,,,,es ponr TadapIV, i lloùl arino acs . • l'» " J. |,4 3(h
371 38 4 332 31)3 LAVAL. _ nU'.UME.UE E. BAUNÉOUD ET C“.







The text on this page is estimated to be only 27.18% accurate

!HD 6477 ,852 1910 RÒBA -O O H • C/I W

